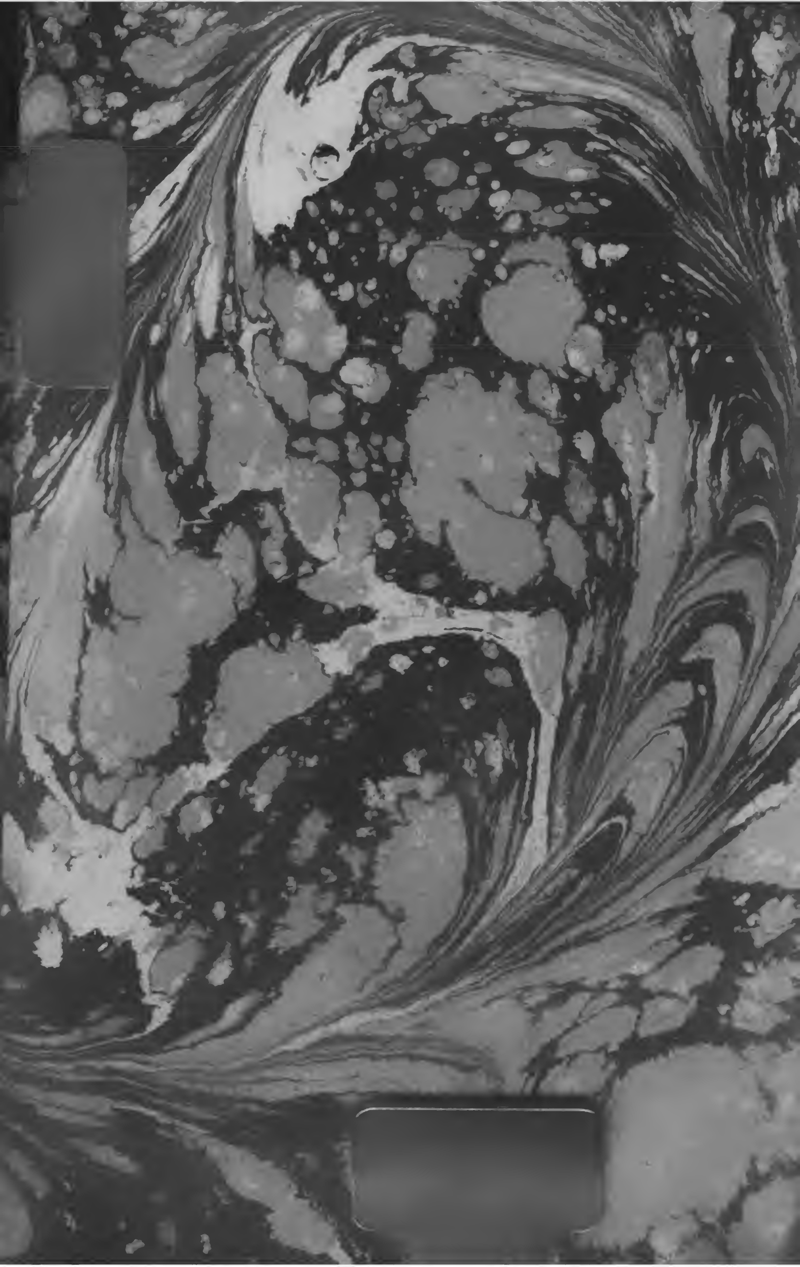




DE
L'ÉDUCATION LITTÉRAIRE
OU
ESSAI SUR L'ORGANISATION D'UN ÉTABLISSEMENT POUR LES HAUTES SCIENCES.

PAR M. HAFFNER,

PROFESSEUR EN THÉOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG.



Late fusum opus est et multiplex et prope quotidie novum, et de quo nunquam dicta erunt omnia. Quae sunt tamen tradita, quid ex his optimum, et si quid mutari, adjici, detrahi melius videbitur, dicere experiar.

QUINCTILIEN.

A STRASBOURG,

A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE.

1792.

a.

PRÉFACE.

PARMI les différens ouvrages qui depuis quelque tems ont paru sur l'éducation, il n'en est aucun dans lequel, ce qui a rapport à l'éducation littéraire, ait été traité dans toute son étendue. C'est aux Universités que cette éducation a été jusqu'ici confiée. Mais il semble que l'on a conçu en général une opinion si désavantageuse de ces anciens établissemens que la plupart des écrivains ont cru, qu'il ne valoit pas seulement la peine d'en faire quelque mention. Je suis bien éloigné d'en vouloir faire l'apologie. Cependant, si on veut bien considérer la chose de plus près, on sera peut-être obligé de convenir, que les sciences ne pourront guères prospérer et se prêter mutuellement la main, que l'instruction ne sera jamais complette et propre à former dans tous les genres des connoissances humaines des hommes véritablement éclairés, sans des instituts semblables aux Universités célèbres de l'Allemagne. J'ai donc cru pouvoir retenir un mot, qui est très-innocent en lui-même; on ne doit point s'en

effaroucher, et si l'on veut bien se donner la peine de parcourir cet ouvrage, on aura lieu de se convaincre, que je ne suis rien moins qu'attaché aux anciennes formes et à cet esprit de routine, qui dans ces instituts littéraires ont exercé si longtems un empire souverain. — MM. Hermann et Lauth, Professeurs en Médecine, m'ont bien voulu communiquer des mémoires, sur lesquels j'ai rédigé tout ce qui se rapporte à cette science. Ce que j'ai dit sur les Séminaires n'est en grande partie qu'un extrait d'un autre mémoire qui m'a été fourni par M. Muller, Docteur en Théologie, mon ancien maître et mon collègue. Sur tout le reste j'ai été abandonné malheureusement à mes propres lumières. N'ayant rien moins que la prétention de réunir en moi des connoissances encyclopédiques, je n'ai senti que trop souvent que le travail que j'avois entrepris, étoit au dessus de mes forces. Mais c'est à plus d'un égard que j'ai besoin d'indulgence. Quoique citoyen né de l'empire des François, je suis néanmoins, comme la plûpart des habitans des deux Départemens du Rhin, un étranger dans la langue de la Nation. Je supplie donc le lecteur de vouloir bien me pardonner les fautes de style qui pourroient m'être échappées.

TABLE
DES CHAPITRES.

Page

Fautes à corriger.

Pag 40. lin. 13. ceux, *lisez* celles.

— 119. lin. 14. lui valoient ordinairement, *lisez* lui valoient.

— 132. lin. 7. 8. *lisez* Il s'étoit contenté d'indiquer la culture de ce terrain et de dicter seulement quelques loix à ce sujet.

— 140. lin. 7 – 15. *lisez* Dans celles-ci on doit déjà supposer à l'élève des connoissances de chymie physique et générale. Il doit déjà avoir suivi les expériences sur les quelles sont fondées les théories et les explications des phénomènes. Ainsi le Professeur s'attachera plûtôt à ce qui a directement trait au corps humain; aux analyses du lait, du sang, de la bile; à celle des eaux minérales; à la manière de découvrir les substances vénéneuses et la composition des remèdes inconnus.

— lin. 24. formulaires, *lisez* formules.

I.

Réflexions historiques sur les Universités.

LORSQUE les premières universités furent fondées, elles durent naturellement se ressentir de la barbarie des siècles dans lesquels elles prirent naissance. Dans un tems où tous les bons auteurs de l'antiquité étoient ensevelis dans la poussière des cloîtres, où l'on ignoroit absolument jusqu'aux premiers élémens du goût, où l'autorité arbitraire de quelques docteurs avoit chassé la raison du trône qu'elle seule devoit occuper, et gouvernoit delà avec son sceptre de fer tous les esprits ; il semble que ces instituts littéraires, qui exerçoient en quelque sorte un monopole avec les idées et les connoissances qu'il étoit permis d'avoir, devoient bien moins servir à étendre les lumières, qu'à affermir le règne de l'ignorance et de la barbarie.

Les sciences qu'on estimoit alors, à l'aide desquelles seules on pouvoit obtenir les grosses prébendes et les riches bénéfices, se réduisoient uniquement à la Théologie et à la Philosophie.

La première n'étoit, comme on sait, qu'un misérable jargon scolastique, où l'on se plaisoit à former des questions innombrables, à faire naître sans cesse des difficultés nouvelles, uniquement pour se procurer le plaisir d'y répondre, et où l'on s'étendoit sur

tout, excepté sur ce qu'il importoit de savoir. — On avoit ajouté à cette étude celle du Droit Canon ; avec cela on crut pouvoir négliger d'autant plus l'Ecriture Sainte, que ses vérités simples et claires n'avoient rien de commun avec ces opinions chimériques, dont étoient remplies les têtes et les bonnets de tous les docteurs.

La Philosophie étoit regardée comme la très-humble servante de la Théologie. On ne s'y appliquoit, que pour y apprendre à ergoter avec d'autant plus d'avantage contre un adversaire. Elle fournissoit les armes et les flêches aux robustes athlètes de la foi. A son aide on savoit du moins montrer en *darii* et *ferio* qu'il falloit absolument brûler ces vilains hérétiques, parce que c'étoit là l'unique moyen de les éclairer davantage. De progrès en progrès on étoit parvenu de cette manière à prouver tout, et à n'entendre rien, ce qui étoit regardé comme le plus sublime effort de l'esprit humain.

Les pontifes de Rome s'apperçurent bientôt que ces nouveaux instituts littéraires, qui rassembloient dans leur sein un nombre prodigieux d'écoliers de tous les pays, devoient nécessairement acquérir sur les esprits un empire d'autant plus absolu, que l'on n'étoit guères accoutumé de révoquer en doute l'opinion d'un docteur, que l'école avoit une fois honoré du nom de *séraphique* ou d'*angélique*, de *subtil* ou d'*illuminé* ; que plus l'autorité aveugle avoit usurpé l'empire de la raison, plus les décisions de ces hommes que l'on commençoit à regarder comme les principales colonnes de l'église, seroient adoptées à l'envi et pourroient également servir à ébranler ou à affermir les bases sur lesquelles reposoit le pouvoir pontifical. Ils se hâtèrent donc de se les attacher, de les combler

de privilèges. Il leur fut d'autant plus facile d'y réussir, que la plûpart des docteurs appartenoient en même tems à des ordres monastiques et leur avoient voué d'avance une parfaite obéissance.

Dans cet état des choses on ne devoit guères s'attendre, que les universités seroient d'un grand avantage au genre humain et l'aideroient à sortir des tenèbres qui l'environnoient de toutes parts. Au lieu de répandre des lumières, elles ne servirent qu'à propager des opinions. Elles s'attachèrent à frapper de leurs anathèmes tous ceux qui osèrent s'éloigner des sentimens reçus et consacrés par l'ignorance des siècles. La nouveauté étoit regardée comme la mère de l'erreur, et la vérité ne pouvoit entrer dans l'esprit des hommes, que comme on entroit autrefois dans bien des chapitres, en prouvant par le nombre des quartiers, la haute antiquité de son origine.

En général, le préjugé de l'antiquité, le système d'une autorité doctorale, d'après laquelle tout se décidoit irrévocablement, étoit dévenu universel. Cette maladie avoit répandu sa contagion sur toutes les sciences. Si dans les écoles de Théologie St. AUGUSTIN et les Scolastiques regnoient d'une manière souveraine; ARISTOTE, GALIEN et HIPPOCRATE avoient établi également leur empire dans celles de Médecine et de Philosophie. L'expérience, l'observation, l'examen, l'analyse, le doute avoient été comme absorbés par l'habitude d'acquiescer tranquillement aux lumières et aux décisions d'autrui. Il n'est pas jusqu'à la prononciation de *quisquis* et de *quanquam* que, d'après un mauvais usage, on prononçoit comme s'il y avoit *kiskis* et *kankam*, qui n'excitât des troubles dans les écoles, et bien des docteurs s'imaginèrent qu'une telle innovation pourroit devenir par la suite du tems

funeste et dangereuse, et porter les atteintes les plus cruelles à la pureté de la foi. On diroit que notre ame possède une espèce d'inertie semblable à celle, que les physiciens nous font observer dans les corps. Du moins tous ces faits prouvent-ils évidemment, combien la marche de l'esprit humain est lente; combien il faut du tems et un concours heureux de circonstances, pour lui donner une impulsion nouvelle, pour le forcer à sortir de sa léthargie, à abandonner la route dans laquelle il est accoutumé de marcher, à quitter enfin les langes de l'enfance et à faire un usage convenable de tant de forces et de facultés, que la nature lui a données en partage.

Tout changea de face au XVI siècle, et ces mêmes instituts littéraires, qui par les préjuges sacrés qu'ils s'étoient attachés à fomenter et à défendre, sembloient devoir opposer une barrière éternelle aux progrès de la raison, devinrent sur-tout dans l'Allemagne les principaux instrumens, à l'aide desquels les nouvelles opinions se répandirent avec d'autant plus de rapidité. Wittemberg étoit une université. Les jeunes gens de tous les pays du Nord y affluoient. Voilà la raison, pourquoi les idées de LUTHER et de MELANCHTHON parcoururent l'Allemagne et les pays voisins avec une si grande célérité! Si leur voix s'étoit uniquement élevée du fond d'un cloître, cette voix, eût-elle même tonné avec la plus mâle éloquence contre les abus de la curie romaine, auroit été bientôt étouffée: mais environnés qu'ils étoient de tant de disciples, ils pouvoient succomber eux-mêmes, l'impulsion qu'ils avoient donnée à tant de têtes, ne pouvoit plus être arrêtée. Les anathèmes, les buchers, les persécutions etoient des digues trop foibles, trop impuissantes contre un torrent qui, après avoir franchi

son lit, débordoit déjà de tous les côtés, et avoit su se frayer un grand nombre d'autres canaux.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces premiers réformateurs avoient tort ou raison, et nous laissons à d'autres le soin d'apprécier leurs opinions; mais quand on veut être juste, quand on n'est point entraîné par un esprit de parti et des préjugés de religion, on doit avouer qu'en général ils produisirent une très-heureuse révolution dans les esprits. On pourroit mettre en parallèle leurs efforts, pour soutenir les droits imprescriptibles de la raison, avec ceux de nos législateurs pour soutenir les droits de l'homme. Ils eurent à combattre l'aristocratisme de l'ignorance, du fanatisme, de la superstition, des opinions invétérées et regardées par là même comme inviolables; et il falloit le courage le plus magnanime et le plus noble désintéressement, pour rester inébranlable et pour conduire heureusement à sa fin une si hardie entreprise. Oui, c'est par eux que furent brisés pour la première fois les fers de l'aveugle autorité, et que la raison apprit à revendiquer ses droits. Il est vrai, que sa marche ne pouvoit pas être encore entièrement libre et dégagée. Il en étoit comme d'un enfant qui commence à essayer ses forces, et qui bronche encore bien des fois, avant que ses pas deviennent fermes et assurés.

Il n'est pas même jusqu'à la controverse, vers laquelle devoient naturellement se porter les premières discussions, qui n'ait été alors d'une véritable utilité. Elle fit éclairer un grand nombre de points de l'antiquité ecclésiastique. Elle fit voir quelle croyance méritoient tant de traditions incertaines, que jusques là on avoit aveuglément adoptées. Par elle furent dissipées ces

ténèbres sacrées, dans lesquelles on avoit su envelopper la foi trop crédule des peuples. On s'accoutuma à porter des jugemens plus libres, plus justes et plus vrais sur tant d'écrivains ecclésiastiques, dont les opinions avoient uniquement prévalu, parcequ'elles étoient appuyées sur l'ignorance des siècles. On osa examiner enfin sur quelle base, sur quels titres reposoient tant de droits que la hiérarchie avoit su usurper. C'est ainsi que les colonnes de l'édifice qu'elle avoit élevé, furent bientôt ébranlées. Plus on s'appliqua aux recherches historiques, plus on fouilla les anciens monumens, plus le flambeau de la critique commença à éclairer les pas de tant de hardis réformateurs; plus aussi disparurent les erreurs et les préjugés sacrés, que la sotte ignorance avoit si tendrement chéries, et que l'ambition sacerdotale avoit si adroitement fomentées et propagées. Ces lumières naissantes étoient encore bien foibles, lorsqu'on les compare à celles qui éclairent maintenant notre siècle. Bien des taches, bien des imperfections ternissoient encore leur éclat; mais il faut que l'aurore précède le jour, que l'on passe par la période de l'enfance avant d'arriver à celle de l'âge mûr. La nature ne connoit que les développemens successifs. La philosophie n'auroit pas fait de nos jours des progrès si rapides et si éclatans, si le chemin ne lui avoit été frayé par cette revolution réligieuse, que vit naître le XVI siècle.

Les universités prirent depuis ce tems une forme différente, selon qu'elles se trouvèrent établies dansdes pays catholiques ou protestans. On conserva dans ceux-là les séminaires; les Protestans au contraire regardèrent ces établissemens, non seulement comme peu avantageux, mais aussi comme nuisibles aux progrès des lumières; ils ne les laissèrent subsister que comme

de simples pensionnats, mais l'instruction ne fut plus renfermée dans l'intérieur de leurs murs. La Théologie et la Philosophie cessèrent d'être un monopole des moines et furent enseignées par des séculiers. Ceux-ci, ne vivant plus en corps et n'appartenant à aucun ordre ecclésiastique, ne se virent plus obligés d'en adopter aveuglément l'esprit, purent s'abandonner d'autant plus librement à l'impulsion de leur génie, et hazarder sans crainte des opinions nouvelles. Les écoliers dégagés des entraves que leur mettoient autrefois toutes ces anciennes institutions monacales, libres de fréquenter les leçons de ceux qui jouissoient d'une plus grande réputation, ou dans les quels ils mettoient davantage leur confiance, oublièrent peu à peu cette vieille coutume d'adhérer sans examen aux formules solemnelles qui leur étoient transmises par leurs maîtres, et apprirent à peser dans la balance de leur propre raison les idées et les sentimens de leurs docteurs. Il en resulta un choc, il en naquit une diversité d'opinions, à l'aide de laquelle le chemin fut frayé à toutes les recherches et à toutes les découvertes ultérieures.

I I.

De l'Organisation d'une Université.

TOUTE université bien organisée doit être un établissement littéraire, qui embrasse toutes les branches des connoissances humaines. Pour peu qu'on ait réfléchi sur les liaisons qu'elles ont entre elles, il est facile de s'appercevoir, qu'elles se prêtent mutuellement des secours, qu'il y a une chaîne plus ou moins visible qui les unit. Il seroit donc dangereux, si on vouloit séparer les unes des

autres; si on vouloit condamner l'une à l'oubli et la dégrader en quelque sorte, pour relever d'autant plus le mérite de l'autre, parceque toutes se ressentiroient à la fin d'une opération aussi violente et aussi arbitraire.

Il en est de la filiation et de la liaison qu'ont entre elles les sciences, comme des différens membres du corps humain. Ceux mêmes qui paroissent destinés à des usages moins nobles, et dont l'utilité, quoiqu'elle n'en soit pas moins réelle, se dérobe aux yeux de l'ignorance, ne laissent pas d'être également nécessaires et ne pourroient être retranchés sans de sensibles inconvéniens. Si l'arbre majestueux des sciences doit offrir à tous une ombre agréable, il ne faut point porter la hache à ses différens rameaux, il faut plutôt apporter tous les soins, pour que sa sève vivifiante puisse se répandre dans toutes ses parties.

Toutes les sciences sont également débitrices et créancières les unes à l'égard des autres. La Théologie ne peut point se priver des lumières que lui fournissent l'étude des langues savantes, la Philosophie et l'Histoire. C'est précisement parceque l'on crut si longtems qu'elle pouvoit se passer des secours, que celles-ci venoient lui offrir de la manière la plus fraternelle, qu'elle étoit d'une nature si rélevée que, ce qui n'étoit que purement humain, ne pouvoit avoir avec elle rien de commun; c'est précisement parcequ'elle dédaigna une liaison plus intime avec des sciences, qu'elle regarda comme profanes et auxquelles elle dédaigna de s'abaisser, que l'ignorance et la barbarie en firent une conquête d'autant plus facile.

C'est une remarque assez frappante et qui doit se présenter à ceux mêmes qui n'ont qu'une connois-

sance superficielle de l'Histoire Ecclésiastique, que les interprétations de l'Ecriture Sainte les plus absurdes et les plus ridicules, les systèmes et les opinions les plus monstrueuses, les rèves les plus extravagans qu'une imagination en délire ait jamais pu enfanter, ne sont nés que dans le cerveau de ceux, qui à l'exception de leur Théologie mystique ou spéculative ignoroient parfaitement jusqu'aux premiers rudimens des autres sciences. On peut dire que tous les fanatiques et tous les enthousiastes n'ont jamais connu les premiers élémens du goût; tandis que les meilleurs interprètes de l'Ecriture, les théologiens les plus éclairés, tous ceux qui par leurs écrits et leurs lumières contribuèrent à épurer la religion des taches qu'elle avoit contractées dans la nuit des siècles barbares, tous ceux qui la firent briller de nouveau aux yeux des mortels dans sa beauté primitive, se firent distinguer en même tems par leurs connoissances littéraires et philosophiques.

Il en est de même de la science du Droit. Il faut être philosophe pour être législateur. Ce n'est pas assez de connoître les loix; pour rendre cette étude utile et intéressante, pour ne point s'égarer dans leurs labyrinthes tortueux, il faut que le flambeau de la raison et de l'histoire éclaire tour à tour nos pas; il faut savoir en développer les causes différentes, diversifiées à l'infini par le sol, la situation et le génie que la nature a donnés aux peuples en partage; il faut savoir remonter jusqu'à l'origine des sociétés humaines, montrer comment l'éducation, la religion, la superstition, les erreurs et les préjugés transmis aux siècles futurs comme un héritage sacré, comment mille autres causes accidentelles ont influé sur la forme du gouvernement, et ont si souvent fait perdre de vue

aux hommes les droits imprescriptibles, que la nature et la raison leur avoient également donnés à tous. Quelle différence entre un DAGUESSEAU, un MONTESQUIEU, un FILANGIERI, un BLAKSTONE et tous ces anciens glossateurs du Droit Civil et Canon; et qui pourroit méconnoître après tant de loix sages, que nos législateurs viennent de nous donner, tous les bienfaits que la jurisprudence doit à une philosophie éclairée.

Mais ce n'est pas seulement pour le besoin qu'ont les sciences elles mêmes de se prêter un mutuel appui, qu'il faut les faire aller de pair et les embrasser toutes dans un grand établissement littéraire. Il faut y voir encore un des moyens les plus heureux, qui puisse indiquer à un jeune homme, quelle est la vocation à laquelle la nature l'a appellé. Tel devient un mauvais prédicateur qui auroit été un excellent médecin, et cet autre auroit peut-être mieux réussi à guérir les maladies de l'ame qu'à rétablir la santé du corps. Ce sont plutôt des idées vagues, le caprice, l'exemple, les conseils des autres et d'autres causes accidentelles, qui déterminent la plûpart des jeunes gens à embrasser un jour tel état et à s'appliquer par conséquent de préférence à telle ou telle étude particulière, que ce n'est l'examen qu'ils ont fait eux mêmes de leurs facultés intellectuelles, de leurs talens naturels et du genre de génie, que le créateur leur a donné en partage. Qu'on les renferme alors dans quelque séminaire, qu'on les force de marcher continuellement dans la carrière dans laquelle ils sont une fois entrés, qu'ils n'aient aucune occasion de s'en écarter, et de se hazarder dans d'autres chemins qui leur seroient peut-être plus rians et plus agréables; il arrivera bien des fois

que l'état qu'ils ont embrassé est précisement celui auquel ils n'étoient point destinés: tout ce qu'ils feront sera contre le gré de la nature, et leurs efforts même n'auront servi, qu'à les conduire à une triste médiocrité. Le célèbre BOERHAVE étoit destiné par son père à devenir un jour comme lui ministre et prédicateur. Il avoit fait déjà des progrès considérables dans l'étude des langues savantes et orientales. Renfermé dans un séminaire, réduit en quelque sorte à l'impossibilité de fréquenter d'autres leçons et de pressentir ses forces pour un autre genre de science, il est plus que probable qu'il seroit resté dans une profonde obscurité, et le docteur en Théologie n'auroit pas attiré sur soi les yeux de l'Europe entière comme le fit le docteur en Médecine. Mais heureusement l'université de Leyde n'avoit point de séminaires. Leurs enclos n'élévoient point un mur de séparation entre les différentes sciences; elles se tendoient mutuellement la main. Les jeunes gens avoient l'heureuse facilité de fréquenter toutes les leçons. Souvent la curiosité amenoit un jeune homme studieux même dans celles qui étoient le plus étrangères à l'état auquel il se croyoit destiné, et ce qui ne devoit être pour lui qu'un amusement passager, devint bientôt une vocation décidée.

On ne peut point aimer ce qu'on ne connoît point. Il est peu de ces génies heureux qui comme les PASCAL, les EULER, les LAMBERT sont déjà poussés par la force de l'instinct vers un certain genre d'étude et de science. Mais il en est beaucoup qui pour ignorer davantage leur génie, n'en ont pas moins des talens marqués et réussiroient beaucoup mieux dans un genre que dans un autre. Souvent ces talens peuvent long-tems dormir dans l'ame. Une circons-

tance heureuse, un livre que le hazard fait tomber entre les mains, le commerce avec les gens de lettres de professions différentes, les leçons d'un savant dont la réputation nous attire, dont la manière d'enseigner fixe l'attention et excite un intérêt plus vif, sert tout d'un coup à les dévélopper, et à nous les faire reconnoître à nous mêmes. Ils jaillissent comme un éclair de cette profonde obscurité dans laquelle ils avoient été ensevelis; et ces sentimens vagues et inquiets qui jusques là avoient agité notre ame, se changent en une idée claire et vive de l'état et de la profession que la nature nous commande d'embrasser.

Il faut donc former de grands établissemens littéraires, où toutes les sciences soient également enseignées ; il faut les mettre en quelque sorte, les unes sous l'inspection et la surveillance des autres ; toutes doivent se prêter mutuellement leur appui et leurs lumières ; il ne faut point en releguer les unes dans des séminaires et les soustraire de cette manière à l'influence heureuse, et aux conseils salutaires qu'elles peuvent à juste titre se promettre de leurs amies et de leurs compagnes. Abandonnées à elles mêmes, elles dégénereroient bientôt ; elles ne seroient plus en état de s'appercevoir combien leur marche devient insensiblement retrograde, et ne va plus de pair avec les lumières et les autres connoissances du siècle. Séparée des autres sciences, la Théologie conserveroit toute la barbarie des tems passés ; elle la regarderoit comme un dépôt sacré ; au lieu d'éclairer les esprits et d'y jetter le germe d'idées plus justes et plus lumineuses, elle ne serviroit qu'à propager continuellement la morgue de l'ignorance. Que si la théologie a besoin des autres sciences, si c'est là le seul moyen à l'aide duquel elle puisse se dégager

de la rouille qu'elle a contractée dans les anciennes écoles, on peut dire que d'un autre côté ceux, qui cultivent les autres branches des connoissances humaines, pourroient puiser dans cette Théologie, dès qu'elle est ce qu'elle doit être, des lumières qui doivent être régardées comme étant à tous également précieuses. Comment pourroit-on dire en effet que les principales vérités de la réligion chrétienne mises en accord avec les éternelles vérités de la raison, dépouillées de tout ce fatras scolastique et inintelligible, qui en a si long-tems terni la pureté primitive, les preuves historiques et philosophiques sur les quelles elles se fondent; que les principes d'une morale saine et éclairée, épurée de toutes les absurdités dont les casuistes l'ont flétrie, peuvent et doivent être indifférens à tous ceux qui n'appartiennent point à l'ordre sacerdotal? Comment pourroit-on croire que les élémens arides de ces sciences, tels qu'on les enseigne indifféremment au peuple et à une jeunesse crédule et legère, qui ne sait qu'apprendre par coeur et croire, et qui n'a point encore appris à penser et à raisonner, que ces élémens arides doivent suffire à ceux-mêmes qui s'avancent d'un pas plus rapide vers l'âge mur, et qui sont déjà versés dans l'art de penser et de réfléchir? Il en est de même de l'Histoire Ecclésiastique. Il est impossible de la regarder comme faisant uniquement partie des études théologiques. Traitée comme elle doit l'être, et comme elle ne l'a point été encore par aucun écrivain françois, elle mérite également l'attention de l'historien, du philosophe, du jurisconsulte et même de l'homme d'état. Le tableau varié qu'elle nous offre des différens égaremens de l'esprit humain, de l'impossibilité absolue de commander à la conviction et à la foi des hommes avec les armes de la force et de la violence, des cruautés inévita-

bles, des injustices criantes que de tels moyens traînent toujours à leur suite, prêche d'une manière plus sensible que tous les raisonnemens la nécessité d'une tolérance et d'une charité mutuelle. C'est elle surtout qui nous montre comment sous le manteau de la religion, sous le masque de la piété, l'ambition, une envie démesurée de dominer ont su cacher leur jeu perfide ; à quels affreux excès la superstition, le fanatisme peuvent conduire les hommes, dès que leur foi ne repose que sur une aveugle et stupide crédulité.

Il n'est en général aucune science, aucune branche des connoissances humaines qu'on puisse regarder comme absolument inutile ; il n'en est aucune qu'on puisse arracher de cet arbre avec violence, sans blesser en même tems l'accord harmonieux de ses différentes parties. Il ne faut point dire : telle science est stérile, et n'offre aucuns résultats intéressans à l'esprit humain, nous la condamnerons désormais à un éternel oubli. Non, il faut dire plutôt : elle est stérile, elle est peu intéressante, parce que ceux qui se sont mêlés de l'enseigner sont destitués de goût, qu'ils n'ont pas un esprit philosophique, qu'ils ont suivi jusqu'ici une méthode mauvaise et défectueuse. Ce n'est pas la Théologie et la Philosophie qui doivent porter la peine de toutes ces subtilités inintelligibles, et de tout ce misérable ergotage, dont elles furent si longtems infectées ; il faut en rejetter uniquement la faute sur les docteurs, qui soit par une vieille habitude, soit par le défaut de leur siècle, adoptèrent aveuglément toutes ces formules scolastiques sans se douter seulement de leur extravagance. Toutes les sciences portent encore les taches de cette ancienne barbarie, mais comme la raison doit être la

base commune à toutes, il n'en est aucune qu'on puisse regarder comme étant par sa nature, par son essence même absolument incompréhensible. C'est aux hommes de génie, à ceux qui ont l'esprit juste de les élaguer des accessoires inutiles, de leur donner dans les différens âges une forme qui réponde davantage à l'esprit et aux besoins du siècle.

La plûpart des hommes sont portés à traiter avec dédain et avec mépris tout ce qu'ils n'entendent et qu'ils ne connoissent point. L'amour propre et l'ignorance trouvent si bien leur compte à ces sortes de jugemens, qu'il ne faut point s'étonner s'ils sont devenus si communs. Il arrive delà que souvent on prodigue le nom de pédans à tous ceux, qui s'appliquent de préférence à la critique et à l'étude des langues savantes; que l'on s'imagine que c'est autant de tems de perdu que de s'occuper de pareils objets; qu'on est même tenté de frapper d'un arrêt de mort ce genre de sciences, comme ne pouvant plus être d'aucune utilité. Notre siècle en général ne pense pas fort avantageusement de ces érudits autrefois si célèbres. C'est une espèce de mérite aujourd'hui que d'en faire peu de cas, et c'est même un mérite que bien des gens se contentent d'avoir. Mais tout excès est injuste. Cette même érudition que l'on s'attache à mépriser a été dans tous les tems un des moyens les plus efficaces pour nous conduire à des fins plus utiles et plus rélevées. C'est elle qui nous a frayé le chemin à l'intelligence des auteurs anciens tant sacrés que profanes, qui nous a fourni les régles d'une interprétation juste et raisonnable. On ne parvient point à lire et à écrire une langue, sans en connoître les premiers élémens; le goût et les belles lettres n'auroient jamais fait des progrès, si leur régne

n'avoit été préparé par les efforts de tant d'hommes studieux et laborieux. On se tromperoit d'une manière grossière, si l'on s'avisoit de croire, qu'au moins de nos jours ces sciences soient dévenues parfaitement inutiles. Elles sont encore les pierres fondamentales sur lesquelles le reste de l'édifice s'élève, qu'on ne pourroit ôter ou déplacer sans l'ébranler en même tems dans ses différentes parties. On pourroit comparer les travaux partagés entre ceux qui appartiennent à la république des lettres, à ces différentes professions qui s'exercent entre les habitans d'une grande ville, qui se multiplient, qui se diversifient en mille et mille manières, à mesure que leurs besoins s'étendent et s'aggrandissent. Au premier regard toutes ne semblent pas être de la même utilité, toutes néanmoins ont une influence plus ou moins sensible dans le bien commun, et sont par conséquent également nécessaires. Pour bâtir ce palais, ce temple dont la régularité et la beauté vous enchante, il ne falloit pas seulement, un architecte, un génie plus heureux qui en traçât le plan; il falloit aussi des artisans, un grand nombre d'ouvriers pris dans les ordres inférieurs pour en fournir et pour en préparer les principales matières. Il les faut encore, lors même que le bâtiment est achevé, soit pour le conserver, soit pour le réparer. Sans cette précaution il sera exposé à tous les ravages du tems et il tombera bientôt en ruines.

Il resulte delà qu'aucune science, aucune branche des connoissances humaines ne pourroit être négligée impunément; qu'il est essentiel de les cultiver toutes, parcequ'elles se tendent mutuellement la main; qu'il faut soigneusement se garder de les séparer les unes des autres, d'en reléguer même quelqu'unes pour toujours dans des séminaires comme dans un triste lieu

lieu d'exil, et de les sevrer ainsi de cette communication, que pour leur propre bien elles ont besoin d'entretenir avec leurs semblables : que toutes doivent respirer un air libre, que c'est là le seul moyen de les conduire continuellement vers un plus haut degré de perfection.

Telle est l'organisation des universités les plus célèbres de l'Allemagne. Le nombre de ceux qui les fréquentent, le nombre des gens distingués dans tous les genres de littérature qui sortent journellement de leur sein, les progrès rapides qu'y ont fait toutes les sciences dans l'espace d'un demi-siècle, la marche plus libre qu'elles ont acquises, la méthode avec laquelle elles sont enseignées, les découvertes dont elles ont été enrichies, tant d'excellens ouvrages systématiques et élémentaires que leur doit le monde littéraire, prouvent suffisamment la bonté intérieure de ces établissemens. Là point de séminaires, point de gène. Point d'inspecteurs, de supérieurs, de commissaires aux idées desquels, des professeurs souvent plus savans qu'eux soient obligés de s'accommoder. Point de maîtres sous la férule desquels les jeunes citoyens du monde littéraire soient encore forcés de trembler. Tout y est libre, tout y est enseigné. Les chaires y furent multipliées à mesure que les connoissances humaines acquirent plus d'étendue. Point de monopole d'ailleurs dans les sciences. Quoique l'instruction dans chaque partie soit confiée à l'un, les autres ne sont point par là privés du droit de traiter et d'enseigner les mêmes objets. Delà une émulation générale, qui ne peut qu'aboutir à une plus grande perfection de l'instruction même, à l'avancement de la science, et à l'avantage de tous. Cette liberté plénière, cet avantage de fréquenter de

préférence les leçons de ceux qui jouissent d'une plus haute réputation, cette concurrence continuelle offerte et facilitée aux talens, cette liaison intime qui tient enchaînées toutes les sciences les unes aux autres, et qui les fait marcher ensemble de pair, est comme un germe de vie, comme l'ame qui vivifie le mouvement et le jeu de toutes les parties de ces vastes corps littéraires.

Rien n'est plus facile sans doute que de former de nouveaux projets. Mais plus ils semblent approcher d'une perfection idéale, plus il faut user de précaution pour ne pas se laisser entraîner trop rapidement à leurs attraits. Tandis qu'une théorie n'a encore de réalité que dans l'imagination d'une tête exaltée, toutes les difficultés dont elle est environnée s'évanouissent; elles ne naissent que lorsqu'il s'agit de la mettre en exécution. Ce n'est point par des systèmes exclusifs et destructeurs, par une abolition totale de ce qui étoit, et une création de choses entièrement nouvelle, mais par des tentatives et des essais réitérés, par des réformations successives; c'est en écoutant et en pesant mûrement tous les conseils des gens de lettres, en consultant surtout l'expérience, en n'innovant jamais sans une nécessité urgente, que dans tout ce qui regarde l'éducation on est arrivé chez nos voisins à un si haut degré de perfection. Si dans l'espace de tout un siècle l'expérience a constaté la bonté intrinsèque de leurs établissemens littéraires, faudra-t-il néanmoins que nous les regardions avec indifférence, et que par une trop haute opinion que nous aurions de nous mêmes, nous dédaignions d'emprunter des pays étrangers un modèle quelconque? Il seroit donc vrai que jusqu'à l'époque où nous vivons on n'a rien dit, rien fait, rien établi de raisonnable,

et que pour atteindre le bien il faut entièrement quitter les routes connues, il faut tenter de nouveaux chemins, au risque même de s'y égarer et de s'y perdre? Une des principales raisons pourquoi l'Allemagne savante a fait des progrès si considérables dans toutes les branches des connoissances humaines, c'est qu'elle a su profiter sans cesse de la masse des lumières répandues parmi les autres nations. Elle n'a jamais cru, que l'esprit, la raison, la vérité étoient un privilège exclusif accordé uniquement à tel siècle ou a tel peuple particulièrement chéri de la providence. Tout ce qui est bon en soi-même, confirmé comme tel par l'expérience, quelque part d'ailleurs qu'il se trouvât, a été regardé par elle comme un apanage qui appartenoit à l'univers entier. Elle est devenue d'autant plus riche, qu'elle ne s'est pas seulement contentée d'exploiter ses propres mines, mais qu'elle s'est approprié encore les trésors que venoient lui offrir les régions étrangères. Pourquoi n'imiterions-nous pas son exemple? Pourquoi au lieu de hazarder sur l'éducation littéraire des systèmes absolument nouveaux, systèmes dont les avantages sont encore incertains, qui présentent même des inconvéniens sensibles, n'aimerions-nous pas à adopter une organisation semblable à celle que nous offrent les établissements littéraires de nos voisins, dont l'utilité et la sagesse sont prouvées d'avance par la haute célébrité dont jouissent plusieurs de leurs universités?

Nous nous appercevons bien que ces idées ne sont guères conformes à celles qui se trouvent dans le *Rapport sur l'Instruction publique* fait au nom du comité de constitution à l'Assemblée nationale constituante. Ce plan, s'il est exécuté, doit faire naître un autre ordre de choses, entièrement différent de celui qu'on voit

établi chez les autres nations. Ce sera une création nouvelle qui doit sortir du ténébreux chaos dans lequel on fera rentrer tous les anciens instituts. Aux degrés de la hiérarchie administrative doivent dorénavant répondre les différentes gradations de l'instruction publique. De même qu'au delà de toutes les administrations se trouve placé le premier Organe de la nation, le corps législatif investi de toute la force de la volonté publique ; ainsi, tant pour le complément de l'instruction que pour le rapide avancement de la science, il existera dans le chef lieu de l'empire, et comme au faîte de toutes les instructions une école nationale, un institut universel, qui réunira tous les moyens d'instructions, l'enseignement de toutes les connoissances humaines ; qui, il est vrai, ne pourra jamais s'arroger le droit d'imposer des lois, mais qui néanmoins sera destiné par la force même des choses, à exercer une sorte d'empire. La capitale seule aura donc un institut destiné au perfectionnement des lettres, des sciences et des arts. Toutes les bibliothèques publiques, cabinets de médailles, jardins de botanique &c. lesquels sont dans le domaine de la nation, seront attachés à cet institut. Ce sera un centre unique d'émulation et de travail qui ne sera occupé que du soin de recueillir et de répandre sur toutes les parties de l'empire les connoissances utiles à la culture des arts et au perfectionnement de l'esprit.

Il n'y aura dans les départemens que des établissemens d'instruction pour des états qu'il faut régarder comme absolument nécessaires dans la société. Tel sont ceux de ministre de la religion, d'homme de loi, de médecin, de chirurgien, de militaire. C'est à former ceux-ci que seront destinées les écoles de département. Mais il n'est pas de toute nécessité que

dans les provinces il y ait des littérateurs, des hommes versés dans l'étude des langues savantes, dans la connoissance de l'histoire moderne, de la politique, des antiquités, des belles-lettres, dans les différentes parties de la philosophie spéculative. Il sera permis dans les départements d'être ignorant sur les objets de cette nature. Les écoles de district suffiront à donner sur quelques unes de ces sciences quelque légère teinture, et les premiers élémens: car aucun objet n'y doit être trop approfondi, puisque ce n'est encore là qu'un enseignement préparatoire.

Nous sommes bien éloignés de vouloir censurer en général le plan d'un établissement littéraire, qui doit embrasser toutes les branches des connoissances humaines. On doit s'attendre certainement à rencontrer un tel institut dans la capitale d'un vaste et puissant royaume. Ce n'est même que là que plusieurs sciences peuvent être enseignées avec fruit. Tels sont les beaux arts, où les regles seules ne suffisent point, où la théorie doit être continuellement jointe à la pratique, où il faut parler non seulement à l'entendement, mais encore aux sens, et réveiller, exciter insensiblement dans l'ame du jeune élève, par la vue continuelle du beau, par la contemplation raisonnée des ouvrages de l'art, qu'une grande capitale seule peut offrir, l'image d'une perfection idéale. Mais il n'en est point ainsi des autres sciences. Il nous paroît souverainement injuste que la capitale seule doive s'en arroger en quelque sorte le monopole. Cette idée d'un institut national, qui doit absorber et anéantir tous les établissemens littéraires connus sous le nom d'*Universités*, qu'il seroit si nécessaire de conserver en même tems, et qu'il seroit si facile de faire prospérer également, nous paroît reposer sur des bases peu solides, sur

des suppositions absolument fausses, et son exécution doit nécessairement entraîner à sa suite les plus sensibles inconvéniens.

Il n'y a aucune analogie, aucune ressemblance entre l'ordre établi dans la hiérarchie civile, et celui qui doit régner dans la république littéraire. Il faut bien que dans la première, pour consolider la tranquillité publique, il y ait des gradations et des échelles de pouvoir; que les uns obéissent, tandis que les autres commandent; que cette égalité de droit, que tous les hommes ont reçu des mains de la nature, cède néanmoins à une inégalité de fait et de convention; que tous les rayons de pouvoir distribués dans la vaste machine politique, viennent enfin se réunir dans un foyer et un centre commun. Mais il n'en est pas ainsi du monde littéraire. Là, on ne renonce point volontairement à une partie de ses droits, on ne les remet, on ne les confie point entre les mains d'autrui pour s'assurer la jouissance de tous les genres de biens que, sans un tel moyen, il seroit impossible d'obtenir. Toute espèce de subordination, de supériorité, est incompatible avec l'esprit qui doit le vivifier. Ses seuls législateurs sont la *vérité* et la *raison;* et celles-ci ne peuvent point être l'apanage d'un endroit chéri, ne peuvent point lui appartenir d'une manière exclusive. Elles ne résident point dans un temple, dans un sanctuaire qu'elles aient choisi de préférence. Elles ont autant de représentans qu'il est d'individus, qui réfléchissent, qui raisonnent, qui pensent, et le soin de prononcer leurs arrêts ne peut point être déféré à un petit nombre de délégués.

Concentrer uniquement dans la grande métropole tous les moyens d'instruction, n'est-ce pas introduire un nouveau droit d'aînesse, n'est-ce pas établir une

nouvelle aristocratie littéraire, qui doit s'élever sur les ruines de celle qui a été détruite dans la société civile? Il est vrai, cet institut, nous dit-on, ne pourra jamais *s'arroger le droit d'imposer des loix*. Eh! qui s'en seroit jamais douté, et ne faudra-t-il pas que les gens de Lettres des autres provinces lui en témoignent la plus vive reconnoissance? Mais *par la force même des choses, il sera destiné à exercer une sorte d'empire;* c'est-à-dire, que sans lui déférer nommément la dictature dans l'empire des sciences, il pourra l'usurper sans peine, sans aucune réclamation par la suite du tems, parce que déjà par son essence même la nouvelle organisation mettra les autres départemens dans sa dépendance; que ceux-ci destitués de tous les secours auxiliaires, qu'exigent les études qu'on veut bien encore leur confier, réduits à l'impossibilité de se servir de tous les moyens, de toutes les forces, de toutes les facultés que la nature leur a également donnés en partage, seront toujours contraints de recourir à leur maître commun; qu'ils ressembleront dorénavant à un corps paralysé, privé de l'usage de quelques uns de ses membres principaux, et qui pour marcher et pour se mouvoir a continuellement besoin d'implorer l'assistance d'autrui.

Tout privilège, nous dit l'auteur du rapport, *est par sa nature odieux. Un privilège en matière d'instruction seroit plus odieux et plus absurde encore.* Mais déférer uniquement à la capitale l'enseignement de toutes les sciences comprises sous la classe de Philosophie, d'Histoire et de Belles-Lettres; ôter aux provinces les ressources que, par rapport à ces différens objets, elles possédoient autrefois; ne voir dans tout ce que l'on projette à l'égard de tant de sciences que la grande métropole, et ne regarder les autres villes, quelques

florissantes qu'elles soient, quels que soient les établissemens qu'elles renferment dans leur sein, que comme ses servantes et ses esclaves, trop heureuses d'oser lui offrir leur hommage et leur encens, trop heureuses si son orgueil veut bien s'abaisser jusqu'à elles, si d'une main avare et parcimonieuse elle daigne leur communiquer quelques-uns des biens qu'elle possède en abondance; eh! si ce n'est pas là lui conférer un privilège, n'est-ce pas du moins produire tout ce que les monopoles et les privilèges exclusifs peuvent avoir de plus funeste, et de plus désastreux dans leurs effets?

Et qu'on ne vienne pas nous dire que, malgré l'institut national, chacun aura partout la liberté de s'appliquer aux sciences qui seront le plus conformes à son gout et à son génie; que chacun pourra ouvrir des écoles publiques et offrir à ceux, qui sont avides de connoissances, ses instructions! Si ces instructions sont utiles et nécessaires à d'autres citoyens encore qu'à ceux que la capitale renferme, est-ce donc au hazard seul que le gouvernement les doit abandonner? de pareilles écoles privées de secours, ne seroient-elles pas éphémères? souvent un jour les verroit naître, un autre s'évanouir. Ne seroit-ce pas ouvrir d'ailleurs la porte à tous les charlatans littéraires, qui envahiroient toutes ces différentes parties des sciences dont l'enseignement doit être ôté aux provinces, qui en feroient leur proie; qui n'ayant eux mêmes aucunes connoissances solides, aucuns principes ne pourraient par là même que répandre et perpétuer des préjugés et des erreurs? Non, si dans les différens départemens il n'y avoit point d'établissemens pour les hautes sciences, il faudroit les créer; il sera par conséquent dou-

blement injuste d'abolir ceux qui existent et de condamner tous ceux qui n'auront pas la faculté de fréquenter l'institut national, c'est à dire le grand nombre, à rester sur des objets qu'il importe à tous également de savoir, dans une éternelle ignorance.

— Mais il y aura, nous dit-on, pour chaque département *des pensions gratuites déstinées à de jeunes gens qui seront élevés gratuitement à Paris.* Nous félicitons d'avance ceux qui seront déstinés à jouir d'un tel avantage; mais leur nombre ne sera-t-il pas toujours petit, comparé à ceux qui se verront privés pour toujours d'un pareil secours? Ne sont-ce peut-être que ceux qui, dès les premières années de leur carrière littéraire montrent le plus de génie, et de talens naturels, qui méritent que la Nation s'intéresse à leur éducation ultérieure; tandis que les autres qui paroissent avoir un esprit plus lent, plus tardif ne seront pas dignes qu'elle abaisse son attention jusqu'à eux, qu'ils porteront la peine d'une organisation moins heureuse, et que, *par la force même des choses*, la sphère de leurs connoissances sera circonscrite pour toujours? y aura-t-il peut-être par la suite du tems deux castes d'hommes dont chacune sera reconnoissable à des traits et des caractères distinctifs; l'une composée de tous les hommes de génie formés dans l'institut national, l'autre rassemblant tous les esprits communs et vulgaires condamnés à végéter dans les provinces? Sera-ce aux départemens à nommer, à désigner, ceux qui doivent appartenir un jour à l'une ou à l'autre de ces classes? Mais dans un âge où les facultés intellectuelles ont à peine commencé à se développer; où le jeune homme ne connoît point encore lui-même ses forces; où la légèreté, l'inconstance, l'inattention sont encore ses vices domi-

nans; où bien des talens inconnus à lui-même dorment encore dans son ame, et dans un trop grand nombre de concurrens, il sera bien difficile qu'un tel choix soit toujours juste et équitable. CONDILLAC né plus tard et élevé dans une école de district, n'auroit point été envoyé à l'institut national et la France auroit-eu un philosophe de moins. La nature en général ne connoit point ces lignes de démarcation; entre le génie et la médiocrité, il est des nuances et des gradations infinies, et ce sont le plus souvent ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extrêmes, qui forment la classe des hommes studieux, laborieux et véritablement utiles. Il en est des lumières et des connoissances comme des richesses. On ne peut point appeller une nation heureuse quand celles-ci ne circulent qu'en peu de mains, et que le reste du peuple est réduit à l'indigence; il faut que même dans les ordres inférieurs il règne une certaine aisance; pour que chacun soit content il faut que ce qu'il gagne et qu'il possède aille un peu au delà de ses besoins journaliers. Il en est de même des lumières. On ne peut appeller une nation éclairée qu'autant qu'elles sont plus universellement répandues et qu'elles ne sont point l'apanage d'une caste ou d'une ville particulière.

Il n'est pas nécessaire qu'il y ait partout des hommes de génie, dont les talens soient marqués au coin d'une frappante supériorité ; mais il est nécessaire qu'il y ait partout des hommes sensés, instruits, éclairés, ayant un esprit juste et philosophique, versés non seulement dans la Théologie, la Médecine, le Droit, mais aussi dans ces sciences pour l'enseignement desquelles la capitale doit avoir désormais le privilège exclusif.

Quand on veut porter un œil attentif sur les différentes révolutions de l'esprit humain, on pourra se convaincre que les plus redoutables adversaires de tous les genres d'erreur, de fanatisme, de superstition, les défenseurs les plus chauds de la liberté, furent toujours les philosophes et les littérateurs. N'avons-nous pas vu dans ces derniers tems se reproduire les mêmes scènes qui sont déjà dépeintes avec tant de vérité dans *l'Alexandre* et quelques autres dialogues de LUCIEN? N'avons-nous pas vu l'amour du merveilleux, du surnaturel gagner les esprits avec une rapidité étonnante? Dans la capitale comme dans les provinces tant de gens du monde, qui, parcequ'ils n'entendent rien, croient pouvoir parler de tout, ne formerent-ils pas aux nouveaux Thaumaturges, aux SCHWEDENBORG, aux CAGLIOSTRO, aux MESMER un cortége nombreux? ne se laisserent-ils pas prendre aisément au filet de leurs mystifications théurgiques? En refusant de croire à l'Evangile, ne les vit-on pas s'infatuer en même tems des opinions les plus ridicules, les plus extravagantes et ajouter une foi aveugle et sans bornes à toutes les visions que ces charlatans ou ces visionnaires vouloient bien leur débiter? Or il n'y eut que les excellens littérateurs, les véritables philosophes qui tinrent bon contre le torrent. Multipliez donc leur nombre; craignez de le voir diminuer insensiblement en bornant à votre institut seul les moyens de se perfectionner dans ce genre d'études et de sciences. Ne croyez point que ces erreurs que vous régardez avec pitié, auxquelles une érudition judicieuse et une saine Philosophie ont fait perdre leur crédit soient maintenant terrassées pour toujours, qu'elles ne se releveront jamais. Elles ressemblent à ces astres qui, pour décrire de plus grandes orbites, pour se dérober à nôtre vue, n'en reparoissent pas

moins à d'autres époques et fixent de nouveau l'attention des mortels. Il règne dans l'esprit humain, un flux et reflux continuel d'idées, d'opinions, qui, chez la plûpart des hommes, sont bien plus une affaire de mode que celle d'un examen réfléchi. Si l'erreur fait place à la vérité, celle-ci à son tour cède sa place à l'erreur. On diroit même que l'homme se dégoute plus aisément de la vérité, que de l'erreur. Il est comme un enfant qui aime tout ce qui a de l'éclat, tout ce qui frappe plus vivement ses sens. Il est inconstant, léger, crédule; ce n'est pas tant la raison, que l'imagination et les sens qui exercent sur lui un empire souverain. Il ne faut donc pas s'étonner si chez lui le faux l'emporte si souvent sur le vrai; si tout ce qui est merveilleux, extraordinaire, tout ce qui est capable de remuer davantage les sens et l'imagination l'entraîne avec une force irrésistible, si les charlatans, les empiriques font de lui une proie et et une conquête si facile. Or ce sont précisément ces différentes connoissances dont l'enseignement et le perfectionnement doit être réservé uniquement à l'institut national, qui peuvent fournir le meilleur antidote contre un venin si dangereux. Les concentrer dans la capitale seule, ce seroit *par la force même des choses* replonger les provinces par la suite du tems dans une plus grande ignorance. Ce seroit détourner le cours des rivières qui fertilisoient tant de campagnes, pour augmenter la masse des eaux du grand fleuve qui sans elles couloit déjà avec tant de force et de majesté.

Mais il est une autre réflexion bien plus importante encore; c'est que tout ce plan de l'institut national auquel on veut donner le droit exclusif pour l'enseignement de toutes les sciences qui ne sont pas absolument

indispensables, part d'une supposition évidemment fausse, et qui, admise une fois, ne pourroit pas manquer d'avoir les suites les plus funestes. On se trompe lorsqu'on s'imagine que le Théologien, le Jurisconsulte, le Médecin puissent se passer sans aucun inconvénient de la plûpart des sciences réservées à l'école de la grande métropole, que, pourvû qu'ils aient quelque légère teinture de l'une ou de l'autre, c'est là tout ce qui leur sera nécessaire. Nous croyons et nous prétendons au contraire que toutes ces différentes sciences, pour lesquelles il n'y aura plus d'écoles dans les départemens, doivent être régardées comme autant de sciences auxiliaires avec lesquelles il faut s'être familiarisé longtems, qu'il faut même cultiver toujours si l'on veut s'appliquer avec fruit aux autres professions littéraires, et y faire quelques progrès considérables. L'Histoire, la Philosophie, les Belles-Lettres, la Philologie, la Critique doivent nécessairement s'allier avec les autres connoissances humaines et leur communiquer continuellement leur lumière bienfaisante. Elles doivent être leurs guides, leurs amies, leurs compagnes; on ne peut point les en séparer, on ne peut point abandonner les autres à elles mêmes sans courir en même tems le hazard de voir celles-ci dégénérer dans une plus grande barbarie, de les voir s'égarer de la route et perdre de vue le terme qu'elles doivent atteindre.

Que seroit-ce qu'un théologien qui n'auroit aucunes connoissances critiques et philologiques, dont toute la Philosophie se borneroit aux maigres élémens de Logique et de métaphysique, auxquels se réduiront à-peu-près les leçons philosophiques des écoles de district, qui ne connoîtroit de l'Histoire moderne que celle de son pays, qui sur tout ce qui regarde

l'Eloquence, la Poësie, les Belles-Lettres n'auroit d'autres idées que celles que pouvoient lui fournir dans sa premiere carrière quelques abrégés ; qui en un mot deviendroit théologien, avant d'avoir appris à devenir littérateur. Ces études préliminaires commencées dans le premier âge de la raison, finies avant qu'elle soit parvenue à son juste développement, renferment-elles déjà tout ce que pour sa déstination future il lui est nécessaire, et essentiel de savoir? Peut-on dire qu'après les avoir achevé il peut maintenant tenter avec succès la carrière théologique, et qu'il y est suffisamment préparé? N'est-il pas nécessaire au contraire que, sorti du collège, il donne à ces études préliminaires une plus grande étendue ; qu'après avoir exercé sa mémoire, il essaye maintenant les forces de la raison, et qu'il s'attache à perfectionner toutes les facultés intellectuelles? Comment son esprit se gardera-t-il de tant d'erreurs et de préjugés sacrés, que de siècle en siècle les écoles théologiques semblent se transmettre comme un héritage : comment apprendra-t-il à voir, à juger par lui-même, comment pourra-t-il concourir à ces travaux *épuratoires* que vous sollicitez pour la Théologie? Comment pourra-t-il être un jour un théologien philosophe, un moraliste éclairé, un judicieux interprète de l'écriture, un prédicateur éloquent, si passant subitement des écoles de district dans un séminaire, il est resté un étranger dans le pays de la Littérature et de la Philosophie, ou qu'il en a à peine salué les limites. S'il est encore des prêtres intolérans et fanatiques, ce n'est pas l'état sacerdotal qu'il en faut accuser, comme si c'étoit là une tache qui lui est essentiellement inhérente, il faut plutôt en rejetter la faute sur l'éducation ordinaire des ecclésiastiques. Rarement leurs connoissances sont au niveau des autres

lumières du siècle. Ils ne sont que simples théologiens. Il leur manque le secours des sciences auxiliaires, qui seules peuvent contribuer à éclairer leur esprit. Faut-il s'étonner après cela, que la religion transmise par leurs mains nous paroisse moins aimable, moins raisonnable qu'elle n'est en effet, et que dans sa physionomie elle semble contracter quelque chose de la rudesse et de l'apreté de ceux qui nous l'enseignent?

Mais ce n'est pas seulement le théologien qui ait besoin d'être initié davantage dans une partie de ces sciences, qui doivent être reservées désormais à l'institut national; le Médecin, le Jurisconsulte ne peuvent non plus se passer de leur secours. Entre les différentes branches de la Philosophie spéculative, la connoissance de la Psychologie sera pour le médecin non seulement utile, mais indispensable. Il doit posséder les sciences physiques et mathématiques, et il doit en savoir plus qu'il n'en pourra jamais apprendre dans les écoles de district; où, comme il est dit, *rien ne doit être approfondi.* — Le Jurisconsulte ne sera jamais qu'un simple praticien, il ne pénétrera jamais dans l'esprit des loix et ne saura point les commenter d'une manière lumineuse, s'il n'a une connoissance étendue de l'Histoire des peuples et de la société civile. La Politique, le Droit naturel, la Philosophie morale, ce sont là tout autant de sciences qui doivent lui être familières. Si tous les départemens sont appellés à donner à la France ses législateurs, il faut sans doute multiplier les moyens à l'aide desquels les hommes des générations futures puissent se former pour une si haute déstination, et un empire aussi vaste que la France exigera plus d'un grand établissement littéraire.

Que l'on nous permette encore une autre réflexion. On ne peut guères supposer que tous les Professeurs des écoles de district sortiront de l'institut national, que tous auront eu occasion de s'y former pour leur destination future. Il est vrai qu'ils n'enseigneront que les premiers élemens des sciences, que la route qu'ils doivent suivre sera fixée et décrite par les abrégés qu'on leur mettra entre les mains. Que seroit-ce néanmoins qu'un Professeur qui n'en sauroit pas plus que ce qui se trouvera précisement dans son livre élémentaire? Pourra-t-il bien le commenter, l'expliquer, le suppléer, répondre aux demandes et aux objections que formeront ses écoliers, contenter leur désir de savoir, s'il ne connoît lui-même que les premiers linéamens de la science qu'il doit enseigner? Quand même dans ces écoles *rien ne doit être approfondi*, ne faut-il pas au moins que le Professeur ait approfondi les objets qu'il doit traiter? Comment en effet un Professeur de langue latine ou grecque pourroit-il expliquer avec goût les anciens auteurs s'il n'est parfaitement versé dans les sciences comprises sous le terme général d'humanités? Que seroit-ce qu'un Professeur en Logique et Métaphysique, si la science qu'il possède lui-même se bornoit uniquement à quelques maigres abrégés, si les meilleurs ouvrages de la Philosophie ancienne et moderne pouvoient lui être impunément inconnus? On se tromperoit si l'on vouloit s'imaginer que de bons livres élémentaires pourront rémédier à la plûpart de ces inconvéniens. Ces livres élémentaires, fussent-ils même des chef-d'œuvres dans leur genre, ne seront jamais qu'une lettre morte, que le maître seul par les connoissances qu'il possède lui-même peut vivifier. Il doit parler toujours d'abondance d'idées, de la plénitude de ses propres lumières. Quand mêmes les études auxquelles il

il préside, ne seront que *préparatoires*, quand même dans ses leçons *il n'approfondira rien*; lui-même il doit avoir approfondi tout, parce que sans cela son enseignement sera maigre et sterile, et que ce ne seroit qu'un écolier plus agé, appellé à instruire d'autres plus jeunes que lui. Si l'on veut donc qu'il y ait de bons professeurs dans les écoles de district; s'il est impossible que tous puissent profiter des instructions de l'institut national, il sera prouvé par là même que, pour les sciences qu'on veut lui réserver exclusivement, la nécessité et l'utilité commune sollicitent encore d'autres établissemens.

L'auteur du Rapport nous fournit lui-même un argument pour appuyer notre proposition. *On peut*, dit-il, *répondre à ceux qui demanderoient que l'institut fût divisé en un grand nombre de sections, que les sciences s'enchaînent toutes, qu'elles se prêtent un mutuel appui, et qu'on les voit chaque jour s'identifier en quelque sorte en se perfectionnant. Loin de nous donc cette manie de diviser, qui détruit les liaisons, les rapports; qui coupe, qui isole, qui anéantit tout.*

Rien de plus vrai; rien de plus juste sans doute que ce raisonnement: mais s'il doit prouver que l'institut national ne doit pas être divisé en un grand nombre de sections distinctes et séparées, ne prouve-t-il pas de même que cette division en écoles de Théologie, de Droit, de Médecine et école nationale, entre lesquelles et les objets qu'elles traiteront doit s'élever désormais un mur de séparation, est absolument incompatible avec le génie et l'esprit des sciences? Le principe qu'on vient de mettre en avant, ne se trouve-t-il pas dans une

opposition directe avec le plan que l'on tente d'exécuter? Ne sont-ce que les sciences dont l'enseignement plus complet sera délégué à l'institut national, qui s'enchaînent toutes et qui se prêtent un mutuel appui? N'avons-nous pas démontré jusqu'à l'évidence qu'elles doivent être regardées en même tems comme des sciences auxiliaires, dont les lumières sont tour à tour nécessaires au Théologien, au Médecin, au Jurisconsulte? N'est-ce donc que pour la grande métropole que vous voulez appliquer votre principe de ne pas diviser, de ne pas détruire les liaisons, les rapports; manie qui coupe, qui isole, qui anéantit tout? Et un royaume aussi vaste, aussi puissant que la France, n'aura-t-il qu'un seul établissement littéraire, qui puisse offrir à l'homme avide de connoissances une instruction complette?

Ne reste-t-il pas d'ailleurs au Théologien, au Médecin, au Légiste, lors même qu'ils s'appliquent avec assiduité à l'étude de leur science, assez de tems pour cultiver encore quelques autres branches des connoissances humaines? Voulez-vous que par la nécessité des circonstances, semblables à des serfs attachés à la glèbe, ils restent uniquement resserrés dans leur sphère, et n'osent ni ne puissent jamais en sortir? L'histoire, la philosophie, les belles-lettres ne doivent-elles point leur offrir des moyens propres et utiles également pour se délasser de leurs autres études souvent trop sèches et trop arides? N'est-il pas à souhaiter, que leur esprit s'enrichisse encore d'autres lumières, d'autres connoissances? Plus vous établirez d'écoles particulieres; plus vous éloignerez les jeunes gens, qui en se vouant à un certain genre de science, veulent

cependant ne point négliger les autres qui sont encore capables de les intéresser, et vers lesquelles ils se sentiront attirés par un penchant secret. Ce n'est pas en isolant les sciences, c'est par la réunion de tous les secours que l'on peuple les universités. Ce qui a donné tout à coup une supériorité frappante à *Göttingue*, petite ville située dans un triste pays, c'est la certitude d'y trouver des hommes excellens en tout genre ; la certitude d'y trouver des secours non-seulement pour la science à laquelle on se vouoit, mais aussi pour toutes celles dont on étoit bien aise de cultiver encore quelque branche ; la certitude d'y trouver des secours pour tous ces arts et toutes ces connoissances qui entrent dans une éducation soignée, et que l'on fait marcher de front avec les autres études sans aucun inconvénient.

D'après tout ce que nous venons de dire, nous croyons que les propositions suivantes peuvent être regardées comme autant de vérités démontrées. Toutes les sciences, toutes les différentes parties des connoissances humaines sont unies les unes aux autres par des liens plus ou moins visibles. Elles ne peuvent point se passer des secours que tour à tour elles se prêtent mutuellement. Les sciences comprises ordinairement sous la classe de Philosophie, d'Histoire et de Belles-Lettres, sont également nécessaires à tous les genres de professions littéraires. Le Théologien, le Légiste, le Médecin doivent être en même tems des littérateurs, et il seroit honteux à tout homme de lettres de n'en pas savoir plus, que ce qu'il pourra apprendre à l'égard de quelques unes de ces sciences dans les écoles de district. Il ne faut pas seulement que

ceux qui ont une supériorité reconnue de talens puissent venir completter leur instruction dans un institut national; il faut aussi que ceux qui suppléent au manque de génie par l'assiduité de leur application, et qui font souvent la classe des hommes les plus utiles dans la société, qui fourniront vraisemblablement le plus grand nombre des professeurs de district, soient mis en état d'acquérir des connoissances plus qu'élémentaires. Il ne faut nulle part isoler les sciences; pas plus dans les quatre ou dix grandes écoles des départemens que dans la capitale. Quoique personne ne puisse parvenir à tout savoir, il faut néanmoins qu'il soit possible de tout apprendre. Mais il sera moralement impossible de tout apprendre, quand l'instruction sur un grand nombre d'objets sera concentrée uniquement dans un seul endroit, et qu'il n'y aura que ceux qui ont un talent réel et bien éprouvé, qui y seront appellés. Il ne faut donc point d'écoles particulières pour la Théologie, le Droit, la Médecine, l'Histoire, la Philosophie, les Belles-Lettres, qui soient divisées, et qui n'aient aucune communication entre elles; mais il faut former en plusieurs départemens du royaume de grand établissemens littéraires, des *Instituts de hautes Sciences*, qui puissent offrir sur tous les objets des connoissances humaines une instruction complette.

Ces établissemens ont existé jusqu'ici sous le nom d'*Universités*. S'ils n'ont pas été ce qu'ils doivent, ce qu'ils pourroient être, il ne faut pas dire, nous les abolirons; il faut dire, nous tâcherons de les regénérer, nous leur donnerons une meilleure organisation, nous rechercherons les

causes de l'état languissant dans lequel ils se trouvent, nous remédierons à tous les défauts que nous pourrons découvrir, nous essayerons par des loix sages de les vivifier davantage, et de leur donner par des réformes, par des améliorations continuelles, que le tems amenera et que les lumières du siècle exigeront, une plus grande utilité.

Nous n'avons aucune connoissance de l'état actuel des universités françoises, et nous ne savons point si sur les différens objets des sciences, qui y sont enseignées, elles méritent le reproche qui est fait aux écoles de Médecine, dans le mémoire présenté à l'Assemblée nationale par la société royale de Médecine. Ce blâme au moins ne doit point frapper les universités en général, il ne doit point prévenir les esprits contre l'idée même d'une université, comme si elle étoit directement opposée à tout ce qu'exige une éducation véritablement savante et littéraire. Les universités allemandes ont originairement la même institution; le même esprit y a regné. Mais à mesure que les sciences ont pris plus d'étendue, l'enseignement a pris une autre forme; il a marché de pair avec les progrès de l'art, et s'est continuellement perfectionné. C'est ainsi qu'à Strasbourg il n'y avoit autrefois que deux chaires de Médecine; l'une de Théorie, l'autre de Pratique. Les statuts exigeoient que les professeurs s'en tînssent dans leurs leçons à HIPPOCRATE et à GALIEN, tout comme le professeur de logique devoit s'attacher scrupuleusement à l'*Organon* d'ARISTOTE. Mais on s'apperçut bientôt que les besoins et les connoissances progressives du siècle exigeoient impérieusement d'abandonner ces vieilles routes; on crut qu'il ne

falloit pas s'attacher à la lettre, mais à l'esprit des loix, dictées par nos ancêtres dans la meilleure intention; et c'est ainsi que l'enseignement des universités allemandes se trouva toujours de niveau avec la marche et le progrès des sciences. Ce fut le zèle, le génie, l'esprit libéral des professeurs qui suppléa continuellement aux défauts, que la suite du tems et la vicissitude des choses et des connoissances humaines fera toujours remarquer dans les anciennes loix; quelles que soient les loix nouvelles, par le laps du tems elles seront susceptibles de même d'un nouveau degré de perfection. Toujours dans tout ce que l'on projettera à cet égard faudra-t-il s'en reposer en grande partie sur cette ardeur de la science, sur cet amour vif des lettres qui doit animer les maîtres et les professeurs; amour, sans lequel les instituts les plus sages, les décrets les plus sensés, ne seront jamais qu'une lettre morte et stérile.

Dans la plûpart des projets, qui ont été publiés depuis quelque tems sur l'éducation littéraire, les auteurs semblent avoir affecté de ne pas même se servir du terme d'université. Ce mot renfermeroit-il donc déjà dans lui-même sa condamnation? sembleroit-il indiquer un défaut radical, une tache ineffaçable? Une organisation littéraire, qui présenteroit tous les moyens d'instruction, qui réuniroit l'enseignement de toutes les sciences, à l'aide de laquelle un jeune homme avide de s'instruire, doué d'un génie plus heureux, pourroit contenter toute son ardeur de savoir et se familiariser aussi avec d'autres connoissances utiles, outre celles auxquelles sa destination l'appelle; seroit-elle donc défectueuse en elle-même? ou si

elle présente les avantages les plus sensibles, faudra-t-il donc les concentrer seuls et d'une manière exclusive dans la métropole de l'empire ? Si les universités françoises n'ont point été jusqu'ici ce qu'elles devoient être, s'ensuivra-t-il que les défauts qu'on leur reproche sont attachés inséparablement à tout ce qui s'appelle université ? l'expérience ne prouve-t-elle pas le contraire ? l'Allemagne n'a-t-elle pas un grand nombre d'établissemens pareils, qui en sont entièrement exempts ? Ne seroit-ce point peut-être dans un défaut de liberté, qui y a regné jusqu'ici, et qui par les effets naturels de la révolution doit s'évanouir de lui-même; dans un esprit de routine qui ne perd point son influence par des institutions nouvelles, mais uniquement par l'accroissement continuel des lumières; dans ces formes antiques qui rabaissent les étudians au rang d'écoliers, et les professeurs au rang de simples maîtres d'écoles ou de régens de collège, qu'il en faut chercher les vices principaux ? Ce mot innocent d'université doit-il porter la peine de tout ce qu'on en a su reléguer depuis long-tems chez nos voisins; et faudra-t-il absolument abolir, ce qui n'attend qu'à être réformé et perfectionné ? Nous ne croyons point que l'éducation littéraire puisse approcher en aucune manière d'un certain degré de perfection, à moins qu'on ne s'attache à réunir dans plusieurs chefs-lieux du royaume tous les moyens possibles d'instruction.

Chaque département sans doute ne pourra pas avoir un établissement particulier. Des écoles trop multipliées ne pourroient se soutenir, soit parce qu'on manqueroit de professeurs habiles, soit parce qu'on manqueroit d'élèves. Il faut augmenter l'ému-

lation, le zèle des maîtres, en leur offrant un plus grand concours de disciples ; celui des disciples en les appellant en grand nombre à un même foyer, afin de créer entre les talens rivaux une lutte plus active.

A cet effet il suffira de conserver les grands établissemens pour les hautes sciences qui existent, et qui ne sont rien moins que trop multipliés pour un empire aussi vaste que la France, et de leur donner seulement une meilleure organisation.

III.

Théologie.

PAR une association très-naturelle d'idées, le mot de Théologie, réveille, comme de lui-même, ceux de prêtre, de moine, de pouvoir sacerdotal ; et ici se présentent de nouveau à notre esprit ces maux sans nombre, qui pesèrent si long-tems sur le genre humain, et qu'il faut attribuer non à la religion bienfaisante en elle-même, mais uniquement à l'ignorance, à l'orgueil et à l'ambition de ceux qui en furent les ministres et les interprètes. Il ne faut donc pas s'étonner si dans l'esprit d'un grand nombre de personnes la Théologie ne jouit pas d'une grande faveur ; si même les noms de théologien et de prêtre ont quelquefois dégénéré en termes de mépris.

Cependant la religion est la seule Philosophie dont le peuple soit susceptible. Il lui faut nécessairement des loix positives. Il n'a le plus souvent ni le tems, ni le loisir, ni même la capacité pour

suivre des raisonnemens compliqués, pour en saisir la justesse, la liaison, l'enchaînement; il seroit au moins très-sujet à les oublier de nouveau. Pour le porter à la pratique de tel ou tel devoir, il ne suffit pas de lui dire: cela est beau, cela est convenable à la nature et à la dignité de l'homme, cela contribue à la perfection intérieure de son être; — ce n'est pas qu'il faille négliger de pareils motifs; — mais il faut dire en même tems: c'est la volonté, le commandement de Dieu; il faut que des sentimens de religion viennent au secours de ces motifs purement humains, et leur impriment une force efficace. Il est donc nécessaire que les ministres de la religion, aux mains desquels cette instruction est presqu'exclusivement confiée, soient honorés; que le ministère qu'ils exercent, les vérités qu'ils enseignent, ne deviennent pas le sujet de tant de jugements injustes, de tant de mauvaises plaisanteries, à l'aide desquelles l'ignorance croit communément pouvoir acquérir la réputation du bel-esprit.

Rien ne pourra servir davantage à faire respecter et à faire aimer la religion, que les connoissances et les mœurs de ceux qui sont destinés à l'enseigner. Elle sera d'autant plus florissante que ses ministres seront d'un côté humbles, modestes, vertueux, et de l'autre véritablement éclairés. L'ignorance et la barbarie ont été les principales causes pourquoi, dans les siècles passés, et souvent de nos jours encore, le ministère de la parole divine, qui ne devoit servir qu'à consoler et à rendre heureuse l'humanité, se changeà tant de fois en un fléau terrible, dont il semble qu'une divinité justement couroucée voulut châtier

la race corrompue des mortels. Il faut chercher surtout les sources de cette ignorance et de cette barbarie dans ce caractère de stabilité et d'autorité qui fut donné insensiblement aux décisions d'un certain nombre de docteurs, dans ce parfait renoncement à ses propres lumières, dans cette soumission indéfinie de son esprit à tout ce que l'église, c'est-à-dire quelques membres de l'église, ou assemblés en concile ou de leur propre autorité, avoient prononcé devoir être regardé irrévocablement comme un article de la foi. Obligé uniquement de croire, on se crut dispensé de remettre de nouveau des opinions transmises par le canal de la tradition dans le creuset de son propre examen. On se reposa sur les autres du soin de décider ce qui devoit être cru ou rejetté. On finit par adopter, par défendre tout. Plus on étoit ignorant; plus on devint en même tems présomptueux, orgueilleux, intolérant; plus on contesta aux autres le droit d'user de nouveau de leur propre raison et de révoquer en doute ce qu'ils ne pouvoient comprendre, ou ce qu'ils ne trouvoient en aucune manière solidement fondé. Après avoir ainsi délégué aux autres le droit de décider en matière de croyance et de foi; droit qui par sa nature même doit appartenir d'une manière inaliénable à tout homme, et qui peut être aussi peu délégué à autrui, que le droit de voir, de sentir, d'appercevoir que chaeun garde pour soi-même; il ne fut plus difficile à l'erreur, à la superstition, au plus grossier fanatisme même de s'emparer de tous les esprits, et de les tenir enchainés à travers la révolution de tant de siècles sous leur empire.

Ce furent les controverses des derniers siècles

qui réveillèrent les esprits de leur léthargie. L'envie de pouvoir confondre des adversaires redoutables força enfin le clergé de s'appliquer à des études plus savantes. Il avoit étoit si ignorant qu'à la célèbre diète d'Augsbourg de l'année 1530, il ne se trouva aucun évêque qui fût capable de haranguer le légat du pape en latin, et que ce fut l'électeur de Brandebourg qui fut obligé de se charger de cette commission. La France catholique eut bientôt des ARNAUD, des NICOLE, des TILLEMONT, des DU PIN, des RICHARD SIMON, parce que la France réformée avoit ses CLAUDE, ses DAILLÉ, ses BLONDEL, ses MORNAY, ses PAJON, ses SAUMAISE ; mais la révocation de l'édit de Nantes, en fermant la bouche à ces antagonistes, en fournissant au clergé d'autres armes que celles de la raison, de l'érudition, de la conviction, le fit négliger de nouveau de meilleurs études, et déjà vers le commencement de notre siècle LANGUET, évêque de Soissons, membre d'ailleurs de l'académie françoise, put écrire impunément la vie de *Marie Alacoque.*

On parle si souvent de l'incrédulité devenue si commune de nos jours. On en cherche le plus souvent les causes dans la dissolution et le libertinage des mœurs, comme si tous les incrédules étoient en même tems des libertins, comme si on ne pouvoit être honnête et vertueux sans adopter en même tems, avec une foi implicite et explicite, toutes les anciennes formules théologiques. Non, il faudroit plutôt les chercher dans l'éducation des séminaires, dans la Théologie elle-même, dans cette tenacité avec laquelle on s'y tient attaché à toutes les vieilles subtilités, à toutes les distinctions, à

tous les raisonnemens, à toutes les preuves surannées, qui ont été conservées comme un précieux dépôt dans la poussière des écoles, et auxquelles on n'ose toucher, comme au plus auguste et au plus terrible des sanctuaires. C'est précisément, parce qu'on a écarté de l'enseignement théologique tout ce qu'on ne regardoit pas comme indispensable à un ministre de la religion; c'est précisément parce qu'on a voulu le fixer, le renfermer dans de certains limites, que les élèves des séminaires, quand même ils auroient appris par coeur tous les cahiers de leurs docteurs, ne réussissent ordinairement qu'à devenir des esprits bornés; qu'ils apprennent de bonne heure à mépriser tout ce qui n'a rien de commun avec leur ergotage, que remplis de morgue et d'orgueil ils traitent les HELVÉTIUS, les ROUSSEAU, l'auteur de *Bélisaire* d'impies, de philosophastres, de gens sentans déjà de loin ce qu'il leur plait d'appeller hérésie, et qu'ils sont prêts de lancer à tout momens leurs ridicules anathèmes contre ceux, qui ont le malheur de s'éloigner de leurs opinions chéries et favorites. Plus la sphère des connoissances, dans laquelle on se tourne, est resserrée; plus on est opiniâtre et entêté; plus on adhère à ses opinions avec chaleur, avec ténacité: plus on a de la difficulté à revenir d'une erreur, parce que le petit nombre de rapports, sous lesquels on envisage un objet, ne permet point de faire d'autres comparaisons et de saisir des points de vue différens.

Sans doute la nation retrouve à chaque page de son histoire les traces profondes des maux qu'ont enfantés tant de querelles religieuses; elle a le droit incontestable de chercher à s'en défendre pour

l'avenir. Mais arrivera-t-elle bien à ce but en retrécissant le cercle des études et des sciences théologiques? ne seroit-ce pas là plutôt préparer des moyens à l'aide desquels le fanatisme et l'intolérance seront toujours perpétués ? Quelle est donc la principale raison pourquoi en général les querelles théologiques font de nos jours si peu de sensation? Ce sont les lumières répandues dans les classes les plus cultivées de la société. Pourquoi néanmoins le refus du serment civique de tant de prêtres a-t-il occasionné, et peut-il occasionner encore dans bien des endroits, des troubles et une fermentation dangereuse ? C'est que là les lumières manquent, et cela non-seulement dans les ordres inférieurs du peuple, mais encore parmi un grand nombre d'écclésiastiques ; car il seroit injuste de vouloir taxer de mauvaise foi tous ceux, qui dans leur conscience se croient obligés de ne point le prêter. Mais où chercher la cause de ces scrupules, de ces anxiétés religieuses, d'une conscience si timorée? Eh ! c'est précisément dans ces institutions monacales consacrées encore sous le nom de séminaires, dans ces barrières que vous avez élevées entre ce qu'on nomme sciences saintes et sciences profanes, dans ce cercle étroit dans lequel vous avez circonscrit toutes les connoissances et toutes les études théologiques ; c'est ainsi que l'air reserré toujours dans un lieu étroit se corrompt à la fin, et communique sa contagion à ceux qui le respirent.

Voulez-vous donc des Ecclésiastiques véritablement éclairés, qui sachent faire respecter le ministère dont ils seront revêtus, qui soient doux, modestes, tolérans, faciles dans le commerce de la vie, remplis d'indulgence pour les foiblesses et les erreurs

inséparablement attachées à l'humanité, sans orgueil, sans entêtement, ayant l'esprit juste et philosophique, capables de peser dans la balance de la raison la valeur plus ou moins réelle de tant d'opinions différentes, de tenir une route sûre à travers une mer remplie de tant d'écueils, ayant d'assez d'intelligence et de savoir, pour séparer l'or de l'alliage impur dont il est pénétré, forts de leur propre jugement, et non des décisions d'autrui: environnez-les de toutes les lumières du siècle; que des matières et des études purement théologiques ne fassent point leur seule occupation et parviennent à la fin à déssecher leur cœur et leur esprit; qu'ils cultivent de bonne heure l'Histoire, les Belles-Lettres; qu'ils ne négligent jamais de puiser et d'entretenir en eux les principes du goût, du savoir, de la raison par la lecture des bons auteurs de l'antiquité; offrez-leur l'occasion d'enrichir continuellement leur esprit de toutes les découvertes de la philosophie moderne. ERASME et tant d'autres n'ont été des théologiens éclairés et pacifiques, que parcequ'ils étoient des littérateurs excellens. Ce n'est que de cette manière que vous pourrez parvenir à épurer la religion de tous ses accessoires inutiles, de toutes les subtilités humaines, et à la rétablir insensiblement dans sa première pureté.

On ne peut parvenir à cette fin que par des essais lents et continués, que par les efforts réunis de tous. On se tromperoit si l'on s'imaginoit qu'il suffit à cet effet de faire composer quelques ouvrages systematiques, de leur apposer le sceau de l'autorité épiscopale, de décider irrévocablement par ces livres élementaires ce qu'il faut croire ou rejetter. Ce ne seroit qu'échanger d'anciens

fers contre d'autres qu'on auroit fait fabriquer dans une manufacture nouvelle. Plus le règne des lumières augmente, plus celui de l'autorité doit cesser. C'est une idée véritablement chimérique de penser que, pour éviter désormais toutes les disputes théologiques, il suffise qu'un certain nombre de docteurs placés dans un plus haut dégré de la hiérarchie fasse le triage des anciennes opinions, qu'il prononce, lesquelles on regardera désormais comme fausses ou vraies, comme utiles et indispensables, ou comme vaines et oiseuses, et qu'il déclare ensuite que la discussion sur ces différens articles de la croyance sera fermée pour toujours. Eh! n'est-ce pas là ce que firent les conciles dans tous les siècles? l'esprit humain en a-t-il été moins recalcitrant? Ce qu'on n'a pu empêcher dans des tems, où l'on empruntoit les principaux argumens des chaines d'un cachot, ou des flammes d'un bûcher, on croiroit pouvoir le faire sous le règne de la liberté? Il y aura donc toujours une variété d'opinions. La nature, la divinité elle-même l'a voulu ainsi, en plaçant chaque individu dès le berceau dans un autre concours de causes et de circonstances, et en donnant à chacun des facultés différentes. Bien loin de la regarder comme un mal, il faut y chercher plutôt la source de tous les biens dont la société jouit. Ce n'est pas dans ces opinions religieuses, diversifiées en tant de manières, qu'il faut chercher la cause principale des maux qui désolèrent si long-tems le genre humain; il faut la chercher plutôt dans l'ambition, dans l'ignorance, dans l'entêtement de ceux qui s'attachèrent à les défendre ou à les attaquer. Il n'y a que les ignorans ou les frippons qui puissent devenir persécuteurs. Éclairez les hommes; éclairez surtout ceux qui

doivent les instruire, et cette paix douce et profonde qu'on doit trouver dans le sein d'une religion, qui ne prêche que la concorde et la charité, ne sera plus interrompue par les cris aigres de la discorde et du fanatisme.

La religion ne commande pas plus à la pensée que la raison ; elle veut seulement l'aider, la ramener dans le chemin dont elle s'est égarée ; elle veut éclairer la raison, elle ne veut pas la subjuguer ; elle ne nous ordonne point de croire ce que nous ne pouvons pas concevoir, parce que croire et ne pas concevoir sont des idées contradictoires, et qu'elle ne peut point ordonner ce qui est impossible et absurde en soi-même ; elle veut conduire l'homme à la perfection dont il est susceptible en développant ses facultés intellectuelles, et non en les enchaînant : ses préceptes doivent donc toujours être dans l'harmonie la plus parfaite avec les vérités éternelles de la raison. N'émanent-elles pas toutes les deux d'une même source, d'un même principe ? ne sont-ce pas deux rayons qui jaillissent d'un même foyer ? comment pourroient-ils donc en même tems répandre la lumière et les ténèbres ?

Gardons-nous de confondre ensemble la religion et la théologie ; on pourroit croire tout aussi bien que la pensée et la logique, la langue et la grammaire ne font qu'une seule et même chose. On doit avoir de la religion ; il n'est pas nécessaire qu'on soit théologien, et on pourroit être un grand théologien sans avoir la moindre religion. La Théologie est un objet de l'entendement ; la religion est une affaire du cœur. L'une s'occupe à ranger les vérités de la foi dans un ordre méthodique ;

dique, à les développer, à montrer l'enchaînement qu'elles ont entre elles, à les appuyer de toute la force des preuves dont elles sont susceptibles ; il suffit à l'autre d'en connoître les principales, et elle s'efforce surtout à éprouver leur heureuse influence. Elle est un sentiment, tandis que la Théologie est une science. Aussi celle-ci a-t-elle essuyé le sort de toutes les sciences. A mesure que les connoissances des siècles furent plus ou moins étendues, plus ou moins justes et philosophiques ; à mesure que l'esprit humain s'approcha davantage de la vérité, ou donna dans toute sorte d'écarts et de travers, la Théologie prit aussi des formes et une face différente. On sait que les premiers gens de lettres parmi les Payens qui embrassèrent le Christianisme, le regardèrent comme une espèce de Philosophie nouvelle. Ils cherchèrent bientôt à l'accommoder, autant qu'il fut possible, à leurs anciennes opinions. Le Platonisme s'introduisit de cette manière dans les écoles chrétiennes de l'Orient, le Péripatétisme envahit par la suite du tems celles de l'Occident. En général la Théologie suivit toujours le sort des opinions et des systèmes philosophiques. Ils lui communiquèrent tour à tour leurs lumières et leurs erreurs. La Philosophie orientale, celle des Néo-Platoniciens lui donna toute sa Démonologie, tous ses rêves, toutes ses visions sur la nature des esprits et sur l'Organisation de la hiérarchie céleste ; le Péripatétisme du moyen âge l'enrichit de toutes les idées creuses, de toutes les questions inutiles, de toutes les rêveries oiseuses, de toutes les subtilités inintelligibles dans les quelles il avoit dégénéré lui-même. La restauration des lettres accéléra la révolution religieuse du seizième siècle. Elle ne fut pas sans fruit pour la Théologie. On trouve déjà dans les ouvrages de ZWINGLE des as-

sertions sur le salut des payens pour lesquelles la Sorbonne censura encore l'auteur de *Bélisaire*. Quelle distance considérable des *Lieux communs* de MÉLANCHTHON, de l'*Institution chrétienne* de CALVIN, au livre du *Maître des sentences* et à la somme de *St. Thomas d'Aquin?* Il en a été de même, dans les tems postérieurs, dans les pays protestans. La Philosophie a toujours répandu son influence sur la Théologie, et l'une n'a jamais éprouvé une révolution, sans que l'autre ne s'en soit insensiblement ressentie. Dans le sein de l'église catholique, il est vrai, elle a conservé davantage un certain caractère de stabilité; le sceau de l'infaillibilité imprimé à chacun de ses dogmes l'a empêché d'aller en avant avec les lumières du siècle. Qu'en est-il arrivé? Elle s'est livrée elle même à toutes les attaques de l'incrédulité. Elle n'a pu défendre honorablement de vieux retranchemens incapables de tenir contre la science de la tactique moderne; ses ennemis en ont triomphé et la bonne cause a souvent été perdue, parcequ'on s'est constamment opiniâtré à la soutenir avec de mauvais moyens.

Cependant au milieu de tous ces changemens, de toutes ces fluctuations des opinions purement humaines, la religion n'a jamais varié. Etrangère à ces cris dont retentissoient les bancs des écoles, à ces anathèmes que lançoient les zélateurs de la foi, à ces assemblées si souvent tumultueuses connues sous le nom de Conciles, elle a toujours été la même. Ce n'est point la livrée que l'on porte, les formules de foi que l'on professe, l'église sous la bannière de laquelle on s'est rangé: ce sont les sentimens pieux et vertueux dont le cœur est pénétré, qui en font le caractère essentiel. Cette piété peut

avoir lieu, quelles que soient d'ailleurs les idées que l'on se fait sur plusieurs point de la doctrine spéculative. C'est en elle que réside le véritable esprit du christianisme et souvent on le trouve bien plus dans les sociétés opprimées, persécutées, calomniées et diffamées sous le nom odieux d'hérétiques, que parmi les membres de l'église dominante. Les Vaudois, les Albigeois avoient plus de religion que leurs cruels persécuteurs, quoique d'ailleurs nous convenions volontiers que leur Théologie différoit absolument de celle des écoles, et que, pour leur malheur dans ce monde, elle n'étoit rien moins qu'orthodoxe.

On a dit que la *Théologie* ne devoit point être regardée comme une *Science;* que les sciences sont susceptibles de progrès, d'expériences, de découvertes, que la Théologie est étrangère à tout cela, qu'elle est comme la religion immuable et ennemie de toute innovation. Peut-être n'auroit-on point avancé une pareille proposition, si on avoit fait attention à cette différence, qui, comme nous venons de le prouver, se trouve entre la théologie et la religion. On ne trouve point, il est vrai, un système de Théologie dans les discours de Jésus-Christ et les écrits de ses apôtres. Tout est local dans le Nouveau Testament. Leurs exhortations se réglèrent et varièrent d'après le tems, les circonstances dans lesquelles ils se trouvoient, et les différens besoins de leurs auditeurs. Selon que l'occasion se présenta, selon qu'elle étoit plus ou moins favorable ils traitèrent, ou bien aussi ils effleurèrent tantôt un sujet, tantôt un autre. Ils s'accommodèrent à l'ignorance, aux erreurs, aux préjugés de ceux parmi lesquels ils vivoient, et usèrent de tous les ménagemens possibles, de tous les moyens que la prudence leur suggéroit pour préparer insen-

siblement à la vérité une entrée facile dans les cœurs. Tous les hommes en général, mais les Juifs bien plus encore que les autres, avoient de la peine à se familiariser avec des idées non seulement nouvelles, mais encore diamétralement opposées à leur ancienne manière d'envisager les choses. Il ne falloit point les heurter de front, en attaquant à la fois toutes leurs superstitions. Pour ne point les effaroucher, pour se faire écouter favorablement, il falloit partir de principes reconnus par eux-mêmes, se servir d'un genre d'argumens, et, comme on le voit par les épîtres de *St. Paul*, d'une érudition même qui étoit empruntée de leurs écoles. — C'étoit l'unique moyen de se concilier leur attention et de se ménager un accueil favorable. Il suffisoit alors que les germes des vérités les plus importantes et les plus fécondes fussent jettés dans les esprits, et il devoit être réservé au tems, aux événemens, de les dévélopper, de leur faire étendre davantage leurs racines, de faire disparoître peu à peu le reste des préjugés et des idées superstitieuses que la première aurore du christianisme n'avoit pu entièrement dissiper. Jésus-Christ et les Apôtres annonçant l'Evangile dans d'autres régions, et au nations payennes se seroient servis sans doute d'un autre genre de preuves et de raisonnemens. St. Paul prêchant à Athènes est bien différent de ce St. Paul écrivant à des chrétiens, qui conservoient encore dans les cœurs un reste de judaïsme.

Que l'on nous permette encore une autre réflexion, qui sans doute paroîtra paradoxe à bien des personnes, mais que nous n'en croyons pas moins également fondée. Ce n'étoit pas le dessein de Jésus-Christ et des Apôtres de présenter aux hommes un système complet des vérités à croire, et des préceptes à pra-

tiquer. Ils ne voulurent point marquer à la raison les limites invariables, au-delà desquels elle n'oseroit plus se hazarder. Ils voulurent seulement lui donner la première impulsion; ils voulurent la réveiller de cette profonde léthargie dans laquelle elle avoit été plongée; ils voulurent lui indiquer le chemin dans lequel il falloit marcher pour ne point s'égarer, et pour arriver d'un pas plus ferme, d'une manière plus sûre vers le terme de la perfection et de la félicité. Mais elle devoit ensuite user de ses propres forces, elle devoit chercher en elle même toutes les preuves, qui pouvoient encore venir au secours des différentes vérités dont elle commençoit à s'enrichir. Ce devoit être uniquement son ouvrage de les ranger, de les lier, de les enchaîner les unes aux autres, de les épurer de toutes les taches qu'elles pourroient avoir contractées dans la nuit des siècles, de se servir de toutes les lumières naturelles, pour montrer cet accord éternel qui doit regner, et qui subsiste réellement entre les vérités de la raison et celles de la religion. On se trompe, lorsqu'on s'imagine, que c'est dans les premiers siècles du christianisme que les vérités de la religion brillèrent de leur plus vif éclat; que c'étoit alors que l'on avoit sur les différens articles de la foi les idées les plus vraies, les plus justes, et que dans les esprits de ces tems tout étoit à cet égard raison et lumières. Une legère connoissance de l'Histoire Ecclésiastique, et même la simple lecture des épîtres des Apôtres suffit pour se convaincre du contraire. C'étoit encore l'enfance du christianisme; l'attachement aux observances mosaïques, l'espoir chimérique d'un règne millenaire, d'autres préjugés ternissoient encore, dans le grand nombre, la pureté de la religion qu'ils venoient d'embrasser. Nous sommes arrivés à un âge plus mûr, et l'éducation morale, que le christianisme

nous offre, doit toujours conduire davantage à un plus haut degré de perfection. La religion est donc susceptible de décadence et de progrès. Elle a eu comme toutes les autres sciences ses dévéloppemens successifs. Elle doit présenter un visage différent chez des peuples cultivés ou des peuples barbares ; à mesure que les hommes seront plus ou moins éclairés, elle se fera reconnoître à d'autres traits et à d'autres caractères. Elle doit offrir autant de nuances, elle doit éprouver autant de modifications, qu'il existe d'individus qui en font l'objet de leur pensée et de leurs méditations. Considérée en elle même et d'une manière abstraite, nous conviendrons volontiers, qu'elle est une, qu'elle est immuable, mais il en est de même de la raison, et néanmoins la raison a eu ses progrès, ses découvertes, ses innovations. Cette religion devient *Théologie* dès que l'on commence à ranger ses vérités dans un ordre méthodique, qu'on appelle à leur secours tous les raisonnemens, toutes les preuves qui peuvent servir à les appuyer, qu'on leur donne un juste développement; dès qu'on ne se lasse point à les mettre de nouveau dans le creuset de l'examen et qu'en les comparant avec les connoissances, les vérités, les lumières nouvelles dont le siècle s'enrichit continuellement, on s'attache à découvrir toujours davantage leur bonté, et leur valeur intrinsèque. Ce sont là des travaux *épuratoires* qui, dans l'empire de la raison et de la pensée ne peuvent être ni délégués à un certain nombre d'hommes, ni bornés et réduits à un certain espace de tems. Il n'en résulteroit point alors un enseignement complet. Celui-ci ne peut véritablement exister, qu'autant que la Religion et la Théologie tiendront une marche égale avec les autres connoissances humaines, qu'elles profiteront de toutes les lumières qui les environnent, que bien loin de se resserrer

dans une triste uniformité absolument incompatible avec la marche libre de l'esprit humain, elles chercheront sans discontinuer leurs efforts, sans se plonger jamais dans le sommeil de l'apathie et de l'indifférence, à se dégager d'un côté de tout ce qu'un surcroît de lumières fera regarder comme faux ou inutile, et à s'enrichir de l'autre de toutes les découvertes ultérieures. C'est là l'histoire de toutes les sciences, de tous les systèmes; et si la Théologie nous présente un genre de vérités rangées dans un ordre systématique, accompagnées d'un grand nombre de preuves qui doivent les appuyer; si elle doit nous en offrir une exposition raisonnée; si l'ordre dans lequel ces vérités se suivent et s'enchaînent les unes aux autres et la nature des preuves, dont on se sert, ne peuvent point être regardés comme une chose indifférente; on ne voit pas trop bien comment on pourroit en même tems lui refuser le nom d'une science.

I V.

Cours de Théologie.

Le théologien est appellé de préférence à instruire, à éclairer le peuple; il doit donc être lui même instruit et véritablement éclairé. Les ténèbres n'enfantent point la lumière, et d'une source corrompue et fangeuse ne peuvent point sortir des eaux claires et limpides. Dans un siècle de lumières on ne peut honorer que les lumières; ce n'est donc que par là qu'il fera respecter le ministère qui lui sera un jour confié. La Philosophie spéculative, la Théologie naturelle, la Morale, l'Histoire, les Antiquités, les Belles-Lettres, les Langues savantes, toutes les parties

en un mot que l'on comprend souvent sous le nom général de Littérature, ne doivent point lui être étrangères. Il ne pourra faire un pas dans la carrière dans laquelle il est sur le point d'entrer, sans qu'il soit obligé de les appeller à son secours, afin qu'elles viennent l'aider dans ses recherches laborieuses. Ce sont ces différentes connoissances qui ont delivré la Théologie de la barbarie dans laquelle elle étoit abimée; ce sont elles qui doivent et qui peuvent seules l'en préserver à l'avenir. Privé de leur flambeau, il ne marchera qu'en tâtonnant, il sera mille fois sujet a s'égarer; son esprit sera affaissé insensiblement sous le joug d'une foi stupide et aveugle, qu'il cherchera à son tour à imposer sur le peuple à l'instruction duquel il sera appellé. Plus il sera borné, plus aussi il entendra avec impatience une opinion nouvelle, plus il voudra subjuguer l'esprit et la conscience d'autrui, plus il sera gonflé d'un sot orgueil, plus, s'il en a d'ailleurs le pouvoir, il aura recours aux armes de la violence même, pour faire rentrer dans le bercail ceux qui, selon lui, s'en sont égarés. La paix et le bonheur de la société ne doit pas reposer dans la sagesse du gouvernement seul et dans le peu d'importance qu'il donnera aux opinions religieuses. Ce bonheur doit porter sur des bases plus solides, plus durables, c'est-à-dire sur la sagesse, les connoissances, les sentimens qu'il faut savoir inspirer à ceux, qui par la nature de leurs fonctions peuvent influencer le plus les opinions du peuple.

Il faut donc commencer par éclairer le ministre de la religion Il lui faut des études auxiliaires et préparatoires. Pour le délivrer des antiques préventions, il faut l'environner de bonne heure de cette masse de lumières qui en jaillit, et qui seule peut porter le jour

dans les parties ténébreuses de la Théologie. On voit d'abord, que les connoissances préliminaires qu'il doit puiser désormais dans les écoles de district ne suffiront point à atteindre un pareil but ; que dans ces collèges de nouvelle organisation ne seront jamais enseignés que les premiers élémens de quelques unes des sciences mentionnées ; que par conséquent le plus grand nombre des jeunes candidats en Théologie, qui se trouveront dans une impossibilité absolue de fréquenter encore l'institut national, seront pour toujours privés des secours que demandent leurs études ultérieures, et se verront condamnés, par un arrêt de la nation même, à végéter dans une éternelle ignorance sur des objets, qui sont à tous égalemens importans et utiles à savoir.

Il n'en est pas ainsi dans les universités protestantes. Là les jeunes gens avant d'embrasser une science, qui doit un jour fixer leur état, s'appliquent d'abord à étendre les connoissances dont ils ont appris les élémens dans les gymnases. Ils étudient quelques langues savantes, ils fréquentent des cours d'Histoire, de Philosophie, de Belles-Lettres. Ils se familiarisent avec les différentes productions du règne littéraire. Ils s'exercent à penser, à douter ; leur esprit s'enrichit de mille et mille idées utiles ; il en acquiert plus d'activité, plus de célérité, plus de sagacité, plus d'étendue. Plus sa sphère s'aggrandit, plus le nombre des objets qu'il embrasse est considérable ; plus aussi il apprend à saisir de nouveaux rapports, à considérer une vérité sous ses différens points de vue, à examiner avant de croire et d'ajouter une foi aveugle à tout ce qu'on lui propose. Il arrive delà qu'un élève en entrant enfin dans la carrière, que pour le reste de sa vie il est destiné à parcourir, n'est plus

un écolier crédule, mais un homme qui raisonne: qui ne s'en tiendra pas seulement aux abrégés qu'on lui mettra entre les mains, à telle ou telle interprétation qu'on trouvera bon de lui donner, mais qui voudra voir et connoître par lui-même; qui muni de tant de secours, que lui ont fournis ses études préliminaires, éprouvera sans cesse l'influence de leurs lumières, se frayera sans peine le chemin à de nouvelles idées, à de nouvelles découvertes; qui sera d'autant plus en état d'épurer une science des taches qui peuvent la ternir encore, de la créer en quelque sorte de nouveau et de lui donner une plus heureuse physionomie.

1. *Vérité de la Religion.*

Lorsqu'il est question de faire un plan d'études théologiques, il paroit d'abord qu'il faudroit commencer par un cours qui auroit pour objet de prouver la *vérité de la religion chrétienne.* Avant de devenir un prédicateur de l'Evangile, il faut sans doute commencer par se convaincre de son utilité, de sa nécessité, de sa vérité. La cause du Christianisme a été plaidée dans tous les tems, mais c'est surtout depuis un siècle que le nombre de ses ennemis s'est considérablement augmenté et qu'il a eu les chocs les plus rudes à soutenir. C'est en Angleterre qu'ont commencé les premières attaques; elles ont été continuées en France. L'Allemagne dans ces derniers tems lui a suscité de nouveaux antagonistes. Les ouvrages des incrédules sont répandus généralement dans les classes cultivées de la société. Tout le monde lit. On seroit même souvent tenté de dire, que bien des gens ne mesurent la force de leur esprit que d'après l'indifférence, le mépris même qu'ils marquent pour tout

ce qui est regardé comme sacré, et d'après les plaisanteries qu'à tout propos ils s'efforcent de lancer sur ce qu'il y a de plus respecté du reste des mortels. Il seroit donc honteux à un ministre de la religion, qui doit être plus que tout autre en état de rendre raison de sa foi, de ne pas connoître ces doutes, ces difficultés qu'on élève, et de ne pas savoir répondre aux principales objections.

2. *Interprétation de l'Ecriture Sainte.*

Exégèse.

Toutes les vérités de la religion chrétienne doivent être puisées dans l'Histoire et dans le recueil des révélations divines, c'est-à-dire dans les livres du Nouveau Testament. Ce sont là les titres fondamentaux. Mais il en est des livres sacrés comme des ouvrages des auteurs profanes. Pour les interpréter comme il faut, il est d'abord nécessaire de connoître la langue dans laquelle ils sont écrits; il faut s'être familiarisé avec son génie, avec les tournures qui lui sont particulières, avec le sens que l'on attachoit à tels termes ou à telles expressions. Il en est des mots comme de la monnoie. La valeur de celle-ci est arbitraire, la signification de ceux-là change, et doit être prise chez tel peuple, ou dans tel siècle, dans un sens différent. On sait que le grec du Nouveau Testament est rempli d'hébraïsmes. Pour être un savant interprète de l'écriture, pour se mettre en état d'y voir les choses par ses propres yeux et non par les lunettes d'autrui, il faut donc joindre ensemble l'étude de ces deux langues et se rendre familière en même tems la lecture des Septante. Tout cela exige toute sorte de connoissances philologiques, que les étudians doivent puiser chez le Professeur de langues grecque et orientales.

Mais ce n'est pas assez. Pour expliquer des auteurs profanes il faut encore connoître le génie de leur nation, ses mœurs, ses usages, sa constitution, la nature de son gouvernement, l'esprit de sa religion, l'histoire de son pays, de son sol, des opinions ou des rêves philosophiques qui parmi elle furent généralement crues et adoptées. En seroit-il autrement de l'Ecriture Sainte? Cette règle si universelle souffriroit-elle ici un exception, et ne seroit-ce que pour cet ouvrage seul qu'il suffit à celui qui est appellé à l'interprêter, d'y apporter moins de lumières et moins de connoissances?

L'Interprétation savante des livres sacrés sera donc un des cours les plus importans que les étudians en Théologie auront à fréquenter. Les professeurs peuvent parcourir rapidement quelques uns des livres historiques de l'Ancien Testament. Le livre de Job, les Pseaumes, Isaïe méritent sans doute un commentaire plus détaillé. On connoit l'ouvrage de LOWTH, évêque de Londres sur la Poësie hébraïque. L'Auteur du Poëme des *Mois*, en a fait sentir la beauté dans quelques unes de ses remarques dont-il a accompagné son ouvrage. Cette interprétation ne doit plus être aujourd'hui ce qu'elle étoit autrefois, une affaire de simple érudition, mais une affaire de goût. Il est impossible qu'on puisse donner des interprétations raisonnables de ces respectables monumens de l'antiquité, quand on n'est point familiarisé avec les coûtumes et le génie des peuples de l'Orient; il est impossible qu'on puisse sentir les beautés que nous offrent ces vieux fragmens poëtiques, lorsqu'on sait uniquement les lire dans la version barbare de la Vulgate. Mais ce sont surtout les livres du Nouveau Testament, à l'interprétation desquels le candidat en Théo-

logie doit s'appliquer avec les plus grands soins. Les travaux *épuratoires* que l'on attend par la suite du tems, ne sauroient avoir aucun succès, s'ils ne sont fondés sur une vraie intelligence de ces titres fondamentaux. Nous pouvons y arriver beaucoup plus aisément que ceux qui nous ont précédé, parceque la philologie, une judicieuse critique ont fait dans l'espace de ce siècle des progrès considérables. Des chemins qui présentoient autrefois des difficultés insurmontables sont maintenant frayés. L'Esprit humain a pris en général une marche plus libre; et la crainte de hazarder une idée nouvelle n'arrête plus tant le laborieux et modeste commentateur.

3. *Introduction.*

4. *Histoire Critique du Vieux et du Nouveau Testament.*

Il est deux autres cours qu'il faut lier avec celui sur l'Ecriture Sainte, et qui servent à le completer: l'un est une Introduction historique dans les livres du Vieux et du Nouveau Testament, l'autre en est une Histoire critique. On pourra s'en former une idée, en feuilletant les ouvrages assez connus de RICHARD SIMON. On peut et on doit certainement exiger d'un ecclésiastique, qu'il sache par qui et en quel tems les ouvrages qui composent son code sacré ont été écrits, qu'il connoisse les preuves qui constatent leur authenticité. Chaque écrivain du Vieux et du Nouveau Testament écrit d'une manière plus ou moins pure, a son génie et une tournure de style qui lui est particulière. Quand même le nom de St. Paul ne seroit pas à la tête de plusieurs de ses épîtres, il a un genre de dialectique et une érudition rabbinique à laquelle il seroit difficile de le méconnoître. On peut s'appercevoir déjà par le style et la pureté du langage qui

règne dans les prophéties d'Isaïe, qu'il faut les placer dans les tems florissans de la République hébraïque, et qu'elles ne peuvent point être l'ouvrage d'un écrivain postérieur. Que diroit-on d'un humaniste qui ne seroit point capable de dire quel est le génie et le caractère des ouvrages d'un Cicéron, d'un Démosthène; et que seroit-ce qu'un ministre de la religion qui se trouveroit dans la même ignorance à l'égard des écrivains de son code sacré?

Nul ouvrage n'a été traduit et copié tant de fois que la Bible. Il n'en existe aucun dont nous ayons un si grand nombre de manuscrits. Les copistes n'étoient pas inspirés. Nul livre par conséquent ne doit, par les collations qui en ont été faites, présenter un si grand nombre de leçons diverses. Il n'y a pas là de quoi s'étonner. Ce n'est qu'alors qu'il auroit fallu crier au miracle, si le contraire étoit arrivé. Quel est donc le jugement que l'on doit porter de la pureté et de l'intégrité des titres primitifs? Comment le théologien pourra-t-il répondre aux objections que l'on emprunte de ce nombre si considérable de variantes? Comment saura-t-il lui-même, lorsqu'il est question d'un passage difficile et qu'il se présente différentes leçons, quelle est celle qu'il doit suivre, ou qu'il doit rejetter? Ce n'est pas que nous voulions exiger des ministres de la religion une connoissance profonde de cette branche de la science théologique. Ce n'est pas que tous doivent s'engager bien avant dans les épines et les chemins arides de la critique; mais au moins doivent-ils en avoir une legère teinture, une connoissance historique; au moins doivent-ils savoir quelles sont les principales versions de l'Ecriture Sainte, quelle est leur mérite, leur usage, leur utilité; quels sont les principaux manuscrits, com-

ment on peut découvrir une interpolation, quels sont les caractères sur lesquels on peut juger de la bonté d'une variante; au moins doivent-ils savoir l'Histoire du livre sur lequel se fonde toute leur doctrine et tout leur enseignement.

5. *Règles pour l'Interprétation de l'Ecriture.*

Herméneutique.

A ces introductions si nécessaires pour la juste intelligence des livres sacrés, il faudroit encore joindre un autre cours, qui développeroit les règles particulières de l'interprétation qu'exigent les livres du Vieux et du Nouveau Testament. Le génie de la langue hébraïque, et de la langue hébraïco-grecque, dans laquelle est écrit le Nouveau Testament, diffère entièrement de la marche et des expressions familières aux langues occidentales. Il faut donc indiquer ici d'autres règles, suivre une autre route, employer toute sorte de précautions, pour ne pas attribuer aux auteurs sacrés un sens, qui leur est absolument étranger. Ce sont les usages, les mœurs, la religion, les idées et les opinions particulières par lesquelles un peuple se distingue des autres, qui influent en même tems sur la signification des termes et des expressions qui lui seront familières. Il faut chercher dans le manque de ces connoissances si nécessaires la source de tant d'interprétations mystiques, typiques, allégoriques toutes également fausses et ridicules. Pour se servir de l'écriture dans le sens théologique, il faut d'abord commencer par l'entendre dans le sens grammatical. Mais malheureusement on a presque toujours suivi la route inverse. On a interprété l'écriture d'après un système théologique une fois adopté, tandis qu'il auroit fallu continuellement réformer et épurer le

système, à mesure qu'à l'aide d'une plus grande connoissance de la Philologie et de la Critique, on faisoit plus de progrès dans l'intelligence du sens littéral des livres sacrés. A voir les meilleurs orateurs françois, qui ont illustré la chaire, citer la plûpart du tems les passages de l'écriture à tort et à travers, on doit conclurre que ce genre d'étude et de science leur a été absolument inconnu. Les bons esprits ne pourront jamais parvenir à perfectionner et à *épurer* le système de la religion par une grande sévérité dans le choix et le développement des preuves, quand leurs tentatives seront destituées de ce secours, quand les pas qu'ils feront ne seront pas continuellement éclairés par le flambeau de la Critique et de la Philologie.

6. *Théologie Positive ou Dogmatique.*

Ce n'est qu'après ces études qu'on peut passer avec fruit à la Théologie Positive ou Dogmatique, qui contient une exposition raisonnée des articles de la foi, et qui par là même doit être regardée comme une science, parceque les verités qu'on y développe sont rangées dans un ordre systématique, et appuyées de toutes les démonstrations dont elles sont susceptibles. Les Scolastiques ne se sont occupés que de cette partie de la Théologie. Négligeant entièrement l'étude de l'Écriture Sainte, et ne connoissant que le Péripatétisme barbare des écoles, elle ne put que s'altérer entre leurs mains. Ils durent lui communiquer toutes les subtilités inintelligibles, toutes les distinctions innombrables, toutes les discussions inutiles, toutes les définitions incompréhensibles, toutes les rêveries oiseuses dont-ils avoient eux-mêmes leurs têtes remplies. Il en naquit une terminologie que l'on seroit presque tenté de regarder comme une satyre faite

faite contre le bon sens et la religion. Une Théologie privée de tous les secours que doivent lui fournir une saine critique et une judicieuse interprétation de l'Écriture, ne pouvoit devenir qu'une Théologie purement humaine. C'est cette Théologie qui a prêté les armes les plus fortes à l'incrédulité, c'est elle qui a livré entre ses mains la religion comme une malheureuse victime qui, serrée par des liens nombreux et courbée sous les chaînes dont on l'a chargée, ne peut plus se dégager des mains de ses oppresseurs. C'est elle qui fit préparer tant de fers, qui fit allumer tant de bûchers, c'est dans ses foyers que le fanatisme vint prendre ses torches ardentes pour les secouer sur le genre humain. C'est elle qu'il faut accuser de toutes ces calamités religieuses qui désolèrent si longtems l'humanité. Cependant les vérités qu'elle doit enseigner peuvent être proposées d'une manière claire et simple, on peut les représenter sous un point de vue philosophique, on peut les dégager de toutes les subtilités qui les ont si longtems obscurcies, on peut les mettre en accord avec les lumières de la raison. Elle doivent éclairer l'esprit, et faire éprouver en même tems au cœur leur influence salutaire. Tout dépend ici de l'intelligence, de la philosophie, de la judicieuse érudition de ceux qui sont appellés à en faire une exposition raisonnée. Ici il y aura encore longtems beaucoup à réformer, beaucoup à retrancher. Mais ce travail n'aura de succès qu'autant que ceux auxquels il sera confié, seront en même tems d'excellens interprètes de l'Écriture et dégagés de tous les anciens préjugés.

7. *Théologie Morale.*

Rien de plus nécessaire sans doute au prédicateur futur de l'Evangile qu'une bonne Morale. Mais la

morale théologique doit puiser ses argumens, ses développemens, ses preuves dans les mêmes sources que la morale philosophique. Elle ne diffère d'elle que parcequ'elle se sert d'un nouveau genre de motifs, outre ceux qu'elle emprunte également de la raison et de la nature de l'homme. Cette science a degénéré de bonne heure, et comme on le voit par le traité de BARBEYRAC, les anciens Pères de l'Église ne furent rien moins que de bons moralistes Les rêves fanatiques des Néo-Platoniciens dont la grande école fleurissoit à Alexandrie, donnèrent naissance à l'amour de la vie solitaire. On s'imagina bientôt, que plus on renonçoit aux plaisirs les plus simples et les plus innocens de la vie, plus aussi on s'élevoit à une plus grande perfection spirituelle; que pour en atteindre le plus haut degré, il falloit macérer le corps par des jeûnes et des abstinences continuelles, se refuser à toutes les jouissances des sens, s'enfoncer dans le silence et la méditation, contempler uniquement jour et nuit les vérités éternelles; que c'étoit là l'unique moyen de purifier l'ame des taches qu'elle avoit contractées par sa communication avec le corps et de la faire remonter vers sa source primitive. Delà cette sainteté chimérique de la vie monacale, toutes ces déclamations outrées contre le siècle, toutes ces idées d'une vertu plus qu'humaine, d'une perfection surnaturelle, d'œuvres surérogatoires; delà tant de terreurs ridicules, tant de pratiques superstitieuses qui s'introduisirent insensiblement dans le sein d'une religion qui d'après le but de son auteur devoit uniquement rappeller les hommes aux vérités éternelles de la raison. C'est donc le monachisme qui corrompit la saine morale, et les Casuistes qui vinrent ensuite ne servirent qu'à en embrouiller davantage les préceptes. Il en sera longtems ainsi, tant que de

bonnes études philosophiques ne viendront point s'allier à celles de la Théologie.

S'il est une science où la précision des idées soit nécessaire, où des idées fausses, outrées, confuses peuvent brouiller et gâter tout, c'est surtout celle de la Morale. Si tant d'instructions publiques, tant de sermons font si peu d'effet, si peu d'impression sur le cœur ou sur l'esprit des auditeurs, c'est que la plûpart des prédicateurs sont presque toujours audelà des termes du vrai, qu'ils veulent toujours exiger de l'homme une perfection chimérique et qui n'est point dans la nature; dans leurs déclamations éloquentes, dans les portraits qu'ils tracent de la corruption du siécle, ils outrent tout, et le dernier résultat de leurs labeurs rhétoriques est de ne persuader personne. Le véritable but de la religion consiste à donner à l'homme une éducation morale. Il faut donc que ceux qui en veulent être les sages interprêtes, s'attachent à étudier, à connoître la nature de l'homme, les affections de son ame, les ressorts de ses mouvemens, le jeu de ses passions, et que toutes les découvertes de la Psychologie leur deviennent de plus en plus familières.

Le prédicateur, l'instituteur du peuple ne sera donc jamais un excellent moraliste, s'il n'est en même tems un bon philosophe; mais cette philosophie dont nous parlons ne s'enseignera jamais dans les écoles de district; elle n'a point été enseignée jusqu'ici dans les séminaires: elle ressemble à un pays inconnu qui ne se trouve point sur les cartes ecclésiastiques. On se tromperoit si l'on vouloit s'imaginer qu'un abrégé de morale remédiera à ce défaut. Cet abrégé systématique ne pourra tout au plus que contenir des définitions, des divisions, des sous-divisions; il ne pourra qu'in-

diquer les titres et les chapitres des matières, qui doivent être l'objet des méditations et des réflexions ultérieures. Eût-on imprimé dans sa mémoire toutes les définitions, toutes les distinctions qu'il pourra contenir, on ne sera guères avancé; il faut aussi les savoir développer d'une manière féconde, et l'on n'y parvient qu'autant qu'on a appris à réfléchir soi-même et qu'on a su nourrir et enrichir son esprit par un bon choix de lectures morales et philosophiques Pour connoître le cœur de l'homme, pour apprendre à tracer aux autres l'art si facile ou si difficile de vivre, pour enflammer leur ame de l'amour du beau moral, pour s'en pénétrer soi-même, pour sentir vivement la dignité et la grandeur de la nature humaine, pour la suivre jusque dans ses ressorts les plus fins, les plus cachés, nous conseillerions aux jeunes ecclésiastiques de lire plutôt les *Vies des Hommes illustres* de PLUTARQUE que celles des *Saints*; les livres de la *Sagesse* de CHARRON et les *Essais* de MONTAIGNE que le *Dictionnaire des Cas de Conscience* de PONTAS.

8. *Théologie Controverse ou Polémique.*

La religion doit offrir aux hommes un asyle de la paix; elle ne doit pas être convertie en un champ de bataille. Il faudroit plutôt abandonner les intérêts de la vérité, que ceux de la justice et de la charité bienfaisante. Car la vérité ne se noye jamais, on a beau la plonger, elle surnage, elle revient toujours sur l'eau, elle sait tôt ou tard revendiquer et faire valoir ses droits : au lieu que la justice et la charité se perdent par les haines, les querelles, et les persécutions qu'inspire toujours l'esprit de parti. Les erreurs de l'entendement sont des défauts, mais ils sont involontaires, car nul ne veut être trompé. Ces erreurs

sont donc très excusables, et lorsqu'elles ne sont point contraires ni à la justice ni à la charité, lorsqu'elles ne troublent point la tranquillité publique, elles ne font en même tems aucun tort à la société: les querelles religieuses au contraire et les persécutions qu'elles produisent ordinairement sont toujours volontaires; car qui persécute, veut certainement persécuter; ainsi elles sont toujours inexcusables, toujours injustes. Car enfin n'est-ce pas faire contre les autres, ce que nous ne voudrions pas qu'ils fissent contre nous dans un cas pareil? Rien n'est donc plus opposé au bien de la société que la haine, l'intolérance, et la persécution réciproque qui se trouvent si communément dans les différens partis, dès qu'ils ont la force en main.

On peut dire que les siècles les plus féconds en controverse ont été en même tems les plus éloignés du véritable esprit du christianisme, et qu'un zèle aveugle pour ce qu'on appelle la vérité n'a que trop souvent étouffé dans les cœurs tous les sentimens d'une concorde et d'une charité fraternelle. Les hommes sont naturellement intolérans. Chacun voudroit faire prévaloir son sentiment et subjuguer les opinions d'autrui. Lui dire qu'il se trompe, c'est blesser son amour propre, qui, mis une fois en mouvement, trouvera toujours des prétextes et des raisons spécieuses, pour rejetter les preuves qu'on lui oppose, pour colorer et pour défendre ses propres convictions. On pourra bien terrasser un adversaire on pourra le réduire au silence par la force des argumens qu'on met en avant, mais il ne sera guères possible de le persuader qu'il est réellement vaincu. Aussi toutes les disputes religieuses, qui depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours ont agité le monde, n'ont-elles servi qu'à aigrir les

esprits, à éterniser les séparations, à rendre presque absolument impossible le rapprochement des cœurs.

Il faut en chercher la principale cause dans la fausse persuasion qui a été longtems également commune à tous les partis religieux, que le salut étoit attaché exclusivement à une certaine manière de concevoir les vérités de la religion; que par conséquent il falloit de toute nécessité s'attacher à de certains termes scientifiques, à de certaines formules qui désignoient le mode de ces différentes idées, qui en fixoient les bornes, les limites; que la lumière et la béatitude ne se trouvoient qu'au dedans de ce cercle, dans lequel il falloit pieusement se tourner et retourner aussi bien que faire se pourroit, qu'au delà il n'y avoit que malheur, que ténèbres et par dessus le marché la damnation éternelle. Cette manière de concevoir les choses devoit naturellement communiquer un esprit d'aigreur à toutes les disputes théologiques, elle devoit exciter et nourrir dans les cœurs des sentimens de haine et d'aversion contre tous ceux dont les sentimens s'éloignoient des sentimens reçus, elle devoit faire regarder insensiblement les persécutions comme une œuvre méritoire, et étouffer dans les ames l'aimable et tendre charité que, sans aucune distinction de culte, nous nous devons réciproquement les uns aux autres: car il n'est guères possible d'aimer véritablement ceux que, déjà d'avance, nous nous accoûtumons à regarder comme des enfans de perdition. Si l'Ecriture Sainte pouvoit justifier le moins du monde ces procédures théologiques et orthodoxes, nous ne balançons point à le dire, la raison seroit contrainte à la rejetter et ne pourroit plus y trouver les caractères d'une révélation divine. Mais Jésus-Christ et ses Apôtres n'attachent point le bonheur qu'ils promettent à leurs dis-

ciples à l'adhésion à de certaines formules solemnelles, à ces mots techniques qui furent inventés par la suite du tems par les docteurs de l'Église, à une unité d'idées qui est moralement et métaphysiquement impossible; parceque, lors même que les hommes conviennent sur les termes, chacun les prend néanmoins dans son sens particulier, qui sera toujours selon la diversité des esprits plus ou moins clair, plus ou moins juste, plus ou moins étendu; d'où il doit naître dans les conceptions une infinité de modifications différentes. Ce bonheur, ils l'attachent uniquement à l'influence pratique qu'auront sur les cœurs les vérités fondamentales de la religion; cette unité qu'ils éxigent consiste uniquement dans celle des sentimens, qui, quelle que soit la diversité des opinions, peut néanmoins avoir lieu parmi tous les hommes honnêtes et vertueux. Ce n'est pas notre manière d'envisager quelques articles spéculatifs de la religion, et sur laquelle sont divisées les différentes sociétés chrétiennes; ce sont les penchans, les désirs dominans de notre cœur, c'est la pureté de ses sentimens, ce sont nos actions qui doivent nous assigner un jour le degré de félicité qui nous attend dans l'avenir. Il n'importe que nous nous appercevions alors, que nous nous sommes trompés sur tel ou tel article de la foi. Eh! ne nous trompons-nous pas tous les jours dans la vie humaine, et en sommes-nous pour cela malheureux, quand nous pouvons redresser notre erreur et qu'elle n'a point eu sur notre caractère moral une influence dangereuse?

Sans doute la vérité n'est qu'une, et nous ne devons pas y être indifférens; mais en la cherchant, mais en croyant l'avoir trouvé, nous ne devons pas oublier que, quelle que soit d'ailleurs la force de nos convictions individuellelles, avec toute la sincérité

que nous avons mise dans nos recherches, avec tout le soin que nous avons apporté à notre examen, nous pourrions bien nous être trompés. Nous ne devons pas être si prompts à condamner les autres, abonder uniquement dans notre sens ; nous devons du moins être persuadés, que quoique leurs sentimens diffèrent des nôtres, ils peuvent être animés du même amour de la vérité ; nous devons avoir pour eux la même indulgence que nous sommes si souvent dans le cas d'implorer pour nous mêmes. On trouveroit ridicule un homme qui, par rapport aux différens objets qui concernent les sciences humaines, s'imagineroit qu'il est seul dans la possession d'une raison exclusive? Pourquoi en seroit-il donc autrement par rapport à la science religieuse? Il n'y a aucune société chrétienne où il n'y ait que de l'erreur ou de la vérité. Le métal le plus pur perd insensiblement son éclat quand il passe par les mains des hommes, et vient y contracter quelques taches. Nous sommes des êtres bornés, nos connoissances ne seront jamais qu'imparfaites. Nous croyons souvent embrasser la réalité, tandis que ce n'étoit qu'une ombre illusoire, qu'un fantôme trompeur. Que d'opinions ridicules qui excitent maintenant notre sourire ou une pitié dédaigneuse, qui furent défendues par nos ancêtres avec la plus vive chaleur, et qui embrasèrent même tout le monde chrétien! Et qui pourra nous garantir que les dogmes que nous soutenons aujourd'hui comme vrais et indubitables, ne seront pas abandonnés de même par nos descendans? Rien de moins philosophique par conséquent que ce ton sec et dogmatique de tant de docteurs qui prouvent et qui rejettent tour à tour, comme si la vérité leur avoit été confiée comme une espèce de monopole, comme s'ils en avoient été commis les gardiens par la divinité

même, comme si elle étoit attachée inséparablement à leurs bonnets et à leurs rabats, comme s'ils avoient reçu par rapport à elle un privilége exclusif. Il n'y a que l'ignorant qui décide decette manière, qui ne soit jamais arrêté par aucune objection; le sage doute et apprend par là même à ne porter que des jugemens calmes et modérés.

Si l'on vouloit partir de pareils principes, la Théologie controverse bien loin de contribuer à diviser les hommes, pourroit devenir un moyen de les rapprocher davantage. Il faudroit surtout traiter cette partie d'une manière historique, exposer avec l'impartialité de l'historien les sentimens que suivent les différentes sociétés chrétiennes, développer les preuves qu'elles croient pouvoir alléguer en leur faveur, sans les défigurer, sans les affoiblir, sans se laisser entraîner par un zèle pieux à les montrer sous un faux jour. Au lieu de s'attacher uniquement à réfuter les adversaires, de faire accroire aux ignorans qu'il n'y a chez eux qu'erreur et ténèbres; au lieu de prononcer sur eux des arrêts sévères de condamnation et de renouveller tous les anathèmes lancés autrefois par l'orgueil et l'ignorance: il faudroit plutôt faire voir, que les propositions sur lesquelles on se dispute ne sont, pour la plûpart, que des objets d'une spéculation oisive et stérile; qu'elles n'ont rien de commun avec le but et l'esprit de la religion chrétienne; que les mêmes articles de foi envisagés sous différens rapports, sous différens modes peuvent néanmoins conserver une égale influence morale; que souvent des deux côtés il y a un équilibre de preuves et de raisonnemens; que, quelle que soit la diversité des opinions, ce n'est pas la peine de se haïr et de se persécuter; que les vérités qui seules sont capables de nous conduire à

une perfection morale se trouvent dans toutes les communions chrétiennes, et qu'il faut le laisser à la raison individuelle des hommes, aux libres mouvemens de la conscience de chacun, quel est le parti que, d'après ses convictions particulières, il croit devoir embrasser. Pourquoi seroit-il donc impossible de traiter les matières controverses de la religion avec le même calme, avec le même sang froid, avec la même impartialité, avec cet esprit sceptique et philosophique, avec lequel on sait discuter tant d'autres opinions qui appartiennent aux sciences profanes. Ne nous effrayons plus de ces termes *d'Ariens*, de *Pélagiens*, de *Sociniens*; ils ne désignent que des chrétiens qui ont une autre manière de concevoir tel ou tel article de la foi, et qui souvent peuvent avoir plus de vertu, plus d'intégrité, plus de véritable religion que leurs violens antagonistes dont le zèle aveugle n'a ni sagesse, ni charité. La controverse traitée dans un pareil esprit meneroit nécessairement à la tolérance et à un support mutuel.

9. *Histoire Ecclésiastique.*

L'Histoire de l'Église peut être sans doute regardée comme une étude très importante à un jeune ecclésiastique. Chaque siècle nous présente une face différente du monde chrétien. Qui ne seroit curieux de remonter aux causes qui ont produit des phénomènes si variés? Tant de rîts, tant d'usages, tant d'opinions et de formules religieuses se sont introduits insensiblement dans les communions chrétiennes, et le tems leur a imprimé en quelque sorte un caractère sacré; tant de persécutions, tant de violences ont souillé les fastes de l'église; tant de superstitions ont exercé à travers la révolution des siècles sur l'esprit humain

un empire souverain; le sacerdoce et le gouvernement offrent le spectacle d'une lutte continuelle; tant de schismes, tant de divisions ont armé les membres d'un même corps les uns contre les autres, et l'ont porté à sévir contre ses propres entrailles; la discorde religieuse a secoué si souvent ses torches ardentes sur les malheureux humains; l'aveugle autorité a tenté si souvent de subjuger l'imprescriptible liberté des consciences et les a voulu enchaîner sous son despotisme sacré; la voix de cette religion, qui ne veut porter que des paroles des paix, s'est changée si souvent en un cri de guerre; l'orgueil, l'ambition, l'ignorance, la superstition ont emprunté si souvent son masque pour se jouer des crédules mortels: qu'il est sans doute instructif, qu'il importe même pour le bonheur du genre humain de rechercher, de développer les causes de tous ces évènemens, de les montrer au grand jour, parceque c'est là le meilleur moyen de terrasser la superstition, de porter au fanatisme des blessures mortelles, de préserver les races futures de semblables erreurs.

Si l'impartialité la plus stricte et la plus sévère est une qualité qu'on a droit d'exiger de tout Historien, elle est surtout nécessaire à celui qui veut nous tracer une histoire fidèle de l'Église. Il y faut apporter un esprit dégagé de tous les anciens préjugés, et il faut savoir oublier tout ce qu'on a appris dans les écoles. Il est plus difficile qu'on ne pense de rencontrer dans un homme de pareilles qualités. Les idées et les opinions religieuses, les préventions qui en sont la suite, influent sur notre manière d'envisager les choses, lors même que nous ne nous en appercevons pas nous-mêmes, et nous montrent tous les objets à travers le prisme qui leur est particulier.

Ce fut l'esprit de controverse qui poussa les Protestans à s'appliquer les premiers à l'Histoire Ecclésiastique. Ils crurent trouver dans les premiers siècles de l'église une conformité avec les opinions qu'ils soutenoient; de là l'ouvrage connu sous le nom de *Centuries de Magdebourg*. BARONIUS prit à tâche de les réfuter. L'Histoire Ecclésiastique de FLEURY n'est dans le fond qu'un extrait de ce dernier écrivain. On peut dire que les discours raisonnés dont il a accompagné son Histoire, valent mieux que tout le reste de l'ouvrage. Les écrivains postérieurs n'ont fait presque que le copier. En exceptant TILLEMONT qui se distingue par son exactitude, et DUPIN qui a eu le courage de porter souvent sur les écrivains ecclésiastiques des jugemens libres, on peut reprocher à tous les autres à peu près les même défauts. Ils ont tous un trop grand amour du merveilleux; on désireroit dans tous une critique plus sévère et judicieuse; ils semblent avoir tous adopté l'idée chimérique que dans les premiers siècles de l'église, tout étoit pur, tout étoit saint, tout approchoit d'une perfection idéale, tandis que tout étoit foible, imparfait et que le levain d'anciens préjugés judaïques, et beaucoup d'hypothèses arbitraires empruntées des écoles profanes, avoient déjà commencé à corrompre la simplicité primitive de la religion chrétienne; ils ne voient dans les Pères de l'Église que des Saints, des hommes extraordinaires, des juges infaillibles de la foi; ils en parlent toujours sur un ton de panégyristes. Mais on peut être Saint et avoir fort peu d'esprit et fort peu de jugement, être un très mauvais interprète de l'Écriture, se tromper mille et mille fois, radoter à son aise, et n'être dans tout ce qui regarde l'érudition, la critique, la science qu'un homme très médiocre et tout à fait commun. Tout homme contre lequel un Concile a

lancé ses anathèmes et qui persiste néanmoins dans ses sentimens, est à leurs yeux digne de haine, dépravé dans ses mœurs, gonflé uniquement d'orgueil et d'ambition; tandis qu'ils ne connoissent aucun défaut à ceux que l'église a placés au nombre de ses Saints, et qu'à les en croire ils furent toujours animés par le zèle de la gloire de Dieu, par les intentions les plus pures et les plus désintéressées. Qu'on parcoure les histoires ordinaires de l'église, qu'on y voie le tableau qu'on nous trace de ces Conciles Oecuméniques, que déjà *St. Grégoire de Naziance*, qui les avoit vûs de près, compare à des *Assemblées d'oies et de grues*; le portrait qu'on nous y donne des *St. Athanase*, des *St. Cyrille*, dont le premier avoit au moins le caractère fort équivoque, et dont le second étoit un méchant homme: ne diroit-on pas qu'on est transporté dans l'âge d'or, où la sainteté et la justice viennent se donner le baiser de l'amitié et de la paix; tandis qu'en faisant des recherches plus exactes, en consultant les actes originaux et les ouvrages des contemporains, cette scène riante que nos très-infidèles historiens modernes se plaisent à nous tracer, se change dans le plus affreux théatre de discorde et d'iniquité; qu'on y voit souvent ces saints hommes, qui ne doivent avoir aucune tache dans leur conduite, animés de tous les sentimens de la haine, de l'ambition, de la vengeance; qu'on y voit souvent la doctrine victorieuse ou orthodoxe être uniquement le résultat d'une intrigue de cour entamée par les évêques des grands sièges, et conduite à sa fin par les femmes de chambre et les eunuques. Telle est du moins l'histoire du Concile *d'Ephèse* et de *Chalcédoine*.

Ne semble-t-il pas que ce soit un système généralement adopté par la foule des historiens ecclésiastiques,

que les foibles, les opprimés, les *Hérétiques*, c'est-à-dire ceux qui ne font point le parti dominant — car il nous semble que c'est là la meilleure définition que l'on puisse donner de ce mot qui, considéré en lui-même, n'a absolument rien d'effrayant — doivent avoir toujours tort, et que la grande société religieuse, l'Église, que dans plus d'un sens ou peut appeller quelquefois *militante* doit toujours avoir raison. Où sont ceux d'entre eux qui aient pris courageusement la cause des WICLEF, des HUSS, celle des pauvres *Vaudois*, qui avoient certainement plus de religion, plus de véritablé piété que leurs cruels persécuteurs? Ne sont-ce pas toujours ceux qui ont la force et le pouvoir en main, qui disposent à leur gré des armes spirituelles et temporelles, dont-ils s'efforcent de nous faire l'apologie, comme si la vérité, comme si la piété n'avoit jamais pu être le partage du parti persécuté? Les voit-on jamais exposer sous leur véritable point de vue tant de pratiques superstitieuses, tant de dévotions monacales, tant d'instituts ridicules et révoltans, tant d'extravagances religieuses, que l'ignorance des siècles eut l'imbécillité de regarder comme une perfection plus qu'humaine, et qu'une raison plus éclairée doit flétrir d'un mépris éternel? Mais c'est surtout lorqu'ils arrivent à cette époque où de grandes sociétés chrétiennes crurent devoir se séparer de l'église Romaine, où les foudres du Vatican furent trop impuissans pour écraser des rebelles, où l'on osa enfin appeller de son tribunal à celui de la raison et de la conscience; où des Réformateurs savans et courageux s'engagèrent dans une lutte hardie avec la hiérarchie et le despotisme sacré, où, les fers une fois brisés, rien ne fut plus capable d'enchaîner leurs efforts; que l'on cherche en vain dans la plûpart des écrivains ecclésiastiques cette

sainte impartialité qu'on a le droit d'attendre même d'un adversaire. Peu s'en faut qu'ils ne nous représentent ces hommes qui crurent plaider la cause de la vérité, et qui même en se trompant pouvoient néanmoins être intègres et vertueux, et n'agir que d'après les mouvemens de leur conscience; peu s'en faut, dis-je, qu'ils ne nous les représentent comme des monstres qui n'étoient animés que par les passions de l'orgueil, de l'ambition, et qui étoient entièrement destitués de toutes les qualités estimables.

Une Histoire Ecclésiastique dans laquelle on ne remarque aucun esprit de parti, où les anciens préjugés et les préventions religieuses ne soient pas sanctionnés et consacrés de nouveau est donc encore à écrire. Privés des lumières qu'elle répand, il est impossible que les théologiens deviennent jamais véritablement éclairés, et ce qui en est une suite immédiate, véritablement tolérans; qu'ils attachent une idée juste à ce mot d'église qui est souvent pris dans un sens si vague et si confus; qu'ils apprennent à connoître l'origine et à apprécier la valeur de tant de pratiques et d'opinions religieuses. Plus une telle histoire sera fidèle et impartiale, plus elle sera écrite avec cette liberté qui convient à nos jours; plus elle inspirera en même tems un esprit de sagesse et de modération, plus elle fera disparoître de la terre le fanatisme et la superstition; plus elle apprendra aux hommes par l'organe de ceux qui sont appellés à les instruire, à s'aimer, à se supporter mutuellement, à détester, instruits par les erreurs déplorables des siècles passés, toutes ces haines sacrées, toutes ces persécutions sourdes ou déclarées, toutes ces tyrannies des consciences qu'enfanta un zèle aveugle et inconsidéré; à se convaincre que la vertu, la probité, la piété

sont de tous les pays, de tous les cultes, qu'elles n'ont rien de commun, avec les spéculations théologiques, avec les décisions des Conciles, avec les frocs, les capuchons, les bulles des Pontifes, — que sais-je enfin? à regarder en général tous les hommes comme frères, qui, quelle que soit la diversité de leurs opinions religieuses, peuvent néanmoins être réunis par les mêmes sentimens du bien.

10. *Histoire des Dogmes.*

L'Histoire des Dogmes fait ordinairment partie de l'Histoire Ecclésiastique. Mais alors on ne peut presque que l'effleurer. Elle offre néanmoins des connoissances si importantes au théologien, qu'elle mérite bien un cours particulier. Quoi de plus instructif en effet que d'observer l'origine, le développement, l'accroissement successif, les variations et les modifications différentes que dans chaque siècle ont essuyé les articles de la foi? On doit voir, sans que nous ayons besoin de le prouver en détail, que les recherches de cette nature peuvent mener aux résultats les plus féconds et aux conséquences les plus intéressantes.

Il en est des dogmes de la religion et de la forme actuelle qu'elles présentent, comparée à celle des premiers âges de l'Église, comme de ces flocons de neige qui, en se détachant du sommet de la montagne et roulant dans la vallée, ont à mesure qu'ils descendirent augmenté et grossi leur volume. Quelle distance énorme entre la doctrine simple de l'Evangile et celle que nous offrent les systèmes théologiques! Il n'en pouvoit pas être néanmoins autrement. La vérité ainsi que les idées d'ordre, de beauté, de régularité, de proportion ne peuvent point être regardées comme

comme des choses existantes par elles-mêmes; elles n'ont de réalité qu'autant qu'elles sont conçues par des Êtres intelligens: mais parmi ceux-ci chacun a sa façon individuelle de voir et d'envisager les objets. Ce sont donc les tems, les lieux, dans lesquels nous vivons, le genre de Philosophie que nous aurons cultivé, les spéculations, avec lesquels nous nous serons familiarisés davantage, les préjugés et les idées favorites de notre siècle, les lumières ou les ténèbres dont nous serons environnés, le degré de culture que nous aurons reçue, qui donneront nécessairement à nos idées et à nos opinions religieuses autant de nuances et de modifications différentes. Ce ne sont pas les vérités pures, c'est notre mode de les concevoir, qui doit varier à l'infini, que nous transmettons à nos descendans. Le Juif, le Gnostique, le Platonicien, le disciple du Lycée, l'Ignorant, le Savant devoient envisager chacun la doctrine chrétienne sous un point de vue qui leur étoit particulier; ils devoient en développer et expliquer les dogmes d'après les prémisses et les hypothèses qu'ils avoient adoptées d'avance. Il ne faut donc pas s'étonner que les vérités de la religion aient subi le sort de toutes les autres sciences, que ceux qui les manièrent, qui s'attachèrent à les commenter, à les interpréter, leur communiquèrent insensiblement leurs traits, leur caractère, leur propre physionomie; que plus elles passèrent par les mains des hommes, plus aussi elles s'altérèrent, plus aussi elles furent surchargées d'un grand nombre d'ornemens inutiles, sous les quels se perdit enfin leur beauté primitive. Pour empêcher que pareil malheur n'arrivât, il auroit fallu sans doute un miracle continuel de la providence. C'est aux lumières du siècle présent et futur

à dissiper les ténèbres sacrées, dans lesquelles tant de vérités religieuses ont été si long-tems enveloppées; à réduire à leur juste valeur tant de propositions, tant de distinctions, tant de formules inintelligibles que la subtilité des Grecs, la barbarie des Latins, que l'ardeur de la dispute, le raffinement et le radotage de quelques têtes africaines et orientales; que la profonde ignorance de la plûpart des docteurs dans les langues sacrées, et leur plus grande ineptie encore sur tout ce qui regarde les règles d'une interprétation savante et judicieuse; que leur manie de vouloir tout savoir et tout définir, et l'intime persuasion où ils étoient qu'ils ne pouvoient jamais avoir tort, sut enfin imposer aux consciences et sanctionner par des anathêmes comme autant d'articles de foi que dorénavant il ne seroit plus permis de révoquer en doute.

Mais ce n'est que par des recherches historiques, par des discussions libres et philosophiques, qu'on pourra réussir dans ces travaux *épuratoires*; c'est surtout par la connoissance de l'histoire des dogmes et en voyant la vicissitude des opinions religieuses que le théologien apprendra à distinguer ce qui est essentiel dans la religion d'avec ce qui n'en est que l'accessoire. Il ne mettre plus une si grande importance dans les décisions des écoles. Toutes leurs formules solemnelles ne seront à ses yeux que des propositions purement humaines; il les soumettra de nouveau à l'examen de sa raison, et quand elle les réprouve, il ne croira point commettre un sacrilège en les abandonnant. Il se convaincra facilement que les sources premières ne pouvoient parvenir pures jusqu'à lui, et que leurs

eaux devoient naturellement prendre la couleur des terrains, sur lesquelles elles poursuivirent leur course; que bien des causes devoient troubler leur limpidité, les mêler d'un grand nombre de parties héterogènes, et contribuer ainsi à les altérer. De telles connoissances mènent directement à la tolérance, à la modération des sentimens; et ce qui n'est pas moins important, c'est par elles surtout qu'on apprend à n'estimer les opinions et les spéculations théologiques que ce qu'elles valent, et à leur préférer les grandes vérités pratiques, qui dans tous les tems et dans tous les cultes ont constamment été les mêmes, parcequ'elles sont fondées non sur les interprétations arbitraires des hommes, mais sur les vérités éternelles et immuables de la raison.

Il en est à peu près du Christianisme comme du Judaïsme. L'un fut corrompu par les rêveries et les additions des Talmudistes, l'autre par celles des Pères et des Docteurs de l'église. Quoiqu'on fasse, le Juif ne deviendra jamais éclairé à moins qu'il ne renonce aux traditions orales et écrites de ses Rabbins, qu'il ne s'en tienne purement et simplement à la Loi Mosaïque, qui après l'abolition de son culte levitique se reduit uniquement à la religion naturelle. Le Chrétien, considéré comme tel, ne se débarassera jamais de tous ces antiques préjugés qui de leur fausse lueur environnent déjà son berceau, et viennent dès sa première enfance égarer son jugement, à moins que guidé par le flambeau de l'histoire, de la critique, de la philosophie, il ne s'applique à connoître leur origine, leur progrès, à remonter jusqu'aux causes qui ont donné aux simples vérités de la religion tant de

formes monstrueuses, tant de modifications différentes. Il seroit enfin tems de déchirer le voile des préventions sacrées. Les siècles sont passés, où la raison se laissoit tenir indolemment captive sous le joug de l'autorité. Il seroit tems de ne plus rester dans les parvis et les enceintes extérieures du temple, mais de pénétrer jusque dans le sanctuaire de la vérité, pour que nos cœurs pûssent se ressentir de l'influence de sa lumière douce et bienfaisante. Mais cette heureuse époque n'arrivera, que lorsque l'érudition et le savoir éclairés par la Philosophie, lorsque la Philosophie guidée par l'érudition et le savoir parviendront, par leurs efforts réunis, à épurer la religion de tous les accessoires qu'elle doit à la Théologie multiforme des siècles différens ; lorsqu'en général les jeunes Ecclésiastiques recevront une instruction plus solide, plus variée, plus savante, plus conforme aux besoins de nos jours ; lorsque leurs études théologiques ne seront plus isolées, séparées des autres branches des connoissances humaines ; que la Philosophie, l'Histoire, la Critique, les Belles-Lettres viendront s'allier à elles et leur communiquer leurs lumières ; lorsqu'ils sauront étendre leur sphère littéraire, et que n'étant plus si bornés dans leurs idées, ils cesseront par là même d'être purement et simplement des Théologiens.

Une Histoire judicieuse et impartiale des dogmes est encore à écrire. Le célèbre PRIESTLEY, qui s'est essayé dans tous les genres de la littérature, a tenté de donner un pareil ouvrage dans son *Histoire des Corruptions du Christianisme ;* mais son plan est mal-conçu et exécuté d'une manière très-superficielle.

11. *Prédication. Homilétique.*

La Prédication est une des fonctions ecclésiastiques les plus importantes. Le peuple a besoin d'une instruction soutenue et continuelle ; il n'a ordinairement ni le loisir, ni la volonté de porter ses méditations sur des objets purement intellectuels. Les vérités de la religion s'effaceroient bientôt de sa mémoire et de son coeur ; il n'en sentiroit que foiblement l'influence morale et pratique, si par des exhortations réiterées on ne prenoit soin de réveiller en lui des sentimens de piété et de le rendre attentif à ses devoirs. Le but du Christianisme c'est de donner à l'homme une éducation morale. Un des principaux objets du culte raisonnable qu'il préscrit, doit donc consister dans l'instruction. C'est par là qu'il se distingue d'une manière particulière de tous les autres cultes de l'antiquité, qui aboutissoient uniquement à des cérémonies sacrées. Les prêtres du paganisme et du judaïsme étoient plutôt des bouchers, que les amis, les consolateurs, les guides, les instituteurs du peuple ; avec toutes leurs cérémonies et tous leurs sacrifices ils ne savoient que frapper d'une sainte terreur le stupide vulgaire, et ne contribuoient en rien à régler sa vie et ses moeurs. C'étoit chez les Payens la tâche des Philosophes, et chez les Juifs celle des Prophètes.

Cette instruction publique qu'offre la Prédication, doit servir non-seulement à réveiller dans l'ame les sentimens religieux dont elle a été imbue dans ses premières années ; elle doit en même tems les développer, les perfectionner, leur donner plus de justesse, plus d'étendue ; elle doit suppléer à

l'instruction que nous recevons dans notre jeunesse, qui ne peut être qu'imparfaite et tracer à peine les premiers linéamens de ce qui nous est utile de savoir.

Un sermon ne peut rouler que sur le dogme ou sur la morale : la première qualité qu'on en doit exiger, et sans laquelle tous les ornemens de l'éloquence, que l'orateur pourroit y avoir prodigués, ne sont qu'un misérable clinquant, bon pour amuser des femmes et des enfans, mais non des hommes arrivés à l'age mûr de la raison ; c'est la vérité des pensées, la liaison des idéés, la solidité des raisonnemens. Il ne faut pas que l'auditeur dise seulement, cela est beau ; il faut que par un sentiment intime, par un mouvement involontaire de son ame il soit contraint de dire, cela est vrai ; parce que c'est là le seul moyen à l'aide duquel les vérités peuvent avoir une influence heureuse sur son coeur. Dans la Prédication d'ailleurs tout doit aboutir à une fin pratique. Il faut présenter les vérités dogmatiques même sous un point de vue moral. Il faut laisser aux écoles leurs spéculations oisives, leur terminologie savante ; savoir discerner quels sont les sujets les plus convenables à la chaire, et ne jamais perdre de vue que l'instruction qui y est donnée, doit rendre uniquement les hommes chrétiens et non théologiens. Or pour faire une choix judicieux des matières, pour les traiter avec sagesse, pour les développer d'une manière utile et véritablement instructive, pour ne pas y mêler des parties disparates, pour être simple, clair, populaire, pour ne jamais se perdre au-delà des limites du vrai, et pour porter la douce persuasion dans les coeurs, il faut sans doute que

le prédicateur soit un théologien instruit et un moraliste éclairé. Il faut plus de lumières, plus de connoissances qu'on ne pense communément pour réunir ces différentes qualités : sans elles au lieu d'être simple et populaire, on n'est que plat; au lieu d'éclairer ses auditeurs, on ne réussit qu'à embrouiller davantage leurs idées; au lieu de les rendre meilleurs et de les porter à travailler sans relâche à leur perfection morale, on nourrit souvent en eux la dangereuse illusion, que des pratiques extérieures, la foi aveugle, l'attachement à de certaines formules ecclésiastiques font déjà toute l'essence, et renferment tous les devoirs d'une vie chrétienne. On s'accoutume à se servir mécaniquement d'un grand nombre de termes qui n'ont aucun sens fixe et précis, et qui ne laissent dans l'ame que des idées vagues et confuses : on outre, on dénature tout; on présente les vérités sacrées sous un faux jour, on ne sait point leur préparer une entrée facile dans les coeurs, en les mettant d'accord avec les lumières de la raison; et tandis que l'on croit édifier, on fait à la religion un tort essentiel, et l'on fournit contre elle de nouvelles armes à ses adversaires.

Si la Prédication étoit une chose si facile, si elle n'exigeoit que quelques talens naturels et des connoissances superficielles, entendroit-on tant de sermons fastidieux? Ce mot même de *Sermon* auroit-il jamais couru le risque de devenir un synonime du terme d'*Ennui?* C'est le genre des études théologiques, telles qu'elles ont eu lieu jusqu'ici, ce sont les bornes étroites dans lesquelles on les a toujours circonscrites; c'est le manque des connois-

sances préparatoires et philosophiques, qui nous semble être une des principales causes de cette stérilité de bons prédicateurs. Que l'on nous comprenne bien : nous ne mettons pas seulement dans ce nombre ceux qui se distinguent par de grands talens oratoires ; c'est la nature qui les donne à un petit nombre de ses favoris, l'art et l'application ne peuvent point y suppléer ; nous mettons encore dans ce rang tous ceux qui, quoique moins brillans, savent parler néanmoins le langage de la raison, et porter la conviction dans les cœurs par la justesse de leurs raisonnemens, la clarté de leurs idées ; par cette vérité dont elles portent toutes l'empreinte, par l'ordre naturel avec lequel elles se suivent, et s'enchaînent les unes aux autres sans jamais s'embarrasser dans leur marche, de sorte qu'en éclairant l'entendement elles persuadent le coeur, elles entraînent la volonté, et en font une conquête d'autant plus durable, qu'elle n'a point été usurpée par les mouvemens imprévûs d'une éloquence impétueuse.

C'est surtout cette classe de prédicateurs qu'il faudroit s'attacher à multiplier. Peut-être sont-ils plus utiles, plus instructifs que ceux qui par la véhémence et l'énergie de leur éloquence savent exciter dans leurs auditeurs les mouvemens les plus pathétiques. L'orateur sacré diffère entièrement de l'orateur profane. Le *Forum* des anciens ne ressemble point à nos temples, et l'orateur de la tribune devoit se servir d'autres moyens que ne sont ceux, que doit employer de préférence celui de la chaire. Alors la cause que l'on plaidoit, étoit décidée à l'instant même d'après les sentimens de faveur ou de haine que les ora-

teurs avoient su inspirer à leurs auditeurs. L'éloquence des CICÉRON, des DÉMOSTHÈNE devoit comme un torrent rompre tous les obstacles qui s'opposoient à leurs desseins. Ils devoient frapper les sens, remuer l'imagination, réveiller les passions, et par l'orage des mouvemens qu'ils avoient su exciter dans le coeur, ne pas laisser à l'esprit le tems de la réflexion ; mais l'étourdir en quelque sorte, et l'entraîner involontairement à leur propre opinion. Mais il en èst tout autrement des effets que doit produire l'éloquence de la chaire. Nous ne croyons pas aux conversions subites. On ne change point de sentimens, d'inclinations qui avec un souverain empire ont dominé long-tems au-dedans de nous, comme on change d'habits. On ne devient point d'une heure à l'autre, de vicieux qu'on étoit, intègre et vertueux La perfection morale est l'ouvrage lent du tems, de soins réitérés, d'une vigilance et d'une application continuelle. A quoi serviront donc toutes ces tirades, toutes ces brillantes déclamations auxquelles on semble quelquefois attacher tout le mérite de la Prédication? Je veux bien qu'elles excitent dans le coeur des sentimens vifs et animés, qu'elles émeuvent la volonté, qu'elles fassent naître dans l'ame quelques saintes affections : mais l'expérience ne prouve-t-elle pas en même tems, que leur impression n'est ordinairement que momentanée et passagère ? Souvent même à force d'admirer un discours, on oublie entièrement d'en faire l'application à soi-même ; on confond les mouvemens pathétiques qu'il a su exciter, et qu'un instant voit naître, un autre s'évanouir, avec les persuasions vives et les résolutions durables, qui en doivent être la fin principale et le dernier résultat. Sans doute

l'homme est un être mixte, plus soumis encore à l'empire des sens et de l'imagination, qu'à celui de la raison. Il faut donc s'étudier à le saisir par tous les côtés; il faut savoir lui présenter la vérité d'une manière sensible et palpable, et parler surtout le langage du sentiment, si on veut le réveiller de cette profonde indifférence, de cette apathie morale, de cette léthargie intellectuelle dans laquelle il est si souvent plongé. Il n'en est pas moins vrai que pour arriver à ce but, il faut toujours commencer et finir par éclairer l'entendement; qu'on peut même l'atteindre sans posséder tous les secrets de l'art oratoire. Un discours ne peut laisser dans l'ame des traces vives et profondes qu'autant qu'il est vrai. Tous les ornemens accessoires peuvent bien dans le moment saisir et frapper l'imagination, et nous causer un sentiment de plaisir et d'admiration, mais ils glissent en même tems sur la superficie de notre cour, et leur effet n'est jamais que passager. Il en est de la vérité et des ornemens, dont on aime à la parer, comme d'un homme dont la physionomie est heureuse, noble et spirituelle. L'impression qu'il a fait sur nous subsiste encore, tandis que nous avons oublié depuis long-tems l'habit dont il étoit revêtu.

Une vertu solide et durable ne peut être dans le coeur qu'autant que l'esprit est véritablement éclairé. C'est donc à cette fin principale que doit aboutir la Prédication. Mais comment le prédicateur pourroit-il éclairer les autres, s'il n'étoit en même tems lui-même éclairé? Et comment pourroit-il être éclairé, comment seroit-il capable de traiter le dogme et la morale d'une manière à contenter des hommes raisonnables et instruits, chez

lesquels une autorité surannée et de simples décisions doctorales ne peuvent jamais tenir lieu de preuves; si toute la science, dont il est imbu, étoit uniquement puisé dans les stériles cahiers d'une Théologie positive et d'une Morale casuistique? On connoit le proverbe des Italiens: *è buon per la Predica.* Encore faudroit-il souvent le regarder comme un bien, lorsqu'un sermon n'aboutit qu'à de vaines déclamations, ou qu'il ne fait qu'endormir doucement les auditeurs. Mais le mal est, que très-souvent il est le véhicule le plus ordinaire pour propager de fausses idées, pour sanctionner d'un sceau sacré des propositions et des maximes désavouées également par l'Écriture et la Religion. La religion en devient par là même moins aimable, et la cause des faux jugemens que l'on porte si souvent sur son compte, doit s'attribuer en grande partie à l'impéritie des théologiens.

Une demi-vérité est la plûpart du tems une erreur, et une demi-science est pire que l'ignorance. Mais les études théologiques auxquelles on veut tracer un cercle si étroit, destituées des secours et des lumières de l'Histoire, de la Critique, de la Philosophie, peuvent-elles conduire à autre chose qu'à des demi-vérités et à une demi-science? Que diroit-on d'un Légiste, qui seroit incapable d'interprèter son code civil; et que penser de Théologiens, qui n'ont presque aucune des connoissances réquises pour interprèter d'une manière judicieuse leur code sacré? A entendre un si grand nombre de prédicateurs citer à tort et à travers les passages de l'Écriture, les prendre dans un sens, ou plutôt dans un contresens mystique et allégorique, à les voir traiter le dogme et la morale d'une manière

qu'on n'y désire que trop souvent cette justesse et cette précision philosophique, qui fait le seul caractère de la vérité, et sans lesquelles il ne peut naître dans l'esprit aucune conviction durable : ne faut-il pas dire, pour pouvoir s'expliquer ces effets, qu'il doit règner dans l'éducation ecclésiastique un vice radical, et qu'elle n'a point donné jusqu'ici les lumières, qui seront absolument nécessaires si l'on veut épurer la religion et conduire l'instruction morale et religieuse à un plus haut degré de perfection ? Nous sommes bien éloignés de vouloir rabaisser le mérite de tous ces orateurs que l'on cite comme des modèles d'éloquence, et qui ont illustré la chaire : nous ne pouvons le dissimuler cependant, que leur Théologie tient encore beaucoup de l'ancienne rouille des écoles ; qu'ils ne sont rien moins que de judicieux interprètes de l'Écriture ; qu'ils se reposent avec trop de confiance sur l'autorité des Pères de l'Église ; que faute de connoissances plus éclairées sur la religion, souvent ils mettent très mal à propos la foi en opposition avec la raison ; que la perfection morale, à laquelle ils veulent nous porter, est presque toujours hors de la nature de l'homme, et calquée encore sur les idées monacales des anciens tems ; que souvent ils donnent une trop grande carrière à leur imagination ; qu'ils se plaisent trop à tracer de grands tableaux qui frappent, il est vrai, par leurs couleurs vives et animées, mais dans les traits desquels, parce qu'ils sont trop saillans, trop universels, l'individu ne se reconnoît plus, et n'en fait par conséquent aucune application à soi-même.

Un autre fruit que la Prédication retireroit d'études théologiques plus savantes et plus étendues,

c'est que les jeunes prédicateurs apprendroient enfin à quitter les routes mille et mille fois battues par leurs prédécesseurs, et à s'essayer sur des sujets plus variés. C'est une chose assez étrange que cette uniformité de matières traitées de tous tems par les sermonnaires françois. Que l'on parcoure les BOSSUET, les BOURDALOUE, les FLECHIER, les MASSILLON, les LA RUÉ, les SÉGAUD, les CHEMINAIS, les TERRASSON, les NEUVILLE, les POULLE, les CAMBACERÈS ; ne semble-t-il pas, si l'on en excepte le *Petit Carême* de MASSILLON, qu'ils se sont transmis à titre d'héritage les mêmes biens, les mêmes richesses, avec la seule différence que l'un en a dépensé un peu plus que l'autre. Toujours la *mort*, le *jugement*, l'*aumône*, la *charité*, la *médisance*, les *jugemens téméraires*, l'*amour des richesses*, et les grands événemens de la religion chrétienne, très-clairs, très-intelligibles en eux-mêmes, changés presque toujours contre leur gré en autant de *mystères*. Le champ de la morale seroit-il donc si borné, si circonscrit? les discours sacrés des BARROW, des TILLOTSON, des FOSTER, des SECKER, des BLAIR parmi les Anglois ; ceux des SPALDING, des ZOLLIKOFER, des TELLER parmi les Allemands, ne prouvent-ils pas qu'il est encore une infinité de matières utiles et instructives, sur lesquelles peuvent s'exercer les talens, et doivent se porter les méditations du prédicateur?

L'Homilétique, qui enseigne les règles de l'éloquence sacrée, doit se diviser naturellement en deux cours ; un de Théorie, et l'autre de Pratique. Mais il ne faut jamais oublier que les règles ne donnent point les idées, et qu'elles ne peuvent suppléer au manque de génie et de connoissances.

Elles sont comme un guide, qui indique le chemin, qui aide un voyageur à ne point s'égarer de sa route, mais qui ne peut point lui inspirer les forces, pour y marcher et pour y atteindre le but de sa carrière. Le gouvernement doit sans doute regarder la Prédication comme un objet particulier de ses soins. Elle est le seul moyen d'instruction pour le peuple. La superstition, le fanatisme, une dévotion fausse et minutieuse, peuvent être aussi bien propagés par elle qu'une religion vraie et purifiée de toutes ces excroissances de l'ignorance et de la barbarie. Elle peut remplir également les coeurs de vaines frayeurs, d'un zèle aveugle, comme elle peut rendre les hommes tranquilles, doux, tolérans, et se penchant les uns vers les autres avec tous les sentimens d'une charité fraternelle. Mais ces tems heureux n'arriveront que lorsque les théologiens seront véritablement éclairés, et ils ne pourront jamais le devenir tant qu'on tracera à leurs études un cercle trop étroit.

12. *Prudence Pastorale.*

Nous comprenons sous ce nom un cours sur tous les objets, qui sont particulièrement relatifs à l'état de Pasteur. Les ministres du culte ne peuvent plus se regarder comme les successeurs des prophètes, des prêtres et des lévites de l'Ancien Testament, comme des personnes intermédiaires entre la divinité et les hommes, élevées par leur état même au-dessus des autres classes de la société, et pouvant s'arroger impunément un empire souverain et despotique sur les consciences. Ce sont des idées judaïques, qui avoient leur source dans la forme du gouvernement théocratique, mais

qui malheureusement furent bientôt adoptées dans l'église chrétienne, et servirent à jetter les bases de cette hiérarchie, qui tint si long-tems asservi à son joug le genre humain. Il falloit bien avoir une vénération sans bornes pour le sacerdoce, dès que l'on croyoit que ce n'étoit que par son organe que l'on pouvoit s'approcher de la divinité et se la rendre propice.

L'état d'Ecclésiastique doit sans doute être honoré, si l'on veut qu'il soit utile, et que de jeunes gens, qui se sentent du mérite et des talens, soient tentés de l'embrasser. Ceux qui cherchent, on ne sait pas trop pourquoi, à l'avilir, devroient être plus conséquens dans leurs principes, si d'ailleurs ils en ont, et le déclarer ouvertement, qu'ils ne veulent plus de culte, plus de ministres de la religion. Ce respect cependant ne doit point se fonder sur l'aveuglement et la stupidité des peuples. Ce sont les Ecclésiastiques eux-mêmes, qui doivent savoir se le concilier par leurs moeurs, par leurs lumières, par le zèle et la fidélité, avec laquelle ils remplissent les fonctions, qui leur ont été déléguées. L'ignorance, fût-elle même revêtue d'une robe noire, ne peut jamais qu'être méprisée. Malheureusement ce mépris rejaillit ordinairement sur la religion même, et il semble quelquefois qu'on veut la rendre responsable de toutes les fautes de ceux aux mains desquels on a confié ses intérêts. Un ministre futur de l'évangile est appellé à remplir un grand nombre de devoirs particuliers, sur lesquels il est utile de fixer d'avance son attention, et de lui tracer des règles de prudence. Il ne doit point négliger ces devoirs; mais en s'en acquittant, il causeroit peut-être un mal plus considérable

encore, s'il s'y portoit avec un zèle aveugle et trop peu réfléchi. Tantôt c'est l'instruction de la jeunesse, l'inspection des écoles qui exige ses soins: tantôt ce sont des époux à réconcilier, des haines à appaiser, des vicieux à corriger, des malades à consoler, des indigens à soulager, des avis, des conseils à donner. Un cours de prudence pastorale peut lui servir sur ces différens objets de guide, l'éclairer d'avance sur un grand nombre de cas, qui dans la suite vont se présenter à lui, et contribuer à lui inspirer de bonne heure cette sagesse avec laquelle il est nécessaire de s'y conduire. Nous croyons qu'un curé, qui a acquis une longue expérience, s'il est d'ailleurs un homme instruit et véritablement éclairé, pourroit donner ces leçons avec beaucoup plus de fruit qu'un Professeur en Théologie, qui ne seroit qu'un savant de cabinet. Celui-ci ne peut jamais enseigner que la simple théorie; l'autre au contraire pourra la rectifier et l'illustrer par des exemples que lui aura fournis sa science pratique.

V.

Des Séminaires.

Si la religion Chrétienne doit s'épurer; si l'on a le dessein de lui ménager le respect des Sages et une influence salutaire sur les moeurs, il faut s'attacher sans doute à bien organiser l'institution religieuse, à frayer surtout à ceux, qui se destinent au ministère sacré le chemin de la considération du public éclairé. Il nous semble qu'il sera presque moralement impossible d'atteindre ce but, aussi long-

longtems que l'on continuera de confiner l'instruction théologique dans ces instituts qui ressemblent à des collèges divisés en classes, et connus sous le nom de *Séminaires.*

Nous supposons d'abord, que l'on conviendra de la nécessité que ceux qui vont entrer dans la carrière théologique doivent s'y être préparés par de bonnes études d'Humanités, de Philosophie, d'Histoire, de Critique, de Philologie, et que déstitués de ces connoissances auxiliaires il leur sera impossible de la parcourir avec succès. Nous supposons que chez une nation éclairée et parmi un clergé qui s'est mis au niveau des lumières du siècle, on s'efforcera toujours davantage à rapprocher les vérités de la religion des lumières de la raison qui est la première de toutes les révélations, qui vient également de Dieu et qui par conséquent ne peut jamais se trouver avec celle qui est écrite dans une contradiction choquante et manifeste; que ceux qui sont appellés à enseigner cette religion doivent savoir développer d'une manière philosophique et sensée les vérités qu'elle renferme, les preuves sur lesquelles elles se fondent; qu'ils doivent réunir par conséquent toutes les connoissances subsidiaires qui sont éparses dans les différentes régions de la littérature, et en faire l'heureuse application à l'objet principal de leurs méditations.

Tous les plans à proposer sur l'éducation des jeunes ecclésiastiques pourront se réduire, à ce qu'il nous semble, aux trois suivans. Ou ils feront tout leur cours d'études aux instituts particuliers qu'il faudroit établir à cet effet dans les 83 Diocèses: — ou, après avoir fait leurs études en philosophie, histoire, langues, humanités dans un établissement pour les

hautes sciences, ils reviendront dans les diocèses pour y recevoir l'instruction théologique: — ou bien ils auront à faire et à achever toutes leurs études à une Université. Examinons quels sont les inconveniens ou les avantages attachés à ces différens plans.

1°. En adoptant le premier plan, il faudroit dans les 83 Diocèses, outre les écoles théologiques, des instituts particuliers destinés à enseigner aux jeunes ecclesiastiques toutes les sciences, qu'on doit regarder comme préparatoires et indispensablement nécessaires pour fournir à la religion des ministres éclairés; telles que les langues grecque et hébraïque, la Critique, la Philosophie, l'Histoire, les Belles-Lettres. Les écoles de district ou les collèges ne peuvent tracer de ces différentes sciences que les premiers linéaments, leur instruction ne sera jamais qu'élémentaire; ils sont destinés à commencer l'éducation littéraire, non à l'achever. Elle ne peut donc jamais suffire à un homme, qui sera appellé un jour à répandre à son tour des lumières, à instruire et à éclairer les autres. En supposant que pour ce genre d'instruction quatre professeurs suffiront à chaque département qui n'auroit pas dans son enceinte une université, et en portant le nombre des universités à celui de dix, ce plan exigeroit 292 Professeurs qui rempliroient en quelque sorte le milieu entre les régens des collèges et les instituteurs du premier ordre placés aux chaires des universités. Qu'il n'en faille que la moitié, capables d'enseigner une saine philosophie spéculative et morale et les principes d'une critique juste et judicieuse, sciences sans lesquelles la Théologie ne pourra jamais se débarrasser du jargon et des futilités scolastiques, peut-on raisonnablement présumer qu'on trouvera assez de sujets capables pour remplir ces nouvelles

fonctions ? Des esprits philosophiques qui voudroient se frayer de nouvelles routes, et dont les idées contrasteroient encore en plus d'un lieu diocésain avec celles des maîtres des colléges et des écoles théologiques, pourroient-ils si facilement percer les nuages qu'ils trouveroient encore opposés à la lumière ? La jeunesse étudiante n'ayant alors que peu de commilitons de la classe non destinée au service de l'église, et ses instituteurs philosophiques se trouvant sur un théatre si resserré, l'aiguillon de l'émulation manquant également à ceux qui apprennent et à ceux qui enseignent ; pourroit-on espérer que la bonne philosophie et la liberté de philosopher prendroient parmi les éléves destinés au ministère sacré, et que la discorde entre le Temple et le Lycée si fatale à la religion depuis tant de siècles viendroit enfin à cesser ?

Quant aux écoles théologiques des diocèses, il faudroit à chacune quatre professeurs, à moins qu'on ne voulût se contenter d'une instruction superficielle. Voilà donc 332 professeurs en Théologie. Nous avons lieu de douter que l'on pût trouver actuellement ce nombre d'ecclésiastiques assez versés dans les connoissances que l'on exige aujourd'hui dans les universités catholiques célèbres de l'Allemagne. Une génération passera, que peut-être on ne le trouvera point encore. Car le dévouement à la Constitution, quelque sincère qu'il soit, ne donnera pas la science infuse, et ne transformera point d'une manière miraculeuse les idées fausses, que l'ancien ordre des choses a fomentées jusqu'ici, en idées vraies et lumineuses.

2°. Le second plan d'après lequel les jeunes ecclésiastiques feroient leur cours d'humanités et de philosophie à une Université, pour venir achever ensuite

leur éducation théologique dans un institut diocésain ou dans un séminaire, présente encore un grand nombre d'inconvéniens. Ne sembleroit-il pas qu'une telle organisation vise formellement à éloigner les élèves du ministère sacré des grands foyers de lumière, des grands entrepôts des progrès de l'esprit humain dans toutes les branches des sciences? En se destinant même à l'état ecclésiastique, les candidats doivent-ils être privés des moyens, de continuer, de perfectionner encore leurs premières études, de cultiver encore ces sciences que la Théologie pour s'épurer toujours davantage doit continuellement appeller à son secours? Ne seront-ils plus que simples théologiens? Ne pourront, ne devront-ils plus profiter des lumières dont chaque jour vient enrichir les sciences qui occupoient leurs premiers loisirs, qui peut-être avoient excité leur plus vif intérêt? En allant s'enfermer dans un séminaire et se mettre sous une inspection qui ressemble encore à la discipline claustrale diront-ils à leurs études philosophiques un adieu éternel?

A moins que de vouloir injurier gratuitement le Corps Législatif, on doit supposer, qu'il fera les dispositions les plus sages et les mieux combinées pour que les chaires de Philosophie et de Belles-Lettres soient remplies par les professeurs les plus distingués; qu'il facilitera la communication des découvertes dont les sciences s'enrichissent dans les pays étrangers; qu'il y aura un encouragement général à mettre à profit les réformes faites avec succès chez les nations de l'Europe où la raison a pu rompre les chaînes, que lui avoient mises le despotisme politique et hiérarchique. Sans se mettre en peine des cris du fanatisme sur les prétendus attentats portés à la

religion, les sages et fidèles gardiens de cet inestimable don du ciel accréditeront la persuasion, que tout ce qui favorise, tout ce qui avance la meilleure culture de la raison humaine, sert en même tems à développer le plan du grand fondateur de la religion chrétienne.

Il est de fait, que depuis une vingtaine d'années, il s'est fait d'importantes réformes aux universités Catholiques et Protestantes dans la science théologique. Les théologiens éclairés de l'Allemagne protestante ont su allier avec la Théologie, l'Etude des Langues, de la Critique, de l'Histoire, des Belles-Lettres, de la Philosophie. Ces études ont donné une nouvelle face à l'interprétation de la Bible, à la méthode d'expliquer les dogmes, au développement des principes de la morale. La prédication, la catéchisation, la direction des consciences n'ont pu qu'être salutairement influencées par ces nouvelles lumières; un coup mortel a été porté au préjugé de l'autorité, et le zèle aveugle pour une Orthodoxie, qui ne se mesure que sur des formulaires et des opinions reçues traditionellement dans les écoles théologiques, est tombé de plus en plus en discrédit. Un pareil esprit a pénétré dans les universités catholiques Autrichiennes, dans celles de *Würtzbourg*, de *Saltzbourg*. Cet esprit de liberté néanmoins ne s'est pas encore fait jour dans tous les pays de l'Allemagne Catholique et Protestante. Des princes bornés, ou obsédés par des zélateurs laïcs ou ecclésiastiques, des consistoires présidés et gouvernés par des docteurs qui dédaignent de faire une révision de ce qu'ils ont appris dans leur jeunesse, des prédicateurs qui s'imaginent que la véritable piété est liée indissolublement à leur manière particulière de concevoir certains ar-

ticles de la foi chrétienne; le fanatisme que de pareils déclamateurs savent inspirer à la classe nombreuse du peuple sur lequel non à force de raison, mais de poumons ils ont su prendre un ascendant; ces causes et d'autres qu'il est inutile d'alléguer entraveront encore longtems même dans l'Allemagne protestante la pleine diffusion et propagation d'une Théologie épurée. Dans l'Allemagne catholique il y a plus d'obstacles encore qui retardent les progrès de la lumière. Mais les riches matériaux d'une Théologie épurée qui ont été mis en œuvre des deux parts, quelles que soient les imperfections qui puissent encore leur être attachées, doivent toujours être regardés comme une aquisition de la nation Allemande, digne d'être transplantée sur le sol de la France. L'Université protestante de Strasbourg a été jusqu'au tems de la révolution la seule à accueillir et à s'approprier ces nouvelles lumières. Le faux zèle qui l'a menacé de la perte de ses droits, en punition de la moindre déviation de la doctrine qui a été en usage lors de la paix de Westphalie et de la Capitulation de Strasbourg, n'a pu étouffer la voix de la raison, ni réprimer la force élastique des bons esprits. Mais l'ancienne Université Episcopale a hautement témoigné son aversion contre tous ces élans de la liberté de penser contrairement aux opinions reçues, ténacité qui lui a fait proscrire comme hérétiques des propositions purement philosophiques des livres de Mr. FEDER, Prof. en Philosophie à *Göttingue*. Intolérance qui a valu à ce corps ecclésiastique des témoignages publics d'improbation de la part de cinq Universités Catholiques de l'Allemagne. Celle de *Fribourg* surtout a manifesté son étonnement, qu'à Strasbourg il y eût encore des professeurs qui vouloient tirer une ligne de démarcation entre la raison catholique et protestante, et qui pouvoient mécon-

noître le mérite des livres élémentaires philosophiques qui ont paru aux Universités Protestantes.

Si tel est le levain qu'une Orthodoxie mal-entendue peut communiquer aux systèmes philosophiques des théologiens, il sera d'autant plus nécessaire d'associer l'enseignement de la Théologie aux instituts des hautes sciences. Loin de la renfermer dans les murs d'un séminaire, loin de la séparer du commerce qu'elle doit entretenir avec les autres sciences, il faut plutôt l'en approcher, pour que leur influence salutaire puisse la vivifier davantage et lui ôter cette roideur qu'elle semble avoir contractée jusqu'ici. Qu'arrivera-t-il en effet, si on relègue dans les sièges des évêchés tous les professeurs en Théologie? Il y en aura sans doute qui vivront alors dans une atmosphère peu salubre, séquestrés du commerce des gens de lettres rassemblés aux universités, privés des ressources nécessaires pour demeurer au courant de la littérature, palissadés de toutes les cabales si communes dans les petites villes, forcés par la nécessité des circonstances de conformer leurs propres idées à celles de leur chef spirituel. Souvent leur génie tentera en vain de prendre un essor plus hardi et de briser les chaînes de l'autorité, qui même dans la période de la liberté viendront encore s'appésantir sur eux. Il n'est guères croyable que dans tous les chefs-lieux des diocèses il y aura des librairies assez fournies par où pourra s'opérer la circulation des ouvrages qui paroîtront, soit en France, soit dans les pays étrangers. Il est à souhaiter pour le bien des lettres et la propagation des lumières, que la librairie n'ait pas pour seul centre et pour entrepôt général la capitale de l'empire. Il est à souhaiter qu'au moins les livres de source, de sciences exactes et d'érudition, que les meilleurs

d'entre les journaux et les gazettes littéraires; que tous les ouvrages nouveaux qui vaudront la peine d'être lus, se trouvent rassemblés aux siéges des hautes études; que là la jeunesse étudiante, et qui après son cours d'études fini voudroit encore perfectionner ses connoissances, que les étrangers qui feront des voyages littéraires trouvent de quoi étancher leur soif de la science; que là par le concours des maîtres et des disciples il naisse par la nature même des circonstances une infinité d'occasions propres à aiguillonner le talent, et à multiplier la communication des lumières. Et on envieroit aux étudians en Théologie l'avantage d'un séjour prolongé dans les siéges d'universités? On voudroit qu'après avoir pris du goût pour les solides études de philosophie et d'humanités, après s'être accoutumés à un horizon littéraire plus étendu, ils fussent confinés de nouveau dans des écoles diocésaines? On voudroit ici, sans rien laisser à leur choix, les astreindre à des cours prescrits, les contraindre à suivre irrévocablement les leçons de maîtres, qui exerceront en même tems sur eux une inspection particulière? Mais si les instructions de ces maîtres se trouvoient peu adaptées aux connoissances encyclopédiques que les disciples auront trouvé le moyen d'aquérir aux écoles supérieures; si, avant que les diocèses pussent être fournis d'excellens professeurs, les élèves à talens commençoient bientôt à s'appercevoir combien l'instruction qui leur est donnée est maigre et stérile, insuffisante et défectueuse; si leur ennui et leur manque de confiance venoient à se manifester, qu'arrivera-t-il alors? Les maîtres ne voudront pas être mésestimés impunément; les esprits médiocres, qu'ils trouveront dociles, respectueux et toujours disposés à adopter aveuglément les formules solem-

nelles qu'ils trouveront bon de leur transmettre, seront les seuls protégés : la doctrine meilleure, en vogue aux universités, sera rendue suspecte aux oreilles pieuses ; et si encore l'examen subi devant ces professeurs décide de leur capacité à être revêtus d'un ministère sacré, les suites funestes qui en doivent résulter pour la propagation des lumières seront faciles à calculer.

On dira peut-être qu'il y a de l'exagération dans ces différentes suppositions ; que la crainte des disparates qui pourroient se trouver entre l'instruction préliminaire et celle qui seroit proprement préparatoire aux fonctions du ministre ecclésiastique n'est guères fondée ; parceque dans les diocèses il ne s'agira pas d'une instruction qui exige un savoir profond et une précision philosophique ; que la religion reduite à sa simplicité primitive et telle qu'elle doit être enseignée, n'exige pas un savoir profond et de grandes connoissances littéraires ; qu'elle est dans le fond de peu de circonférence : que toute la tâche des professeurs diocésains se bornera à expliquer aux élèves une espèce de Catéchisme réduit à des propositions claires, appuyées d'un certain nombre de preuves et de démonstrations ; qu'il s'agira de leur montrer la manière de mettre les unes et les autres à la portée du peuple, et de s'en servir convenablement dans la prédication et dans la direction des consciences.

C'est certainement un très-grand mérite, que de ramener la religion chrétienne à sa simplicité primitive. Il semble néanmoins que très-souvent on s'en forme des idées fausses et confuses. Parmi les prôneurs de cette simplicité chrétienne, il est des

personnes, qui se proposent de vengêr le monde des maux que lui a faits la Théologie querelleuse et l'orgueil sacerdotal, qui en veulent jusqu'au nom même de la Théologie considérée comme science, qui se méfient de toutes les réformes, de toutes les simplifications qu'on pourroit y apporter. La religion chrétienne, disent-ils, est simple, et sa prétention n'est pas d'enrichir l'esprit de connoissances rélevées et méthodiquement liées; elle n'a rien de commun avec les sciences profanes; elle veut former uniquement les cœurs à une vertu épurée. Il y a dans cette louange de la religion chrétienne une ambiguité, qui peut égarer bien des gens dans les jugemens qu'ils porteront sur cet objet. Il nous semble que pour bien juger de cette simplicité, il ne faut point perdre de vue les observations suivantes.

1°. Que la religion chrétienne appelle chaque individu, qui se range sous ses étendards, à toute la perfection morale et intellectuelle qu'il lui est possible d'atteindre.

2°. Que le Chrétien qui, par la nature des circonstances et de la situation individuelle dans laquelle il se trouve, demeure placé par rapport à ses connoissances religieuses à un degré inférieur, peut bien par l'efficacité de quelques convictions et la fidélité avec laquelle il fait usage de la mesure de dons qui lui est confiée, parvenir à une félicité présente et future, que l'on peut regarder comme le résultat de notre perfectionnement moral, et qui même dans l'avenir aura pour tous les êtres raisonnables des progressions continuelles: mais que de là il ne s'ensuit pas, qu'une vertu véritablement pure et sublime puisse déjà s'aquérir sans une culture ultérieure de l'esprit.

3°. Que les préceptes de la religion chrétienne renferment tous ceux de la religion naturelle, et qu'à proprement parler, la religion chrétienne n'est qu'un renouvellement, qu'une restauration de cette religion primitive et universelle.

4°. Que la religion est bien une lumière qui nous indique le chemin dans lequel nous devons marcher, le terme auquel nous devons arriver; mais que c'est à nous à faire usage de toutes nos facultés intellectuelles pour parcourir avec succès la carrière qui nous est ouverte; que Jésus-Christ et ses Apôtres nous renvoient à la lumière de la raison pour le développement et l'éclaircissement des vérités morales, que leurs préceptes ne tendent point à la suppléer, à la décharger en quelque sorte de la pénible tâche de la réflexion : mais à l'éclairer, à la reveiller, à l'aiguillonner davantage pour faire un usage convenable de toutes les forces qu'elle a reçu en partage. *Réfléchissez* dit *St. Paul* aux chrétiens, *comme il est séant à des sages sur la volonté divine; méditez sur tout ce qui est honnête, juste, bien séant; noble et louable.*

5°. Que par conséquent les vérités indubitables de la religion naturelle doivent nous servir de pierre de touche, pour discerner ce qui est véritablement divin des productions du fanatisme, de l'ignorance et de l'imposture; qu'à l'égard de toute proposition des livres sacrés qui contient une vérité ou une règle de morale, que la raison nous fait connoître distinctement, dont elle peut nous fournir les preuves et le développement, nous suivons l'intention de Jésus-Christ et de ses Apôtres, si nous nous prévalons de ce secours de la raison; qu'à l'égard

des propositions qui ajoutent à nos connoissances naturelles, ou qui impriment le sceau de l'autorité divine à ce que la raison ne connoît que probablement, nous sommes fondés à rejetter toute manière de concevoir les vérités proprement révelées, qui ne seroit pas analogue aux principes de la saine raison.

Ces considérations expliquent la différente méthode d'instruction que les pasteurs du premier âge de l'église ont soigneusement observée. Le gros des Juifs et des Payens auxquels les Apôtres annoncèrent l'Evangile étoient bien éloignés du degré de culture nécessaire, pour être susceptible de toute la perfection morale et intellectuelle à laquelle le christianisme veut élever les facultés de l'ame humaine. Ils bornèrent donc sagement l'instruction préliminaire des catéchumènes au petit nombre des vérités les plus nécessaires. Mais avec les *parfaits* c'est-à-dire avec ceux dont la conception étoit plus déliée et qui étoient capables de suivre et de saisir un enchaînement de vérités, leur instruction étoit plus détaillée. Ce n'est donc pas un Catéchisme sec et décharné qui ne contiendroit que les articles de foi regardés comme indispensablement nécessaires, qui présenteroit en même tems une vraie image de la simplicité primitive du Christianisme. Cette simplicité est une vertu propre aux deux genres d'instruction. Dans l'une et l'autre elle retranche ou réduit du moins à leur juste valeur les opinions humaines, les assertions problématiques, tout ce qui n'a point de rapport au perfectionnement moral et à la félicité de l'homme, et qu'on voudroit néanmoins lui faire regarder comme indispensablement nécessaire au salut. Cette simplicité doit principalement caractériser l'instruction

populaire des pasteurs. Mais pour y réussir il n'est pas permis d'être idiot ou ignorant. Il faut plus de lumières, plus de connoissances qu'on ne pense communément pour être clair, simple, précis, méthodique; pour mettre les preuves et les raisonnemens dont on se sert à la portée du grand nombre, pour présenter toutes les vérités sous le point de vue le plus facile à saisir; pour ne point se perdre au-delà des bornes invariables du vrai, et pour parler toujours le langage de la raison. La popularité pour laquelle des demi-savants entre les catéchistes et les prédicateurs sont souvent loués par les classes du peuple non cultivées, n'est souvent au jugement des bons connoisseurs que de la trivialité ou une platte mysticité. Pour être vraiment populaire, il faut être habitué à l'art de SOCRATE; il faut être exercé à présenter les vérités les plus abstraites d'une manière sensible; il faut avoir le coup d'œil pour embrasser d'un seul regard toute l'extension d'une idée générale, pour saisir avec facilité de lumineuses analogies avec des choses familières et connues à ceux, qu'on veut instruire et convaincre. Il faut donc être philosophe et théologien. A plus forte raison ceux qui sont appellés à former de bons instituteurs populaires doivent-ils réunir ces deux qualités. Plus un théologien est philosophe et littérateur, plus aussi il s'attachera à simplifier la Théologie, à mettre d'accord les vérités de la religion avec les vérités naturelles, plus aussi il s'aquittera de cette tâche avec succès. Les réformateurs de la Théologie dans l'Allemagne Catholique et Protestante sont des savans à qui plus d'une Muse a été propice.

3. Il paroit donc que pour le bien même de la religion et pour faciliter davantage la propagation des

lumières, les élèves du ministère sacré devroient faire leurs études préliminaires et subsidiaires, aussi bien que leurs études théologiques, à un institut des hautes sciences.

On dira peut-être, que la charge d'enseigner la Théologie dans les écoles diocésaines soumises à la direction des évêques, l'espérance d'en être revêtu, peut vivifier l'émulation pour les bonnes études parmi tous les fonctionnaires ecclésiastiques; au lieu que s'il n'y avoit dans tout l'empire que quarante à cinquante professeurs en Théologie placés à des distances considérables, il en naîtroit un engourdissement dans la plus grande partie des diocèses qui pourroit amener beaucoup plutôt le dépérissement, que l'avancement d'une saine Théologie; que par là on feroit manquer aux sujets distingués dans les diocèses les moyens d'aquérir de la considération et de faire connoître leurs talens. Mais ne pourroit-on pas en inférer que par la même raison il faudroit aussi multiplier les établissemens pour les autres sciences? Faut-il donc précisément des chaires doctorales pour fournir à ceux qui ont véritablement des talens les occasions de les produire au grand jour? l'inspection sur les fonctionnaires publics de chaque diocèse ne subsistera-t-elle pas également? et les évêques ne s'empresseront-ils point de se faire aider dans cet emploi important de préférence par ceux, qui auront excité l'idée la plus favorable de leurs connoissances et de leurs talens?

Les avantages d'un enseignement de la Théologie concentré dans les instituts pour les hautes études et indépendant du pouvoir épiscopal, sont trop importans pour qu'on y renonce au prix d'avoir quelques

degrés d'émulation de plus dans les diocèses. Dans les pays Protestans on ne s'est guères avisé de confier toute l'instruction théologique anx surintendans ou aux membres ecclésiastiques des consistoires. Quelques princes ont essayé de dispenser les élèves du saint ministère d'aller à une université, moyennant une amplification du cercle d'études au collège supérieur de leur pays : mais on ne s'est jamais bien trouvé de cet expédient. L'Emulation aura assez d'aiguillon parmi les fonctionnaires ecclésiastiques des diocèses, si les évêques font un bon choix de leurs vicaires, entre lesquels ils peuvent partager les fonctions spirituelles de manière que ceux qui ont un penchant décidé pour les études solides, trouvent tout le loisir de s'y appliquer. On aura par ce moyen de bons inspecteurs, et les examens à instituer avec les candidats seront de plus en plus dégagés du pédantisme des anciennes écoles. Il faudroit donner de préférence les places de régens à des sujets distingués par des connoissances encyclopédiques. Dans l'Allemagne protestante on est attentif à avoir, dans ceux qui dirigent les classes supérieures des collèges, une pépinière de bons professeurs.

On pourroit objecter sans doute contre le plan que nous proposons, que la nation a déjà assigné les fonds pour l'entretien des coopérateurs des évêques ; que les frais de l'instruction théologique sont déjà faits ; que ce seroit trop exiger en voulant encore charger la nation de l'entretien d'un certain nombre de professeurs en Théologie attachés aux instituts des hautes études. Cette objection suppose que les séminaires continueront de subsister, et que l'Assemblée nationale a prononcé

irrévocablement sur la nature de ces instituts. On le voit bien que notre plan emporte visiblement l'abolition des séminaires, à moins qu'ils ne soient reduits à la catégorie de simples pensionnats, ou certain nombre de places peuvent être gratuites. Nous professons hautement l'opinion, que l'institut des séminaires où les jeunes Ecclésiastiques sont astreints à vivre en communauté pendant tout le tems de leur instruction théologique, sous une inspection et une discipline étroite, n'est propre qu'à comprimer et à paralyser les génies; qu'elle ne peut servir qu'à perpétuer parmi les ministres de la religion l'esprit monacal, une dévotion mécanique, un esprit de corporation ; que la gêne, la contrainte dans laquelle ils sont obligés de vivre, contribuera très-souvent à faire naître en eux le vice de l'hypocrisie; que la séparation du commerce du monde doit les priver en même tems des moyens d'acquérir une connoissance pratique des hommes, des ressorts de leurs affections, des germes de leurs fausses idées et de leurs passions déreglées. S'il est nécessaire que ceux, qui sont appellés à instruire le peuple, s'exercent de bonne heure à observer l'homme dans ses différentes relations sociales et le jeu varié de ses passions, seroit-il raisonnable de les séquestrer néanmoins du commerce de la société? La douceur, l'humanité, l'indulgence, la charité, les a-t-on jamais vû naître dans la solitude des cellules ou sur le sol aride des séminaires? Tant de vertus aimables ne faut-il pas les chercher plutôt sur le grand théatre du monde, dans le sein des familles, où le coeur apprend de bonne heure à compatir aux misères, à pardonner aux erreurs et aux égaremens de l'humanité? Si les théologiens sont si souvent entêtés et bornés;

s'ils

s'ils tiennent avec une si terrible ténacité à leurs opinions, si par là même ils deviennent si facilement intolérans, et s'effarouchent de chaque opinion nouvelle, ne faut-il pas en chercher la principale cause dans cette éducation claustrale qu'on s'est attaché jusqu'ici à leur donner, dans ce manque d'occasion d'échanger leurs idées contre celles des autres, dans ce mur de séparation que les séminaires semblent élever entre eux et les lumières du siècle. Que les jeunes ecclésiastiques ne commencent donc plus leur carrière par une espèce de captivité; que capables de se conduire, de se diriger eux-mêmes, ils ne soient plus soumis à une discipline monacale; qu'ils n'aient plus pour seule société les anciens préjugés et les tristes cahiers de leurs docteurs; qu'ils soient libres dans le choix de leurs lectures comme dans celui de leurs maîtres; qu'ils puissent fréquenter de préférence ceux dans lesquels ils mettront davantage leur confiance; qu'ils cultivent encore les autres Muses, et que dans leurs doctes et instructifs entretiens ils viennent effacer les rides qu'une Théologie trop sèche pourroit leur faire contracter; qu'ils vivent dans le sein de leurs familles ou bien dans des pensions choisies par leurs parens ou par eux-mêmes; que par leurs mœurs exposées au grand jour ils apprennent, ils s'étudient de bonne heure à se concilier l'affection et l'estime des citoyens par les suffrages desquels ils doivent être appellés un jour à la place de pasteurs.

La dépense que la Nation épargneroit par la suppression des séminaires, suffiroit non seulement à salarier les Professeurs en Théologie aux Universités, mais encore à fournir des fonds pour subvenir

à la sustentation des candidats peu favorisés du côté de la fortune, pendant le cours de leurs études. L'Assemblée nationale constituante n'ayant pas encore statué définitivement sur les séminaires, a laissé à la sagesse de la première législature le soin de faire des biens affectés à ces instituts, la disposition qui lui semblera la plus convenable. Aux universités allemandes, où il y a des fonds fournis par la libéralité des princes ou par des legs de particuliers, on a établi des pensionnats où les étudians peu fortunés sont nourris et logés gratuitement.

V I.

Jurisprudence.

Il en est de l'histoire de la société civile comme de celle des individus. Elle a du nécessairement passer par la période de l'enfance et de la barbarie, avant d'arriver à celle de l'âge mûr. A mesure qu'avec les progrès de la raison l'idée de propriété commença à naître et à se développer davantage, à mesure que les besoins et les relations sociales se multiplièrent, à mesure que la cupidité et les passions cherchèrent à envahir par la force et la violence la possession d'autrui, on eut besoin successivement de loix nouvelles pour assurer et pour consolider la tranquillité publique. La forme du gouvernement, la nature de la religion, du climat, le degré de civilisation, mille autres causes accidentelles durent donner à ces loix un grand nombre de modifications différentes.

Les sentimens du juste et de l'injuste étant gravés dans le cœur de tous les hommes, la Science

du Droit ne devroit être qu'une morale naturelle, et il semble d'abord que, sans s'engager dans de longues études et de laborieuses recherches, tous pourroient devenir des juges compétens. Mais si l'on veut songer à l'immense variété des transactions qui doivent nécessairement avoir lieu dans une nombreuse société, on s'appercevra bientôt que quelques principes universels ne pouvoient plus suffire à accommoder tous les différends qui doivent naître de tant de relations multipliées ; que leur application auroit été trop arbitraire ; que plus la ruse, la fraude, la mauvaise foi devinrent communes parmi les hommes, et leur firent inventer des subterfuges pour éluder la lettre des loix anciennes, plus aussi le nombre des loix dut s'accroître et former à la fin un code volumineux qui exigeoit une étude particulière.

Mais ce n'est pas assez de connoître les loix, quand on en veut être un interprète savant et judicieux. Elles se fondent sur les vérités éternelles de la raison, ou elles tiennent immédiatement à l'histoire d'un peuple. La forme de son gouvernement, les différentes révolutions par lesquelles il a passé, ses mœurs, ses usages, ses opinions, ses préjugés, ses erreurs, les degrés plus ou moins avancés de sa civilisation, doivent être regardés comme le meilleur commentaire de son Code civil et religieux. Le Légiste, celui surtout qui est appellé à enseigner le Droit, doit donc avoir un esprit philosophique ; l'histoire de la société civile, ses premières origines, ses progrès, les différentes destinées par lesquelles les peuples ont passé, les causes de la félicité et de la misère publique, ne doivent point être pour lui des connoissances étrangères.

Elles lui serviront de flambeau pour s'avancer d'un pas plus sûr et plus hardi à travers ce dédale ténébreux de loix, au milieu desquelles l'équité et la justice ne savent souvent quel parti prendre, et se décident au hazard. Elles lui apprendront à y découvrir des rapports intéressans, à y saisir des points de vue lumineux, à les ranger dans un ordre plus juste, plus méthodique, à les attacher ou à un raisonnement ou à un fait, à les rendre par là même d'autant plus intéressantes, d'autant plus faciles à retenir, à répandre de tems en tems sur son instruction quelques fleurs, et à lui ôter cette sécheresse, cette aridité que la simple dissection des loix traîne nécessairement avec elle.

Il seroit aussi peu sensé de gouverner tous les peuples d'aprés les mêmes maximes, que de traiter toutes les maladies suivant la même méthode, ou de préscrire à tous les hommes un même plan de vie. Les hommes ne sont point faits pour les Loix, les Loix sont faites pour les hommes. Elle ne peuvent donc point être immuables : elles doivent avoir égard à leurs circonstances actuelles; de siècle en siècle il seroit nécessaire d'en faire une révision générale. Le sage LOCKE, en proposant à la Caroline des loix, ne voulut point qu'elles durassent au-delà de cent ans. Comme tous les êtres de l'espèce humaine les nations ont une naissance, un accroissement, un dépérissement; elles passent successivement de la santé à la maladie, et de la maladie à la santé ; elles ont une enfance, une jeunesse, une décrépitude, une mort: terme fixé par la nature à tous les ouvrages de ses mains. Si elles restoient au même état, si leurs besoins n'étoient pas sujets à varier, si la sagacité pouvoit

prévoir les événemens auxquels elles seront exposées, si leurs passions n'agissoient pas très-diversement, il seroit sans doute possible de leur préscrire des loix qui leur conviendroient dans tous les tems. Mais le Législateur ne peut jamais envisager que l'état actuel de sa nation ; il ne peut point prévoir ses destinées cachées dans le sein de l'avenir. C'est donc à la raison actuelle à corriger, à détruire, à changer toutes les institutions dont l'expérience aura fait connoître les abus, les dangers, l'inutilité. La plûpart des nations Européennes sont tyrannisées par des loix anciennes, qui luttent avec leur situation présente. Des coutumes, des usages inventés par des barbares, subjuguent encore des peuples policés. Ces loix, ces coutumes ne sont pas seulement les mêmes dans les différentes Provinces d'un même État, et chaque portion d'une même nation est gouvernée d'après les règles qui lui furent données par d'anciens Souverains, et dans des circonstances qui n'existent plus. De ce mélange bigarré de loix et de coutumes il est résulté parmi les nations modernes une jurisprudence ténébreuse et contradictoire, plus d'une fois aux prises avec la droite raison.

La réforme du Code civil est sans doute une des grandes tâches réservées aux Législatures futures ; car il ne faut pas croire que c'est déjà dans l'espace d'un ou de deux ans que l'on pourra conduire à sa fin un ouvrage d'une telle importance, et lui donner toute la perfection dont il est susceptible. Pour que cette nouvelle Législation soit cohérente dans toutes ses parties, qu'elle nous présente un système de loix concordantes, que ce système puisse être ramené à un petit nombre de

principes; pour qu'il n'offre plus à la chicane tant de détours et de subterfuges, pour que rien n'y soit trop compliqué, que tout y soit clair; pour que les loix qu'il renferme, n'aient plus l'air d'une science mystérieuse, qu'elles soient intelligibles à ceux qui doivent les observer, que tout y soit simplifié, que le moindre défaut de formalités ne puisse plus suffire pour anéantir les droits les mieux constatés et pour faire triompher l'iniquité plus avisée; pour qu'on ne soit pas réduit par l'expérience qu'amenera chaque jour, à l'amender, à le corriger sans cesse, ce qui en détruiroit nécessairement l'harmonie, et en ébranleroit les bases; il doit être sans doute l'objet de longues méditations. L'histoire du *Code-Frédéric* prouve suffisamment combien de difficultés sont attachées à une pareille entreprise.

Malgré le désordre apparent des matériaux, nous sommes persuadés néanmoins qu'il ne seroit pas difficile de former de bons Jurisconsultes, mais il faudroit que les études des jeunes gens fussent entièrement différentes de celles qui ont eu lieu jusqu'ici. C'est LOUIS XIV qui, en ordonnant que tout emploi public ne pût être conféré qu'à ceux, qui auroient pris leurs licences, donna en quelque sorte le coup de grace à l'étude de la Jurisprudence en France. On commença d'abord par acheter les places d'administration et de magistrature, et l'on trouva bientôt les moyens d'acheter de même les licences. Les professeurs devinrent toujours plus faciles en conférant le grade. Sous prétexte que tel ou tel individu n'avoit que faire des connoissances du Droit pour vaquer à sa destination future, ils n'exigèrent plus

que leurs élèves eussent véritablement étudié cette science. Ils abandonnèrent au gré de chacun d'en savoir ce que bon lui sembloit, beaucoup, peu, quelquefois même rien ; ils se contentèrent uniquement de conférer les honneurs, d'en expédier le diplôme, et d'en percevoir les droits. Cela s'étendit par la suite du tems jusqu'à ceux, qui étoient destinés aux emplois de judicature même. Quelques définitions latines que le candidat apprenoit par cœur, pour pouvoir répondre tant bien que mal dans un examen, qui n'étoit institué que pour sauver les formes ; une thèse qu'il soutenoit et dans laquelle il jouoit ordinairement le rôle du personnage muet, lui valoient ordinairement, dès qu'en argent comptant il avoit payé les droits, le témoignage d'une faculté entière, d'être suffisamment imbu des vrais principes de la Jurisprudence. C'étoient pourtant ces jeunes gens si peu instruits, qui à peine sortis de l'université, alloient occuper souvent les places les plus distinguées de la magistrature. Sans principes, sans aucunes connoissances solides, incapables d'en sentir le prix, ils venoient s'asseoir néanmoins sur les sièges de la justice, et peser dans sa balance d'une main nonchalante les droits des citoyens. Entrainés dans le tourbillon du grand monde, n'aimant et ne cherchant que les plaisirs, dégoutés d'avance des occupations auxquelles les appelloit leur charge, parce qu'ils ne se sentoient point les talens et les connoissances qu'elle exigeoit, ils n'y voyoient que le rang qu'elle leur donnoit dans la société, la fortune qu'elle leur assuroit, et se mettoient fort peu en peine d'en remplir les fonctions d'une manière convenable. S'ils travailloient, c'étoit au hazard, ou ils s'en reposoient sur la foi d'un secrétaire

routinier. Comme c'étoit l'argent, l'intrigue, la faveur qui faisoit obtenir les places, le nouveau parvenu ne manquoit pas de se dédommager des peines que son avancement lui avoit coûtées par la paresse, l'arrogance, l'avidité. Que l'on parcoure l'histoire privée des Parlemens, et l'on se persuadera que ces compagnies respectables par leur institution, n'auroient jamais tant perdu leur crédit dans l'esprit de la nation, s'il n'y avoit eu tant de juges sans connoissances, sans mœurs, sans intégrité ; si dans leur jeunesse ils avoient été obligés à faire de meilleures études propres à éclairer leur esprit et à former leur cœur.

Que si malgré cette institution négligée des jeunes Jurisconsultes, il s'en est trouvé néanmoins qui se sont distingués dans la carrière de la Jurisprudence ; il est bien sûr qu'ils auroient pu encore aller plus loin, s'ils avoient d'abord apporté dans leurs charges ces principes solides, ces vues générales de leur science, qu'ils furent obligés de recueillir ensuite avec peine pendant un grand nombre d'années ; si au lieu d'apprendre encore les vérités connues depuis long-tems, ils avoient su d'abord les appliquer d'une manière judicieuse ; si guidés par elles, l'expérience que chaque jour venoit leur offrir, avoit pu les conduire d'abord à de nouvelles lumières et à des découvertes ultérieures. On remarquera dans la plûpart de ceux, qui doivent peu à l'étude et tout à l'expérience, qu'ils ont dans certaines parties de leur science des connoissances profondes ; mais dans d'autres on a de la peine à les reconnoître, et ils semblent en ignorer jusqu'aux premières vérités. Il n'en sera pas de même d'un esprit qui a su cultiver de

bonne heure les dons de la nature par l'étude et la méditation. Lorsqu'après s'être familiarisé avec la théorie, il entrera dans le champ de la pratique, ses opérations ne paroîtront plus être l'effet du hazard ; elles auront toutes l'empreinte de la sagesse et d'un jugement mûri par des études solides. Pourquoi en Allemagne et dans d'autres pays tant d'hommes de naissance, qui occupent les premières places, sont-ils doués en même tems de connoissances profondes et solides ? C'est que dans leur jeunesse ils fréquentent les universités et suivent les cours des professeurs comme le reste des étudians. En France depuis bien des années les fils des ci-devant grands, comme ceux sortis des familles appartenantes à la robe, n'ont plus fait des études achevées. Presque toujours on leur a consacré trop peu de tems. Il est essentiel que les jeunes gens s'appliquent à connoître toutes les branches du Droit naturel et du Droit positif. C'est là le seul moyen de former des Jurisconsultes éclairés, capables de saisir le véritable esprit des loix ; et il s'en trouvera sans doute, les bonnes études seront encouragées, lorsqu'on n'admettra aux emplois publics que ceux, qui ont donné de leur savoir et de leurs connoissances des preuves non-équivoques.

On pourroit diviser la Science du Droit en celle de la *Théorie* et de la *Pratique*. Le *Droit naturel* doit être regardé comme la source du *Droit public* et du *Droit privé*. Le *Droit public* a donné naissance au *Droit des gens*, au *Droit public particulier*, soit de la France, soit des autres États de l'Europe. Le *Droit privé* comprend le *Droit civil* ou *romain*, modifié dans les différens pays, soit par les *Cou-*

tumes, soit par les *Ordonnances* des Législateurs modernes, et le *Droit criminel:* le *Droit féodal* et le *Droit canon* peuvent être regardés comme des *Droits mêlés*, nés tant du *Droit public* que du *Droit privé*. La Science de la *Pratique*, ou la connoissance de la *Forme* se réduit dans les *affaires publiques* à ce qu'il y a à observer dans les Négociations ou les Ambassades, et dans les *affaires civiles* à la Pratique spécialement dite ou la Forme des Procédures. On s'est contenté jusqu'ici d'enseigner dans les écoles le *Droit Féodal*, *Canonique*, *Criminel* et *Romain*.

1. *Droit Féodal.*

On connoit assez l'origine du gouvernement féodal enfanté au milieu du tumulte et de la licence des camps. Les guerriers devenus dépositaires d'une portion du pouvoir souverain, et possesseurs des terres de la nation conquise voulurent seuls la représenter. Les loix se tûrent devant ces représentans armés. Sous ce gouvernement le Prince fut toujours trop foible pour agir, et le peuple fut écrasé sous une multitude de tyrans, qui vivant eux-mêmes dans l'anarchie, firent consister leur liberté dans la faculté d'opprimer impunément des concitoyens malheureux. On croira peut-être que la connoissance du Droit Féodal sera désormais absolument inutile aux jeunes Légistes; mais on se tromperoit: car il est impossible d'étudier le Droit public de l'Europe, et d'entendre cette science, sans avoir en même tems une connoissance du Droit Féodal.

2. *Droit Canonique.*

Le Droit Canonique fait en même tems partie

des études ecclésiastiques. C'est proprement l'étude des Loix de l'Église, par rapport à sa police et à sa discipline, aux titres et aux fonctions de ses ministres et à l'ordre de ses jugemens. Nous ne croyons pas que les loix nouvelles sur l'Organisation du Clergé renferment déjà tout ce qu'il est nécessaire d'en savoir. Ces loix nouvelles n'ont pas aboli celles d'entre les anciennes, qui ne se trouvent en aucune contradiction avec elles; elles ne s'étendent point sur toutes les parties du Droit ecclésiastique; elles n'expriment que la volonté du Législateur, mais elles n'exposent point ses motifs; et c'est au Professeur à prouver de nouveau leur conformité avec l'Écriture et l'Antiquité ecclésiastique. Ce n'est pas assez de dire: les ordres religieux, les vœux monastiques, les annates, l'ancien mode de collation des évêchés et des cures, tant de privilèges et d'exemtions accordés autrefois à l'ordre clérical sont abolis. Il faut en même tems démontrer la justice et la sagesse de ces nouvelles dispositions; il faut traiter les mêmes objets dans un esprit différent; il faut s'attacher à prouver que ces anciens Droits ne reposoient sur aucun fondement solide, qu'il est absurde de les regarder comme nécessaires et inviolables, que dans l'ordre sacré comme dans l'ordre civil, il n'y a rien de divin que l'institution primordiale, que toute l'économie de détail est l'ouvrage des hommes, et qu'il est du caractère de l'homme d'outrer son pouvoir et d'en abuser, quand il a la force en main. Il est un grand nombre d'objets, tels que les libertés de l'église gallicane, les différens ordres de la hiérarchie, la dispensation des sacremens, tout ce qui regarde l'office divin, sur lesquels il faudra donner comme auparavant, dans les leçons du Droit

Canon, les règles et les principes. Que de discussions intéressantes n'offrira point encore la grande question du Rapport des deux Puissances, et qu'elle pourra devenir féconde en conséquences importantes lorsqu'on apportera à cet examen une juste mesure de connoissances historiques et philosophiques! Il s'en faut de beaucoup que cette matière ait été développée jusqu'ici dans les écoles théologiques avec cette liberté, avec cette impartialité qu'elle exige, et que ceux qui la traitent ordinairement soient toujours des hommes dont l'esprit est entièrement dégagé d'antiques préjugés.

Il est une manière d'envisager le Droit Canon, qui n'a point été tentée jusqu'ici, et qui pourroit mener aux vérités les plus utiles, aux résultats les plus intéressans; qui pourroit fournir les moyens les plus efficaces pour briser les chaines des anciennes superstitions. Il faudroit faire entrer les différens articles qui le composent dans une Histoire de la Hiérarchie. C'est là qu'il faudroit montrer par quels degrés insensibles le pouvoir sacerdotal s'est élevé à cette grandeur colossale avec laquelle il a réussi à subjuguer les peuples; comment tantôt la ruse, l'intrigue, l'artifice, tantôt la barbarie, la crédulité, la foi stupide des nations ont servi à lui frayer les chemins, à lui applanir toutes les difficultés, et l'ont porté comme de lui-même vers cette grandeur imposante dont il a su s'environner; comment agissant toujours dans un même esprit, tandis que ceux qui devoient lui resister, étoient continuellement divisés d'intérêts, d'idées et de sentimens; profitant de toutes les circonstances favorables que ces ennemis mêmes venoient lui préparer; revenant toujours à la charge et ne se

laissant rebuter par aucune tentative échouée, il devoit nécessairement arriver enfin au terme de ses vues et de ses désirs : comment tant de rits, tant d'usages, tant de canons de discipline regardés comme inviolables et sacrés, comme émanés de l'esprit divin, comme fondés sur la tradition la plus respectable, n'ont été souvent que le fruit de l'intrigue, de l'ambition, et ne doivent être regardés que comme des institutions purement humaines.

Ce n'est pas assez de détruire l'erreur et la superstition. Pour en garantir les races futures, il faut en conserver l'Histoire. Elle est comme un fanal, qui avertit sans cesse le pilote des écueils qu'il doit éviter.

3. *Droit Criminel.*

On peut dire des Loix Criminelles établies chez la plûpart des nations, ce qu'on disoit des loix de Dracon, qu'elles étoient écrites en caractères de sang. Le glaive de la justice a servi bien plus souvent à égorger qu'à punir. La plus ancienne loi pénale étoit sans doute celle du Talion. Elle étoit dictée en quelque sorte par la nature, et on la trouve parmi les peuples de l'Orient comme parmi les Hordes sauvages. Les anciennes loix parmi les Romains étoient extrêmement féroces et sevères. Les citoyens, il est vrai, en furent exempts, mais elles pesèrent avec d'autant plus de barbarie sur la classe infortunée des esclaves, qu'à peine on regardoit comme hommes. C'est à elles que nous devons en grande partie les cruelles inconséquences qui déshonoroient autrefois notre Jurisprudence Cri-

minelle, et surtout l'atroce absurdité de la question.

Le Droit Criminel ou la Théorie des délits et des peines doit être enseigné désormais d'après des principes entièrement différens. Graces aux lumières philosophiques de notre siècle, nous avons enfin appris à respecter jusque dans le coupable même les droits de l'humanité : l'indulgence, la bonté, la douceur doivent s'asseoir désormais à côté de la justice vengeresse et mitiger la séverité de ses arrêts. Nous avons voulu qu'entre les fautes et les châtimens il y ait des rapports plus équitables. Le nouveau Code s'appuie non sur l'autorité de loix antiques et barbares, mais sur les règles de la justice universelle. C'est donc uniquement d'après les vérités éternelles de la raison qu'il faudra discuter les loix nouvelles, en développer la justice et l'équité: ou bien aussi faire remarquer les inconvéniens et les imperfections, qui pourroient encore y être attachées. Les Législateurs ne sont point des Dieux; ils ne sont point infaillibles. Le caractère de l'imperfection et de la fragilité est inséparablement attaché à tous les ouvrages qui sortent de la main des hommes. Ce n'est qu'en s'attachant continuellement à approfondir les principes, et en les remettant de nouveau dans le creuset d'un examen calme et impartial, qu'on parvient à les épurer et à les perfectionner davantage. C'est là un des plus beaux usages qu'un peuple puisse faire de sa liberté. Il doit obéir sans doute aux loix qui lui sont préscrites, mais il doit en même tems, à mesure qu'une vérité nouvelle vient l'environner de sa lumière, exercer ce droit qu'il a de les réformer. Ce n'est pas tant de la routine,

d'une force coactive, que de la conviction intime de leur équité qu'elles doivent emprunter leur plus grande autorité.

5. *Droit Romain.*

La haine de la royauté porta les Romains à abolir en grande partie les ordonnances de leurs anciens maîtres, et ils allèrent chercher dans un État libre des loix qui fussent plus conformes à la constitution d'une république naissante. On voit par un passage du premier livre de l'*Orateur* que la Jurisprudence n'étoit pas encore réduite en art du tems des interlocuteurs de ce dialogue; mais on s'y appliqua fortement vers la fin de la république. C'est sous les Empereurs surtout qu'on vit fleurir un grand nombre de Jurisconsultes, qui sortis pour la plûpart de l'école des Stoïciens, appuyèrent leurs décisions sur les lumières de la raison, et sur les maximes de l'équité naturelle. Lorsque le Code Romain fut découvert dans le moyen âge, on crut avoir trouvé un livre où tous les cas possibles étoient déterminés, à l'aide duquel il ne pouvoit plus rester de doute sur une question de Droit quelconque. Les nations se hâtèrent de le transplanter dans leurs foyers. En Allemagne il fut reçu comme une Loi universelle dans tous les cas, où soit les ordonnances des Souverains, soit une coutume fixée, n'auroient pas statué d'une manière différente. On peut regarder en grande partie le Droit Romain comme la raison écrite; et jusqu'à ce qu'un Code nouveau soit achevé, il faudra bien continuer d'expliquer les *Instituts* et le *Digeste.*

Lors même qu'on tentera de créer un autre système de Loix civiles, on ne pourra guères réussir dans une entreprise si vaste et si difficile à moins de prendre pour base cette ancienne législation si justement célèbre, et d'en adopter en grande partie les principes et les décisions. Elle est le fruit des veilles, le résultat des méditations des plus grands hommes de la République Romaine, qui consacrèrent tous leurs travaux, toutes leurs études au bien de leurs concitoyens. Ceux mêmes, qui sous les Empereurs enrichirent le Code de loix nouvelles, n'étoient pas simplement des gens à théories qu'ils avoient tissues dans la solitude de leur cabinet, et qui souvent n'ont d'autre défaut que celui de ne pouvoir pas être réalisées; mais ils étoient revêtus des premières dignités de l'État, instruits par l'expérience que leur avoient donnée les affaires, aussi illustres par leur capacité et leurs connoissances, que par l'intégrité de leur caractère. Ils défendirent souvent les droits de l'humanité contre les oppressions des tyrans. On doit donc s'attendre à trouver à chaque page du Code Romain les principes éternels et immuables de la justice et de l'équité naturelle.

Le *Droit Coutumier* et la *Jurisprudence des Ordonnances* et *des Arrêts* ne sont que des exceptions et des modifications particulières du Droit Romain. C'est au professeur qui expliquera le Code à indiquer aux différens titres les variations introduites par ces loix postérieures. Tous les peuples avant qu'ils connussent l'art d'écrire, n'eurent que des Coutumes. Il en fut de même des nations Germaniques et de celles du Nord, qui conquirent les états de la domination Romaine. Lorsqu'ils eurent appris

appris par leurs relations avec des peuples plus éclairés l'art de peindre les idées avec des caractères, ils écrivirent ces coutumes. Les anciens Comtes ou Souverains du pays jugèrent d'après ces loix écrites ou non écrites, et souvent comme on peut s'imaginer très-arbitrairement. Chaque province eut bientôt ses statuts, et le peu de commerce d'un pays avec les pays voisins dut mettre entre ces coutumes une très-grande différence. — Par la suite du tems les rois firent souvent des ordonnances, dont les unes sont encore en vigueur, les autres abrogées. La loi d'ailleurs ou n'a pas prévu tous les cas particuliers, ou bien s'explique avec quelque sorte d'ambiguité. Pour suppléer à ce qu'elle paroit avoir de défectueux, ou pour éclaircir ce qu'il y a d'obscur, les cours souveraines établirent différentes maximes pour leur servir de règle et pour fixer la Jurisprudence incertaine. Delà la Science de la Jurisprudence des *ordonnances* et de celle des *arrêts*.

5. *Science de la Pratique.*

La Pratique ne consiste que dans l'art de savoir appliquer les principes établis par la Théorie. Cependant un bon théoréticien n'est pas toujours un bon praticien. Ce sera donc un moyen d'abréger le chemin et d'éviter bien des erreurs, que de fréquenter les leçons d'un homme qui rompu dans les affaires se sera acquis une grande expérience. Il y a d'ailleurs une très-grande différence de savoir comment les affaires doivent être traitées, et comment elles se traitent effectivement. Bien des principes incontestables en eux-mêmes, ne peuvent être appliqués qu'avec beaucoup de modifications. Il est essentiel de connoître d'avance les erreurs que l'on pourroit commettre, de savoir

comment il faut rémédier aux inconvéniens qu'elles peuvent traîner à leur suite. Il faut apprendre de bonne heure à entrevoir les difficultés qui peuvent se présenter soit de la part des hommes, soit de la part des circonstances; il faut se préparer à les vaincre et donner à son esprit cette flexibilité si rare parmi les savans en théorie, et si nécessaire aux hommes publics. Il est d'ailleurs bien des connoissances qui ne peuvent se donner dans les cours de Droit même, et qu'on n'acquiert souvent que trop tard par la seule expérience. Tel est le champ immense de la chicane et la forme des procédures. On se plait ordinairement à dire, que tout cela s'apprend beaucoup mieux en travaillant dans les études d'un procureur, en fréquentant le barreau, que par les leçons d'un professeur. Mais pour se mettre de cette manière au fait des affaires, il faut souvent des années entières. Personne ne s'y occupe et ne peut s'y occuper à instruire le nouvel arrivé. Il ne marche qu'en tâtonnant. Dégoûté, harrassé, fatigué longtems inutilement, il apprend enfin à imiter machinalement ce qu'il a vu faire aux autres, il ne travaille plus avec la réflexion nécessaire et finit par devenir un simple routinier. Il arrive delà que souvent les successeurs ne s'élèvent pas même jusqu'au modèle de leurs maîtres; tandis que s'ils étoient entrés en fonction avec des notions préliminaires de pratique, les difficultés avec lesquelles ils eurent à lutter si longtems se seroient bientôt applanies, et leur travail seroit toujours judicieux et raisonné, au lieu d'être simplement mécanique.

6. *Droit Naturel.*

Mais ce ne sont pas là les seuls cours auxquels doivent se borner les études du Légiste. Il n'y auroit

puisé qu'une Jurisprudence locale et particulière. Il est encore une Jurisprudence universelle qui discute quels sont les droits réciproques des peuples et les droits des hommes en général. Le Droit Positif humain varie presque à l'infini. Chaque état, chaque corps politique, chaque communauté a le sien. Cependant toutes ces loix, quelques différentes qu'elles soient entre elles, doivent se ressembler en ce qu'elles ne sont qu'une explication ou une extension du Droit Naturel. Elles ne doivent jamais rien contenir qui soit contraire à ces loix primitives, sur lesquelles la puissance législative même de leurs auteurs est fondée. Le Droit naturel présente un système de toutes les régles obligatoires que la seule raison nous prescrit, considérées comme autant de loix que l'Etre Suprème impose aux hommes en vertu de leur nature morale et intellectuelle, pour les conduire à une plus haute félicité. Les Rapports du Droit naturel au Droit positif sont comme ceux d'une Philosophie éclairée à la Révélation. Les loix divines et humaines doivent être soumises également au tribunal de la raison. Parcequ'il n'y a que ce moyen de se convaincre soit de leur vérité, soit de leur justice et de leur utilité. S'abandonner sur ces objets à une aveugle autorité, c'est introduire d'un côté l'ignorance et la superstition, et de l'autre frayer le chemin à l'oppression et au despotisme.

Ce n'est que depuis les tems de GROTIUS que l'on commença à considérer le Droit naturel comme une science, parceque ce fut lui, qui lui donna le premier une certaine forme, en redigeant en système toutes les loix naturelles, et en essayant de les déduire de quelques principes généraux. On peut dire que son ouvrage est un chef-d'œuvre, quand on considère les

circonstances du tems dans lequel il fut composé, et toutes les difficultés qu'il eut à surmonter dans une pareille entreprise. Le champ de la Morale n'avoit point encore été cultivé. Il ne s'agissoit point de rétablir une science mais de la créer. Cependant GROTIUS n'avoit fait qu'ébaucher la Jurisprudence naturelle. Il s'étoit contenté d'indiquer la culture de ce nouveau terrain, de dicter quelques loix nouvelles à ce sujet. Une bonne partie en étoit restée en friche et ce domaine renfermoit encore beaucoup de landes et des terres stériles. HOBBES, CUMBERLAND, PUFFENDORF, BARBEYRAC, VATTEL, BURLAMAQUI, MABLY, d'autres écrivains modernes augmentèrent par leurs travaux la fertilité de cette terre nouvelle. Ils reculèrent les limites de la Jurisprudence naturelle; ils firent sentir la nécessité et l'utilité attachée à la culture de cette science. Et que seroit-ce qu'un jurisconsulte, qu'un législateur auquel les connoissances de la nature de l'homme, de ses facultés morales et intellectuelles, de l'imputation, du mérite et du démérite des actions humaines, des droits qui naissent des différentes rélations sociales, de la règle de conduite imposée par la nature même à des créatures libres et intelligentes, des bases éternelles sur lesquelles ces règles s'appuyent, de la nature de l'obligation et de ses premiers fondemens, de la fin des loix, des principes d'où la raison peut déduire les loix naturelles, des caractères qui leur sont propres, des devoirs qu'elles imposent; — auquel, dis-je, ces différentes connoissances seroient ou étrangères ou qu'il n'auroit que légèrement effleurées? Toute la Constitution ne repose-t-elle point sur les prémiers principes du droit naturel? Ne doit-elle point être regardée comme le fruit des lumières que nous devons à cette science? L'enseigner, la développer

dans toute son étendue ne sera-ce pas asseoir la Constitution même sur des fondemens d'autant plus solides et plus inébranlables?

7. *Droit Politique.*

Le Droit politique et le Droit des gens ne peuvent et ne doivent être qu'une application des principes du Droit naturel. Le Droit politique développe les rapports qui d'après les principes éternels de la vérité et les droits imprescriptibles de la nature doivent se trouver entre les individus d'une même société. Le Droit des gens développe les rapports dans lesquels une grande société se trouve vis-à-vis d'une autre grande société.

Si la société est utile à l'homme, il doit de son côté se rendre utile à la société, et l'intérêt particulier doit se combiner avec l'intérêt général. Le gouvernement n'est rien autre chose que la force de la société destinée à réprimer les passions des individus lorsqu'elles sont contraires à la félicité publique, et à faire remplir les engagemens réciproques contractés par le pacte social. La liberté est un droit inaliénable de toute nation; et l'on est libre, lorsqu'on n'obéit qu'à des loix tendantes au bonheur de la société et approuvées par elle. C'est surtout dans les leçons de Droit politique, qu'il faudroit traiter de l'origine et de la nature de la société civile, de ses fins, de ses formes diverses, de l'influence de ces formes sur le bonheur et la prospérité des peuples; du pouvoir législatif, exécutif, des caractères qui lui sont propres, de son étendue, de ses modifications, de ses parties essentielles, de la nature du contrat social, des devoirs de ceux qui obéissent et de ceux qui

commandent, de la subordination des pouvoirs de l'état, de la tyrannie, de l'usurpation, des causes de la dissolution des gouvernemens.

8. *Droit des Gens.*

Le simple Droit naturel ne sauroit guères suffire même à des particuliers, moins encore à des peuples entiers. Bientôt leur intérêt commun les engage à s'écarter de cette égalité parfaite de droits que la loi naturelle accorde même aux plus foibles, et à suppléer en d'autres points à ce que celle-ci ne semble point avoir assez déterminé. Tous ces changemens tiennent à des conventions soit expresses ou tacites, soit au simple usage. Dès la formation des états il a du exister deux genres de droit et d'obligations publiques: les droits entre le chef et le peuple, et ceux que les nations ont établi entre elles.

Le genre humain doit être considéré comme une vaste société à qui la nature impose les mêmes loix, qu'une société particulière bien organisée doit imposer à tous ses membres. De là le Droit des gens. Les peuples peuvent être régardés comme des individus plus ou moins sages, plus ou moins puissans de la société universelle. Ils sont liés à d'autres peuples par les mêmes devoirs, qui dans une cité unissent des concitoyens. Le Droit des gens ne devroit être que la morale appliquée à toutes les nations de la terre. Les alliances et les traités exigent la même bonne foi, que les contracts et les pactes entre des particuliers. Plus on feroit sentir aux hommes ces vérités, plus les nations seroient rendues attentives aux règles de la Morale universelle: plus le projet de l'Abbé de St. Pierre pourroit se réaliser, et le genre humain jouiroit enfin des douceurs d'une paix perpétuelle.

On trouve déjà des vestiges du Droit des gens positif chez les anciens peuples. Mais la face des choses a tellement changé en Europe surtout depuis le cinquième siècle; l'introduction de la religion chrétienne, du système de la hiérarchie, avec toutes ses suites, la découverte de l'Amérique et du passage aux Indes, l'ambition ombrageuse des puissances prédominantes, la multiplicité des alliances de tout genre, l'introduction des ambassades ordinaires ont tellement influé sur le changement et sur la formation successive du Droit des gens, que pour l'expliquer il faut être parfaitement versé dans l'histoire moderne, surtout dans celle des traités; quoique d'ailleurs à l'égard d'un grand nombre de points il suffise de remonter jusqu'au tems de Henri IV et du traité de Westphalie.

9. *Droit Public National.*

Les principes du Droit public national fourniront le sujet d'un nouveau cours. Ils doivent sans doute être puisés dans le texte même de l'acte constitutionnel. Il seroit inutile de prouver que leur développement en deviendra d'autant plus intéressant, d'autant plus fécond en grands résultats, plus on aura fait de progrès dans les études Politico-Philosophiques dont nous venons de parler. Mais on doit se convaincre en même tems, que s'il est de la plus grande utilité que ces lumières soient généralement répandues, l'institut national ne doit point être établi comme un seul foyer d'où doivent émaner leurs rayons bienfaisans. On doit s'appercevoir que ces connoissances tiennent immédiatement à d'autres connoissances historiques et philosophiques, qu'on n'enseignera point dans les écoles de district; qu'il

faudra par conséquent désigner encore d'autres départemens où l'instruction sera ouverte sur ces différens objets.

10. *Droit Public des autres états de l'Europe.*

Quoique d'ailleurs l'enseignement du nouveau Droit Public François exige les premiers soins, nous ne croyons pas que le Droit Public d'Allemagne et des autres états de l'Europe puisse être entièrement négligé. Il offre des connoissances utiles surtout au législateur et à l'homme d'état. Il fait une partie essentielle de l'Histoire. C'est dans la forme du gouvernement qu'il faut chercher les causes des destinées des nations et c'est elle qui fixe en grande partie leurs relations réciproques. Cette science Politico-Historique n'a été enseignée jusqu'à présent en France qu'à l'université de Strasbourg.

VII.

Médecine.

Dans le *Rapport* fait à l'Assemblée nationale constituante, et dans le *Mémoire* qui lui a été présenté par la société royale de médecine, le nombre des professeurs qui dans les grandes écoles doivent désormais enseigner cette science est porté à dix. Göttingue et Edimbourg n'en comptent que sept. En supposant que l'on voulut se borner à ce nombre, le premier enseigneroit la *Zoologie* et la *Botanique*; le second, la *Minéralogie* et la *Chymie*; le troisième, l'*Anatomie*, la *Physiologie* et la *Chirurgie*; le quatrième, la *Pathologie générale* et la *Matière médicale*; le cinquième, la *Pathologie spéciale* et la *Médecine*

clinique ; le sixième, l'*Accouchement* ; le septième, l'*Histoire de la Médecine* et la *Médecine légale.* Tous ces arrangemens au reste ne sont point invariables, et beaucoup de circonstances peuvent les faire changer sans inconvénient. La liaison de la chaire de pratique avec la direction de l'hôpital ou les leçons de clinique est la seule qui ne puisse absolument pas être rompue; mais toutes les autres réunions ne sont pas aussi essentielles, et c'est ainsi que la Physiologie tient à l'Anatomie, mais on pourroit aussi la joindre à la Pathologie, puisqu'il n'y a rien de plus naturel, que d'indiquer les dérangemens des fonctions animales, après les avoir fait connoître dans leur état de santé.

On voit de même que l'Histoire naturelle, la Botanique, la Chymie n'appartiennent point d'une manière exclusive à la Médecine, et pourroient être rangées à d'aussi justes titres sous la classe des sciences philosophiques et naturelles. La connoissance de la nature est une des sciences fondamentales dans tout établissement d'instruction publique. Elle est faite pour intéresser en général tous les hommes quel que soit d'ailleurs leur état et leur profession. La Botanique ne s'occupe que des principes de la connoissance des plantes et est très mal-à-propos considérée comme une partie de la Médecine. La Chymie devroit faire naturellement partie de la Physique; ce n'est pas seulement le médecin, mais aussi un grand nombre d'artistes qui doivent en avoir quelque connoissance. Mais en rangeant même ces sciences sous la classe de Philosophie, il faudroit néanmoins conserver pour la Médecine le même nombre de professeurs. Il est à souhaiter pour l'avantage de la science que le professeur en Médecine allie autant qu'il est possible la

théorie avec la pratique ; il ne peut vaquer à celle-ci s'il est surchargé d'un trop grand nombre de leçons. On pourroit alors distribuer les chaires de la manière suivante : 1°. *Anatomie et Physiologie.* 2°. *Pathologie générale.* 3°. *Matière médicale et le formulaire* 4°. *Pathologie spéciale.* 5°. *Chirurgie.* 6°. *Accouchement.* 7°. *Histoire de la Médecine et Médecine légale.*

1. *Zoologie et Botanique.*

Il semble qu'on a cru longtems que le médecin pouvoit se passer de cette partie de l'Histoire naturelle comprise sous le nom de Zoologie, qu'elle n'étoit tout au plus que l'objet d'une stérile curiosité et qu'il devoit se borner à connoître les vertus salutaires, que renferment les productions du règne végétal et minéral. On est revenu de cette erreur. On a senti combien la connoissance de toute l'économie animale offroit au médecin des résultats intéressans, combien elle étoit capable de l'éclairer dans ses autres études, de lui faire découvrir dans les loix éternelles que poursuit la nature de nouveaux rapports, combien elle venoit au secours de tant de sciences qui doivent être l'objet de ses méditations continuelles, combien en général sa connoissance de l'homme physique seroit imparfaite et tronquée s'il ne connoissoit en même tems l'économie des autres créatures qui sur l'échelle des êtres sont placées de lui à des distances différentes. Nous ne savons pas trop pourquoi dans le rapport fait à l'Assemblée nationale l'histoire naturelle a été réservée exclusivement à l'institut national, tandis que la connoissance de la nature devroit être une des sciences fondamentales dans tout établissement d'instruction publique, que

déjà dans les basses écoles il faudroit en traiter quelques parties. La Jeunesse est curieuse. Elle retient facilement des traits historiques, tout ce qui frappe vivement ses sens ou son imagination. Quelques chapitres d'histoire naturelle serviront à égayer la sècheresse des leçons et elle y trouvera plus de plaisir que dans les vocabulaires et les grammaires qu'elle est forcée continuellement d'avoir entre les mains.

Le professeur de Botanique doit faire la démonstration des plantes ; il doit inspecter le jardin et avoir soin pour qu'il soit continuellement enrichi par l'acquisition des nouvelles espèces ; il doit conduire les élèves à la recherche des plantes des environs et les transplanter dans le jardin, faire des expériences sur la Physique des arbres, et ainsi du reste.

2. *Minéralogie et Chymie. Pharmacie. Formulaire.*

Nous avons séparé la Minéralogie du reste de l'histoire naturelle, parcequ'elle est liée intimément avec la Chymie ; qu'il est impossible d'être bon Chymiste sans être en même tems bon Minéralogiste. La Chymie est devenue en quelque sorte la science du jour. Elle a changé en même tems totalement de face et a peut-être plus que toute autre science reculé ses limites. Ses opérations se sont liées si étroitement avec celles de la Physique expérimentale, que sans un assortiment coûteux d'instrumens de Physique, il n'y a plus moyen d'y travailler d'une manière, qui puisse attirer les regards d'un public éclairé. La Chymie générale et fondamentale devroit constituer aujourd'hui une partie séparée, et son enseignement devroit être délégué au professeur de Physique.

Elle n'appartient pas plus à la Médecine, que la chaire d'Histoire n'appartient à la faculté de Théologie ou de Droit, parceque nous avons une Histoire Ecclésiastique et une Histoire de la Jurisprudence. Elle fait uniquement partie de la Physique expérimentale et doit être regardée comme une science préparatoire à la Chymie médicinale. Dans celle-ci le professeur doit surtout s'attacher à faire connoître tout ce que l'on a de bonnes analyses des parties animales ; il doit insister bien plus sur les préparations des médicamens d'usage, que sur celles qui sont étrangères à la Médecine ; il doit indiquer tous les moyens de connoître les sophistications des remèdes chymiques, enseigner à analyser autant qu'il est possible les remèdes inconnus.

A ces leçons de Chymie le professeur joindra des leçons et des principes de Pharmacie, autant qu'ils peuvent intéresser le Médecin. Ils serviront de supplément à ce qui ne peut-être expliqué dans toute son étendue dans le cours de Matière médicale. Pour entrer sur cet objet dans de plus grands détails, il s'attachera à expliquer une des meilleures Pharmacopées, et exercera ses élèves dans l'art d'écrire des formulaires.

Cette partie négligée jusqu'ici en France, a été cultivée avec soin par les savans étrangers. Ce n'est pas assez que l'élève connoisse les remèdes en général, et qu'il ait étudié les loix d'après lesquelles les corps sont composés ; il faut aussi qu'il apprenne à faire le mélange des remèdes, et qu'il sache s'accommoder aux différens goûts ou même aux caprice des malades. En donnant l'explication d'une pharmacopée usitée dans un pays, il faudroit s'attacher en

même tems à la comparer avec celles qui sont adoptées chez l'étranger. Ce sera un moyen de guider le Médecin dans ses lectures et de lui faciliter l'application des observations exotiques. On n'a que trop souvent mal-compris et tenté mal-à-propos de se regler sur des ordonnances usitées dans tel ou tel pays faute d'en bien connoître le formulaire.

3. *Anatomie. Physiologie. Chirurgie.*

L'Enseignement de l'Anatomie suppose non seulement un habile professeur et assez de cadavres, puisqu'il n'y a rien de plus rebutant que de travailler sur des cadavres pourris, qui d'ailleurs ne donnent plus une idée exacte des parties; mais aussi un prosecteur, qui doit être, si non grand Anatomiste, du moins un Anatomiste exact et soigneux. Si les parties ne sont pas présentées dans leur vraie situation, bien détachées de tout ce qui les entoure, on ne s'en fait aucune idée juste, et tout cela dépend de l'addresse du dernier. Le professeur doit sans doute disséquer très-bien lui-même, il doit souvent mettre la main à l'œuvre, mais on ne peut point le charger de cette partie. Le prosecteur doit être à ses ordres, il doit faire les dissections pour le cours du professeur, et les préparats pour le cabinet anatomique et diriger les jeunes gens qui veulent disséquer eux-mêmes. Tout doit être subordonné au plus grand bien des étudians, et chacun doit y concourir dans sa partie.

Si l'Anatomie sépare avec son fer aigu et dévoile tous les ressorts dont l'assemblage forme le chef-d'œuvre de la nature; la Physiologie présente ces mêmes ressorts, animés par le souffle de la vie, doués non seulement d'une vie particulière et isolée, mais

contribuant, par le concours de leurs actions réunies et subordonnées, à la vie générale, à la pensée et au sentiment. Ce n'est pas seulement au médecin, c'est en même tems au philosophe que la Physiologie offre ses découvertes et ses lumières, pour le guider dans ses recherches sur la nature de l'homme, pour le conduire aux causes de tant de phénomènes que lui offre cet être moral et intellectuel.

La Chirurgie exigera l'instruction la plus soignée. Elle peut être réduite à des principes aisés et sûrs. C'est ici surtout qu'il faut allier d'abord la théorie avec la pratique. La Théorie embrassera toutes les maladies chirurgicales, en y comprenant celles des yeux, des dents, de même que les maladies vénériennes qu'on en a très-souvent séparées.

Le cours des opérations chirurgicales doit non-seulement démontrer toutes les opérations possibles, toutes les variétés dans la façon de les exécuter; il doit indiquer aussi dans quels cas l'une doit être préférée a l'autre, corriger celles qui sont susceptibles de réforme, faire connoître les meilleurs instrumens en donner une histoire raisonnée, et indiquer les moyens de les perfectionner.

Un cours particulier de bandages est également nécessaire, pour que les éléves aient occasion de s'y exercer. Le professeur de Chirurgie doit toujours être attaché à un hôpital pour donner les leçons cliniques d'une manière semblables à celles qui regardent les malades internes.

4. *Pathologie Générale* et *Matière Médicale.*

La Pathologie peint les dérangemens auxquels les ressorts de la machine humaine sont exposés. Chaque

Organe du même individu n'a qu'une manière d'être dans l'état de santé, il peut s'éloigner en mille et mille manière de ce point heureux. Les causes morales et physiques agissent tour à tour pour y porter le désordre. Il faudra donc indiquer tous les dérangemens dont ils sont susceptibles. Les maladies d'ailleurs qui affligent l'homme considérées sous tous les rapports, présentent tant d'objets et exigent une attention si multipliée, qu'il ne seroit guères possible de les embrasser toutes à la fois et de donner là dessus aux jeunes élèves des notions lumineuses, sans leur avoir communiqué des connoissances préalables sur les affections simples. On voit bien que la *Sémeiotique* ou la science des signes qui doit conduire, par l'examen et la combinaison des phénomènes extérieurs, à la découverte des changemens enfoncées dans la profondeur des organes, et de leur siége caché, fera une partie de ce cours de Pathologie générale.

Mais ce n'est pas assez de connoître les maladies il faut aussi connoître les moyens de les guérir. C'est là l'objet de la matière médicale et de la *Thérapeutique*. On ne peut séparer ces deux sciences, sans nuire à l'enseignement. Si l'on veut épargner aux élèves le désagrément d'entendre des repétitions inutiles et fastidieuses, il faut n'en faire qu'un seul cours, et aprés avoir traité d'une classe de remèdes en venir ensuite aux différens remèdes particuliers, qui appartiennent à cette classe; c'est à dire, expliquer la matière médicale proprement dite. Par cette réunion on rend cette doctrine beaucoup plus claire, beaucoup plus méthodique et par là même beaucoup plus facile. Cette science est sans doute une des plus importantes. Si les étudians ne sont pas familiarisés avec les principes de la Thérapeutique et n'ont pas

une excellente matière médicale dans la tête, ils seront toujours flottans et embarrassés, ils s'en ressentiront toute leur vie, et leurs malades n'en seront que trop souvent les victimes.

Quoique la science des remèdes et de leurs vertus soit liée intimément avec l'histoire naturelle et en suppose la parfaite connoissance, elle ne doit pas être confondue avec elle, ni être enseignée par le même professeur. Celui d'Histoire naturelle peut ne pas être médecin, celui au contraire de Matière médicale doit l'être absolument.

On peut joindre à ces cours des leçons *d'Hygiène* et de *Diététique*, ou des leçons sur l'art de conserver la santé; y suivre l'homme de l'un et de l'autre sexe, dans tous les âges, dans tous les états, dans tous les climats, montrer comment tour à tour le sol, l'air, les alimens, les passions, les affaires, les plaisirs contribuent à altérer et à corrompre l'organisation la plus heureuse et rongent insensiblement le germe de la vie, comment il faut seconder de nouveau la nature dans les efforts qu'elle fait pour réparer des forces perdues, et quel est le régime qu'il faut observer dans les différentes circonstances.

Cette chaire pourra être regardée comme constituant le centre de toute la Médecine. Elle demande un homme dans lequel l'érudition, le jugement et l'expérience viennent à l'envi se réunir.

5. *Pathologie spéciale. Clinique.*

La Pathologie spéciale explique en détail toutes les maladies intérieures, travail étendu qui exige deux sémestres

semestres complets de leçons données et fréquentées avec la plus grande assiduité. A proprement parler, il est tout autant de maladies différentes qu'il est d'individus qui souffrent. Aucune des maladies particulières ne ressemble ordinairement aux déscriptions générales. Il est donc nécessaire d'y joindre l'histoire des variétés les plus fréquentes, les symptômes extraordinaires, les espèces qui demandent un traitement différent. Le professeur doit être riche en observations que son expérience journalière continue de lui fournir; il doit accoutumer de bonne heure ses élèves à s'éloigner de la routine, qui ne raisonne point et dans laquelle vieillissent tant de praticiens.

Mais ce n'est pas assez de la Théorie. Pour apprendre la Médecine pratique il faut voir les malades. Un jeune Médecin, qui n'a lu qu'une déscription d'une maladie et l'indication générale des remèdes, est ordinairement, lors même qu'il la reconnoît, bien embarrassé de la traiter. Il faut donc lui présenter la maladie sous autant de ses variétés qu'il est possible, et le conduire comme par la main dans l'administration des secours. C'est là l'objet des leçons cliniques, qui exigent dans l'hôpital une salle particulière. C'est là que les étudians sous l'inspection du professeur feront leurs premiers essais dans l'art de guérir. Il s'approcheront des malades avec une certaine décence. Ils les examineront avec cette bonté et cette douceur qui est si consolante pour de pauvres infortunés; ils s'exerceront dans l'art de les questionner, pour se procurer sur la cause du mal toutes les connoissances qu'il sera possible d'acquérir; ils nommeront ensuite la maladie, ils en indiqueront les

causes, ils la suivront de jour en jour, ils en composeront l'histoire, ils détermineront le régime. Souvent le professeur ne sera que spectateur; souvent il suppléera à l'inexpérience de ses élèves et tâchera de completter leurs idées, et de rectifier leurs jugemens.

6. *Accouchement.*

Il faut encore destiner à la partie de l'accouchement une salle particulière de l'hôpital. Le professeur appellé à l'enseignement de cette science aura deux genres de leçons à donner. Dans le premiers cours il en exposera la théorie, il fera connoître les instrumens, leur usage, les différentes méthodes, et les élèves apprendront sur le mannequin à faire toutes les opérations manuelles. Il faudroit bien destiner un cours particulier aux sages-femmes, qu'il seroit indécent de faire fréquenter avec les étudians les mêmes écoles, et dont l'instruction ne peut et ne doit pas s'étendre sur tous les objets dont la connoissance est nécessaire à ceux-ci. Le second cours traitera des maladies propres au sexe dans l'état de virginité et de grossesse, où il faudra exposer en même tems, le régime et la conduite médicinale des accouchées et des nouveaux nés durant les premiers jours de leur vie. Le professeur fera dans sa salle clinique des visites regulières; il assistera à tous les accouchemens laborieux, où il mettra lui-même la main à l'œuvre en présence des élèves et des sages-femmes apprentifs.

7. *Histoire de la Médecine.*

8. *Médecine Légale et Civile.*

Tout savant doit connoître sans doute l'histoire

de la science à laquelle il s'est voué, et il lui seroit honteux de l'ignorer. Ce n'est donc point la Médecine seule qui puisse solliciter à cet égard une chaire particulière. L'histoire de la science que les élèves vont désormais professer devroit achever leur éducation littéraire. Elle leur ouvre un vaste champ d'idées, de lumières, de connoissances, qui pourront devenir l'objet de leurs méditations ultérieures. Dans une telle histoire il faut s'attacher surtout à comparer l'état d'une science dans ses principales époques, à en montrer les gradations, les progrès, à tracer un tableau vif et animé des erreurs et des vérités, qui répandirent tour à tour sur les hommes leurs lumières et leurs ténèbres. Il faut bien se garder d'entrer dans des minuties et de fatiguer ses auditeurs avec une érudition inutile et pédantesque. Il faut laisser dormir tranquillement dans la poussière des bibliothèques les noms et les écrits de tant d'auteurs oubliés, éviter avec soin une nomenclature stérile, pour fixer d'autant plus l'attention et l'intérêt sur ceux qui, soit par leurs découvertes, soit par leurs ouvrages, ont mérité glorieusement du genre humain; dont les noms sont dignes d'être inscrits dans les fastes du tems, et d'être recommandés à l'amour de la postérité. C'est surtout au Médecin que l'histoire de sa science pourra devenir en mille et mille manières profitable. Elle l'enrichira d'un grand nombre de découvertes utiles; là où des cas compliqués et épineux viennent à se présenter, elle lui fera trouver des ressources, cachées pour toujours au commun des praticiens. Il importe d'ailleurs très-souvent au praticien même de connoître des opinions et des systèmes dont la fausseté est démontrée depuis long-tems. Ce ne sont pas seulement

des erreurs, ce sont aussi des vérités qui ont été transmises à la postérité par l'auteur d'un système abandonné. C'est ainsi qu'on a quitté les hypothèses de BOERHAVE, de STAHL; mais les découvertes de ces deux grands hommes sont toujours citées encore. Or pour ne pas en faire une application erronnée, pour ne point les prendre dans un sens contraire, il est nécessaire sans doute de connoître l'enchaînement et la liaison dans laquelle elles se trouvent avec les autres idées de leurs auteurs. L'Histoire de la Médecine n'est donc pas un simple objet de curiosité littéraire, utile uniquement au Savant de cabinet, mais elle offre des lumières également nécessaires à celui qui est appellé au lit des malades. Ajoutons qu'elle est surtout d'une grande ressource pour l'intelligence des maladies rares souvent éteintes dans un pays, mais qui exerçoient autrefois les plus terribles ravages. L'ouvrage de Mr HÆNSLER sur la lèpre du moyen âge en est une preuve nouvelle et convaincante.

La Médecine Civile n'est que l'application des règles de l'Hygiène aux besoins de la société en général. C'est l'Hygiène du public. Elle veille à la santé de tous les individus de la société, et s'attache surtout à éloigner les causes qui pourroient la détruire. C'est ainsi que la Médecine Civile a fait éloigner les cimetières des villes et des églises. Quoique, à proprement parler, elle ne fasse point une science, et qu'on ne puisse la regarder que comme une application des principes de l'Hygiène, il est néanmoins nécessaire de ne point abandonner en quelque sorte au hazard les lumières et les connoissances, qui à cet égard doivent être familières au Médecin,

mais d'en faire le sujet d'une instruction particulière.

La Médecine légale fait une étude non moins essentielle. Non seulement le Médecin doit pouvoir donner son avis sur tout ce qui regarde le vaste détail de la santé publique, comme hôpitaux, maisons des orphelins, des enfans trouvés, maladies épidémiques, inspection des drogues, ustensiles dangereux et ainsi du reste; il se présente encore des cas, tels que le meurtre, des plaies éventuelles, des accouchemens secrets ou la justice doit l'appeller et recueillir son sentiment avant de prononcer ses arrêts. Ce sont là des connoissances de la plus grande importance, qui dans les autres leçons que fréquentent les étudians, ne peuvent tout au plus qu'être effleurées, et qui par conséquent sollicitent un cours particulier.

VIII.

De l'Éducation des Chirurgiens.

La Chirurgie est la sœur de la Médecine. Jamais elles n'auroient du être séparées. Le Chirurgien doit être également guidé par une théorie éclairée, et ne pas exercer uniquement ses fonctions d'après une routine aveugle. Il ne doit ignorer aucune des sciences qui forment le Médecin, parce que les maladies chirurgicales sont reconnues par les mêmes principes de pathologie, et guéries par la même thérapeutique que les maladies internes. Les étudians en Chirurgie devroient donc suivre les mêmes cours que les éléves en Médecine, faire

les mêmes études préliminaires et préparatoires. Le même homme, il est vrai, ne pourra pas exceller à la fois dans la pratique de la Médecine et de la Chirurgie ; mais il ne s'ensuit pas delà que l'instruction du Chirurgien doive être moins complette que celle du Médecin. Les principaux cours de Médecine sont également les bases de la Chirurgie théoretique et pratique. Le Médecin et le Chirurgien sont les enfans d'une même famille ; qu'ils courent donc aussi la même carrière. La réunion de l'instruction amenera l'avantage précieux de détruire entre eux toute espèce de dissention. Plus ils sentiront la connexion intime qui se trouve entre les différentes branches de leur science ; plus ils verront quelles sont les connoissances variées qu'il faut également à l'un et à l'autre : plus aussi ils apprendront à s'estimer réciproquement, et ces ridicules jalousies qui les déshonoroient autrefois, viendront toujours davantage à cesser. Chemin faisant chaque individu reconnoîtra mieux ses propres dispositions, et embrassera la partie pour laquelle il croira avoir le talent le plus marqué, le goût le plus decidé. L'instruction qui se donne aux hôpitaux militaires, n'y est ordinairement traitée que comme un accessoire; Elle n'est rien moins que complette ; elle ne peut donc point achever l'éducation du Chirurgien. Souvent les élèves de ces hôpitaux après quelques années de service viennent se présenter à une université pour y obtenir le grade de Docteur, et sont néanmoins, à la routine près, destitués de toutes les connoissances requises.

Comme l'état du Chirurgien exige de suivre surtout les opérations manuelles en tout genre, il

devroit constamment fréquenter les cours d'anatomie, y disséquer lui-même, puisque rien ne prépare mieux aux opérations de toute espèce que l'habitude perpétuelle de manier le scalpel, et après avoir achevé sa carrière académique, être attaché à un hôpital au moins pendant l'espace d'un an. Il pourroit d'ailleurs atteindre le même but, si pendant la durée de ses études il se trouvoit en pension chez un maître habile.

Nous nous appercevons fort bien qu'il ne sera guères possible de donner à tous les Chirurgiens une éducation, à l'aide de laquelle on puisse les ranger à juste titre dans la classe des gens de lettres. Les campagnes sollicitent également des secours; mais elles ne promettent point des avantages, que le mérite a le droit d'attendre et d'exiger : elles semblent n'offrir au talent qu'un sol stérile et ingrat, et il ne sera que rarement tenté de s'y transplanter.

Il seroit donc nécessaire de projetter un genre d'instruction particulière pour les Chirurgiens de la campagne. Les cas fâcheux et épineux y sont plus rares. Il ne leur faudra aucune des connoissances dont l'utilité n'est pas immédiate, mais uniquement une science usuelle.

A Strasbourg l'éducation des Chirurgiens n'a pas toujours été jusqu'ici, ce qu'elle devoit et ce qu'elle pouvoit être. Leurs anciens statuts n'exigeoient point qu'ils fussent lettrés; ils sembloient plutôt les ravaler à l'état des autres métiers. Les jeunes gens, après avoir fait leur apprentissage chez un maître en chirurgie, après avoir servi pendant plusieurs années dans la qualité de garçons,

et après avoir gagné enfin la maîtrise, étoient obligés encore, s'ils vouloient exercer leur art, d'acheter un droit ou une espèce de privilège. C'étoit en vertu de ce droit qu'ils tenoient boutique; ils allioient le métier du barbier à l'art du Chirurgien et de l'Opérateur. A leur mort les héritiers vendoient ce droit à leur tour, ou la veuve continuoit avec quelques aides ou garçons. Les jeunes gens attachés à ces sortes de pensionnats, fréquentoient en même tems les cours de médecine. L'Allemagne en a fourni jusqu'ici un nombre très-considérable. Tandis que l'université leur offre les moyens d'apprendre, ceux-là leur donnent les moyens de subsister. Il en est d'autres cependant qui ne sont point attachés à un maître en chirurgie, et qui font leur études comme les élèves en médecine. Le mal est, qu'ils nourrissent presque tous le préjugé, qu'il ne faut au Chirurgien que des connoissances superficielles en médecine, que presque tous n'ont fait aucunes études préliminaires, qu'ils s'imaginent pouvoir apprendre en deux ans, où il en faut quatre ou cinq; que dans la carrière qu'ils parcourent, ils n'observent ni ordre, ni règle, ni méthode, qu'ils fréquentent trop de cours à la fois, de sorte qu'il leur est impossible de bien digérer tout ce qu'ils se hâtent d'apprendre.

I X.

Des Établissemens nécessaires aux Écoles de Médecine.

Il n'y a aucune science dont l'instruction demande tant d'établissemens publics que celle de

la Médecine. L'Anatomiste a besoin d'un amphithéatre, le Chymiste d'un laboratoire, le Botaniste d'un jardin, l'Histoire naturelle exige un cabinet; la Pathologie, la Chirurgie, l'Accouchement ne sauroient être enseignés, sans qu'on destine en même tems à leurs leçons des salles cliniques. Il est à souhaiter que les professeurs d'Anatomie, de Botanique, d'Histoire naturelle, d'Accouchement soient logés près de l'endroit même où ils donnent leurs leçons, parce qu'ils doivent inspecter continuellement leurs salles, leur jardin, leurs cabinets; et que ces différens bâtimens se trouvent dans les environs de l'hôpital auquels ils seront attachés. Abandonner tout cela au hazard, ce seroit nuire au progrès de l'art, mettre des entraves à la science, fatiguer inutilement les professeurs par des allées et des venues, et leur causer une perte de tems continuelle: confier au contraire ces salles, ces cabinets à la vigilance et à l'inspection des élèves, d'après les propositions faites par la Société Royale de Médecine, ce seroit en vouloir en peu de tems, comme l'expérience doit assez le prouver, la ruine, le dépècement et la dégradation. Il faudra bien aussi que le professeur de Chymie ait un logement stable, puisqu'il se trouveroit dans un très-grand embarras, si avec l'attirail qu'exige son art, ils se voyoit forcé de démenager de tems en tems, et de promener par la ville son laboratoire ambulant. On s'imagine souvent que rien n'est plus aisé que de mettre dans une cuisine un four portatif pour y faire ses expériences: mais au moins ne peut-il pas être question alors de la cuisine de ménage. On ne peut exiger sérieusement qu'on y doive manier des substances nuisibles et dangereuses; et où trouver toujours une maison

dans laquelle outre la cuisine ordinaire, qui est indispensable, on puisse encore placer un foyer destiné aux opérations chymiques?

Il y a sur tous ces objets des considérations générales à faire : il en est d'autres qui tiennent beaucoup au local de chaque endroit, et qui dans les plans à proposer nécessitent des modifications différentes. Dès qu'il est question d'un établissement, soit qu'on veuille le créer, soit qu'on veuille le porter à un plus haut degré de perfection et le vivifier davantage; il doit être question en même tems du lieu où il existe, ou qui est le plus favorable à l'y former. Les idées générales deviennent de nouveau en les appliquant des idées individuelles. On nous permettra donc, en proposant les unes, d'y mêler également les autres, et d'avoir surtout égard à ce qui regarde en particulier l'École de Médecine établie à Strasbourg.

L'Histoire naturelle n'a joui jusqu'ici à Strasbourg d'aucun encouragement. Point de chaire particulière qui lui ait été destinée : point de cabinet à la formation duquel le Magistrat ou la Commune aient jamais été tentés de concourir. Cette science néanmoins a été enseignée, et ce cabinet a été formé uniquement aux frais du possesseur. Il a sacrifié à l'amour de la science la plus grande partie de sa fortune. Nous osons assurer hardiment que ce cabinet offre une des collections les plus belles, les plus complettes, les plus entendues, les plus méthodiques et scientifiques; et nous en appellons sur cet objet au témoignage de tous les connoisseurs et de tous les voyageurs instruits. Ne seroit-il pas triste, ne seroit-il pas honteux pour une ville faite sous tous

les rapports à renfermer dans son sein un grand établissement littéraire, que par la suite du tems une collection aussi riche et précieuse, fruit de trente années de peines, de soins, de travaux infatigables vînt à se distraire, et qu'elle ne fût plus rien pour l'utilité publique et le progrès de la science ?

Un Cabinet d'Histoire naturelle une fois établi, il faut des fonds pour le rafraîchir et l'augmenter, et pour faire, si une occasion favorable se présente, des acquisitions extraordinaires. Les doubles et les échantillons moins parfaits, pourroient se distribuer successivement dans les écoles où l'on donnera seulement une notice genérale des différens règnes de la nature. Comme c'est surtout des productions du pays dont un Cabinet public doit offrir le plus riche et la plus complette collection, il faudroit recommander aux gens de campagne, bucherons, chasseurs, tailleurs de pièrre, d'apporter à leur curé contre de petites récompenses tout ce qu'ils trouvent d'extraordinaire. — Il faut d'ailleurs au cabinet des aides, pour préparer les pièces, pour les tenir proprement et en ordre.—Il seroit à désirer que l'on pût y joindre quelque petite ménagerie pour observer les mœurs et les instincts des petits animaux, comme étoit celle du célèbre Réaumur, ou la ménagerie marine de l'Abbé Dicquemare. Il n'est pas question ici d'assigner des fonds à des choses qui ne seroient pas exécutées, comme cela n'est arrivé que trop souvent; il s'agit seulement que les moyens et les ressources ne viennent pas à manquer, lorsque le goût et le génie du professeur le conduiront à des recherches ou à une suite d'observations particulières.

Le Jardin botanique a été successivement aggrandi ; il seroit à désirer néanmoins qu'il fût plus spacieux pour les arbres et pour les essais économiques. Tout ce qui regarde son économie intérieure, comme fumier, sable, paille, ustensiles, les journaliers qu'il falloit, n'a été entretenu jusqu'ici que des revenus casuels plus ou moins considérables selon le nombre des écoliers. Il est arrivé delà que cette manutention s'est trouvée de tems en tems dans une très-grande détresse. Un tel établissement ne peut véritablement prospérer que lorsque l'État lui-même s'empresse de lui offrir une main secourable. Il est absolument nécessaire que le Professeur de Botanique ait un collaborateur entendu. Sans un tel aide une grande partie de son tems sera perdu pour la science ; il sera absorbé par la récolte et l'arrangement des graines, la rédaction des catalogues, l'ensemencement et la transplantation, l'application des étiquettes et par d'autres travaux plus mécaniques que scientifiques, bien plus propres à abattre qu'à élever l'esprit, à le faire reculer dans sa carrière au lieu de l'y faire avancer. Les livres de Botanique comme ceux d'Histoire naturelle sont en grande partie précieux et rares. Comme le professeur doit les avoir continuellement sous la main et pouvoir s'en servir dans ses démonstrations, une Bibliothèque botanique devroit être attenante au jardin. Si le local le permet, on pourroit en séparer le jardin des simples à l'usage de la médecine, et en confier l'inspection au Professeur de Matière médicale. Il faudroit y joindre encore un Jardin économique, des pépinières, d'où l'on distribueroit aux gens de campagne de meilleures espèces d'arbres fruitiers, et trouver en même tems un emplacement pour la

Botanique forestale. Le jardinier doit être assez bien payé, pour qu'il ne soit pas dans la nécessité de s'occuper encore d'autre objets, et que le service qui exige ses premiers soins n'en souffre pas continuellement.

La Chymie sollicite également des secours publics. Il n'y a qu'un savant riche qui puisse s'en passer. Tel étoit à Strasbourg feu M[r] SPIELMANN, qui dans cette partie s'est acquis une juste célébrité. Il étoit en même tems possesseur d'une pharmacie. Il avoit beaucoup de monde à ses ordres; les matières premières nécessaires pour les expériences, les vases, les ustensiles se trouvoient chez lui en abondance. Les feux entretenus pour d'autres travaux pharmaceutiques pouvoient fréquemment servir en même tems aux expériences des cours; ce qui s'y préparoit, pouvoit être ensuite vendu et employé, et le nombre des élèves que les circonstances heureuses attiroient, fournissoit aux dépenses, qu'exigeoient les expériences de recherche et de pure curiosité. Les simples et les remèdes préparés se trouvoient toujours sous la main, et pouvoient être montrés en tout tems dans leur fraicheur et toute leur perfection. Il est arrivé delà qu'on n'a pas songé à faire le moindre établissement pour cette partie, et qu'on s'est accoutumé à regarder tout ce qu'exige la chaire de Chymie, comme devant être uniquement à la charge du professeur. Loin de multiplier les secours et de les proportionner aux besoins de la science qui alloit toujours en augmentant, et qui surtout aujourd'hui avance à pas de géant, on a même supprimé la place de collaborateur et d'aide, qui avoit été établie autrefois avec 1200 liv. d'ap-

pointemens. Il est impossible que la Chymie puisse se soutenir sans un établissement stable et permanent, sans un fonds d'ustensiles, d'instrumens et de préparations. L'instabilité du laboratoire doit nécessairement causer une stagnation dans l'enseignement de la science. Ce n'est point sur les tréteaux de Thespis qu'on doit s'attendre à un théatre bien monté et bien entretenu. Tout tombe, tout se dissout, tout cesse à la mort de celui qui sera chargé de cette partie; et son successeur, s'il ne jouit de quelque fortune, ne pourra se procurer que peu à peu les ustensiles et les autres objets qu'exige l'instruction qui lui est confiée. Il y a d'ailleurs dans la Chymie beaucoup de manuel; ce sont des appareils à arranger et à défaire, des vases à préparer, des substances à mêler, des solutions, des filtrations, des crystallisations, des précipitations à faire. Il faut donc nécessairement des aides. Tout cela demande un homme intelligent, exercé dans ces manipulations, qui puisse y vaquer de suite et sans interruption. Ce travail ainsi que le gouvernement du feu ne peut point être fait par le professeur lui-même, qui a des cours à donner, une correspondence à entretenir, des études, des occupations académiques à suivre. Il seroit aussi peu juste d'exiger que tout cela fût à sa charge, qu'il le seroit de vouloir que le professeur d'anatomie entretînt à ses frais un prosecteur et un valet. Tous ces entretiens continuent, tous ces frais sont les mêmes, indépendamment du nombre plus ou moins considérable des auditeurs. On pourroit dire, qu'il est des particuliers qui font des expériences de Chymie sans aides, sans appareil, sans un grand laboratoire. Nous en convenons volontiers; mais

qu'on nous permette de remarquer, que ces particuliers ne font ordinairement que des expériences isolées, qu'ils peuvent éviter celles qui sont dégoutantes ou coûteuses, qu'ils ne s'attachent dans leurs recherches qu'à tel ou tel objet. C'est pour eux un amusement et non un travail suivi, continué sans interruption, et qui doit présenter au sens tous les théorèmes de la science. Ils cueillent quelques fleurs dans un champ, et laissent aux Chymiste la peine de le moissonner. On pourroit en inférer tout aussi bien que le professeur de Physique n'a point besoin d'un cabinet complet, parce qu'il est des personnes qui sans ce secours font des expériences optiques et électriques.

Il seroit à désirer que la Pharmacie de l'hôpital fut attachée aux instituts publics en faveur de la médecine. C'est surtout la Matière médicale qui sollicite ce secours. On doit sentir combien l'instruction doit être incomplette, lorsque le professeur est obligé, ou de se contenter de quelques petits échantillons de chaque objet qu'il conserve chez lui, très sujets à diminuer, à s'altérer, à dépérir, ou de les faire chercher dans quelque pharmacie, qui ne voudra pas toujours lui confier toutes les préparations. Quelle différence, lorsqu'au contraire les élèves pourront inspecter tous les remèdes dans la pharmacie même, assister à leur préparation, en voir faire le mélange, observer les simples dans leur état de fraîcheur, puis séchés, épluchés, coupés, mêlés, et ainsi du reste. C'étoit là encore un des avantages que présentoit l'instruction de feu Mr SPIELMANN, qui sera perdu aussi long-tems qu'on n'aura pas trouvé les moyens de combiner une Pharmacie avec l'enseignement public de la

matière médicale. On ne peut point exiger du professeur de faire continuellement à ses propres frais l'acquisition de tous les remèdes qu'il doit montrer à ses élèves. — C'est dans la salle de démonstration qu'il faudroit étaler toutes les drogues usuelles, les différentes espèces de chacune, celles qui sont tombées en désuétude, celles-mêmes qui sont gatées, corrompues, falsifiées, pour mettre l'élève en état de discerner, à l'aide des comparaisons qu'il peut instituer, d'autant mieux les bonnes. Il faudroit y placer en même tems tous les remèdes rares, précieux et nouveaux, ceux qui ne se trouvent pas communément aux pharmacies, ou dont on se sert uniquement dans les autres pays. On conserveroit dans ce cabinet d'entre les préparations officinales, celles surtout qui sont usitées chez l'étranger: car à l'égard les autres, la pharmacie pourra journellement les fournir. On y auroit l'occasion de les voir et de les goûter dans tous les états de préparation et décomposition. Le jardin attenant devroit contenir les plantes usuelles, dont celles qui sont mises en usage toutes fraîches pourroient être cultivées en quantité suffisante à l'usage de l'hôpital.

Le Théatre anatomique doit être contigu à l'hôpital qui lui fournira les cadavres. La salle de démonstration devroit être bâtie en rotonde et éclairée d'en haut. C'est le meilleur moyen de renfermer dans un petit espace un grand nombre de spectateurs, ce qui est d'autant plus nécessaire que les élèves doivent pouvoir considérer aussi près qu'il est possible les parties que démontre le professeur. Le même enclos devroit encore contenir plusieurs autres pièces également nécessaires, telles qu'une

qu'une salle de dissection, une autre pour y placer un cabinet de préparations, deux cabinets pour le professeur et le prosecteur, une cuisine ayant un grand chaudron et quelques réchauds pour chauffer l'eau et les matières propres aux injections, un puits dont les tuyaux puissent distribuer l'eau à la cuisine et à la salle de dissection, un caveau enfin pour y placer les cadavres frais et pour y déposer ceux qui ont servi jusqu'au moment de la sépulture.

L'Amphithéatre Anatomique de Strasbourg a un cabinet de préparations. Ce sont les honoraires que payent les étudians pour le cours de démonstrations, qui fournissent aux frais de son entretien. Il renferme beaucoup de morceaux rares et instructifs. Mais il a servi jusqu'ici bien plus à contenter la curiosité des voyageurs, qu'il n'a été d'une véritable utilité à l'enseignement de la Science. De tels établissemens ne seront jamais que pour la montre, si le professeur ne demeure en quelque sorte au milieu d'eux. Il faut que les préparations, les livres, les instrumens se trouvent toujours sous sa main. Les unes ou les autres seroient insensiblement dégradés, s'il étoit obligé de les faire transporter continuellement du cabinet chez lui, ou de chez lui au cabinet.

Parmi ces établissemens publics indispensablement nécessaires à l'enseignement de la Médecine, il faut placer encore les Ecoles Cliniques. Il en faudroit de trois genres ; un Institut Clinique médical, chirurgical, et un autre pour l'accouchement. Dans une ville comme Strasbourg qui a un vaste hôpital, c'étoit de tous les établissemens le plus facile et le moins coûteux à faire. Les sollicitations de l'université furent à cet égard longtems infructueuses, pendant que les uni-

versités d'Allemagne se hâtèrent de les créer, et attirèrent par là une grande partie des écoliers qui aimoient autrefois à se rendre à Strasbourg. Ce n'est que depuis peu qu'on a établi une salle de Clinique Médicale. Celle d'Accouchement subsiste depuis longtems. Une grande ville a besoin de plusieurs accoucheurs, un seul suffit pour l'instruction publique; mais il doit s'élèver au-dessus du commun du reste des praticiens, il doit posséder son art d'une manière savante, et réunir encore d'autres connoissances, que celles qu'il faut pour aider une femme en travail. Par une fatalité singulière la chaire d'accouchement n'a point encore pu être réunie jusqu'ici aux autres écoles de l'université. Dans l'ancien régime, l'alternative de religion étoit observée à l'égard des places que donnoit le Magistrat. Au lieu de demander, est-ce un homme habile, instruit, savant; on commença d'abord à s'informer s'il étoit Catholique ou Protestant. Cette sublimité de raisonnement fut poussée si loin, que l'on s'avisa il y a une douzaine d'années de confier cette chaire vacante par la mort d'un instituteur protestant à un catholique qui ne savoit pas un mot d'allemand, sauf ensuite aux étudians qui de leur côté ne savoient pas le françois, car c'est l'Allemagne, la Suisse, le Nord qui en ont fourni le plus grand nombre, à l'entendre comme ils pourroient.

Il seroit à souhaiter que les professeurs de Pathologie, de Chirurgie et d'Accouchement fussent en même tems attachés à l'hôpital en qualité de Médecins, et qu'ils eussent une voix délibérative dans le conseil qui préside à son administration. Leurs soins ne doivent pas se borner seulement à préscrire les remèdes et le régime, ils doivent être regardés en quelque sorte comme les conseillers nés d'un pareil

établissement, et il est juste d'écouter leurs avis sur tout ce qui peut le faire prospérer. Il ne faudra à l'usage des leçons cliniques que des salles de douze lits environ. Un trop grand nombre de malades embarrasseroit l'instruction du professeur, distrairoit l'attention des élèves, et pour vouloir s'étendre sur trop d'objets à la fois, ils n'en retireroient dans le fonds aucun véritable profit. Ceux d'entre eux qui seront déjà plus avancés que les autres, pourront suivre également leur maître dans les autres salles, où ils verront davantage sa pratique et feront leurs observations particulières, sans qu'il ait besoin de leur donner là dessus des explications ultérieures. Ces établissemens de salles cliniques exigent en même tems une salle particulière destinée aux conférences. Il seroit incommode pour le professeur comme pour les élèves; il seroit fatiguant pour les malades, souvent même on leur causeroit des inquiétudes et on redoubleroit leurs maux, si leur lit étoit changé en quelque sorte dans une espèce de chaire, d'où le maître debiteroit à ses écoliers ses leçons.

Il faut à la Chirurgie une collection d'instrumens et de bandages. Dès qu'on veut se borner uniquement aux pièces utiles et nécessaires, elle pourroit être à la charge du professeur; mais il est intéressant et important à l'avantage de la science que l'élève connoisse aussi celles qui sont simplement curieuses. C'est du moins ici que l'état devroit en porter les frais. Il faudroit également à cette chaire, pour lui donner tout le lustre dont elle est susceptible, un cabinet de préparations qui concernent les maladies chirurgicales. Ces pièces sont communément conservées au cabinet d'Anatomie, où elles n'ont pas toute l'utilité qu'on est en droit d'en attendre. Il est vrai que les cadavres

affectés de ces maladies tombent d'abord entre les mains de l'anatomiste. Souvent le professeur de Chirurgie n'aura pas toujours la facilité et l'habitude de préparer la maladie de manière qu'elle puisse faire une pièce de cabinet. Mais dans ces sortes de cas, il faut avoir des ménagemens réciproques, ne s'occuper que de l'avancement de la science, et faire céder son intérêt particulier à celui du bien public. Ce que nous venons de dire à l'égard de la Chirurgie, peut s'appliquer de même à la chaire d'Accouchement.

A tous ces différens établissemens il faudroit joindre encore une *Ecole Vétérinaire* désirée depuis longtems. L'Anatomie comparée, les Sciences Economiques ont besoin des secours qu'elle peut à tout moment leur offrir. Les lumières qu'elle doit répandre, sont d'ailleurs si nécessaires au bien de la campagne, qu'on ne peut les rendre trop générales. Ce n'est donc point à la capitale seule qu'il faut réserver un semblable institut, puisque l'utilité commune veut qu'il soit multiplié, et que la nature même des choses semble l'exiger de l'aggréger aux différentes écoles de Médecine.

Une *Bibliothèque* enfin composée des ouvrages qui ont rapport à l'enseignement des sciences dont nous venons de parler, devra se trouver au milieu de ce nouveau Lycée des études médicinales. Elle offrira tour à tour ses secours aux élèves et aux professeurs. Elle sera surtout composée de tous ces ouvrages coûteux et précieux, qu'un homme de lettres avec sa fortune médiocre, c'est-à-dire, ordinaire n'est point capable d'acquérir. Il faut pouvoir la consulter à tout moment. Elle doit donc être rapprochée des lieux où se donnera l'instruction et que les écoliers iront fréquenter journellement.

L'*Administrateur* actuel des établissemens publics, qui ne connoit dans la place qui lui est confiée d'autre avantage que celui de faire le bien, a déjà présenté à la Municipalité un projet, tendant à réunir dans l'enceinte de l'hôpital et des bâtimens adjacens toutes les branches de l'instruction médicale. Les propriétés que la Commune possède dans le voisinage de l'hôpital offrent toutes les facilités et présentent les circonstances les plus favorables pour le réaliser. Le local offre un jardin vaste et bien exposé pour y transférer le jardin des plantes. Il existe déjà des serres, et une maison construite pour le jardinier. La réunion de ce jardin avec ceux de l'hôpital qui y sont contigus offrira un sol varié et des expositions diverses. Un filet d'eau courante qui baigne ses bords facilitera par les mécaniques les plus simples l'arrosement à toutes ses extrémités. L'Etablissement du jardin botanique en ce lieu, y appelle en même tems l'exposition du cabinet d'Histoire naturelle, et la Bibliothèque nécessaire à l'instruction médicale. Une Pharmacie fort-bien ordonnée offre ses secours à la Chymie; beaucoup de ses préparations ne seront point faites en pure perte et pourront être employées à l'usage de l'hôpital. L'Ecole Vétérinaire s'établira d'elle même dans les bâtimens spacieux du haras. Rien de plus facile que d'y établir un *Manège*, dont le manque a éloigné jusqu'ici un grand nombre d'étrangers et leur a fait préférer le séjour de Lausanne ou de Göttingue à celui de Strasbourg. Tout ce quartier de l'hôpital est éloigné du mouvement du commerce et du tumulte militaire. Il offre plusieurs habitations spacieuses, des loyers modiques, la promenade solitaire du rempart, la proximité de la porte pour sortir de la ville et dissiper le spléen hypocondriaque des gens de cabinet, celle de la rivière pour les exercices de natation.

Le calme, la tranquillité y ont établi de préférence leur séjour. Plus ces différens établissemens seront rapprochés les uns des autres, plus aussi les élèves pourront fréquenter les cours, sans perdre leur tems mal-a-propos en allées et venues continuelles. Les démonstrateurs ne seront plus obligés de traverser la ville et d'arriver à leurs écoles déjà tout fatigués ; ils pourront surveiller de près l'exécution des ordres qu'ils auront à donner. Placés dans leur cabinet, leur laboratoire, leur jardin ils seront en même tems chez eux, ils pourront donner à leurs recherches, à leurs expériences, plus d'étendue, plus de suite, plus de continuité. Chacun se trouvera au centre de la science qu'il doit enseigner, et son activité sera fixée au lieu même de ses observations.

Un tel établissement pour être conduit à sa perfection sollicite des secours publics. Il exige des frais: mais n'est-ce point gagner et faire une dépense véritablement utile, lorsqu'elle sert à attirer l'étranger, à augmenter le numéraire et à le faire réfluer sur toutes les classes des citoyens ? La richesse de l'état peut-elle exister autre part que dans le bien-être des individus qui le composent ? Eh quoi donc ? lorsqu'il est question de la science et des moyens de la faire fleurir davantage, ne seroit-il pas triste si l'on se voyoit réduit à se servir de pareils arguments ? Ce seroit sans doute faire honte à notre siècle et aux lumières d'une nation éclairée, si l'on pouvoit croire un instant qu'il fût nécessaire d'employer de pareils motifs pour appuyer des projets, que la raison seule et l'amour du plus grand bien, indépendamment de tous les avantages pécuniaires, doivent faire adopter.

X.

Humanités.

Belles-Lettres et Beaux-Arts.

Si l'on pouvoit distribuer toutes les sciences sous quatre genres différens, il n'y auroit rien à redire à cet usage antique qui jusqu'à présent s'est encore conservé dans les universités de les ranger sous autant de facultés. Cette classification prit son origine dans un tems, où l'on cultivoit encore fort peu de branches des connoissances humaines. Mais à mesure que leur sphère devint plus étendue, que l'on s'appliqua à tout ce qui étoit capable d'intéresser la curiosité et de fixer l'attention de l'homme, il devoit naître en même tems un nouvel ordre de choses, et cette ancienne distribution ne pouvoit manquer de présenter un grand nombre d'inconvéniens. Il auroit donc fallu multiplier les facultés, et partager entre elles l'enseignement des sciences d'une manière plus convenable. Cependant l'ancienne routine, la coutume qui n'est point la vérité, mais qui chez la plûpart des hommes en tient ordinairement la place, fut préférée, et l'on assigna à la classe de Philosophie toutes les sciences quelques hétérogènes qu'elles fussent, dès qu'on ne savoit les placer commodément ailleurs. Ce n'est donc pas seulement la Philosophie naturelle, morale et spéculative, mais aussi un grand nombre d'autres sciences qui n'appartiennent pas tant à la raison, qu'à la mémoire et à l'imagination, telles que la Poësie, l'Eloquence, la Philologie, que l'on obligea de se rassembler sous les bannières de la Faculté de Philosophie. Il est inutile de faire observer combien une telle classification est arbitraire. Il faut

donc adopter une autre division, et nous proposerions de ranger les sciences réservées par l'auteur du *Rapport* à l'Institut national et distribuées par lui sous deux grandes Sections, en cinq classes différentes. 1°. *Humanités, Belles-Lettres et Beaux-Arts.* 2°. *Histoire.* 3°. *Sciences mathématiques.* 4°. *Sciences naturelles.* 5°. *Philosophie.*

1. *Langues. Philologie.*

Quand on considère les progrès de l'esprit humain depuis les tems de la restauration des lettres, on voit qu'il a commencé par l'Érudition, qu'il a continué par les Belles-Lettres, et qu'il a fini par la Philosophie. A l'exception de l'Italien et de l'Espagnol tous les idiômes modernes étoient encore barbares et rustiques, et n'offroient aucun ouvrage qui pût être mis en comparaison avec ceux de l'antiquité, que l'imprimerie contribuoit à rendre de jour en jour plus communs. Il ne faut donc pas s'étonner si le grec et le latin furent généralement cultivés. On s'apperçut bientôt, que ce n'étoit que dans les anciens que l'on pouvoit puiser le goût et les principes des Sciences, des Arts, de la Philosophie, et qu'il falloit les regarder comme en étant les seuls dépositaires. On s'imagine souvent que ces premiers savans qui commencèrent à tirer de la poussière des cloîtres les beaux modèles de l'antiquité, n'étoient que de simples érudits, qui s'attachèrent uniquement à éplucher des syllabes, et qui ne contribuèrent en rien par leurs ouvrages à étendre le règne du goût et de la philosophie; mais si l'on vouloit se donner la peine de parcourir les écrits des ERASME, des LOUIS VIVÈS et de tant d'autres célèbres restaurateurs des lettres, on auroit lieu de se convaincre, que leur mérite ne

consiste pas seulement à écrire avec élégance dans une langue étrangère, et à y faire des phrases sonores et cadencées; mais qu'en étudiant les ouvrages des anciens ils surent en même tems y puiser les idées et les lumières à l'aide des quelles furent dissipées les ténèbres qui avoient depuis tant de siècles couvert l'occident.

Nous sommes bien éloignés de vouloir préconiser tous les savans en *us*, qui par la suite des tems s'attachèrent à cultiver le champ de la Critique et de la Philologie. Il y eut sans doute parmi eux plus d'un *Scriblérus*, et leurs noms pourroient enrichir considérablement la liste des pédants de tous les états et de toutes les professions; mais il seroit injuste d'en rejetter la faute sur ce genre d'érudition même et de le regarder désormais comme moins nécessaire ou même comme absolument inutile.

Il paroît en effet qu'on est aujourd'hui assez généralement prévenu contre l'étude du grec et du latin. On veut bien convenir que du tems du rétablissement des lettres, il fut bon, il fut même nécessaire de cultiver ces deux langues savantes, parceque ce n'étoit que par les lumières que les bons ouvrages écrits dans ces langues renfermoient, qu'on pouvoit sortir de l'ancienne barbarie. Mais maintenant dit-on, que le François et les autres langues vivantes de l'Europe nous fournissent un assez grand nombre de bons ouvrages dans tous les genres; depuis que toutes les productions du génie des anciens sont ou fondues dans nos livres et dans ceux des nations voisines, ou bien connues suffisamment par des traductions; depuis que nous avons en tout genre des modèles qui valent ou qui surpassent ceux de l'antiquité; ne seroit-il pas inutile, ne seroit-

il pas absurde et cruel d'user la jeunesse dans une étude stérile de mots et de lui inspirer le dégoût des bonnes choses, en la forçant de dévorer l'ennui d'un travail toujours pénible et souvent infructueux?

Nous convenons assez volontiers qu'il seroit ridicule de fatiguer les jeunes gens qui ne se destinent point à une profession littéraire avec l'étude du grec et du latin, et nous voyons que c'est encore un défaut dans l'éducation ordinaire des collèges ou des gymnases que l'enseignement de ces deux langues est mêlé indistinctement aux autres objets de l'instruction publique, qui sont également utiles et nécessaires aux différentes classes de la société. Mais nous croyons en même tems que sans la connoissance de ces deux langues on ne sauroit être un savant véritable et solide, que comme tel on doit être en état de puiser dans les sources mêmes de la science. Eh quoi donc? HOMÈRE et VIRGILE, SOPHOCLE et TÉRENCE, PINDARE et HORACE, DÉMOSTHÈNE et CICÉRON, THUCYDIDE et TITE-LIVE, PLATON, XENOPHON et tant d'auteurs immortels de l'antiquité auxquels nous devons en grande partie notre éducation morale et intellectuelle, les lumières qui nous éclairent, les arts qui embellissent notre vie; qui en fait de Science, de Philosophie, de Belles-Lettres, de Politique, de Législation ont été nos guides et nos modèles, sans lesquels nous serions encore plongés dans cette nuit profonde de l'ignorance qui enveloppoit nos barbares ancêtres; — quoi, les ouvrages originaux de tant d'illustres écrivains seroient désormais négligés entièrement et relégués de nouveau dans la poussière des bibliothèques? Ce sera uniquement dans les traductions que nous apprendrons à connoître les trésors renfermés dans leurs doctes écrits?

Mais enfin s'il est des traductions fidèles ou élégantes comme celles des LARCHER, des SACY, des OLIVET, des MONGAULT, toutes en général réunissent-elles les qualités qu'on est en droit d'en exiger? Une copie équivaut-elle jamais à l'original, et parceque nous avons des estampes, s'ensuit-il qu'il est inutile de fixer nos regards sur les tableaux? Rendent-elles, peuvent-elles rendre toujours cette chaleur, ce colorit, cette finesse, cette précision, cette élégance, cette harmonie, toutes ces beautés délicates, qui sont particulières au génie de chaque langue? Et après cela nous voudrions porter néanmoins un jugement sur le mérite de l'original et lui assigner le rang qu'il doit obtenir entre les ouvrages de l'art? Les Géorgiques de Mr. l'Abbé DELILLE doivent sans doute être regardées comme une des plus belles traductions poëtiques, et cependant l'auteur ne les mettra point à côté de Virgile. D'ailleurs tous les ouvrages de l'antiquité qui méritent d'être connus sont-ils traduits? Peut-on dire sérieusement que les meilleures traductions poëtiques, telles que l'Homère de POPE, le Virgile de DRYDEN, le Lucrèce de MARCHETTI dispensent entièrement de la lecture de l'original, qu'elles en représentent les traits et la physionomie avec la dernière fidélité ; leurs auteurs sans même le vouloir, sans s'en appercevoir eux-mêmes n'ont-ils pas prêté leur esprit et leur génie à leur écrivain original? Ne pourroit-on point regarder par la même raison l'étude des langues modernes comme inutile à tous ceux qui n'ont point à vivre et à converser avec les nations étrangères? Car enfin les bons ouvrages des Anglois, des Italiens, des Allemands seront ou peuvent être traduits également. En poursuivant ce raisonnement qui paroîtra admirable à la paresse et à l'ignorance, et en allant de

conséquence en conséquence, on réussiroit sans doute à circonscrire les études dans un cercle fort étroit; on pourroit prouver, qu'en se servant des traductions faites et en attendant tranquillement celles qui restent encore à faire, il suffit de se borner à la seule connoissance de sa langue maternelle ; à la fin on trouvera même inutile de lire et de fouiller les gros ouvrages qui y sont écrits, car pourquoi ne pourroit-on pas en faire des abrégés moins volumineux, et en tirant de nouveau la quintessence de ceux-ci, ne seroit-il pas possible de concentrer tout ce qui est véritablement utile et nécessaire à savoir dans quelques étrennes mignonnes ? Une telle entreprise conduite une fois à une heureuse fin, ne pourroit-on pas faire de nos bibliothèques ce qu'*Omar* fit de celle d'Alexandrie, et délivrer une fois pour tout le genre humain, de ce fatras de vieille érudition, sous laquelle, comme sous des fers pesans, le génie et le talent gémirent si longtems ?

Nous ne voulons point renouveller ici la dispute sur le savoir des anciens et des modernes, et encore moins la terminer. Nous ne croyons point que deux mille ans d'antiquité suffisent déjà pour fonder le mérite supérieur d'un ouvrage, et nous convenons volontiers que notre siècle a été illustré par un grand nombre d'écrivains qui peuvent aller de pair avec ceux de l'antiquité. Mais si le beau, le grand, le vrai, si la science, le goût, les lumières sont de tous les pays et de tous les siècles éclairés ; si ce n'est que par la réunion de leurs rayons dans un foyer commun que leur feu, leur éclat en devient d'autant plus vif, plus pénétrant ; si le perfectionnement des connoissances humaines, les progrès de l'entendement prennent en grande partie leur source dans cette érudition

variée et judicieuse qui sait enrichir l'esprit des idées des tems passés, des nations étrangères ou de celles dont le génie n'existe plus que dans les monumens qu'elles nous ont laissés; si par là les facultés intellectuelles, le goût, le jugement en acquièrent plus d'étendue; si les erreurs mêmes des autres peuvent nous conduire à de nouveaux résultats; s'il n'est point de spectacle plus intéressant et plus instructif que de voir les efforts qu'a fait l'esprit humain, les routes variées qu'il a prises, les chemins sur lesquels il s'est égaré pour arriver au temple de la vérité; que d'observer tous ses développemens successifs, son enfance, son âge mûr, sa décadence; l'influence qu'ont eu sur lui les siècles, les mœurs, le climat, le gouvernement, la religion: ne s'ensuivra-t-il pas de là, qu'il est essentiel que les études savantes soient conservées dans une nation éclairée? Ne sont-ce pas ces connoissances variées qui ont mené les hommes instruits à un scepticisme judicieux, et n'est-ce point avec les armes qu'il a fourni qu'on est parvenu à sapper les bases de tous ces édifices gothiques qui s'étoient élevés sur les débris de la belle antiquité?

L'orgueil de l'homme est encore plus grand que son ignorance, et ce qui manque à son savoir il le supplée par sa vanité. Il prend sa propre raison pour la règle certaine de la vérité, et quoiqu'il change de sentimens et d'opinions tous les ans, souvent même tous les jours, comme il change de vigueur et de traits de visage, il ne laisse pas de se figurer que ses raisonnemens présens sont toujours fort justes, fort solides et qu'il ne peut pas se tromper. Entre toutes les infirmités et les foiblesse auxquelles les hommes sont sujets dans tout le cours de leur vie, la seule consolation qui leur reste, c'est qu'en tout âge et en

toutes choses chacun s'imagine avoir raison. Un enfant de quinze ans est plus entendu que son père, et nous sommes plus sages, plus savans que les anciens qui nous ont servi de maîtres. Qui n'aimeroit à être savant à peu de frais? quoi de plus commode que de se persuader qu'il n'y a plus rien à apprendre chez les Grecs et les Romains, que nous pouvons nous dispenser d'employer nos veilles à lire et à méditer leurs ouvrages, que depuis long tems la langue vulgaire a su s'approprier leurs trésors et qu'un tel système doit paroître agréable à la paresse! Mais il n'y a que la légèreté et l'ignorance qui puissent se bercer dans de semblables illusions, et il ne faut pas s'étonner si ceux qui n'ont que des connoissances superficielles sont si prompts à faire le procès à la véritable érudition. Parceque leur horizon est borné et qu'ils ne voient pas plus loin eux-mêmes, ils se hâtent de conclurre qu'il n'y a plus rien à voir, et méprisant ce qu'ils ignorent, ils trouvent jusques dans les connoissances qui leur manquent de quoi repaître leur orgueil et leur vanité.

Comment pourroit-on s'imaginer sérieusement, que déjà les ouvrages des modernes suffisent pour nous familiariser avec l'esprit et le génie de tant d'hommes illustres de l'antiquité, avec la marche et le développement de leurs idées, la délicatesse de leur goût, la beauté et la grandeur de leurs conceptions? Nos écoles et nos académies obscurciront-elles jamais la gloire du Lycée et du Portique? Nos Poëtes, nos Philosophes, nos Historiens, nos Orateurs éclipseront-ils tellement le mérite de ceux qui leur ont servi de modèle qu'il est inutile que nous fixions sur eux dorénavant nos regards? Si un sol fertile nous fournit tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie,

devons-nous être pour cela même indifférens aux productions des régions étrangères? Toutes nos Sciences, toutes nos Théories ne tiennent-elles pas intimément aux découvertes, aux expériences, aux raisonnemens, aux règles, aux terminologies, aux définitions que nous avons adoptés et appris des anciens; et ne seroit-ce pas tronquer et mutiler le grand système des connoissances humaines, que d'en arracher d'une manière violente et arbitraire toutes ces parties nobles qui à mesure que le corps scientifique acquéroit plus de grandeur et d'étendue lui communiquèrent leur esprit vivifiant? Quoi? tant d'hommes justement célèbres ne nous seroient plus connus que par leurs noms, que par les descriptions plus ou moins fidèles qu'un écrivain moderne voudra bien encore nous en donner; et nous n'aurions plus aucun intérêt de les voir de près, de vivre, de converser avec eux dans leurs propres ouvrages, de réchauffer la froideur de notre génie de ce feu qui brûle encore dans leurs écrits immortels, d'entendre les paroles de sagesse qui coulent de leur bouche éloquente, de nous pénétrer de ce sentiment intime du grand, du vrai, du beau dont leurs écrits portent l'empreinte ineffaçable? Quoi donc? nous enverrons encore nos jeunes artistes dans l'ancienne capitale du monde, pour étudier les antiques et s'élèver par une contemplation réfléchie de ces ouvrages de l'art à la hauteur d'une perfection idéale; et nous voudrons en même tems que nos jeunes littérateurs négligent désormais les écrits qu'étudioient eux-mêmes les anciens artistes, et qui furent regardés dans tous les siècles et par toutes les nations éclairées comme les sources les plus pures du beau intellectuel?

Le latin a tenu jusqu'ici en quelque sorte lieu d'une langue universelle. Un grand nombre d'ouvrages

historiques et scientifiques ont été écrits dans tous les tems et dans tous les pays de l'Europe dans cet idiôme. Il est donc impossible que les gens de lettres puissent jamais se permettre de l'ignorer. La connoïssance en seroit encore indispensable, quand même tous les ouvrages classiques des Romains seroient traduits en langue vulgaire.

Nous croyons qu'il y a surtout deux causes, qui ont beaucoup contribué à faire déprécier l'étude du grec et du latin. Ce sont d'abord les pédans que ce genre d'érudition a enfanté en grand nombre. Le mépris qu'on a eu pour leurs personnes a réjailli sur la science même, et parcequ'ils n'avoient ni goût ni génie, on s'est imaginé que la nature de leurs études en étoit la cause principale. Cependant le Commentaire de HEYNÉ sur Virgile et les autres ouvrages de ce savant homme prouvent qu'on peut être versé dans la littérature ancienne, et n'avoir néanmoins rien de commun avec les *Mathanasius* des tems passés. Le *Voyage d'Anacharsis* n'est certainement pas l'ouvrage d'un pédant; et si déjà depuis le milieu du siècle dans lequel nous vivons on se fût avisé de condamner à l'oubli la littérature grecque et latine, la France auroit eu un livre classique de moins.

Mais c'est surtout la méthode dont on se sert pour enseigner aux jeunes gens le grec et le latin qui peut être regardée comme extrêmement defectueuse, et qui est la cause principale du dégoût que ce genre d'études leur donne. On n'a que trop souvent raison de dire qu'on use la jeunesse dans une étude stérile de mots, qu'on la force malgré elle de dévorer l'ennui d'un travail pénible, de marcher pendant des années entières à travers des épines sans rencontrer une seule fleur, qu'elle puisse cueillir.

On

On se persuade ordinairement que pour apprendre avec facilité les langues, il ne faut que de la mémoire; que cette faculté de l'ame est d'abord et comme d'elle-même active dans le premier âge, qu'elle ne peut être mieux occupée et exercée plus agréablement, que par une grammaire et un vocabulaire. Ces hypothèses qu'on a trouvé bon d'admettre et qui servent de base à l'éducation littéraire des collèges, nous paroissent absolument gratuites et démenties par l'expérience journalière. La mémoire observe dans les plus jeunes années une marche lente et tardive. Plus un peuple est encore dans l'état d'enfance, plus aussi chez lui cette faculté est nulle, ou du moins extrêmement foible et défectueuse. Elle ne commence à se fortifier que lorsque nous avons déjà acquis un certain nombre d'idées, que les nouvelles qui arrivent ne sont pas trop hétérogènes, et peuvent par conséquent s'associer aux autres avec une certaine facilité. Ce n'est pas d'ailleurs à l'aide de la mémoire seule qu'on apprend les langues. Il n'y a que les perroquets qui fassent leurs études d'une semblable manière. L'esprit et la pénétration de l'intelligence doivent également y coopérer. La première de ces facultés nous fait saisir des ressemblances, des analogies dans les objets qui paroissent être le plus éloignés les uns des autres; la seconde nous fait découvrir des différences là où tout semble se confondre, et où un œil commun ne reconnoit aucune diversité. Ce ne sont plus alors les mots seuls et isolés que nous nous bornons à considérer et à graver dans notre mémoire; mais d'un même coup d'œil nous embrassons leurs dérivations, leur généalogie, nous instituons des comparaisons, nous pressentons le

génie, les tournures qui sont particulières à une langue. Nous ne sommes plus des machines apprentives et mémoriantes qui n'ont d'autre ressort, pour être mises en jeu et pour être tenues dans un mouvement continuel, que la férule du maître; nous ne consumons plus des années entières à une étude stérile de mots qui ne peut inspirer que de l'ennui et du dégoût. A l'aide des idées dont nous avons su déjà nous enrichir, par ce besoin de connoître qui se fait sentir à l'ame avec plus de force et de vivacité, par cette facilité qu'elle a acquise par des idées antérieures à leur en associer de nouvelles, par l'apprentissage qu'elle a fait à considérer les objets dans l'ordre dans lequel ils viennent s'enchaîner les uns aux autres, ce ne sont plus des mots, des phrases détachées qui ne sont que des fragmens d'idées, et que la mémoire doit par là même rebuter; ce sont d'abord les choses mêmes, que ses lectures viendront lui offrir dans une langue étrangère, qui fixeront son attention. Un jeune homme y fera des progrès d'autant plus rapides, qu'à mesure qu'il avance, les pensées, les raisonnemens qu'il est déjà capable de saisir dans les auteurs qu'on lui met entre les mains, viennent le dédommager des peines que peuvent lui causer les épines grammaticales. L'expérience ne le prouve-t-elle pas assez que lorsqu'il est question d'apprendre une langue, il ne faut à l'âge un peu mûr que des semaines, là où le jeune écolier est obligé d'employer des années? Plus la faculté de l'esprit, et la pénétration de l'intelligence se sont développées, moins aussi ce genre d'études coûte de peine et de tems. *Thémistocle* exilé et forcé de chercher un asyle à la cour de Perse, apprit dans l'espace d'un an la langue du pays, et la

posséda dans un si haut degré de perfection qu'aucun Persan même ne l'y surpassa. Le force prodigieuse de sa mémoire n'étoit pas sans doute, comme QUINTILIEN semble le croire, la seule et principale cause d'un progrès si rapide. Dans l'âge encore tendre il n'auroit certainement pas appris si vite un idiôme qui différoit entièrement de celui de son pays, et ce furent ses autres facultés intellectuelles qui y contribuèrent également.

C'est avec la langue maternelle que devroient commencer les premières études. Les enfans la parlent; mais on se trompe si l'on s'imagine qu'en même tems ils l'entendent. Qu'on leur mette le livre le plus facile entre les mains, on se convaincra facilement qu'ils ne savent point encore saisir le sens, la suite et la liaison des pensées. En sera-t-il autrement d'une langue étrangère avec laquelle on viendra les tourmenter de bonne heure? N'est-il pas évident que toutes les vétilles grammaticales, toutes les phrases, toutes les formules, toutes les sentences avec lesquelles on a trouvé le moyen de les arrêter des années entières, n'auront dans le fond rien d'intelligible pour eux; qu'elles ne feront jamais jaillir dans leur tête une seule idée claire et distincte, et que toute cette instruction ne peut aboutir tout au plus qu'à en faire des marionnettes parlantes? Si l'on s'avisoit au contraire de former et de développer d'abord les facultés de leur entendement par des lectures conformes à leur âge, par des morceaux choisis et tirés des ouvrages écrits dans la langue maternelle; si par là ils commençoient à meubler peu à peu leur tête de toutes sortes d'idées, que par là même ils apprissent de meilleure heure à penser et à ré-

fléchir; il est bien sûr qu'en s'appliquant ensuite au latin, et en joignant d'abord à l'étude des règles principales la lecture d'un auteur facile, un tel travail leur paroîtra beaucoup moins pénible. Ils s'appercevront déjà que le chemin sur lequel ils marchent, quoiqu'il soit dans les commencemens un peu rude et désagréable, ne laissera pas de les conduire dans un pays plus riant et plus fertile; chaque jour ils auront lieu de remarquer les progrès qu'ils font, et c'est ce qui animera leurs efforts; ils auront du plaisir à trouver dans leurs auteurs des idées qui serviront à étendre et à completter celles qu'ils ont déjà su acquérir par leurs lectures antérieures; ils ne les liront et ne les interpréteront plus sans attention, sans réflexion, sans être encore capables de sentir aucune des beautés qu'ils renferment, comme c'est ordinairement le cas des jeunes écoliers; ils aimeront à apprendre, parce que ce ne sont plus des mots isolés qui ne disent rien ni à la raison, ni au sentiment, ni à l'imagination, mais des choses mêmes qui viennent tous les jours enrichir leur entendement; tandis que plus jeunes encore, réduits uniquement à s'occuper de règles, de sentences, de phrases ils ne peuvent guères former d'autre souhait que celui de voir bientôt finir la leçon.

Quelques paradoxes que puissent paroître ces raisonnemens à ceux qui sont accoutumés à l'ancienne routine, nous ne parlons néanmoins que d'après l'expérience. Souvent sept à huit années se passent à inculquer aux jeunes écoliers les élémens de la langue latine. Et cependant nous avons eu lieu plus d'une fois d'en voir le plus grand nombre en sortant de leurs gymnases savoir à peine

expliquer passablement l'auteur le plus simple et le plus facile. Quel est l'homme d'un âge plus mûr qui voudroit apprendre à ce prix et avec une dépense de tems si considérable une langue quelconque? S'il est incontestable que les langues s'apprennent bien plus rapidement, lorsque nos facultés intellectuelles ont acquis plus de force et de développement; n'est-il pas cruel de tourmenter les enfans par des études qui doivent nécessairement leur paroître pénibles et désagréables? n'est-ce pas leur inspirer le dégoût de ce qu'ils seroient peut-être portés d'aimer par la suite du tems? n'est-ce pas arrêter la marche de leur esprit curieux de connoître, mais dont les besoins trouvent une nourriture bien maigre dans les déclinaisons et les conjugaisons qu'on lui sert journellement?

Souvent on ajoute encore à l'étude du latin, celle du grec et d'une langue moderne. Le résultat ordinaire de cette méthode ingénieuse est qu'après des années de travail et d'ennui on a fini par ne rien apprendre, ou du moins à apprendre si peu de chose que cela ne valoit guères la peine d'y consumer une si grande partie de son tems.

On croit ordinairement que, pour enseigner et pour apprendre une langue, il faut d'abord commencer par les règles de la grammaire. Sans doute il est nécessaire d'en connoître les premiers élémens; mais nous ne pouvons point l'approuver, lorsqu'on s'y arrête presque uniquement pendant des années entières, et que l'on entre sur cet objet dans des détails trop longs et trop fastidieux. On apprend à parler sa langue maternelle, à l'entendre, à lire les ouvrages qui y sont écrits, avant

d'en connoître encore la grammaire ; pourquoi n'adopteroit-on pas, à quelque différence près, une méthode semblable, lorsqu'il est question d'étudier une langue étrangère ? La grammaire est la philosophie du langage : ses règles ne contiennent que des abstractions ; elles ne deviennent faciles à saisir et aisées à retenir qu'autant que les lectures que nous avons déjà instituées, viennent nous offrir d'elles-mêmes des exemples qui servent à nous les rendre plus claires et plus sensibles. Il faudroit donc réduire à un petit nombre de pages les grammaires élémentaires, et s'attacher d'abord après quelque leçons préliminaires à mettre entre les mains des écoliers un ouvrage facile et agréable. C'est plutôt à force de lire et d'expliquer qu'à force d'apprendre par cœur, qu'ils doivent se familiariser insensiblement avec le génie et les tournures particulières à une langue. Il faut savoir surtout réveiller et développer en eux le tact de l'analogie. A l'aide de cette méthode ils apprendront eux-mêmes des règles, des principes ; ils s'en formeront des idées plus claires, plus distinctes ; la mémoire les retiendra avec plus de fidélité ; ils en trouveront à tout moment l'application, ce qui n'a jamais lieu dès que pendant des années entières on fait de la grammaire seule leur principale occupation. Ce n'est pas que cette méthode n'ait aussi ses difficultés, mais elles s'applanissent chaque jour, tandis qu'en suivant l'ancienne routine, on est encore un écolier apprentif à la septième classe, comme on l'étoit en entrant dans la première.

Si les régles sont des abstractions métaphysiques, les sentences qu'on fait si souvent apprendre aux enfans, sont des abstractions morales. L'enfant

n'est point encore assez exercé dans l'art de penser, il n'a point encore assez d'expérience pour connoître tous les cas particuliers sur l'observation desquels ces sentences se fondent, et à l'aide desquels seuls il pourroit se former de leur sens une idée claire et distincte. Elles n'ont d'ailleurs un prix qu'autant qu'elles sont le résultat d'autres idées qui les ont précédées dans l'ame, qui sont comme la source dont elles viennent jaillir. Le jeune écolier ne peut encore attacher aucun sens à ces maximes générales. Si en observant une marche naturelle, on doit le mener de degré en degré par des idées particulières à des idées universelles, ne faut-il pas dire qu'en commençant par lui faire apprendre par cœur des sentences qui sont des idées générales, on suit un ordre absolument inverse ?

On peut encore regarder les thémes ou les traductions du françois ou de l'allemand en latin qu'on fait faire de bonne heure aux écoliers, comme une autre invention imaginée exprès pour tourmenter et fatiguer la jeunesse, sans qu'il en résulte pour elle la moindre utilité. Ce n'est qu'aprés avoir déjà lu un grand nombre d'ouvrages écrits dans une langue étrangère, qu'aprés les avoir lu dans un âge où l'on est capable de réfléchir, de saisir le génie et de sentir les tournures qui sont particulières à chaque langue, qu'on peut parvenir à l'écrire un peu passablement. Il ne faut donc pas commencer par de pareilles traductions. Il faut surtout se garder de faire exprimer aux jeunes gens en latin des pensées, qui peut-être ne se sont pas encore présentées à eux dans l'idiôme vulgaire. Une tâche semblable qu'on leur impose, ne peut

aboutir qu'à un travail purement mécanique. Avec toutes les peines même qu'ils se donneront, ils réussiront tout au plus à écrire un latin-françois, ou un latin-allemand. Ils apprendront de bonne heure à remplir leurs compositions de gallicismes ou de germanismes. Souvent par la suite du tems leur style, leur périodologie conservera un air étranger, et le connoisseur remarquera encore dans les ouvrages de l'homme formé les traces de la méthode qu'il a été contraint de suivre comme écolier.

Le grec est plus difficile que le latin. On commence souvent l'étude de cette langue, avant que l'écolier ait acquis encore de l'autre une connoissance suffisante. Bien plus, ordinairement on ne le fait pas traduire du grec en françois ou en allemand, mais il faut que ce soit en latin. C'est donc par des termes étrangers, auxquels du moins il n'attache très-souvent qu'un sens très imparfait, qu'on lui en interprète d'autres qui lui sont plus étrangers encore. Pour sentir les beautés et l'élégance d'un écrivain grec, on les lui fait rendre dans un latin barbare et monacal, et c'est à l'aide d'un pareil travestissement qu'on croit lui inspirer l'amour de ce nouveau genre d'études. Il est clair que le terme grec exprimé en latin ne présentera pas toujours le sens avec la dernière précision, et que la connoissance imparfaite que le plus souvent l'écolier a encore du latin, avec la traduction nouvelle qu'il est obligé de faire du latin en françois pour s'en former à la fin une idée quelconque, lui fera manquer bien des fois sa véritable signification. Le signe de l'idée aura acquis en chemin faisant et en passant d'une langue à l'autre des nuances et des modifications différentes. Il seroit donc à souhaiter

qu'au lieu des dictionnaires gréco-latins nous en eussions de gréco-françois ou allemans. Ceux-ci surtout offriroient un très-grand avantage, parce que la langue allemande, riche en particules et pouvant fondre ensemble les mots pour n'en composer qu'un seul, a une très-grande analogie avec le grec, tandis qu'elle n'en a aucune avec le latin.

On a fait un très-grand abus des étymologies, et le *Monde Primitif* de Mr Gébelin prouve jusqu'où on peut se perdre dans ce genre de conjectures. Il n'en est pas moins vrai, qu'un maître qui sait s'en servir d'une manière sage pourra faciliter beaucoup à ses écoliers l'apprentissage des langues.

Dans beaucoup de gymnases de l'Allemagne on a coutume de commencer l'étude du grec par la lecture du Nouveau Testament. On se sert de ces archives de la religion pour apprendre à la jeunesse à y épeler et à lire; sans doute afin de lui inspirer de bonne heure pour ces monumens respectables de l'indifférence et du dégoût. On ne s'aviseroit jamais de commencer l'étude d'une autre langue quelconque par la lecture d'un ouvrage qui ne seroit pas écrit dans un style pur et correct, qui dans la marche de ses pensées, dans les tournures et les expressions qui lui sont familières, et jusque dans le sens même qu'il faut attacher aux termes qui s'y trouvent, s'éloigneroit du reste des ouvrages écrits dans la même langue. Pour faire apprendre l'allemand ou le françois, on ne mettroit pas sans doute dans les mains de la jeunesse un livre écrit dans un de ces idiômes rustiques qui sont communs à toutes les langues. Or si tel est le style du Nouveau

Testament comparé à celui de la grécité savante, n'est-il pas singulier, nous ne disons pas qu'on ait pu adopter autrefois, mais qu'on puisse s'attacher encore maintenant dans bien des endroits à une méthode semblable ? Non seulement les écoliers se forment de cette manière des idées absolument fausses du génie de la langue avec laquelle on veut les familiariser, mais ils sont encore arrêtés dans les progrès plus rapides qu'ils pourroient y faire. Car il est très-sûr qu'un jeune homme quand même il auroit parcouru tout le Nouveau Testament, ne seroit pas encore capable d'expliquer l'auteur grec le plus facile ; tandis qu'en se mettant d'abord à lire un écrivain profane, il entendra sans aucune difficulté par la suite du tems ceux du code sacré, s'il est d'ailleurs muni de tous les autres secours particuliers qui sont nécessaires à leur intelligence.

Tous les écrivains sont ou historiques, ou poëtiques, ou philosophiques. C'est l'ordre le plus naturel dans lequel ils se suivent. On commence d'abord par se raconter les événemens, le poète cherche à les revêtir d'images, et à les représenter d'une manière plus sensible et plus pittoresque. Jusques là tout est encore individuel dans les langues ; mais enfin le philosophe faisant usage des connoissances et des expériences acquises, s'applique à inventer des termes généraux, et sait par ses abstractions réduire tout sous son genre et ses espèces. Il faudroit donc commencer les lectures par les historiens, continuer par les poëtes, et finir avec les philosophes.

Comme il est nécessaire que les jeunes gens apprennent à connoître le style et la manière de

différens écrivains, on ne peut point parcourir avec eux des ouvrages entiers. Pour ne pas leur causer une dépense trop considérable, ou bien aussi pour ne pas les obliger à user les bonnes éditions des anciens auteurs que peu à peu ils chercheront à acquérir pendant la durée des cours qu'ils fréquentent, il faudroit leur fournir des choix de lectures ou des *Chrestomathies*, telles qu'on en a un grand nombre aux gymnases et aux universités d'Allemagne.

Ce n'est donc que dans les classes supérieures des collèges ou des écoles de district, ce n'est que lorsqu'un jeune homme aura atteint sa treizième ou quatorzième année, qu'il faudroit le conduire à l'étude des langues savantes. Plus il aura déjà acquis d'idées, plus par des lectures antécédentes il aura appris à penser et à réfléchir; plus aussi ces nouvelles études cesseront d'être pour lui une affaire purement machinale. Il fera dans quelques semaines plus de progrès, qu'il n'en auroit fait auparavant dans le long espace d'une année entière. Ce ne sera plus pour lui une étude stérile de mots, accompagnée uniquement d'ennui et de dégoût, parce qu'il trouvera bientôt dans les choses intéressantes que ses lectures savantes viendront lui offrir chaque jour, la récompense de son travail. C'est aux professeurs qui enseigneront aux universités le grec et le latin, à conduire à une plus grande perfection ce genre de connoissances que les jeunes gens auront puisé dans les hautes classes des collèges; ils acheveront ce qui aura été commencé sous de plus favorables auspices, et leur apprendront à lire et à expliquer avec goût les bons auteurs de l'antiquité.

Mais outre les professeurs du grec ou du latin, il en faut encore un pour les langues Orientales. La connoissance de l'*Hébreu* est indispensable à un théologien qui veut tant soit peu être instruit. S'il n'est point familiarisé avec le génie de cette langue, il est absolument impossible qu'il puisse entendre même le Nouveau Testament. En observant la méthode que nous venons d'indiquer, et en s'abstenant d'entrer d'abord dans toutes les minuties grammaticales, avec lesquelles souvent on tourmente si long-tems les écoliers, nous sommes sûrs qu'on leur y feroit faire des progrès en peu de tems. Le maître ne doit jamais s'arrêter qu'aux premiers élémens de la grammaire; c'est au disciple à l'étudier ensuite, quand ses lectures l'auront déjà initié en quelque sorte dans le génie d'une langue, qu'elles lui en auront fait déjà pressentir d'avance les régles et les préceptes, qu'il s'y trouvera comme dans un pays dont les objets lui sont connus, que sa mémoire lui fournira d'elle-même des exemples qui serviront à les lui rendre plus clairs, plus faciles à saisir et à retenir, qu'ils perdront par là même cette aridité qu'ils ne peuvent manquer d'avoir pour des commençans.

Quand on sait l'hébreu, on n'a besoin d'aucun maître pour entendre le *Chaldéen*. Le *Syriaque* a une si grande ressemblance avec la langue hébraïque, qu'avec un peu d'application on peut en acquérir en peu de tems une connoissance suffisante. Quoique l'*Arabe* ne diffère de l'Hébreu que comme un dialecte diffère de l'autre, cette langue est néanmoins beaucoup plus difficile. C'est qu'elle est une langue vivante, qui cultivée depuis tant de siècles a été continuellement enrichie. De toutes les lan-

gues elle est peut-être la seule qui à travers la descente des tems a su conserver sa première pureté. Quelque singulier que soit ce phénomène, les causes en sont faciles à découvrir. Les Arabes ne furent jamais subjugués par d'autres peuples ; ils eurent de bonne heure des poëtes dont la gloire rejaillissoit sur la tribu même qui leur avoit donné naissance ; elle en recevoit des félicitations des autres ; de père en fils on se transmettoit leurs chants ; ils étoient adoptés à l'envi par les autres tribus, et servoient à égayer les festins solemnels qu'elles célébroient en commun. La langue dut en acquérir bientôt un caractère de stabilité, qui après la promulgation du *Koran*, ne fut plus exposée à aucunes vicissitudes. On sait que tous les Mahométans ont pour cet ouvrage une vénération superstitieuse, et le regardent même par rapport au style comme un chef-d'œuvre, à la beauté et à la perfection duquel il est impossible à un mortel d'atteindre, et qui doit servir par conséquent de modèle à tous les écrivains futurs. Le théologien docte doit se servir des secours que peut lui fournir la langue arabe, pour découvrir le sens de beaucoup de termes obscurs de son code sacré. Les connoissances que cette littérature a fournis à SCHULTENS, MICHAÉLIS, REISKÉ et à d'autres savans célèbres ont beaucoup contribué à la meilleure intelligence d'un grand nombre de passages du Vieux Testament. L'Histoire, la Médecine se sont enrichies de même, et pourroient s'enrichir davantage des trésors cachés encore en grande partie dans les manuscrits arabes. Nous concevons fort bien que le nombre des amateurs pour ce genre d'études sera toujours très-peu considérable ; mais au moins faut-il que dans un éta-

blissement pour les hautes sciences ceux qui se sentent du goût, et une vocation particulière pour tenter une telle carrière, trouvent l'occasion d'y entrer et un guide qui leur aide à la parcourir. Il n'est pas nécessaire sans doute, qu'il y ait beaucoup de BOCHART, de DEGUIGNES, de FOURMONT; mais la république des lettres ne pourroit guères s'en passer entièrement. Si les régions dans lesquelles ils se hazardent, ne nous paroissent présenter que des landes stériles et désertes, qui ne valent point la peine du voyage, il n'en est pas moins vrai, qu'ils nous en rapportent souvent des plantes, des arbustes, qui transportés sur notre sol natal y prospèrent et l'embellissent par une plus grande variété de productions. Si le champ de la science est aujourd'hui si vaste et si étendu, si son horizon s'est toujours aggrandi, si nous trouvons la plûpart des chemins que nous y avons à faire applanis et frayés, nous devons en grande partie ces avantages à cette classe d'hommes studieux et laborieux connus sous le nom de Critiques et de Philologues. Sans leurs labeurs savantes, nos pas seroient encore arrêtés bien des fois. On auroit donc tort de regarder comme inutile ce genre de science, qui a rendu aux lettres en général les services les plus importans.

Parmi les langues modernes, l'Anglois, l'Allemand, l'Italien méritent sans doute après le François qu'on s'y applique particulièrement. Il n'est guères possible de devenir sans cette connoissance un véritable littérateur. Dans les ressorts, qui font mouvoir la vaste machine politique, il doit paroître utile et désirable sans doute, d'y pouvoir mettre la plus grande uniformité: mais dans la république

littéraire cette uniformité pourroit être regardée plutôt comme un germe de mort, que comme un principe de vie. Elle aime la variété, la diversité des mouvemens. Or on s'apperçoit fort bien que plus les gens de lettres d'une nation seront familiarisés avec la littérature étrangère, plus aussi leurs idées en acquerront plus d'étendue. Ils verront qu'il est encore d'autres routes, d'autres manières d'envisager les objets; ils discuteront de nouveau un grand nombre de principes adoptés sur d'anciennes autorités et regardés comme indubitables; ils découvriront souvent de nouveaux points de vue et auront lieu de se convaincre, que bien des matières sont encore susceptibles d'un développement différent; que les limites qu'ils croient être posées à telle ou telle science ne sont point invariables, et peuvent être reculées beaucoup plus loin. Ce préjugé de l'amour propre national, qu'on est en quelque sorte dans la possession exclusive du beau et du vrai, qui n'est rien moins que favorable au progrès des connoissances humaines, se perdra davantage; on n'abaissera plus un regard dédaigneux sur tout ce qui est étranger, on n'en jugera plus avec cet orgueil et ce ton dictatoire, qui dans le fond n'est pourtant que celui de l'ignorance. Si dans le court espace de trente ans la Théologie, la Philosophie, les Belles-Lettres ont essuyé dans l'Allemagne savante une révolution totale, on doit l'attribuer aux connoissances que ses gens de lettres surent puiser dans les ouvrages des Anglois. Nous croyons en général que plus on chercheroit à se familiariser avec la littérature étrangère, plus aussi disparoîtroient ces préventions antiques, ces haines nationales, que la différence des langues et la difficulté de se communi-

quer ses idées servent beaucoup à entretenir, plus les peuples apprendroient par ceux qui les instruisent à s'aimer, à s'estimer davantage: ils s'éclaireroient réciproquement, ils ne formeroient dans l'empire des lumières et de la vérité qu'une seule famille réunie par les mêmes besoins, et qui par les travaux distribués entre tous ses membres s'applique de s'entre-aider tour à tour, afin d'arriver par leurs efforts réunis à une même fin.

Il seroit superflu de fonder pour l'enseignement des langues modernes des chaires particulières. Lorsqu'il s'agit uniquement d'entendre une langue, afin de pouvoir lire les ouvrages qui y sont écrits, lorsqu'on ne se trouve point dans la nécessité de savoir aussi la parler, un jeune homme un peu formé, et qui connoît déja le François et le Latin, n'a besoin que d'une grammaire, d'un dictionnaire, et de livres pour apprendre de lui-même l'Anglois et l'Italien. L'Allemand, il est vrai, comme il descend plus immédiatement d'une langue mère, et qu'il n'a presque aucune analogie avec le François et le Latin est beaucoup plus difficile.—Il se trouve toujours aux universités comme dans les grandes villes des maîtres de langue, qui peuvent donner à cet égard les instructions nécessaires. Quand on a déjà fait de bonnes études et qu'on a la tête meublée de toute sorte de connoissances littéraires, on n'aura besoin de leur secours que pour un tems peu considérable, et l'on pourra poursuivre soi-même son chemin, sans qu'on ait besoin de s'en servir encore pour guides.

2. *Antiquités.*

La connoissance des antiquités Grecques et Romaines

maines est absolument indispensable à l'intelligence des auteurs profanes. Cela pourroit fournir le sujet de deux cours également intéressans. Il faudroit y parler non seulement de tout ce qui regarde la vie privée des anciens, de leurs mœurs, de leurs usages; mais il faudroit aussi chercher à y développer leur Constitution politique et la nature de leur Religion. Dans les ouvrages ordinaires qu'on a coutume de mettre entre les mains de la jeunesse, il regne souvent beaucoup de confusion dans la manière de traiter ces différens objets. On n'y a aucun égard à l'ordre successif des tems, et l'écolier doit être souvent porté à croire, que les mœurs, la religion, le gouvernement des anciens peuples ont constamment été les mêmes depuis l'origine de leur existence politique, jusqu'à la dernière période de leur décadence. Cependant il n'en est pas ainsi. La Religion des Romains dans les premiers tems de la République étoit bien différente de celle des tems postérieurs. La Mythologie d'Homère n'est point celle des poëtes qui vécurent après lui. Quand on compare la description du Tartare et de l'Elisée comme ces lieux nous sont dépeints dans l'Odyssée, avec le tableau que nous en offre l'Enéïde, on y trouve une diversité frappante, et l'on peut remarquer sans peine combien la succession des tems et les degrés de culture ont donné aux idées religieuses des nuances et des modifications différentes. Si les mœurs de nos jours n'ont guères de ressemblance avec celles de nos ancêtres, si souvent un siècle suffit pour opérer une révolution totale dans le caractère d'une nation, si tel est même le sort inséparablement attaché à toutes les choses humaines, qu'elles passent par des changemens et des vicissitudes continuelles, et qu'elles n'ont en elles rien de stable et de permanent; il en a sans doute été de

même chez les anciens peuples. Ce n'est donc pas d'une seule période de leur Histoire qu'il faut abstraire ce que l'on nomme leurs Antiquités, mais il faudroit les traiter comme l'Histoire même, les diviser en plusieurs périodes, et montrer les développemens et les changemens successifs qu'ont éprouvés leur Constitution politique et religieuse, leur usages et leurs mœurs.

3. *Archéologie.*

Un cours d'Archéologie peut être regardé comme un supplément du cours d'Antiquités. On pourroit le diviser en deux parties. Dans la première il faudroit donner une idée de la paléographie, des marbres, des inscriptions, de la numismatique, des pierres précieuses, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture des anciens. La seconde développeroit plus en détail l'Histoire de l'art. L'ouvrage si connu du célèbre WINKELMANN prouve assez, combien ce sujet peut être traité d'une manière intéressante. On doit toujours trouver dans les bibliothèques publiques ces collections chères et précieuses, qui contiennent la description des plus beaux monumens de l'Antiquité ; telles que la *Galerie de Florence*, *le Musée du Capitole*, *les Ruines de Palmyre*, *d'Athènes*, *de Rome*, *la Dactyliothèque de* LIPPERT. Il faut bien se contenter des copies, lorsqu'on est réduit à l'impossibilité de voir les originaux. Mais déjà ces copies, quelques foibles mêmes qu'elles soient, serviront à faire naître dans les jeunes ames le goût du beau, et à leur inspirer l'amour d'une perfection idéale.

4. *Théorie des Beaux-Arts et des Belles-Lettres.*

La Théorie des Beaux-Arts et des Belles-Lettres peut être regardée comme un système philosophique,

qui nous développe les causes des sentimens agréables que produisent en nous les ouvrages du beau. Elle doit indiquer dans ses préceptes et ses raisonnemens quel est leur caractère commun et particulier; fixer leur nature, leurs limites, leur liaison, leurs rapports; elle doit établir des règles générales, que par une considération réfléchie des ouvrages de l'art elle aura su en abstraire, et les rendre comme sensibles à l'oeil par des exemples choisis que ceux-ci viendront de toutes parts lui offrir; elle doit fournir à l'artiste et à l'amateur les lumières qui doivent guider l'un dans ses compositions et l'autre dans ses jugemens. Il faudroit y traiter en même tems des facultés de l'ame à l'aide desquelles tantôt nous créons, tantôt nous sentons les beautés de l'art, que nous ne pouvons point nous donner, si la nature nous les réfuse, mais que, si nous en portons en nous un germe heureux, nous pouvons toujours par l'étude et l'application cultiver et perfectionner davantage. Une véritable théorie n'est que l'analyse et le développement de tout ce qui rend un ouvrage parfait dans son genre. Il est impossible de juger s'il est bon ou mauvais, parfait ou imparfait, tant qu'on ne sait pas ce qu'il doit être et que l'on ignore son but. Les artistes et les poëtes il est vrai ont produit des chefs-d'œuvres, avant que les philosophes s'avisèrent de tracer à chaque art ses règles et de lui fixer ses limites, comme on inventa le langage et que l'on apprit à raisonner, avant qu'il y eut une grammaire et une logique. HOMÈRE composa son Iliade et SOPHOCLE ses Tragédies avant qu'ARISTOTE eût écrit sa Poëtique; RAPHAEL et LE SUEUR avoient fait leurs ouvrages immortels, sans que l'un eût profité des leçons de LAIRESSE et l'autre de celles de LÉONARDO DA VINCI. Mais ces règles n'en existoient pas moins

dans l'ame de ces artistes. Elles étoient chez eux en quelque sorte l'instinct de l'art, et quand même ils n'en avoient pas toujours une idée claire et distincte, ils ne laissèrent pas d'être guidés par elles, sans s'en appercevoir eux-mêmes dans leurs travaux savans. Sans doute les règles ne donnent point le génie, mais elles l'éclairent, elles le préservent des écarts dans lesquels il est si souvent sujet à donner. Elles ne peuvent point vivifier une imagination lente et tardive, elles ne peuvent point allumer dans une ame froide et insensible les feux du sentiment: — les esprits d'une telle trempe ne sont point nés pour les beaux-arts et les belles-lettres: — mais elles contribuent infiniment à développer les dispositions heureuses que la nature nous a données, à épurer, à perfectionner le goût, qui de toutes les facultés de l'ame est celle que nous devons le moins à la nature, qui peut être regardée comme le fruit unique de l'étude et des soins que nous avons apportés nous mêmes à la former.

Aristote, Longin, Denys d'Halicarnasse, Cicéron, Quintilien, Horace, et à leur exemple un grand nombre d'écrivains modernes tracèrent uniquement des règles sur quelques parties de l'art, mais ils ne portèrent point leurs méditations sur les arts en général, sur la fin, sur les principes qui sont communs à tous. Ils indiquèrent bien ce que le poëte et l'orateur avoient à faire, mais ils ne rendirent point raison des sentimens agréables que nous éprouvons à la lecture de leurs ouvrages. Il enseignèrent la pratique, ils ne s'attachèrent point à développer la Psychologie du beau. Ce furent parmi les François Dubos et Batteux, parmi les Allemands Sulzer et Baumgarten qui cherchèrent les premiers à réduire les beaux-arts et les belles-lettres à un seul

principe. Le dernier donna à sa théorie le nom d'*Aestéthique* ou science des sentimens. Dans le grand nombre d'ouvrages qui depuis ce tems ont paru sur cette matière, nous n'en connoissons aucun où elle soit traitée dans toute son étendue. Les observations que nous devons à plusieurs écrivains François sont remplies de goût ; celles des écrivains Anglois et Allemands sont souvent plus profondes. La foule des écrits élémentaires connus sous le nom de *Lycée de la jeunesse*, *École*, *Principes de Littérature* ne peuvent donner aux jeunes gens que des notions très-superficielles.

Les chapitres que nous aimerions à voir traités et discutés avec un esprit philosophique dans un cours de beaux-arts et de belles-lettres seroient à-peu-près les suivans. Définition de l'Aestéthique, et son utilité. Histoire de cette science. Différens entre les beaux-arts et les belles-lettres par rapport aux signes dont elles se servent pour exprimer les idées. Limites que ces signes posent à chacun de ces arts. Leur fin et leur principe. Discussion des hypothèses de DUBOS, de BATTEUX, de SULZER, de BAUMGARTEN. Invention, plan, disposition, élaboration des ouvrages de l'art. Manière d'en porter un jugement judicieux. De l'artiste. Du connoisseur. Causes du plaisir et du déplaisir que nous donnent les ouvrages de l'art. De la ressemblance. De l'imitation de la nature. De la perfection idéale. De l'imagination. De l'enthousiasme. De l'esprit. Du génie. Du goût. Qualités générales du beau. Des causes variées qui ont coutume d'influer sur les jugemens que nous en portons. De l'unite et de la variété. Du vrai. Du vraisemblable. De l'illusion. Du nouveau. Du merveilleux. Du contraste. De l'intérêt. De la simplicité. De l'abon-

dance. De l'expression. Du style en particulier et de ses différentes qualités, telles que sa clarté, pureté, précision, noblesse, harmonie. Du style animé et pittoresque ou des figures. Nouvelle classification des figures selon qu'elles cherchent ou à fixer davantage l'attention, telles que l'inversion, la gradation; ou à frapper vivement l'imagination, telles que l'apostrophe, la prosopopée, les comparaisons, les métaphores et les tropes en général; ou à toucher et à émouvoir le cœur, telles que l'exclamation, l'imprécation; ou bien aussi à s'adresser uniquement à l'esprit, telles que la paronomase, l'antithèse. Qualités particulières du beau. Du beau sensible, moral, intellectuel. Du naïf. Du grand, du hardi, du sublime, et de leurs qualités opposées. Du ridicule et des différens genres du comique. Des sentimens. Des passions et du langage qui leur est naturel.

Beaucoup de jeunes gens s'imaginent que lire quelques romans et fréquenter le parterre, c'est à-peu-près étudier les belles-lettres. Il est arrivé de là qu'on a souvent regardé ce genre de connoissances comme se trouvant en opposition avec ce qu'on appelloit les études solides. Mais d'après l'énumeration que nous venons de faire des différentes matières qu'il y auroit à traiter dans une théorie des arts, on doit s'appercevoir que les objets qu'elle offre à nos méditations ne sont rien moins qu'indifférens, et que cette psychologie du beau est aussi importante, aussi instructive, peut-être même d'un intérêt plus général que toute autre partie de la philosophie spéculative. On se trompe lorsqu'on s'imagine que les belles-lettres servent tout au plus à charmer nos loisirs et à nous procurer un délassement utile et agréable après des occupations plus sérieuses. Nous pouvons

retirer des avantages plus considérables de l'amitié que nous entretenons avec elles. Elles influent sur plusieurs de nos facultés intellectuelles. L'imagination, l'esprit, le goût, le sentiment, le sens moral même leur doivent en grande partie leur développement et leur perfection. Chaque règle de la beauté, que l'artiste se contente de sentir, et que le philosophe cherche à démontrer et à analyser, peut être regardée comme une nouvelle découverte dans les régions de la Psychologie. Il n'y a que les pédans qui puissent ne pas convenir, que les belles-lettres nous enrichissent d'un grand nombre d'idées et de connoissances, sans lesquelles ni dans les sciences sacrées, ni dans celles qu'on appelle profanes on ne s'élèvera jamais au dessus de la médiocrité.

On peut aujourd'hui exiger de tout homme qui veut instruire les autres, de parler et d'écrire de manière, qu'on aime à le lire ou à l'entendre. Or cet art ne s'apprend ni dans les abrégés, ni dans les systèmes; et que serviroit-il d'avoir épuisé tout le puits de la sagesse et de la science, si on étoit en même tems aussi sec et ennuyeux, que l'on est profondément savant. Quelle que soit la profession littéraire à laquelle on se destine, il faut toujours commencer sa carrière par la lecture des ouvrages classiques, et par de bonnes études d'Humanités et de Philosophie. C'est par elles seules qu'on peut apprendre à s'exprimer avec clarté, avec élégance, avec précision; à réveiller l'attention de ceux qui nous écoutent; à leur plaire, à les convaincre, à les toucher et à les émouvoir. Ce sont elles seules qui forment le goût. Il importe infiniment que cette faculté de notre ame soit cultivée avec soin, parceque son influence sur nos jugemens, sur nos raisonnemens,

sur nos actions et sur l'homme en général est beaucoup plus grande, qu'on ne se l'imagine communément. Le sens ou le tact prompt et facile du beau est dans une intime liaison avec le sens du bon, du vrai, du juste. Ils s'offrent tour à tour la main et celui qui sent vivement les beautés que renferment les ouvrages de l'art et de la nature, est aussi d'autant plus capable de sentir le beau moral et intellectuel.

Sans les Belles-Lettres, la Théologie et la Philosophie seroient encore dans leur ancienne barbarie. Il n'est même aucune science qui ne leur doive la clarté, l'ordre, la précision, le langage intelligible dans lequel elle est maintenant enseignée. Ce furent elles surtout qui servirent à chasser les ténèbres qui s'étoient répandues sur toutes les connoissances humaines. A peine furent-elles cultivées de nouveau, qu'un jour plus heureux commença à luire aux autres sciences, qui privées de leurs lumières étoient tombées de jour en jour, de siècle en siècle, dans une plus grande décadence; et l'on peut remarquer que les plus heureux réformateurs des sciences et leurs véritables restaurateurs ont presque toujours été d'excellens humanistes.

5. *Poëtique.*

Si on ne veut pas traiter les matières d'une manière trop superficielle, il faut détacher le cours de Poëtique de celui sur les Beaux-Arts et les Belles-Lettres en général. La nature de la Poësie et le caractère des différens genres de poëmes prête le sujet à un grand nombre de discussions, qui ne peuvent devenir véritablement instructives et intéressantes qu'autant que la matière n'y est pas trop effleurée. Rien ne peut

prescrire contre l'autorité éternelle de la raison. Il est néanmoins un grand nombre de règles et de définitions sanctionnées par une longue tradition, qui, quoique regardées comme des préceptes irrévocables du goût, sont peut-être sujettes à plus d'une exception. DIDEROT a été presque le seul d'entre les écrivains françois, qui dans son ouvrage sur la Poësie Dramatique ait souvent osé s'éloigner des idées reçues et en hazarder de nouvelles. La plûpart des poëtiques modernes, si l'on en excepte celle de Mr. MARMONTEL, ne font que se répéter les unes les autres. Il en est né une uniformité, une monotonie de goût, qui ne nous paroit rien moins qu'avantageuse aux progrès de l'art. Tout doit toujours être calqué sur le même modèle. On veut empêcher le génie de prendre un essor plus libre, et lui poser les limites qu'il ne sauroit franchir. S'il peut y avoir néanmoins un grand nombre de chemins qui conduisent au même but, n'y auroit-il qu'une seule et unique manière pour nous plaire, pour nous toucher et nous émouvoir? N'est-ce pas se priver gratuitement du plaisir que nous donne la variété? Que d'ouvrages de goût, qui ne laissent pas cependant d'être froids et languissans! que de situations théatrales perdues ou manquées! combien de fois la marche plus rapide ou du moins plus naturelle d'une pièce n'est-elle pas arrêtée, combien d'invraisemblances ne sont pas occasionnées par cette unité stricte de tems et de lieu, copiée servilement sur les ouvrages des anciens, qui étoient forcés à cette observance par leurs chœurs occupans continuellement la scène, et qui en souffroient moins d'inconvéniens par la simplicité de leur action dramatique? Dans un siècle de liberté il faudroit bien aussi se délivrer du despotisme qu'exercèrent si longtems par une convention tacite tant de préceptes

poëtiques ; il faudroit du moins les discuter de nouveau et réclamer contre ceux, qui ne paroissent tenir et exercer leurs droits que sur une aveugle autorité.

Beaucoup de Critiques ne veulent jamais permettre que l'on puisse s'écarter de la route tracée et battue ; toute déviation des règles leur paroit une hérésie en matière de goût, toute idée nouvelle est à leurs yeux un paradoxe dangereux. Ils en appellent d'abord à l'exemple des anciens et des écrivains classiques modernes qui ont constamment suivi le même chemin ; et si on leur répond, qu'il est néanmoins bien des ouvrages qui ne laissent pas de plaire et de toucher quoiqu'ils s'éloignent des préceptes usités, et qu'il soit un peu difficile de les ranger sous les définitions ordinaires des différens genres de poësie, ils répliquent, que c'est tant pis pour ceux, qui peuvent y prendre du plaisir. C'est ainsi que le comique larmoyant ou la comédie touchante est à leurs yeux un mauvais genre, parcequ'il étoit inconnu à ARISTOPHANE et à MOLIÈRE, et qu'il ne quadre point avec les définitions ordinaires, que les poëtiques nous donnent de la comédie. Cependant les Captifs de PLAUTE, l'Hécyre et l'Andrienne de TÉRENCE prouvent que ce genre n'est rien moins que nouveau Ce n'est pas seulement sur les règles, c'est sur les effets que produit un ouvrage qu'il faut juger de sa bonté. S'il plait, s'il touché, s'il intéresse, s'il attache, s'il nous fait éprouver des sentimens agréables, il est ridicule de l'appeller monstrueux, parcequ'il n'est point conforme à une théorie abstraite uniquement de quelques ouvrages anciens et modernes. La Poëtique d'ARISTOTE est calquée sur l'Iliade D'HOMÈRE et l'Oedipe de SOPHOCLE. Mais sont-ce donc là les seuls modèles du beau que nous devons aux

efforts du génie? N'a-t-on pas senti depuis longtems que si l'on vouloit rendre la tragédie instructive, il falloit mettre en jeu le ressort des passions, et ne plus se servir de celui de la fatalité, qui parmi les Grecs étoit l'unique mobile de leur action tragique? Les tragédies françoises sont-elles moins bonnes parcequ'elles ne ressemblent en rien aux tragédies grecques; et un ouvrage moderne seroit-il déjà par là même condamnable, parcequ'il s'écarteroit des modèles que nous ont donnés les écrivains classiques du siècle passé, parcequ'il formeroit peut-être un nouveau genre, dont-il n'est rien dit dans la poëtique que nous avons apprise aux écoles de district? Ne vaudroit-il pas mieux, ne pas s'attacher invariablement à de certaines règles qui souvent ne sont que de vieux préjugés littéraires; ne faudroit-il pas les modifier, les réformer, leur donner plus d'étendue, si les effets agréables que produit sur nous un ouvrage nous prouvent, que les décisions de la théorie adoptée sont sujettes à un grand nombre d'exceptions et de restrictions. Sans doute le beau n'est pas arbitraire, mais il peut arriver très-souvent que les règles le sont; il est relatif cependant; les peuples, les pays, les siècles, les mœurs, les usages, la diversité de l'âge, d'autres causes accidentelles lui donnent avec nous d'autres rapports, lui prêtent des nuances, des modifications différentes; souvent les idées que nous nous en formons ne sont que conventionelles, et il faut se garder de vouloir établir jusque dans les moindres détails un goût absolument exclusif.

Il faudroit surtout s'attacher dans une poëtique à faire connoître en même tems aux jeunes gens les meilleurs poëtes des nations les plus cultivées, porter sur leurs ouvrages des jugemens dictés par une

saine critique, leur en faire sentir les beautés, les défauts, leur faire remarquer ce que les productions de chaque peuple, de chaque siècle, de chaque terroir ont de caractéristique. On ne trouve dans les poëtiques ordinaires sur cet objet si intéressant de la littérature que des notions très-superficielles. Encore vaudroit-il mieux passer entièrement sous silence les poëtes des autres pays, que d'en nommer seulement quelques uns au hazard, parcequ'on induit nécessairement ceux qui n'ont point sur cet objet les connoissances requises dans la fausse persuasion, qu'à l'égard des ouvrages poëtiques, la littérature étrangère doit être extrêmement maigre et stérile. Cependant il n'en est pas ainsi. Il n'est aucun genre de poësie dans lequel les Italiens, les Anglois, les Allemands n'aient des écrits où brille le génie. Si l'on étudie les anciens, ce n'est certainement pas pour le seul amour du grec et du latin, c'est qu'on les regarde comme le modèle et la source du beau; pourquoi donc ne feroit-on pas le même honneur aux ouvrages classiques des modernes? et qu'il est singulier de croire qu'un littérateur puisse les négliger, ou les ignorer, dès qu'ils sont écrits dans une langue vulgaire qui diffère de la sienne!

6. *Éloquence.*

Dès que l'on comprend déjà dans le cours de Belles-Lettres tout ce qui regarde la composition d'un ouvrage, les préceptes sur l'éloquence, qui ne sont qu'une application et une modification particulière de ces règles générales, peuvent être réduits à un petit nombre. C'est surtout dans les rhétoriques qu'on a cru devoir parler de l'invention, de la narration, de la composition d'un discours et y développer au long

toute la doctrine des figures. Mais on n'en voit pas trop bien la raison. Car les figures appartiennent également à la poësie. Il en est de même de tout ce qui concerne les qualités du style et l'ordonnance d'un ouvrage. Le poëte et l'orateur ne diffèrent que par leur but; c'est dans celui-ci seul qu'il faut chercher les causes de la différence de leur plan et des moyens qu'ils employent. Quelque diverse que soit leur marche, quelque distante que soit la fin de l'un de celle de l'autre, les points dont ils sont partis sont les mêmes et viennent se réunir dans un centre commun. Il n'est aucune beauté de l'éloquence, dont on ne doive trouver les principes dans une théorie générale des arts.

Il faudroit donc abréger les préceptes de rhétorique, et y traiter uniquement de ce qui appartient d'une manière exclusive à l'art oratoire. Qu'on y parle si l'on veut des différens genres de causes, du genre démonstratif, déliberatif, judiciaire, pour prouver ensuite, que dans le fond c'est une division absolument inutile et arbitraire, à l'aide de laquelle on n'apprend rien, et que le plus souvent ces différens genres se confondent dans un seul et même discours. Qu'on y parle de ses parties, telles que l'exorde, la disposition, la narration, la confirmation, la peroraison; des preuves dont-il faut l'appuyer; de la manière de se servir des lieux communs; des qualités extérieures qui sont nécessaires, non pour être éloquent, mais pour être orateur. Mais ne voit-on pas en même tems, que tout ce qui regarde les qualités du style et les ornemens dont il est susceptible, le choix et l'expression des pensées, tout le chapitre des passions, de même que celui des figures, qu'on divise si ridiculement en figures de mots et figures

de choses, appartient non à la rhétorique mais aux arts parlans en général? On posséderoit toutes les régles de la poësie, sans acquérir par là un génie poëtique ; on connoîtroit de même tous les préceptes de la rhétorique, sans être éloquent. La simple théorie ne peut former que des rhéteurs froids et glaçans, qui ne réuissiront tout au plus que dans le genre du panégyrique. Une chaleur factice, des phrases élégantes, de grands mots qui ne signifient rien, qui remplissent l'oreille et qui étourdissent l'esprit, des périodes sonores et cadencées, un certain charme soporifique, c'est là à-peu-prés tout ce qu'on y désire, et tout ce qu'on en attend. Il n'y a que les ames douées de sensibilité, capables d'être vivement pénétrées de la grandeur et de la dignité d'un objet, qui soient nées pour dominer sur les esprits et pour porter la persuasion dans les cœurs. Mais cette sensibilité de même que l'imagination tient en partie à notre organisation physique. C'est un don que nous recevons des mains de la nature, et qui n'est encore rien, s'il n'est accompagné d'un jugement exquis, d'un tact philosophique, de connoissances solides qui ne s'acquièrent que par l'étude et l'application.

Pour lire les orateurs avec fruit, il faut déjà être en état de saisir la liaison et l'enchaînement de leurs idées, de juger de la force de leurs preuves et de leurs raisonnemens. C'est donc une impéritie de conduire déjà les jeunes gens à une pareille lecture, lorsque leur esprit et leur jugement ne sont point encore assez formés, de les exercer, comme cela arrive ordinairement, à courir dans une harangue après toutes les figures qu'ils peuvent y attraper. Leur attention ne se fixe de cette manière que sur les simples accessoires de l'art de la persuasion. Ils s'imaginent que pour être

éloquent, il suffit de savoir faire des métaphores, des comparaisons, des apostrophes, d'être riche en phrases et non en idées. Souvent cette fausse persuasion les séduit encore par la suite du tems. Ils regardent les ornemens, qui n'ont du mérite qu'autant qu'ils naissent du fonds des choses mêmes et qu'ils servent à rendre une vérité plus sensible et plus frappante, comme constituant l'ame et le corps d'un discours, tandis qu'ils n'en sont que la simple parure ; ils cherchent plutôt à l'embellir, qu'à le rendre fort et vigoureux ; ils s'arrêtent à l'écorce et négligent sa substance intérieure ; contents des acclamations populaires que ce clinquant leur attire, ils se mettent peu en peine de l'or pur des preuves et des raisonnemens, qui seul pourroit leur mériter l'estime des gens habiles ; ils sont pour le reste de leur vie de froids déclamateurs, des cymbales qui d'un vain bruit frappent les airs, et rétentissent aux oreilles, sans que leur son réveille jamais une pensée dans l'esprit, ou un sentiment dans les cœurs.

XI.

Histoire.

Ce n'est que dans notre siècle, que graces aux lumières philosophiques qui se sont alliées à toutes les parties des connoissances humaines, on a appris à traiter et à enseigner l'Histoire d'une manière plus instructive et plus intéressante, qu'on n'avoit coutume de le faire dans les tems passés. Ce ne sont pas seulement les guerres, les sièges, les batailles et les différentes révolutions politiques qui dans l'histoire des peuples soient dignes de fixer notre attention. Les

révolutions morales que celles-ci ont amenées à leur suite, les vicissitudes par lesquelles les nations ont passées à l'égard de leurs loix, de leurs mœurs, de leur religion, de la forme de leur gouvernement, le degré de culture qu'elles ont eu dans les différentes périodes de leur existence, les causes variées qui ont influé sur leur prospérité et sur leur décadence ; c'est-là surtout ce qui mérite d'être connu et approfondi. Il peut nous importer fort peu de savoir qu'il y a eu autrefois un Alexandre, un César, un Caton ; que la monarchie des Assyriens fit place à celle des Babyloniens, que les Mèdes, les Perses, les Macédoniens, les Romains se disputèrent tour à tour l'empire du monde. Mais il est important de connoître comment ces empires se sont établis, par quels degrés et par quels moyens ils sont arrivés à ce point de grandeur que nous admirons, ce qui a fait leur solide gloire et leur véritable bonheur, quelles ont été les causes qui servirent à préparer et à accélérer leur chute. Il importe de connoître les vertus et les vices de ceux qui gouvernèrent les peuples, l'influence que leurs bonnes ou leurs mauvaises qualités eurent sur la prospérité publique. L'Histoire en faisant passer en revue devant nous toutes les nations cultivées, tous les grands hommes qui s'y sont distingués, veut nous instruire moins par des leçons que par des exemples sur tout ce qui regarde l'art de regner, la science de la guerre, les principes du gouvernement, les règles de la politique, la conduite de la vie pour tous les âges et pour toutes les conditions. Elle offre par tout une morale et une instruction pratique, et est une des meilleures écoles où l'homme puisse se former. Ce n'est donc pas assez d'entasser dans sa mémoire des faits sans discernement et sans examen, de lire au hazard sans but et sans principes. Cette science des faits ne peut être regardée

regardée comme utile, qu'autant qu'elle est capable de conduire l'esprit à des résultats intéressans.

Il ne peut pas être question ici de la manière, dont il faut écrire l'histoire, mais uniquement de la manière dont il faut l'enseigner. Il est impossible que dans un cours on puisse donner aux faits tout le développement, et aux raisonnemens toute l'étendue dont ils sont susceptibles, ni que l'on y puisse entrer dans tous les détails, qu'on a le droit d'attendre de l'écrivain. Une impartialité sévère, une érudition solide, un esprit philosophique, ce sont là des qualités absolument nécessaires à un professeur d'histoire. Ce n'est pas sans raison qu'on a reproché à VOLTAIRE que la vérité n'étoit pas toujours sa passion favorite. Il plie très-souvent les faits d'après ses préjugés, et ne voit dans l'histoire que ce qu'il veut y voir. Ses principes contre la religion l'égarent ordinairement dans ses jugemens contre les princes et les rois. Il rabaisse autant qu'il le peut tous ceux qui ont été chrétiens, et peint souvent comme de grands hommes, ceux qui n'avoient d'autre mérite que le mépris et l'indifférence contre la religion. C'est ainsi que l'empereur *Julien* réunit à ses yeux toutes les qualités de l'honnête homme et du philosophe, quoiqu'à ce dernier égard on doive le regarder comme un esprit extrêmement foible, plein d'idées extravagantes, donnant tête baissée dans tous les filets que lui tendirent les Néo-Platoniciens, et ajoutant une foi aveugle à toutes les mystifications, à l'aide desquelles ils surent se jouer de sa crédulité. On tombe dans le même défaut, quand on se jette dans l'autre extrême, en donnant par exemple à *Constantin* le sur-nom de *Grand*,

parce qu'il avoit embrassé la foi chrétienne, et qu'il se laissoit gouverner par ses évêques de cour; quand on préconise tous ceux qui sont de notre parti, de notre patrie, et que l'on juge en général les hommes non sur leurs actions, mais d'après des préjugés sacrés ou des préventions nationales.

Plus un historien aura de l'érudition, plus il saura aussi puiser dans les sources, et d'autant plus il sera exact. L'aridité qu'entraînent avec elles les recherches critiques que souvent il sera obligé de faire, ne le rebutera point si facilement. Il ne sera pas prompt à former des hypothèses, à hazarder des conjectures, à inventer des systèmes dans lesquels on ne pourra voir les évènemens et leurs causes, que comme il les aura vus lui-même. Le premier objet de l'histoire est la conservation des faits. Mais il faut un esprit philosophique et un jugement sain pour s'appercevoir d'abord quels sont ceux que l'on doit passer sous silence, ceux qu'il ne faut qu'effleurer ou bien aussi développer dans une plus grande étendue. Il est des faits stériles, isolés, qui ne produisent rien : il en est d'autres qu'on peut appeller féconds. L'histoire est comme un tableau, dont l'effet dépend de l'ordonnance dans laquelle les différentes figures sont placées. Une distribution savante doit faire ressortir celles qui par la principale part qu'elles ont à l'action, méritent d'abord de frapper les regards. Plus les rôles des autres sont subalternes, plus aussi elles doivent leur être subordonnées et traitées avec légèreté.

Un professeur dans ses leçons d'histoire ne peut jamais en donner qu'un abrégé. Il importe donc

infiniment qu'il sache faire un choix judicieux des faits, qu'il ne surcharge point sa narration de détails trop minutieux, qu'il possède l'art d'enchaîner tellement les évènemens les uns aux autres qu'ils se présentent continuellement à ses auditeurs sous le rapport de causes et d'effets. Pour ne pas fatiguer cependant leur attention, pour leur faciliter les moyens de retenir ce qu'ils viennent d'entendre, pour éviter la secheresse presque inévitable dans un discours où il faut toujours se resserrer, et où les faits viennent se presser les uns les autres; qu'il s'arrête de tems en tems; que quelqu'unes de ses narrations contiennent plus de circonstances agréables et curieuses, qu'il tâche d'égayer ses leçons par quelques traits, quelques anecdotes piquantes. Elles réveillent l'attention si facile à se distraire; elles servent non seulement à caractériser les principaux personnages, mais aussi, parce qu'elles frappent davantage l'imagination, elles aident la mémoire, et sont en quelque sorte des points de ralliement auxquels viennent s'attacher d'eux-mêmes un grand nombre d'autres faits, qui sans ce moyen s'en seroient échappés bientôt, et n'y auroient pas acquis cette consistence. Il faut à l'histoire ses épisodes, comme au poëme épique et didactique. Une narration trop rapide peut bien faire briller l'esprit d'un écrivain, mais elle n'est point instructive pour les jeunes gens. Les personnages qu'elle fait monter sur la scène, les évènemens qu'elle fait passer devant leurs yeux, sont pour eux comme les figures d'une lanterne magique, où l'impression, qui est produite par l'une, est d'abord effacée par celle que produit l'autre qui lui succède. Pour sentir le mérite d'un ouvrage, tel que celui de MÉHÉGAN, et pour en profiter, il faut

apporter d'avance à sa lecture des connoissances historiques.

Plusieurs écrivains estimés, tels que GILLIES, GIBBON interrompent souvent le fil de la narration par des réflexions et des raisonnemens. Nous ne saurions approuver cette manière d'écrire ou d'enseigner l'Histoire. Comme ces raisonnemens ne sont que des résultats que fournissent les faits, il est impossible que ceux, qui ne sont pas encore suffisamment instruits de ceux-ci, puissent en faire un usage convenable. C'est les arrêter dans leur marche ; c'est prolonger le chemin qu'ils ont à parcourir, en les conduisant à tout moment par des sentiers, qui font perdre de vue le terme où l'on doit arriver. Rien de plus ennuyeux qu'une histoire raisonnée, où le jugement et souvent les hypothèses particulières de l'auteur viennent se mêler continuellement au faits, et retarder ou couper la marche de l'action. On ne peut plus embrasser l'ensemble d'un coup d'œil. L'intérêt en est nécessairement affoibli. Un jeune homme surtout n'en pourroit retirer aucun profit. Ces réflexions politico-philosophiques sont à l'Histoire, ce que sont à la langue les règles de la grammaire, c'est-à-dire des abstractions, qui viendront d'elles-mêmes s'offrir à l'esprit, et dont il saura bien mieux apprécier la valeur, dès que par la lecture et l'étude il se sera enrichi des idées, des faits, des exemples sur lesquels elles se fondent. Il n'y a donc que des réflexions courtes, que la narration qui précède semble avoir nécessairement amenées, ou qui servent de préparation naturelle à la narration qui les suit, qu'on doit se permettre dans le récit historique, pour fixer toute

l'attention des jeunes gens sur les évènemens mêmes, et pour graver ceux-ci de préférence dans leur mémoire. Quelque sèche que soit la chronologie, il faut néanmoins insister pour qu'ils en retiennent les principales époques, parce que sans elles tout dans l'histoire ne peut être que désordre et confusion. Des tables synchronistiques, à l'aide desquelles on peut voir d'un coup d'œil tous les évènemens qui parmi les différens peuples se sont passés en même tems, nous paroissent à cet égard préférables, aux tablettes chronologiques ordinaires.

Nous ne sommes pas d'ailleurs si ennemis des réflexions et des raisonnemens, pour vouloir les proscrire entièrement de l'histoire. Nous croyons même qu'ils peuvent être d'une grande utilité ; mais nous voudrions en même tems que l'on rejettât tous ceux qui sont d'une certaine étendue à la fin d'une période, et qu'on leur destinât de même qu'aux révolutions arrivées dans les mœurs, les usages, la forme du gouvernement, un chapitre particulier.

Les Cours d'Histoire à donner, pourroient peut-être se réduire aux suivans.

1. *Histoire Ancienne.*

Il seroit sans doute à désirer qu'en traitant l'Histoire ancienne, qu'il faudroit conduire jusqu'à l'époque de l'invasion des peuples barbares dans l'Empire Romain, on y procédât avec une critique plus sévère, qu'on n'a communément coutume de faire. Tout ce qu'on nous raconte de la monarchie des

Babyloniens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses nous paroit beaucoup sujet à caution. Les seuls témoins qu'on allegue pour justifier l'authenticité des faits qu'on avance, sont non-seulement des écrivains postérieurs, mais ce qui est bien pis, sont uniquement des écrivains grecs, qui sur tous les évènemens arrivés hors de leur pays et dans des siècles reculés ne méritent, d'après l'avis même de STRABON, aucune croyance. Remplis de suffisance et d'orgueil, intimément persuadés que nul n'avoit de l'esprit hors eux et leurs amis, les Grecs méprisoient les autres nations et les traitoient de barbares; ils ignoroient les langues de l'Orient, ils étoient incapables de puiser dans les sources; légers, crédules, aimant le merveilleux, chaque historiette, chaque tradition incertaine étoit accueillie par eux pourvû qu'elle fût capable de charmer pour quelques momens leur oisive curiosité. Tout historien avoit chez eux la permission de mentir, dès qu'il savoit en même tems leur plaire et les amuser. C'étoit un défaut bien pardonnable à leurs yeux de n'être pas vrai, lorsqu'on savoit le racheter par l'agrément du style et la nouveauté des fictions. Que l'on conclue delà quelle doit être la certitude de l'ancienne Histoire Orientale tirée de sources aussi corrompues et impures. On a été bien bon d'avoir cherché si long-tems à concilier la chronologie sainte avec celle des écrivains profanes. Que de systèmes n'a-t-on pas imaginés, que d'étymologies, que d'hypothèses n'a-t-on pas hazardées, sans qu'on ait jamais réussi à éclaircir d'une manière satisfaisante toutes les difficultés! Il falloit trancher le nœud gordien, et ne pas mettre en parallèle les monumens antiques de la Nation Juive, dont nous ne considérons ici les historiens que comme

des écrivains profanes, avec les contes récens et incertains, qui nous ont été transmis par les Grecs. Leur propre histoire, dès que l'on veut remonter au-delà des Olympiades, est un labyrinthe où l'on se perd. Ce n'est que depuis cette fameuse époque qu'on commence à y trouver quelque solidité. Encore n'est-ce que sur un petit nombre de faits que cette lumière se répand. Les écrivains grecs ne méritent donc de la croyance, que lorsqu'ils touchent en quelque sorte aux évènemens qu'ils racontent, ou qu'ils en furent en partie les témoins oculaires. Tout ce qu'ils nous débitent sur les monarchies de l'Orient est appuyé sur des fondemens peu solides, et toute cette histoire avec laquelle souvent on arrête si long-tems les jeunes gens, pourroit être réduite à un petit nombre de chapitres.

Il en est de même des premiers siècles de l'Histoire Romaine, où l'on entre souvent dans un grand nombre de détails, sans former jamais le moindre doute; tandis que Rome a été plus de cinq cens ans sans avoir d'historien, que ceux qu'elle a eu, ont été peu exacts, qu'elle a perdu dans l'incendie, qui la consuma après sa prise par les Gaulois, presque tous les monumens qui eussent pu suppléer à ce défaut et certifier les principaux évènemens. Si l'on considère que pendant plus de quatre siècles les Romains restèrent enfermés dans un petit coin de l'Italie; que l'exercice continuel des armes et du labourage, étoient les seules sciences dont ils firent profession, que pour écrire leurs annales, ils se contentoient de ficher chaque année un clou dans la muraille; ne doit-on pas être surpris en même tems de trouver

parmi eux une histoire, où il n'y a aucun vuide, et où chaque année est marquée par quelque évènement considérable? Ne soupçonnera-t-on pas avec quelque raison les premiers historiens d'avoir suppléé à ce qui leur manquoit par des fictions, d'avoir adopté sans examen tous les bruits fabuleux et toutes les traditions populaires? Ils n'avoient point de mémoires sûrs, ni de monumens qui pussent leur servir de guides. Ceux, qui les suivirent, se contentèrent de se munir de leur autorité et de les prendre pour garants des faits qu'ils rapportoient après eux, sans se mettre en peine d'en examiner à la rigueur la vérité. Ils s'attachèrent uniquement à donner un tour plus élégant, à ce qu'il y avoit de rude et de grossier dans le langage des siècles précédens. Les fréquentes plaintes de TITE-LIVE des difficultés qu'il trouve de découvrir la vérité au travers des ténèbres qui l'enveloppent, de la confusion qui règne dans les histoires qu'il consulte, des contradictions qu'il ne peut venir à bout de concilier, ne nous autorisent-elles pas à douter de tout ce qu'on nous débite sur l'histoire de ces tems? DENYS D'HALICARNASSE, qui passe pour l'auteur le plus judicieux et le plus fidèle de ceux qui nous restent, ne fut point à portée de consulter de meilleures sources, et quoique son histoire soit écrite avec un air de sincérité et une critique des plus exactes en apparence, on a néanmoins lieu de douter de la vérité des faits qu'il avance. Son histoire doit déjà nous devenir suspecte par le but particulier qu'il s'y proposoit. Il vouloit chercher une origine commune aux Grecs et aux Romains, faire concevoir à ses compatriotes une idée plus avantageuse de ceux-ci, afin de leur faire porter avec plus de patience le

joug qu'une nation, qu'ils regardoient comme barbare, leur avoit imposé. C'étoit en même tems un bon moyen de faire sa cour aux Romains. Le principal soin de cet historien, c'est d'écrire avec élégance et de ne point choquer la vraisemblance dans ce qu'il rapporte. C'est par là que le lecteur se laisse aisément prévenir, et reçoit pour vrai ce qui dans le fond n'a aucune certitude, mais que cet auteur après l'avoir revêtu de tout l'air de vraisemblance, lui donne pour tel. On peut dire en général, que l'ancienne Histoire Romaine n'est tirée d'aucuns monumens authentiques, que les premiers historiens, qui furent ensuite copiés par ceux qui les suivirent, négligérent même de rechercher le peu de pièces originales qu'ils auroient pu consulter, qu'ils compulsèrent uniquement les mémoires de familles, dans lesquels on avoit eu bien moins d'égard à la vérité qu'à tout ce qui pouvoit servir à relever leur gloire; qui, étant remplis de fictions, ne pouvoient servir qu'à embrouiller l'histoire au lieu de l'éclaircir.

BEAUFORT, Écrivain critique et judicieux, a prouvé tous ces points d'une manière convaincante dans sa *Dissertation sur l'Incertitude des cinq premiers siècles de l'Histoire Romaine.* Telle est néanmoins la force de la routine, qu'en traitant l'Histoire ancienne, on n'a garde de s'écarter du chemin battu. On ne fait aucune distinction entre les différentes périodes: on diroit que tout a une égale certitude. Peu s'en faut qu'on ne sache les anecdotes de la cour de Sémiramis ou de celle de Tarquin le superbe aussi parfaitement que l'on connoit celles du siècle de Louis XIV. Tous les

contes à dormir de bout que nous ont débités les Grecs, sont adoptés avec une aveugle confiance. Il suffit que le témoignage d'HÉRODOTE, ou de DIODORE de *Sicile*, vienne à l'appui du fait qu'on avance. On peut bien révoquer en doute les récits d'un Père DANIEL, son histoire n'étant écrite qu'en françois; mais les passages grecs ont une efficacité merveilleuse; et l'on est dispensé d'apporter dans l'histoire un esprit philosophique et sceptique, quand on peut le compenser par une érudition si profonde. Il faudroit donc passer avec rapidité sur tous les évènemens antérieurs aux beaux siècles de la République Grecque et Romaine, se défier de la narration infidèle des historiens, et ne marcher à travers la nuit des tems qu'éclairé du flambeau de la critique. Ce n'est que depuis l'époque où la Grèce soutint le choc des forces de l'Asie, que l'Histoire ancienne commence sous plus d'un rapport à devenir vraiment intéressante. Quelle fécondité d'actions héroïques et magnanimes! Combien de fois ne voit-on pas briller la grandeur de la nature humaine jusques dans le vice même, comme le soleil répand sa lumière, lors même qu'il est caché derrière un nuage! de quelle instruction variée la narration n'est-elle pas alors susceptible? Le théatre s'agrandit de plus en plus; les intérêts des différens États commencent à se croiser davantage; les révolutions qu'ils éprouvent, viennent sans peine se subordonner les unes aux autres. Les mêmes causes produisent dans tous les mêmes effets. Les conquètes leur donnent des richesses, celles-ci enfantent le luxe, celui-ci amène à sa suite la corruption, les factions, les divisions, et accélère leur chute. Un État, dont la forme de gouvernement tient à la démocratie, peut sans

doute puiser dans l'histoire des anciennes Républiques des leçons importantes. Comme le monde reproduit toujours les mêmes scènes, quoique les changemens de décoration soient un peu différens, il peut conclure, que leur sort doit aussi être le sien; que les agitations et les convulsions qu'il peut éprouver, le calme et la prospérité dont il peut jouir, seront attachés aux mêmes causes morales, qui portèrent autrefois Rome et Athènes au plus haut degré de gloire; mais qui aussi dès que le luxe, l'égoïsme, la cupidité vinrent s'emparer des cœurs, et succéder aux vertus antiques et sévères, plongèrent ces Républiques florissantes dans un abîme de maux, et consommèrent leur entière ruine.

2. *Histoire Moderne. Histoire Générale.*

On peut suivre ici deux méthodes différentes. Ou l'on traitera l'histoire de chaque empire en particulier; ou on suivra l'ordre synchronistique en traçant un tableau général des révolutions, qui dans chaque période se sont passées parmi les différens peuples de la terre. Cette dernière méthode est celle qu'ont suivie tous les écrivains qui nous ont donné les élémens d'une Histoire générale, tels que Millot, Condillac, Roustan. Au premier regard, elle paroit infiniment préférable à l'autre. On n'est point sujet à tomber dans des répétitions, qui sont inévitables, lorsqu'on traite l'histoire de chaque empire en particulier. Si nous devons cependant juger d'aprés l'expérience que nous avons eu occasion de faire dans des tems passés, il nous paroit que les jeunes gens profitent beaucoup plus en étudiant d'abord l'histoire particulière de chaque

empire. Les faits se gravent alors dans leur mémoire avec plus de netteté, au lieu que cette multiplicité de scènes, et ce changement continuel de décorations que leur offre une Histoire générale, ne sert souvent qu'à l'embrouiller. Ils liront celle-ci avec bien plus de fruit, ils en saisiront beaucoup mieux l'ensemble, quand ils connoîtront déjà d'avance les différentes parties qui composent ce corps vaste et immense. Dès qu'on s'approche d'ailleurs des tems modernes, l'histoire de chaque peuple devient plus étendue et exige plus de détails; il devient alors difficile de les concentrer et de les réunir dans un même tableau. Ce n'est plus comme dans l'histoire ancienne, où une monarchie succède à l'autre, et vient lui céder la place qu'elle venoit d'occuper. L'unité de l'action est interrompue à chaque instant, et une telle histoire générale n'ayant plus un centre commun, duquel partent et ou viennent aboutir ses différens rayons, n'est dans le fond qu'une collection d'histoires particulières enchassées les unes dans les autres.

Si on préfère néanmoins de donner un cours d'histoire générale, dans lequel on veut faire marcher de front les évènemens arrivés parmi les nations, il faudroit s'attacher uniquement à peindre les grandes révolutions qui changèrent la face de l'Europe, et qui servirent à préparer celles qui les suivirent. Il conviendroit de faire précéder chaque époque par un tableau raccourci de la situation des différens États en particulier et du degré de considération dont chacun jouissoit. Sous ce point de vue on pourroit partager l'Histoire moderne depuis le commencement du cinquième siècle jusqu'à nos jours en neuf grandes périodes. La première, depuis 406--800, offriroit la déstruction de l'empire

Romain en Occident, l'origine des différens états que les nations Germaniques fondèrent sur ses débris, celle du système féodal, le commencement de la religion et de l'empire de Mahomet. — La seconde, depuis 800 -- 962 présenteroit l'histoire de la grandeur de la monarchie des Francs, les causes qui hâtèrent sa décadence ; l'invasion de nouveaux barbares, des Normans, des Hongrois, et leurs établissemens dans les différentes parties de l'Europe. — La troisième, depuis 962 -- 1076, feroit voir l'élévation de l'empire d'Allemagne, son influence marquée sur tous les autres états de l'Europe, l'origine du système politique qui a dominé pendant les tems du moyen âge, le triomphe de l'ignorance et de la superstition à la faveur desquelles le clergé acquit tant de richesses et de pouvoir. — La quatrième, depuis 1076 -- 1273, développeroit l'origine et le progrès de la Hiérarchie, l'abaissement de tous les pouvoirs séculiers, la renaissance de la Jurisprudence Romaine et l'introduction du Droit Canon; les effets que les croisades et l'esprit de chevalerie produisirent sur les mœurs, la religion, le commerce, la marine et le gouvernement; l'origine du Tiers-État, l'affranchissement des habitans de la campagne et la chute du despotisme féodal. — La cinquième, depuis 1273 -- 1453, exposeroit le déclin de la Monarchie Pontificale opéré par les décrets des conciles de Constance, de Basle, par l'aurore des lumières qui commença insensiblement à se lever sur l'Occident ; les changemens importans occasionnés par l'établissement de la milice perpétuelle, l'invention de la boussole, de la poudre à canon, de l'imprimerie, de même que par le bouleversement de l'empire des Grecs. — La sixième, la plus brillante de toutes, depuis 1453 --

1648, montreroit l'Europe sous une face entièrement nouvelle, qu'elle dut à la renaissance des arts et des lettres, à la découverte de l'Amérique et de la route maritime aux Indes Orientales, à la révolution qu'éprouva la religion, et aux guerres qui en furent la suite. Elle peindroit en même tems l'agrandissement de la maison d'Autriche, dont les vues ambitieuses sur la monarchie universelle firent éclorre le système de l'équilibre, et donnèrent naissance aux liens politiques, qui depuis ce tems existent entre les souverains de l'Europe. — La septième, depuis 1648 -- 1713, est marquée par la prépondérance de la France sous le règne de Louis XIV, dont l'ambition démesurée, attisée par de vils flatteurs, pronée comme une vertu héroïque non-seulement par les poètes, mais aussi par les orateurs sacrés jusque dans la chaire même de la vérité, entretenue par un ministre dur, sanguinaire et avide de regner, occasionna plusieurs guerres désastreuses, et une conjuration générale des autres puissances de l'Europe, pour le maintien du système de l'équilibre. — La huitième, depuis 1713 -- 1763, la plus fertile de toutes en négociations et en traités, rendroit compte des moyens que l'Angleterre a employés pour étendre son commerce, et pour établir son empire absolu sur les mers. Elle développeroit l'origine de la monarchie des Russes et des Prussiens, et leur influence sur le système politique de l'Europe. — La neuvième enfin traceroit un tableau de la situation actuelle de l'Europe.

3. *Histoire de France.*

4. *Histoire d'Allemagne.*

On conviendra sans peine que l'histoire de la

nation, à laquelle nous appartenons, mérite d'être traitée plus en détail que les autres, et de faire par conséquent le sujet d'un cours particulier. — Il en est de même de l'histoire d'Allemagne. Elle est la plus vaste, la plus compliquée. Il est impossible d'en acquérir une connoissance solide dès qu'elle est enseignée d'une manière trop abrégée. Ce furent les peuples Germaniques, qui sortis du fond de leurs antiques forêts, terrassèrent le redoutable colosse de l'empire Romain. C'est dans leurs mœurs, dans leurs usages, dans la forme de leur gouvernement qu'il faut chercher les sources de la plûpart des constitutions politiques de l'Europe. C'est aux Allemans qu'on doit l'invention de la poudre à canon, et de la mobilité des caractères ou de la typographie. Ce furent eux, qui perfectionnèrent la tactique, l'agriculture, qui les premiers par une réformation hardie portèrent à la hiérarchie les coups les plus funestes. Depuis le dixième siècle l'Allemagne joua le rôle de puissance dominante. L'Empereur étoit envisagé comme le chef temporel de toute la chrétienté. Tout le monde lui attribuoit en cette qualité de grandes prérogatives, et des droits honorifiques. Par la suite du tems, elle devint le centre du système de l'équilibre, le théatre des guerres générales, et ses intérêts furent mêlés dans presque toutes les négociations politiques. C'est sur la conservation du système Germanique, que repose encore en partie le salut de quelques unes des autres puissances de l'Europe. Beaucoup de souverains tirent leur origine de l'Allemagne, et sont encore membres du Corps Germanique. Son histoire nous présente le spectacle le plus instructif et le plus intéressant de la lutte du sacerdoce avec l'empire. Il faut être né-

cessairement familiarisé avec elle, si on veut faire quelques progrès dans la science du droit public d'Allemagne, du droit privé des Princes Germaniques, du droit féodal, du droit public ecclésiastique. Entre les différens cours d'histoire, qu'on a donnés à l'université de Strasbourg, on a surtout conservé à celui-ci une place éminente, parce que les étrangers que lui fournissent les pays du Nord, ont toujours étudié cette partie de préférence.

5. *Traités de Paix.*

Les Traités, dit MABLY, sont les archives des nations. Ils renferment les titres de tous les peuples, les engagemens réciproques qui les lient, les loix qu'ils se sont imposé, les droits qu'ils ont acquis ou perdus. Il n'y a presque point d'actes antérieurs au traité de Westphalie, qui puissent avoir aujourd'hui quelque influence dans les affaires. Mais une connoissance plus exacte de celui-ci et de ceux qui l'ont suivis, doit être regardée comme infinement instructive pour le Publiciste, l'Homme d'État et le Négociateur. Il s'agit surtout dans un pareil cours de faire connoître les intérêts et la situation des puissances, lorsqu'elles ont contracté, d'y développer la politique de l'Europe et ses vicissitudes, d'en exposer les principes, la marche, les révolutions depuis le fameux Traité de Westphalie, jusqu'aux tems où nous vivons. Ces Traités de paix peuvent être regardés comme les pièces justificatives du droit public de l'Europe.

6. *Constitution politique des Etats de l'Europe.*

Il n'est sans doute guères nécessaire de prouver qu'un cours destiné à développer la constitution politique

politique des différens états de l'Europe doit être également instructif et important. Il peut être considéré comme un supplément des différens cours d'Histoire. Les matières qu'il y faudroit traiter, peuvent à-peu-près se réduire aux suivantes. Grandeur et situation d'un royaume. Division. Climat. Fertilité. Productions. Possessions dans les autres parties du monde. Population. Forme du gouvernement. Loix fondamentales. Succession au Trône. Ordres. Noblesse. Clergé. Tiers-État. Droits et Priviléges de ces différentes classes de la société. Droits régaliens. Offices de la couronne. Religion. Tribunaux. Écoles. Universités. Arts. Académies. Degré de culture. État militaire. Marine. Finances. Contributions. Revenus. Dépenses. Dettes publiques. Commerce intérieur et extérieur. Manufactures. Industrie. Agriculture. Administration. Traités de Commerce et d'Alliance. BIELEFELD et BEAUSOBRE ont contribué par leurs ouvrages à mettre en vogue cette science. On l'a cultivée depuis en Allemagne sous le nom de *Statistique*.

7. *Diplomatique.*

Une grande partie de l'Histoire se fonde sur les Chartres et les Diplomes. Dans le moyen âge, comme on sait, le pieux zèle des moines en a fabriqué un grand nombre de faux. Il faut en général savoir les déchiffrer et reconnoître ceux qui sont supposés. Cette science est surtout nécessaire à l'historien et à l'archiviste. Comme un cours de Diplomatique peut être achevé en peu de tems, ce ne sera pas une œuvre absolument inutile si tous ceux qui s'appliquent de préférence aux études historiques, tâchent de connoître au moins les premiers élémens de cette science.

XII.

Mathématiques.

Il seroit inutile de nous étendre beaucoup sur la partie des Mathématiques. Elles ont été traitées avec tant de supériorité par les Savans François, que toutes les nations éclairées leur rendent volontiers à cet égard les hommages mérités. Un avantage des études mathématiques est de porter l'esprit à croire qu'on ne sait suffisamment, que ce que l'on sait parfaitement, de l'accoutumer à raisonner juste et avec ordre. Cette justesse de l'esprit est de toutes les qualités de l'homme celle qui lui est la plus nécessaire, dont l'influence s'étend sur toutes ses pensées et toutes ses actions. Pour l'acquérir, il ne suffit pas de savoir les règles qui conduisent à la vérité, il faut y joindre l'habitude de les suivre et de les appliquer. Or il est évident que par la méthode que l'on est forcé de suivre dans l'étude des mathématiques, on répete continuellement les actes propres à former cette habitude. Elles font naître cet esprit de combinaison et de calcul qui est si nécessaire dans les affaires de la vie; elles donnent de l'aptitude à lier les idées, qui est peut-être la plus essentielle de toutes les dispositions; car on ne voit ordinairement pour tout le reste de ses jours, que comme on a vu dans le commencement. On a souvent attaché aux mathématiques l'idée d'une grande difficulté pour la jeunesse, on les a souvent réléguées à la fin de ses études pour en prendre une légère teinture, tandis qu'on n'a pas hésité un instant de mettre entre les mains des enfans la grammaire, c'est-à-dire la métaphysique la plus abstraite du langage, qui n'est qu'un tissu d'idées abstraites, déjà

difficiles à saisir par elles-mêmes, et souvent rendues plus inintelligibles encore par la façon dont elles sont présentées. Les anciens au contraire vouloient que personne n'entrât aux écoles sans être initié à la géométrie, et SOCRATE conseilloit d'apprendre dès l'âge le plus tendre les élémens des sciences mathématiques.

Un Professeur de Mathématiques appellé à enseigner cette science à une Université doit d'abord s'attacher à expliquer dans un cours général les premiers principes ou les élémens les plus essentiels des différentes parties de cette science. Ce cours pourroit se diviser en trois parties. La première embrasseroit les différentes parties des *Mathématiques pures*, telles que *l'Arithmétique*, *la Géométrie élémentaire*, *la Trigonométrie rectiligne*, et les principes de *l'Algèbre*. La seconde seroit destinée à l'explication des sciences *Mécaniques* et *Optiques*. Dans la troisième on démontreroit les formules élémentaires de la *Trigonométrie sphérique* et les principales vérités de *l'Astronomie*. A ce cours général on peut joindre différens cours particuliers, à l'usage de ceux qui s'appliquent de préférence aux études mathématiques, et qui y ont déjà fait quelques progrès. C'est surtout dans ceux-ci qu'il s'agit de montrer l'application pratique de la théorie générale, les secours qu'elle offre pour résoudre un grand nombre de problèmes importans qui se présentent dans les autres sciences, dans les arts et dans la vie commune. On enseignera donc séparément la *Mécanique*, *l'Optique*, *l'Astronomie*. La *Géométrie de l'Arpenteur* ou la *Pratique de la Géométrie*, tout ce qui peut avoir rapport aux plans et aux cartes topographiques doit faire également le sujet d'un cours particulier. Il en est de même de la *Géométrie*

transcendante, du *Calcul différentiel et intégral*; de *l'Arithmétique* appliquée aux différens calculs du *Commerce* et de *l'Economie.* On doit joindre à celle-ci la *Théorie du calcul des probabilités* avec la solution de ses principaux problêmes. Tout le monde connoit la différence entre la méthode analytique et synthétique. Nous croyons qu'il faudroit s'y attacher tour à tour. Ce sera un moyen de réveiller davantage l'attention des jeunes gens, et de les tenir continuellement en haleine.

XIII.

Sciences Naturelles.

On pourroit d'abord ranger sous cette classe *l'Histoire Naturelle* et la *Chymie.* Nous nous en rapportons à ce que nous en avons dit à l'article de la Médecine, et nous nous bornons ici à parler uniquement de la *Physique*, de la *Technologie* et de ce que nous appellons *Sciences Économiques.*

1. *Physique.*

Toutes les fonctions de notre vie sont des expériences; nos moindres coups d'œil sont des observations; la nature est par tout un livre ouvert et engage l'esprit même le moins philosophique à des réflexions sur les phénomènes qui de toutes parts nous environnent, et viennent frapper nos sens. Aussi la Physique a-t-elle été de toutes les sciences celle qui fut cultivée la première, et l'on se hâta de forger des systèmes, avant qu'on eût le loisir ou la capacité de faire de justes raisonnemens. Si l'homme jouit maintenant de mille inventions commodes et agréables;

si à l'aide de tant de machines simples et ingénieuses il sait multiplier ses forces et rendre la nature même obéissante à ses loix ; s'il voit tous les effets jaillir de leurs causes naturelles ; si plus éclairé il ne change plus celles-ci en autant de divinités invisibles et redoutables ; s'il est délivré de tant de craintes superstitieuses sous lesquelles autrefois le tenoit asservi son ignorance ; s'il a appris l'art d'enchaîner le tonnerre, de commander en quelque sorte aux élémens ; si le grand livre de la nature n'est plus écrit pour lui dans un langage inintelligible, mais qu'à chaque page sur laquelle ses regards s'arrêtent, il sache y lire et admirer la sagesse de son auteur : il est redevable de ces bienfaits, il doit ces avantages aux sciences expérimentales en général, et à la physique en particulier.

La théorie de la Physique doit se fonder sur la connoissance des phénomènes. Un cours destiné à développer les principes de cette science se divise naturellement en deux parties. Celle qui traite de la physique générale doit embrasser tout ce qui regarde les propriétés des corps, les loix du mouvement, les forces qui le produisent ou l'arrêtent, l'application de ces principes généraux à la Dynamique et à l'Hydrodynamique. — Les propriétés du feu, son action sur tous les corps, les changemens qui résultent de ses impulsions et de ses combinaisons dans les corps soumis à sa puissance, la Pyrométrie, la Thermométrie ; les affections et les propriétés de la lumière considérée ou comme simple et homogène, ou comme composée et hétérogène ; les loix de la réflexion, de la réfraction et de la dispersion de la lumière appliquées à l'Optique particulière qui traite de la vue et des instrumens dioptriques et catoptriques ; l'Électricité artificielle et naturelle ; le Magnétisme ; les re-

cherches sur la nature de l'air, ses propriétés et ses phénomènes variés et intéressans ; la considération du vent et du son, les principes de l'Acoustique ; la nature de l'eau dans ses trois états de glace, de liqueur, de vapeur ; les différens météores dont il est un des premiers ingrédiens ; des notions élémentaires sur l'Astronomie et la Géographie physique ; — ce sont là autant d'objets que doit développer la physique particulière.

Les découvertes qu'on a faites sur la propriété d'un grand nombre de substances, qui existent sous la forme d'un air ou d'un gaz, ont donné naissance à une nouvelle branche de la physique. Ces recherches ont conduit à d'autres connoissances qui regardent la combustion et la calcination métallique, la nature et la combinaison des acides, de l'alkali, de l'air, de l'eau, celle des corps avec l'élément igné. On les doit en grande partie aux Savans François, Créée en quelque sorte par eux, cette science mérite d'être traitée dans un cours particulier de *Physique chymique*. — Il seroit utile d'accompagner ces différentes leçons d'un précis historique des découvertes qu'on a faites en physique depuis la renaissance de la philosophie, et d'y ajouter en même tems une notice littéraire des ouvrages les plus importans qui regardent les sciences naturelles.

2. *Technologie.*

3. *Sciences Économiques.*

Nous joignons ensemble ces deux parties, parceque l'une est inséparablement liée à l'autre, et qu'on ne sauroit acquérir des connoissances solides dans les Sciences Économiques, sans avoir étudié en même

tems la Technologie. Ce ne sont pas seulement des théologiens, des légistes, des médecins, des littérateurs, des philosophes, dont on ait besoin dans un grand état; il y faut aussi des administrateurs intelligens. Les domaines, les finances, la direction des monnoies, le commerce, les manufactures, l'industrie, les moyens de la faire fleurir dans ses différentes branches, tout ce qui regarde les revenus et la grande police d'un état, les mines, les salines, l'économie rurale et forestale; ce sont là autant d'objets sur lesquels il faut avoir acquis des connoissances particulières, lorsqu'on se destine à être législateur ou membre d'un département. On doit connoître sans doute ce qu'on est appellé à régler, à ordonner, à conserver, à juger, à réformer, à diriger. Comment pourroit-on répondre à des questions telles que celles-ci: quelles sont les manufactures, les métiers qui manquent à un pays? lesquels d'entre eux pourroit-on introduire avec le plus d'avantage? d'où faut-il prendre les matériaux et chercher les artistes? quelle est la cause de leur prospérité et de leur décadence? comment peut-on calculer le profit qu'ils rapportent? si on n'a point fait sur les objets de cette nature les études requises. Là où ces connoissances manquent, les faiseurs de projets usurpent facilement la confiance publique et entraînent souvent les communes à des dépenses ruineuses; l'industrie est étouffée dans ses premiers germes; les arts, les métiers sont ou abandonnés à leur sort, ou on leur dicte des loix dont on ne se trouve bien que lorsqu'on ne peut point les exécuter; les établissemens publics restent dans un état languissant; on ne sait point seconder la nature, les sources qu'elle fait jaillir de toutes parts viennent à tarir, sans que l'on s'occupe à rassembler leurs eaux, à leur creuser des canaux pour qu'elles puissent fé-

conder des champs arides et stériles. Il seroit à souhaiter qu'un grand nombre de ceux auxquels leur fortune permet de visiter les pays étrangers fussent initiés davantage dans ce genre de science. Ils ne se borneroient pas alors à fixer uniquement leur attention sur les ouvrages des beaux-arts ; tout ce qui concerne l'administration, la police, l'industrie leur paroîtroit un objet également intéressant. Instruits dans l'art de voir et d'observer non seulement ce qui peut contribuer au plaisir de l'homme en particulier, mais au bien de la société en général, leurs courses en deviendroient plus utiles et plus instructives, et ils en rapporteroient des connoissances, qui, lorsqu'ils seront appellés peut-être aux charges de l'état, serviroient à augmenter la prospérité de leur propre patrie.

Autre fois il suffisoit d'avoir simplement étudié le droit et pris sa licence, pour pouvoir aspirer ensuite à toutes les places de l'administration publique, qui cependant n'a rien de commun avec les Instituts et le Digeste. On s'est apperçu enfin combien il étoit convenable et même nécessaire que ceux qui se destinent à servir l'état s'appliquassent à acquérir encore des connoissances d'un autre genre. C'est là ce qui a été cause, pourquoi dans les universités les plus célèbres de l'Allemagne on a créé une chaire particulière pour les Sciences Economiques, ou, comme on les y appelle, Sciences *Camérales.* — La Technologie n'est point destinée à former des artisans, elle doit uniquement instruire ceux auxquels leur vocation future peut le rendre nécessaire d'avoir une connoissance générale des arts et métiers. Elle donnera une notice des différentes matières qu'ils ont à mettre en œuvre, des pays d'où on les tire, de leurs qualités, de leur

prix. Elle doit leur en expliquer la terminologie, les instrumens, les outils, leur montrer l'ordre dans lequel les différens travaux se succèdent et leur en faciliter l'intelligence. Quand on entre dans les fabriques et les manufactures sans aucune connoissances préliminaires, il est impossible d'entendre le langage des ouvriers, de se faire une idée claire de la marche des travaux et du méchanisme des instrumens. Le manœuvre dont la pratique n'est que l'usage habituel et non réfléchi des règles, qui se contente de suivre machinalement les procédés qui lui sont prescrits, n'a ordinairement ni le loisir ni la capacité d'entrer sur les questions qu'on lui addresse dans de longues explications. Il est donc difficile de se former sur ces différens objets des notions claires et justes, de remplir un jour les fonctions d'administrateur d'une manière distinguée, de contribuer par ses conseils à tout ce qui peut relever la prospérité d'un pays, si on ne s'y est préparé de bonne heure par des études particulières.

A considérer déjà les arts et les métiers en eux-mêmes, sans aucun égard aux avantages qu'ils procurent à la société, ils vaudroient bien la peine, par l'honneur qu'ils font à l'esprit humain, qu'on s'en occupât davantage. Dans quel système de physique ou de métaphysique, dit D'ALEMBERT, remarque-t-on plus d'intelligence, de sagacité, de conséquence, que dans les machines à filer l'or, à faire des bas, et dans les métiers de passementiers, de gaziers, de drapiers ou d'ouvriers en soie? Quelle démonstration mathématique est plus compliquée, que le méchanisme de certains horloges, ou que les différentes opérations par lesquelles on fait passer ou l'écorce du chanvre, ou la coque du ver, avant que d'en obtenir un fil

qu'on puisse employer à l'ouvrage? Quelle projection plus belle, plus délicate et plus singulière que celle d'un dessein sur les cordes d'un sample, et des cordes du sample sur les fils d'une chaîne? Qu'a-t-on imaginé en quelque genre que ce soit, qui montre plus de subtilité que chiner les velours? Je n'aurois jamais fait, si je m'imposois la tâche de parcourir toutes les merveilles qui frapperont dans les manufactures ceux, qui n'y porteront pas des yeux prévenus ou des yeux stupides. — Séduit par d'anciens préjugés qui attribuoient uniquement les honneurs et la gloire aux sciences et aux arts libéraux, on a cru quelque fois que c'étoit déroger en quelque sorte à la dignité de l'esprit humain, que de vouloir abaisser ses regards jusqu'aux arts méchaniques; comme s'ils étoient uniquement l'ouvrage des mains, comme si leur invention et le degré de perfection, où ils ont été portés, ne montroient pas de même les facultés créatrices de l'esprit humain sous les points de vue les plus intéressans. — A l'égard des établissemens publics pour les sciences mathématiques et naturelles, l'astronomie demande un observatoire, la physique un cabinet d'instrumens, la technologie un cabinet de modéles.

XIII.

Philosophie.

L'Homme qui n'a point de Philosophie, n'a point d'esprit à lui. Il n'a que celui des autres. Il parle comme ceux qui l'ont précédé; au lieu que le philosophe fera parler comme lui, ceux qui le suivront.

Philosopher, c'est remarquer les effets pour en découvrir les causes; c'est s'attacher à expliquer par

des principes généraux les phénomènes différens qui se présentent à nos regards et à nos observations. Il n'est donc rien, sur quoi on ne puisse philosopher, et il n'existe point d'autre moyen, dès que l'on veut parvenir à la connoissance solide et parfaite d'un objet quelconque. Les actions humaines dépendent de même des idées et des raisonnemens que forme notre entendement: Elles ne peuvent point acquérir une certaine perfection morale, si nous nous déterminons en quelque sorte au hazard, si nous ne les envisageons point dans les rapports où elles se trouvent nécessairement avec notre destination et notre félicité, si nous n'avons point appris à philosopher sur leur prix et leur bonté intrinsèque. Toutes les affaires de la vie, toutes les entreprises des hommes, tous les arts qui servent soit à l'usage, soit au plaisir, toutes les inventions gagnent en utilité, et sont toujours perfectionnées davantage, dès quelles deviennent l'objet de spéculations philosophiques. Ce sont ces spéculations, qui ont créé proprement les arts et les sciences, qui leur ont tracé les règles, qui en ont posé les axiomes, qui ont facilité les moyens de les enseigner dans un ordre méthodique.

Le premier et le dernier objet de la philosophie, c'est l'homme. Lors même qu'elle parcourt les régions éloignées de la métaphysique la plus subtile, elle ne doit jamais le perdre de vue. Il doit apprendre à connoître ses facultés intellectuelles, la nature des sentimens qui l'agitent, les causes qui les produisent, sa force, sa foiblesse, ses besoins, et pour le dire en un mot, il doit se connoître soi-même. Il ne sauroit parvenir à cette connoissance, sans sortir en même tems hors de lui, sans considérer les objets dont il éprouve les impressions, sans réfléchir sur les liaisons

dans lesquelles il se trouve avec les autres êtres de l'univers. Ce sont eux qui développent son esprit, qui lui donnent la première impulsion, qui réveillent ses facultés intellectuelles et leur impriment le mouvement, qui les excitent à exercer leurs forces, à acquérir par là même plus d'étendue et plus de capacité. Sa destination est d'atteindre toute la perfection dont il est susceptible. Il doit donc cultiver sa raison. Elle ne peut devenir pour lui un guide sûr et éclairé, qu'autant qu'elle sait lui faire connoître les rapports dans lesquels il se trouve avec les êtres du monde sensible et intellectuel, qu'elle est capable de l'instruire sur leurs fins, leur nature, leur usage, sur l'influence plus ou moins forte qu'ils peuvent avoir sur sa propre félicité.

Un vaste champ s'ouvre ici aux considérations de l'homme. Tout y est digne de ses regards et de son attention. C'est à la philosophie spéculative et pratique à y conduire ses pas. Il ne peut le parcourir d'un œil curieux et observateur, sans en revenir chargé de riches dépouilles. Elles ne ressemblent point à ces trésors stériles, qui ne sont d'aucun usage à ceux qui les possèdent, qui ne servent tout au plus qu'à contenter la vanité sans augmenter les jouissances réelles, sans qu'il en résulte aucun fruit pour le bien être général; mais aux productions de ces terres chéries du ciel, dont la découverte réveilla l'esprit humain de cette léthargie dans lequel l'avoit plongé la nuit des siècles barbares, fit naître en lui de nouveaux besoins, de nouveaux désirs, étendit la sphère de ses idées et de ses connoissances, augmenta son activité, et finit par changer entièrement la face de l'Occident.

En effet, plus la philosophie fut cultivée, plus aussi toutes les sciences commencèrent à se ressentir

de son influence bienfaisante. Il n'est aucun systême des connoissances humaines, qui ne lui doive l'ordre et la méthode d'après lesquels il est maintenant traité, et développé d'une manière simple et intelligible. Plus elle répandit ses lumières, plus aussi furent proscrites et vouées à un éternel oubli toutes ces terminologies barbares à l'aide des quelles, quoiqu'on n'y comprît rien, on croyoit néanmoins pouvoir rendre raison de tout. L'ancien jargon des écoles se perdit. Les recherches firent naître le doute, la raison revendiquà l'empire qu'avoit usurpé l'autorité. Toutes les opinions furent soumises de nouveau à l'examen, et l'on ne crut plus que leur antiquité étoit une preuve suffisante de leur vérité. Le ton dogmatique des docteurs fut rabaissé. Plus l'esprit humain fit des progrès, plus aussi il apprit à reconnoître sa foiblesse, l'imperfection de ses connoissances, les limites qui lui étoient posées de toutes parts. Des sentimens de tolérance et de modération furent par ce moyen d'autant plus aisément propagés.

La Théologie est redevable en plus d'une manière à la Philosophie. Elle n'a conservé son antique barbarie que dans les pays où on l'en tient entièrement séparée. La Psychologie doit être la base de toute morale éclairée. La Controverse fut négligée et les disputes théologiques cessèrent d'être regardées comme importantes, dès que les bons ouvrages philosophiques devinrent plus communs. La Jurisprudence, l'Histoire, les Belles-Lettres surent également en profiter. Il n'est en général aucune science, aucune branche des connoissances humaines qui sous l'influence de ses rayons n'ait prospéré davantage. Quelle que soit la carrière littéraire et savante que l'on se propose de parcourir un jour, nous croyons que pour la fournir

avec succès il est essentiel de s'y préparer par de bonnes études philosophiques. Il ne faudroit donc pas se borner seulement à des cours de *Logique* et de *Métaphysique.* Il faut y joindre la *Psychologie* , la *Morale*, *l'Histoire de la Philosophie* et une *Histoire de l'Homme* ou de la *Société Civile.*

1. *Logique.*

La Logique de l'école ou la Logique argumentative a fait les délices de cinq ou six siècles de grossièreté et de barbarie. Au lieu de porter sur les idées, elle s'arrêtoit au mécanisme des propositions et paroissoit montrer uniquement l'art d'abuser du raisonnement. Ceux qui y excellèrent dans les tems passés ne furent le plus souvent que de misérables ergoteurs, des gens querelleurs et acariâtres, qui parcequ'ils surent embarrasser un adversaire dans les filets d'un syllogisme captieux, se persuadèrent tout bonnement, fiers qu'ils étoient de tant de victoires remportées, que cette mécanique d'argumentation constituoit une des parties les plus essentielles des études philosophiques. Cependant, aucun préjugé ne fut déraciné, aucune notion ne fut rectifiée, aucune vérité ne fut découverte par ces terribles argumentateurs. Ils avoient beau faire retentir les bancs des écoles de leurs criailleries, le monde n'en retira aucun profit et n'en fut pas éclairé davantage. On peut posséder toutes les formes syllogistiques, les manier avec la plus grande dextérité, et néanmoins être rempli de préjugés et d'erreurs. Ne sont-elles pas l'invention des siècles barbares, et la raison gagna-t-elle quelque chose, à force de raffiner sur l'art de tourner et retourner un raisonnement dans tous les sens différens ?

L'Homme est un être pensant. Ce sont les idées qu'il acquiert insensiblement, qui déterminent ses résolutions et ses actions. Quoiqu'il paroisse, que la volonté soit une faculté particulière qui ne se laisse pas guider toujours par les inspirations et les conseils de la raison, il n'en est pas moins vrai, que les idées que nous nous formons des choses sont les forces invisibles qui nous gouvernent continuellement. Il importe donc infiniment que nous en ayons des notions justes, que nous ne soyons pas séduits par des apparences trompeuses, que nous nous gardions des illusions que causent si souvent les premières impressions; que nous apprenions à ne pas trop précipiter notre jugement, que nous connoissions la source générale des erreurs, l'abus, l'imperfection des mots; les caractères de la vérité, de la probabilité, de la certitude, de l'évidence; les différentes opérations de l'entendement, le mode et le mécanisme des raisonnemens, la manière de discerner ceux qui sont vicieux, et en général l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche et dans l'exposition de la vérité.

On se persuade souvent qu'un jeune homme en commençant ses études, doit d'abord fréquenter un cours de Logique. On croit qu'il est un art de penser et de raisonner, qui peut s'enseigner d'après les mêmes règles comme tout autre genre de sciences ou de métier, et que par conséquent on ne peut pas initier trop tôt les jeunes gens dans les secrets d'un art si important. C'est pourquoi on se hâte d'en tracer déjà les principaux préceptes dans les collèges. Il se trouve néanmoins que ceux qui n'ont pas étudié, raisonnent à-peu-près aussi bien que les autres, et que souvent les plus mauvais raisonneurs

sont précisément ceux qui se mêlent d'enseigner l'art du raisonnement. C'est qu'il en est des règles de la Logique comme de celles de la Poësie et de l'Eloquence. Pour être Poëte ou Orateur, il faut avoir reçu de la nature une vive sensibilité, une forte imagination; pour être un excellent raisonneur il faut qu'elle nous ait donné un esprit porté déjà de lui-même à l'analyse, à l'examen, à l'observation. Toutes les règles générales, tous les préceptes de quelque art que ce soit ne servent à rien, si on ne s'exerce à en faire un usage continuel, si à l'aide d'un grand nombre d'exemples choisis, on n'apprend à les saisir d'une manière intuitive. Les règles peuvent bien conduire à la vérité, elles ne sont point la vérité elle même qui fait l'objet de nos recherches. Après le caractère naturel de l'esprit, c'est l'application, l'expérience qui fait qu'un homme raisonne mieux qu'un autre.

Nous ne voulons pas absolument proscrire la Logique des écoles, nous croyons que même dans un âge encore jeune elle peut être d'une très-grande utilité. Mais au moins faudroit-il l'enseigner alors d'une manière entièrement différente de celle, qui a été en usage jusqu'ici. L'esprit d'un jeune homme n'est point encore exercé à penser. Il a de la peine à saisir le sens des termes abstraits, et à attacher déjà aux terminologies usitées des idées claires et distinctes; il lui manque ce sens intérieur et intellectuel qui est nécessaire pour comprendre toute la doctrine qui concerne les différentes facultés de l'ame et les opérations de l'entendement; il en juge à-peu-près comme cet aveugle de la lumière, qui croyoit qu'elle ressembloit au son d'une trompette. Il ne peut qu'éprouver du dégoût à apprendre par cœur des distinctions,

tinctions, des divisions, des définitions, qui pour lui se réduisent uniquement à des mots dont la signification lui est inconnue. Ils auront de la peine à se graver dans sa mémoire: mais ce sera bien pis s'il a le malheur de les retenir. Hérissé de tous ces termes techniques, il courra le risque de confondre la *forme* de la science avec les choses et les matières qui en font l'objet essentiel; ce ne sont pas les vérités elles mêmes que par la voie de l'analyse, de l'expérience, de l'examen il cherchera à découvrir; il s'imaginera d'être déjà dans leur possession, parcequ'il sait revêtir chaque proposition d'une forme scientifique. Il fera comme les Scolastiques des siècles passés, il prouvera tout, il ne doutera de rien, il abondera toujours en son sens; aucune difficulté, aucun obstacle ne sera jamais capable de l'arrêter; ce sera un dogmatiseur éternel, dont les conclusions bien des fois pourront être justes et stringentes, mais qui presque toujours aura tort dans ses prémisses.

Pour mettre une Logique à la portée des jeunes gens, pour la rendre utile à ceux-mêmes qui ne parcourront point un jour la carrière des sciences, il faudroit qu'elle fût entièrement Pratique ou Exotérique. Pourquoi tous les hommes en général ne devroient-ils pas participer à un enseignement qui seroit propre à les guider dans la recherche de la vérité et à rectifier leur jugement? Tout ce qui n'est que scientifique, toute la syllogistique, toutes les divisions trop subtiles, tout ce qui fait uniquement partie de la science doit être soigneusement écarté d'une pareille instruction. C'est ainsi qu'en parlant des sens, des impressions que nous recevons par leurs organes, des idées, de l'entendement, des abstractions, des jugemens, des raisonnemens, des caractères de la vérité,

des erreurs que nous sommes sujets à commettre, il faudroit se borner à quelques propositions simples et claires, dépouillées de toutes ces expressions techniques qui semblent quelquefois annoncer un mystère, quoiqu'il n'y en ait point effectivement; il faudroit surtout les rendre sensibles, palpables, intuitives à l'esprit même le plus borné par des exemples tirés de la vie commune, de la nature et des objets qui nous environnent. Ces exemples bien choisis, et contenant eux-mêmes une nouvelle instruction, feront disparoître la sécheresse des préceptes, contribueront à en faciliter l'application et tiendront l'attention des écoliers continuellement en haleine.

L'esprit juste n'est qu'un jugement solide qui saisit l'état de la question, le véritable point de vue des affaires, qui sait choisir en tout les raisons décisives. Cette qualité est entièrement différente de ce qu'on appelle *Esprit*, qu'on peut regarder comme une faculté dont les opérations sont diamétralement opposées à celles de la raison et du jugement. Une imagination vive en est la source principale. Tandis que la raison aime à approfondir et à analyser chaque idée, l'esprit se contente de la saisir dans son ensemble et ne veut que la clarté de la perception. La marche de la raison est par conséquent lente, celle de l'esprit est rapide. L'un aime à rapprocher les objets qui semblent être le plus éloignés les uns des autres et à y trouver des ressemblances, l'autre sait trouver des différences dans les idées que des yeux communs ont coutume de confondre. L'Esprit ne s'arrête ordinairement qu'à l'écorce des choses, il ne pénètre pas fort avant dans leur nature, l'apparence le satisfait, là où la raison cherche la réalité. L'un ne s'arrête qu'à ce qui est capable de plaire, il lui coûte bien plus

de peine de réprimer un bon mot qu'une pensée raisonnable, il sacrifie sans hésiter la vérité à une plaisanterie ; son but est d'être applaudi, celui de l'autre se borne de préférence à être utile. L'Esprit ressemble à l'éclair qui ne répand qu'une lueur passagère, les effets d'une raison mûrie et d'un jugement solide sont comme ceux du soleil dont les rayons communiquent à la nature entière une chaleur féconde et vivifiante. Cependant tout ce qui a de l'éclat frappe davantage les jeunes gens, et s'attire leurs premières amours. Le clinquant d'une opinion nouvelle énoncée d'une manière légère, agréable ou brillante éblouit facilement leurs yeux, tandis que les charmes simples de la vérité les laissent souvent froids et indifférens. Rien n'est donc plus essentiel que de former de bonne heure leur jugement. Aucune maladie n'est plus contagieuse que celle que communiquent les esprits faux. La conduite des hommes dépend de leur façon de penser, de leur manière d'envisager les choses. Un jugement solide est la règle de toutes les vertus et de toutes les bonnes qualités ; il distingue l'homme raisonnable de celui qui ne l'est pas, le vrai savant de celui qui n'a qu'un savoir confus, la piété de la superstition. Il donne ce tact qui dans les affaires sait saisir toutes les choses sous leur véritable point de vue, et qui dans les sciences démêle d'abord ce qui est utile et important de ce qui n'en a que l'apparence. Tout exercice d'ailleurs qui accoutume les jeunes gens à mettre de l'ordre et de la netteté dans leurs pensées, est dans le fond une logique plus utile, que tout l'artifice du syllogisme. A cet égard les élémens de Géométrie, les bons ouvrages de Critique peuvent être considérés comme les meilleures logiques pratiques. Il ne suffit pas des règles de la Logique seule pour se former un esprit juste et

pour apprendre l'art du raisonnement. Il faut par des lectures choisies et faites avec l'attention nécessaire apprendre comment on peut en appliquer les préceptes, et quel est l'usage qu'on en peut faire dans la recherche de la vérité.

2. *Métaphysique.*

On a dit quelque fois que la Métaphysique étoit la plus sublime et la plus excellente de toutes les sciences, qu'elle étoit leur mère commune, parceque leurs premiers principes en dépendent et sont des vérités générales qui lui appartiennent exclusivement; qu'elle étoit plus simple et en quelque manière plus aisée à acquérir que les autres, puisque notre esprit trouvoit en lui-même les preuves des choses qui en font l'objet; que les sujets qu'elle traite sont ce qu'il y a de plus noble, de plus grand, de plus digne de nos recherches. On l'a regardée comme la clé à l'aide de laquelle on pouvoit pénétrer dans le sanctuaire des secrets les plus cachés de la nature. On a dit, qu'un parfait métaphysicien possédoit les connoissances les plus profondes, les plus utiles, les plus curieuses; que les élémens des choses étoient à découvert devant lui; qu'il voyoit comme sous les yeux les phénomènes éclorre de leurs principes, et les causes secondes sortir des causes premières, suivant dans ses moindres détails le vaste plan que l'éternel géomètre a conçu et exécuté; que pour lui l'univers n'avoit point de prodige, la nature point de voile, la physique point de mystère.

On peut dire néanmoins qu'à l'égard des principes généraux des êtres et de tout ce qui regarde leur essence, l'homme n'est pas précisément grand par les

choses qu'il sait, mais uniquement par les choses qu'il soupçonne. Si la Métaphysique a ses faces lumineuses, elle a bien aussi, et peut-etre plus encore que toutes les autres sciences ses obscurités. Aucune n'a été hérissée pendant une longue suite de siècles de tant de ronces et d'épines, aucune n'a été tellement traînée dans la poussière des écoles et enveloppée dans un jargon barbare et ténébreux. Plus elle avoit cependant un air rebarbatif, plus son langage étoit inintelligible, plus il semble qu'elle inspira de l'orgueil, de la suffisance, de l'opiniâtreté à ceux qui étoient venus se ranger sous ses bannières. Ils prirent tout bonnement leurs terminologies pour des idées claires et distinctes, leurs décisions pour des preuves, leur ignorance pour du savoir, leurs ténèbres pour de la lumière. A force d'être absurdes ils croyoient posséder la sagesse universelle ; le vulgaire des docteurs n'eut pas même la pensée d'en douter, et leurs oracles semblables à ceux de la Sybille étoient reçus avec d'autant plus de vénération, qu'il étoit plus difficile d'y comprendre quelque chose. C'est à cette Métaphysique des anciennes écoles, que la Théologie dut un grand nombre de ses subtilités.

Elle fit des progrès, et s'arrogea un empire d'autant plus absolu que les arts et les belles-lettres étoient tombés dans une entière décadence, qu'avec le goût du beau, le sens du vrai s'étoit perdu en même tems. La renaissance de ceux-ci lui porta un coup mortel. On s'apperçut enfin, que ce n'étoit point dans le grand attelier de la nature, mais dans les recoins obscurs de son propre cerveau, que l'on avoit cherché les matériaux pour bâtir un système ; qu'au lieu de remonter aux principes des choses et aux causes premières par la voie lente de l'analyse et de l'expérience,

on s'étoit d'abord hâté de faire des hypothèses arbitraires et qu'à force de prouver et de dogmatiser, on n'avoit pas trouvé le loisir de douter et d'examiner.

Ce fut DESCARTES qui déclara la guerre aux préjugés anciens, qui apprit à ses contemporains à philosopher avec plus de circonspection et par là même avec plus de succès. Sa Métaphysique est remplie d'idées nouvelles auxquelles jusqu'à son tems on n'avoit fait aucune réflexion. Il fit les remarques judicieuses et qui sont d'un usage très-étendu, qu'il ne falloit pas chercher à tout définir, comme prétendoient faire la plûpart des docteurs; qu'il étoit déraisonnable à un esprit fini comme le nôtre de vouloir comprendre l'infini; qu'il ne falloit pas donner son assentiment même à la vérité, quand nous ne la voyons pas clairement, et en supposant seulement que nous l'avons vue avec clarté; maxime utile pour empêcher notre esprit de prendre le change par diverses apparences de la vérité. Entre plusieurs causes de nos préjugés il indiqua celle, qui est la plus contagieuse et la plus commune, savoir, que nous attachons nos idées à des mots, et que dans la suite nous souvenant des mots plutôt que des idées, nous donnons notre assentiment à des termes que nous n'entendons point, en supposant que nous les avons très-bien entendus. En général les principes et la méthode de DESCARTES furent d'une très-grande utilité. Il accoutuma ses successeurs à faire une analyse plus exacte et des mots et des idées, à examiner de plus près les opinions transmises habituellement par les écoles, et les mit par là même plus sûrement dans la route de la vérité. Le scepticisme de BAYLE, quels que soient les cris qu'on a élevés contre cet écrivain judicieux, fit un bien infini à la philosophie, parce-

qu'il servit surtout à rabaisser un peu le ton des vieux dogmatiseurs. LOCKE fut le premier qui entreprit de démêler les opérations de l'esprit humain immédiatement d'après la nature, sans se laisser entraîner à des opinions appuyées plutôt sur des systèmes que sur des réalités. Sa philosophie est par rapport à celle de ses prédécesseurs, ce qu'est l'histoire par rapport au roman. Il examine chaque sujet en commençant par les idées les plus simples, les plus distinctes, les plus universellement reçues dans l'esprit des hommes, pour en tirer ensuite peu à peu la lumière qui peut nous conduire à des vérités intéressantes pour l'usage des sciences. Il ne commence nulle part avec des principes et des définitions arbitraires. Il ne dit jamais, ce qu'une chose est, mais uniquement par quelles impressions et par quelles idées intermédiaires nous arrivons insensiblement à telle ou telle idée générale. Il ne dit point que le monde est ce que la Métaphysique nous en apprend, mais il nous indique seulement les chemins sur lesquels nous parvenons à la connoissance de ses différentes parties.

La Métaphysique ressemble en quelque sorte au dictionnaire du beau monde, du quel la mode de chaque siècle raye des expressions surannées pour en adopter d'autres à leur place, qu'attend par la suite du tems la même destinée. L'Unité des *Eléatiques*, les Atomes de LEUCIPPE, les Nombres de PYTHAGORE, les Idées de PLATON, les Homœoméries d'ANAXAGORE valoient sans doute bien des articles de nos Cosmologies et Ontologies modernes, et pouvoient occuper une place dans les systèmes à d'aussi justes titres que les Monades de LEIBNITZ. En exceptant la Pneumatologie et la Théologie naturelle, il nous semble que la plûpart des autres questions

métaphysiques se réduisent à des spéculations stériles, qui, si l'on veut, peuvent bien être utiles à exercer l'entendement dans l'art des abstractions, mais qui n'ont aucune influence sur la vie pratique. On sauroit par cœur tous les chapitres de la métaphysique qui traitent du tems, de l'espace, de la substance, des propriétés de l'être, des monades, de leurs différentes espèces, de l'harmonie préétablie ; qu'on n'auroit point trouvé sur ce chemin le bonheur, la sagesse, la tranquillité de l'ame, biens vers lesquels doit nous guider la Philosophie. Il en est bien autrement des vérités importantes que renferment la Pneumatologie et la Théologie naturelle. Elles sont liées intimément avec les désirs, les attentes, les espérances du cœur humain. Toute la Morale doit reposer sur elles comme sur une base solide et inébranlable. Plus les convictions qu'elles nous donnent sont vives et fortes, plus aussi dans tout le système moral de notre vie nous devons nous ressentir de leur influence salutaire. Quel seroit l'homme, qui ayant appris à penser et à réfléchir, pourroit contempler tant de merveilles qui l'environnent et néanmoins y rester insensible et indifférent ? Ne semble-t-il pas que des collines riantes et des bois solitaires, du fond des vallons tranquilles, où le murmure d'un paisible ruisseau vient plonger l'ame dans des rêveries agréables, comme sur les vagues émues d'une mer courroucée ; dans l'éclat du tonnèrre qui gronde dans les airs, comme dans la douce agitation qu'y produit l'haleine rafraichissante du zéphyre, une voix semble se faire entendre à son oreille étonnée et lui prêcher la bonté et les grandeurs de l'Éternel ? Pourroit-il voir cet ordre, cette harmonie, cette perfection qui règne dans toutes les parties de l'univers ; remarquer ces loix invariables et éternelles qu'elles suivent constamment sans s'en

écarter jamais; ces forces qui leur donnent l'impulsion, qui leur impriment le mouvement; cette puissance qui jetta par millions les soleils et les planètes à travers l'immensité des cieux et leur traça les orbites qu'ils auroient à décrire; pourroit-il observer ces causes finales empreintes dans tous les êtres animés et inanimés, aussi admirables dans l'insecte qui habite la poussière, que dans l'homme le chef-d'œuvre de la création; pourroit-il rentrer en lui-même et fixer ses regards sur les relations dans lesquelles il se trouve avec l'Être Suprême, sur sa destination, sur la nature de ses facultés intellectuelles et la perfectibilité dont elles sont susceptibles; pourroit-il voir en même tems à côté de tous ces biens, tant d'instabilité, tant d'imperfections attachées inséparablement aux choses humaines, le mal physique et moral affliger tour à tour les créatures et mêler ses amertumes dans la coupe de leurs joies et de leurs plaisirs — quoi? tous ces objets, tous ces phénomènes viendroient le frapper; des doutes, des difficultés, des craintes, des espérances s'éleveroient tumultueusement dans son ame et il ne désireroit pas avec une certaine inquiétude de résoudre ces problèmes, il ne sentiroit pas que sa félicité, sa tranquillité intérieure, que toute sa moralité est intimement liée avec la certitude et les convictions que son esprit pourra acquérir à l'égard de ces différens objets?

La Théologie naturelle est donc une des parties les plus importantes des études philosophiques. Les spéculations pratiques de la Pneumatologie peuvent être considérées comme constituant une de ses branches particulières. Toutes les deux sont susceptibles du développement le plus fécond, le plus instructif, le plus intéressant. C'est donc sur elles que la Métaphy-

sique dans ses leçons devroit s'étendre de préférence. Il ne faudroit pas seulement calculer l'utilité et l'importance d'une science, d'après la nature des objets qu'elle traite, mais encore d'après les besoins particuliers de chaque siècle. Considérée sous ce point de vue, la Théologie naturelle nous paroît mériter la plus grande attention. Y a-t-il un système plus désolant, qui soit plus en opposition avec le bien de la société, plus capable d'y causer les ravages les plus funestes que celui de l'Athéisme? Les loix civiles et positives peuvent-elles jamais suppléer celles que dictent aux cœurs les grandes vérités de la Religion naturelle? Elles défendent le meurtre, le larcin; elles ne défendent point l'avarice, la dureté, l'ambition, la cupidité. Elles ordonnent de rendre à chacun ce qui lui est du; elles n'ordonnent pas la patience, la charité, la douceur. Elles décrètent des peines pour nous éloigner du mal; elles ne promettent aucunes récompenses pour nous porter au bien. Tous les tribunaux sont armés contre le crime, il n'en est aucun où l'on décerne des couronnes à la vertu. Souvent ces loix humaines ressemblent à des filets, qui ne retiennent que les animaux foibles et timides, mais que les lions et les tigres déchirent sans peine et dont ils s'échappent sans effort. Il est donc nécessaire pour le maintien et le bon ordre de la société, que les grands principes de la Religion naturelle, viennent au secours des loix purement humaines, loix imparfaites dans leur substance, foibles dans leurs motifs, bornées dans leurs services, trop souvent inutiles dans leurs effets. Il est nécessaire que des vérités, sans lesquelles, quoiqu'on en dise, il n'existe point de vertu, point de notion du bien et du mal, sur lesquelles repose tout le système moral de l'homme, soient gravées profondément dans les cœurs.

On croit souvent que l'Athéisme est une maladie peu contagieuse, qu'elle n'est que le délire de quelques têtes qui se perdent dans leurs spéculations. Nous voulons le croire, qu'il est peu d'hommes qui nient directement l'existence d'un Être Suprême; mais que servira-t-il de l'admettre, dès qu'on envisage toutes les autres vérités de la Religion naturelle, celles qui concernent la providence, l'immortalité, un état de rétribution, comme étant uniquement problématiques? N'est-ce pas alors rompre la chaîne qui lie les créatures à leur auteur? A quoi pourroit être utile à l'homme la connoissance d'une divinité, s'il se contentoit uniquement de la regarder comme la cause première, et s'il venoit à méconnoître en même tems les loix éternelles qu'elle lui a préscrites, l'obligation où il se trouve de s'y conformer, les récompenses et les peines qu'elle y a attachées, toutes les relations enfin qu'il a le bonheur de soutenir avec elle. Il est donc vrai que le Matérialisme est dans ses conséquences qui en découlent nécessairement, aussi nuisible que l'Athéisme, et que les différentes vérités de la Religion naturelle sont comme les colonnes d'un temple dont on ne peut ôter une seule, sans ébranler d'abord tout l'édifice.

Nous n'aimons point les déclamations outrées contre la corruption et l'irréligion du siècle; mais quand on veut regarder les choses de près et en juger comme un observateur calme et impartial, il nous semble qu'on ne pourra pas disconvenir, que le Matérialisme a trouvé un grand nombre de disciples parmi les classes cultivées de la société. Il a été propagé en partie par les écrits du plus beau génie qu'ait eu la France. Que l'on parcoure les ouvrages du célèbre Poëte de *Ferney*, on aura l'occasion d'observer, que

quoiqu'il défende constamment la vérité de l'existence d'un Être Suprême, il rend néanmoins problématiques toutes les autres vérités de la Religion naturelle. Son *Candide* n'est qu'une satyre contre la Providence. Dans son *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations* tout est rapporté à l'idée désolante de la fatalité ; c'est toujours le crime heureux et triomphant ; on ne voit par tout que des forfaits, des désastres, et l'œil est consolé rarement par le spectacle des vertus et des belles actions qui font honneur à l'humanité. Rien de moins vrai et de moins philosophique sans doute que cette opinion et cette manière d'envisager l'histoire. Dans ses autres ouvrages philosophiques il enveloppe les vérités les plus importantes et qui font la base de toute religion des nuages du scepticisme, ou ce qui est pis encore, il en parle avec un ton de légèreté et de persiflage. L'effet naturel que produisent de telles lectures, c'est d'affoiblir insensiblement dans les cœurs tous les grands principes sur lesquels s'appuye le système de la moralité. Non, ce ne sont plus seulement les vérités de la Religion révélée, ce sont aussi celles de la Religion naturelle, qui doivent être plus que jamais mises dans leur jour le plus éclatant. Les leçons de la métaphysique ne seront plus regardées alors, comme des spéculations stériles et oisives, mais comme constituant une des parties les plus essentielles des études philosophiques. On se convaincra que les objets qu'elles embrassent sont dignes d'intéresser l'homme, que de la conviction des vérités qu'elles développent dépend son bonheur et celui de la société.

3. *Psychologie.*

Quelle est la nature de nos facultés ? Quels en sont les progrès, les bornes respectives, la dépendance

réciproque? Comment l'homme passe-t-il de l'état d'être qui est capable de sentir, de vouloir, d'agir, à l'état d'être qui sent, qui pense, qui veut, qui agit? Que sont le sentiment, la pensée, la volonté, l'action, en un mot qu'est-ce que l'homme? Ce sujet intéressant est couvert de ténèbres, la Psychologie veut y porter le flambeau. Il ne faut point la confondre avec la Pneumatologie qui fait une branche de la Métaphysique. Les spéculations de celle-ci se rapportent à la substance même de l'ame; fondée sur l'opposition qui est entre la simplicité du sentiment, et la composition de la matière, elle veut démontrer que ce *moi* qui apperçoit, qui compare, qui raisonne, est nécessairement un, simple, indivisible, immatériel, immortel. Elle veut définir sa nature, et lever d'une main téméraire le voile qui nous cache l'essence des causes simples et premières. La Psychologie ne se perd point dans des spéculations si transcendantes. Considérant l'homme comme un être mixte, elle regarde l'union de l'ame et du corps et leur influence réciproque comme un phénomène, dont elle étudie les loix et dont elle fait profession d'ignorer profondément le comment. Elle s'attache à observer les sensations, les impressions, les modifications, les changemens que le *moi* éprouve, à découvrir et à décrire les loix d'après lesquelles ils s'effectuent.

La méthode de la Psychologie est donc la même, que celle de la Physique et de la Chymie. C'est par des essais qu'elle fait, par des expériences qu'elle recueille, c'est par des observations réitérées dont elle sait s'enrichir, et à l'aide d'un grand nombre de faits, qui lui fournissent des comparaisons instructives et fécondes en résultats, quelle remonte insensiblement

à des principes généraux, qu'elle apprend à fixer les loix que suivent les différens phénomènes qui se font remarquer dans le sens intérieur. Il est vrai que dans la Psychologie l'application de cette méthode est beaucoup plus difficile, que dans la Physique et dans la Chymie. Les phénomènes intérieurs n'ont pas la durée de ceux que nous offrent les corps; ils ne se prêtent point aux mêmes essais. Les observations que l'on fait sur soi-même sont environnées d'un grand nombre de difficultés; les effets se montrent, tandis que les causes nous échappent. Que l'on soit actif ou passif, il est un grand nombre de cas où l'on n'a point la disposition requise pour s'observer soi-même; souvent l'attention ne se fixe que tard sur les changemens qu'a éprouvé notre ame, et l'on se voit obligé d'avoir recours à de foibles reminiscences qui ne nous retracent les images des objets que d'une manière trompeuse et imparfaite. Il est beaucoup de circonstances qui concourent à produire les effets que nous ressentons, beaucoup d'entre elles sont imperceptibles et se cachent au regard même le plus perçant. Il arrive delà qu'on peut très-facilement confondre les causes des différens phénomènes. La Psychologie d'ailleurs a été regardée trop long-tems comme une partie de la Métaphysique, et on l'a réduite dans la même forme. Oubliant qu'elle ne pouvoit et qu'elle ne devoit être qu'une science fondée sur l'expérience, on a suivi un ordre absolument inverse, on a commencé par où l'on devoit finir. On s'est hâté de poser des principes, au lieu que l'on devoit s'attacher d'abord à recueillir des faits, à en faire une critique exacte et judicieuse; puisque ce n'étoit que sur un pareil chemin que l'on pouvoit parvenir à une théorie vraie de l'activité de l'ame et de ses différentes sensations.

Le Psychologue ne doit pas seulement se borner à abstraire ses préceptes des observations qu'il fait sur les modifications que son propre *moi* éprouve, ou que lui fournissent ceux qui l'environnent. TACITE et PLUTARQUE, THÉOPHRASTE et MONTAIGNE, ROUSSEAU et WIELAND, des relations de voyages, des biographies intéressantes, les romans, les poëmes épiques et dramatiques, ce sont là autant de sources dont les eaux peuvent féconder le champ de sa science. La Physiologie vient lui offrir d'autres secours, et s'il veut être heureux dans ses recherches, il doit souvent se laisser guider par ses lumières.

L'Essai de Psychologie et *l'Essai Analytique sur les facultés de l'ame* de BONNET, *l'Essai sur l'Origine des connoissances humaines* et le *Traité des Sensations* de CONDILLAC s'étendent sur la plûpart des articles qui doivent être développés dans un cours de Psychologie. Ils ont eu peu de successeurs qui aient été tentés de marcher sur leurs traces. Cette partie si intéressante de la philosophie a trouvé un accueil plus favorable en Allemagne et y a été cultivée avec le succès le plus marqué. Si les noms de TÉTENS, PLATNER, IRWING, TIEDEMANN, ABEL, JAKOB, EBERHARD ne sont point connus en France, il n'en est pas moins vrai, qu'ils méritent une place distinguée entre les philosophes modernes, et que leurs ouvrages peuvent être mis à côté de tout ce que la France a produit de bon et de solide dans la partie des sciences spéculatives. Quoiqu'on soit obligé de traiter déjà dans un cours de Logique, quelques unes des matières qui appartiennent à la Psychologie, on n'y peut que les effleurer, ou du moins on ne peut point leur y donner tout le développement dont elles sont susceptibles. La Psychologie paroîtra mériter d'autant

plus un cours particulier, si l'on veut considérer que plus l'instituteur de la jeunesse, le théologien, le médecin, le moraliste, le politique, l'historien, l'homme de goût auront sû se familiariser avec ses préceptes et profiter de ses découvertes, plus il sauront les appliquer; plus aussi leur marche en deviendra sûre, plus il seront capables de porter sur les passions, les désirs, les craintes, les espérances qui agitent les cœurs des jugemens vrais, de se garantir de préjugés dangereux, d'envisager en un mot le monde moral et le jeu de ses ressorts bien autrement que n'a coutume de le faire le vulgaire des hommes.

4. *Morale.*

Le droit politique est la morale des législateurs, le droit des gens est la morale des états, le droit positif est la morale du citoyen. Le génie des nations, leur esprit, leurs mœurs, le degré de leur culture, les pactes, les conventions peuvent donner à ces genres de droit des modifications différentes. Il est encore une Morale universelle qui est celle de l'homme, considéré comme un être sensible, raisonnable et social. Elle n'est sujette à aucun changement, et quoiqu'il y ait une variété presque infinie entre les individus dont l'espèce humaine est composée, elle leur convient néanmoins à tous; elle trace également à tous les préceptes et leur dicte les loix invariables qu'ils doivent observer. Comme le but de la Philosophie morale est de regler notre conduite, de nous indiquer les moyens de vivre d'une manière conforme à notre nature, de nous guider par ses conseils vers toute la perfection et tout le bonheur dont nous sommes susceptibles, on devroit conclurre, que de tout tems elle à dû occuper

la

la première place entre les études de la jeunesse, que parmi les différentes sciences elle a dû constamment être regardée comme la plus utile et la plus essentielle. Cependant par un sort fatal elle a été la plus négligée entre ses sœurs. Tandis que la littérature agréable, la poësie, les beaux-arts, l'histoire, les sciences naturelles faisoient des progrès et que chacun qui entroit dans la carrière des lettres croyoit devoir s'y appliquer, la Morale disparoissoit et s'ensévelissoit en quelque sorte dans l'oubli. Semblable à Cassandre qui annonçoit la vérité, mais que personne n'écoutoit, parcequ'elle avoit dédaigné le dieu de l'harmonie, elle restoit abandonnée, et l'on dédaignoit de prêter à ses oracles une oreille attentive. Tout le monde d'ailleurs prétend être bon juge en Morale, parceque chacun en a des idées vagues et des notions superficielles. Si l'on vouloit néanmoins examiner les choses de près, on auroit sans doute lieu de se convaincre, que le nombre de ceux qui se sont donné la peine de saisir la chaîne des principes et des motifs faits pour régler leurs actions, est bien peu considérable.

La lumière conduit ordinairement à la vertu, le vice coule des sources impures des ténèbres et de l'ignorance. Les actions des hommes sont une conséquence de leurs principes. Il est vrai qu'ils ne les suivent pas toujours invariablement. La cupidité, l'intérêt, les dissipations, les plaisirs viennent souvent en s'emparant de l'ame toute entière affoiblir leur lumière, effacer en quelque sorte leur traits; leur voix ne se fait plus entendre au milieu du tumulte des passions. Mais il n'en est pas moins vrai que leur influence agit, quoiqu'elle n'entraîne pas toujours. Il est impossible de calculer le bien que produisent

les bons principes, car il faudroit pouvoir mettre en même tems en ligne de compte tout le mal qu'ils servent à empêcher. Semés de bonne heure dans l'esprit, ils peuvent bien s'obscurcir, mais jusque dans l'orage qu'excitent les passions dereglées leur lumière vient par intervalles percer les nuages qu'elles ont su exciter, et éclairer les ténèbres qui nous environnent. S'il est important que les hommes ne soient pas entrainés par un aveugle instinct, mais conduits par la raison même vers les objets qu'ils croient propres à les rendre heureux; si notre volonté n'est déterminée que par les notions que nous avons acquises; si celles-ci sont du moins capables de modérer jusqu'à un certain point l'impétuosité des passions, si dans le fonds la vertu n'est rien autre chose, que la justesse de l'esprit appliquée aux mœurs et à la conduite de la vie; ne doit-on pas voir combien il est essentiel que les idées d'ordre, de justice, de vertu, de devoir soient gravées dans les jeunes ames avec des traits de feu et en caractères ineffaçables?

Il est une loi invariable, éternelle, conforme à la nature et répandue dans l'ame de tous les hommes, comme dit CICÉRON. Elle leur commande le bien, elle leur défend le mal; elle met entre la vertu et le vice une différence essentielle. Elle ne doit point son existence aux conventions sociales. On ne peut ni l'abolir, ni en retrancher, ni faire des loix qui lui soient contraires. Personne ne peut en ètre dispensé ni par le sénat, ni par le peuple. Claire par elle-même, elle n'a besoin ni de commentateur, ni d'interprète. Elle n'est point autre à Rome, autre à Athènes, autre aujourd'hui, autre demain. Unique, immuable, universelle, elle oblige tous les peuples, et Dieu

qui en est comme le maître commun, l'impose également à tous. Il est l'auteur, l'inventeur, le promulgateur de cette loi, il nous la fait connoître par la raison et par la conscience, elle est tissue en quelque sorte dans toutes les fibres de l'homme, et est une suite nécessaire de l'organisation des êtres intelligens. Celui qui n'y obéit pas, s'éloigne de son bonheur, méconnoit la dignité de sa nature, et trouve en cela même la plus grande punition, quand il sauroit d'ailleurs éviter tous les autres genres de supplice.

Des esprits amoureux de paradoxes ont révoqué en doute la réalité des distinctions morales. Mais tous les faits allégués pour prouver, qu'il est beaucoup d'hommes, en qui les sentimens moraux semblent éteints, prouvent seulement qu'il en est beaucoup qui n'ont pas fait usage de leur raison, ou qui ont dégradé leur intelligence. Nous convenons volontiers, qu'en naissant, nous n'apportons pas plus les idées de vice et de vertu, que celles de cercle et de triangle, que nos sentimens pour le bien et le mal ne peuvent être innés où antérieurs à l'expérience, que nous ne possédons en venant au monde que la faculté de sentir, et que notre façon de sentir est dans le premier âge de la vie le vrai *Critérium*, où la seule règle de nos jugemens. Il n'en est pas moins vrai cependant, qu'à mesure que la raison commence à mûrir, il naît en même tems dans l'ame des idées d'excellence et d'imperfection, de beauté et de difformité morale; qu'il en est de ces sentimens moraux comme des autres facultés intellectuelles, que l'éducation et les relations sociales dans lesquelles nous nous trouvons ne créent point, mais qu'elles servent uniquement à développer. Sans doute

l'homme des forêts n'a aucune idée de devoir ou de vertu, mais il n'a aussi ni esprit, ni prévoyance, ni jugement. Semblable aux brutes au milieu desquelles il traîne une existence inutile, il ne connoît d'autre guide que l'instinct et l'appétit sensuel. Les facultés de son ame sont ensévelies dans la nuit et le sommeil de l'ignorance. Elles sont comme un germe, qui ne peut éclorre dans une terre couverte de chardons et d'épines. Que si elles ne peuvent mûrir et prospérer que sur le sol fertile d'une société cultivée, si c'est dans son sein seul que la raison commence à acquérir les idées de ce qui est bon, utile, juste, conforme à la nature; s'ensuit-il de là que ces idées sont uniquement son ouvrage, qu'elle doivent être regardées comme purement conventionelles, qu'il n'auroit dépendu que d'elle de nous faire envisager les rapports dans lesquels nous nous trouvons avec nous mêmes et les autres d'une manière entièrement différente?

La science des mœurs n'est donc point arbitraire. Quelques différens en apparence que soient les principes dont les moralistes sont partis, ils reviennent réellement au même, ou rentrent les uns dans les autres en se prêtant une force mutuelle. Quel que soit le principe de moralité qu'on veuille établir, la nature et l'ordre immuable des choses, la convenance ou la disconvenance dans les actions avec les objets, l'instinct ou le sens moral, la perfectibilité de l'homme, l'amour raisonnable de soi-même, il en faudra toujours revenir à la volonté du législateur suprême, qui nous a donné une raison à l'aide de laquelle nous pouvons découvrir, quels sont les rapports dans lesquels les objets se trouvent avec notre félicité; qui, comme il fait servir la douleur pour nous rendre attentifs à tout ce qui est capable d'altérer les sources

de la vie, se sert de même de l'approbation ou des remords de la conscience, du calme ou du trouble qu'excite chacune de nos actions, pour nous avertir toutes les fois que nous nous éloignons du bonheur auquel nous sommes destinés. Celui qui a imprimé au monde physique des loix éternelles, devoit en donner de même au monde moral, mais qui fussent conformes à la nature d'êtres libres et intelligens. Si c'est un mal que les hommes sont inconséquens, c'est aussi très-souvent un bien. Leurs principes peuvent être mauvais, leur cœur ne peut jamais le devenir entièrement; ils peuvent se faire des illusions sur les principales vérités de la Religion naturelle, et parvenir à force de sophismes à les méconnoître, ils se voient forcés malgré eux de rendre leurs hommages à la vertu. Tandis qu'une raison en délire leur dit: bravez les foudres impuissans de ces divinités que la crainte et la superstition ont forgées, une voix s'élève en même tems du fond de leur cœur et vient leur dire: aimez, faites le bien, fuyez le vice qui vous dégrade et qui tôt au tard vous punira encore par ses remords. Elle est comme l'impulsion de l'instinct, un sentiment indicible qui prévient le raisonnement et qui détermine la volonté vers le bien, lors même que l'esprit égaré par les sophismes d'une philosophie destructive, révoque en doute les premières vérités de la loi naturelle.

L'Étude de la Morale est sans doute la plus importante de toutes; elle mérite plus encore que les autres sciences l'attention et les soins des êtres raisonnables. Tous sont également intéresses à la connoître, et à se familiariser avec ses préceptes. Les ministres de la religion imitant le modèle que leur maître leur a laissé, devroient s'attacher de préférence à en faire

le sujet de l'instruction populaire. Si les questions théologiques ont déchiré la société et l'église, la morale est destinée à réunir les hommes par des sentimens communs de bienveillance. On a composé autrefois tant de symboles et de confessions de foi; on s'est acharné réciproquement soit pour les défendre, soit pour les attaquer; elles ont servi de prétexte à tant de violences, de guerres et de persécutions; si au lieu de cela on eût fait des confessions de morale ou de mœurs, si on eut été persuadé que c'est cette morale qui fait l'essence du Christianisme, que c'est sur elle seule que l'Être Suprême prononcera un jour ses jugemens et reglera la destinée des hommes, tous auroient été d'accord, et l'on auroit appris aisément à se tolérer sur le reste. — Le jeune légiste devroit faire une étude d'autant plus réfléchie de la Philosophie morale que ses vérités forment la base du droit positif, que toutes les loix civiles ne peuvent être regardées comme justes et bonnes, qu'autant qu'elles s'accordent avec le droit de la conscience et la loi naturelle. On aura lieu d'observer que parmi les hommes de loi ceux qui ont négligé entièrement la Philosophie morale, contents de connoître leur droit positif, ne sont que trop souvent portés à croire, que toutes les espèces de chicanes, les injustices même les plus criantes, pourvû qu'elles ne soient pas directement contraires à une loi écrite, sont permises et légitimes. Et comment pourroit-il remplir dignement les saintes fonctions de juge, modérer quelque fois la rigueur du droit écrit, ne pas s'en laisser imposer par des raisons spécieuses, démêler le mensonge et la fraude sous le masque de la vérité dont ils cherchent à se couvrir, être inaccessible à la faveur, à la haine, à la prévention, allier la justice avec l'équité, protéger l'innocence et la

bonne foi, lui aider à sortir des pièges que lui ont dressés la perfidie et la méchanceté; s'il n'avoit appris par les leçons instructives de la Philosophie morale à connoître l'homme, les ressorts qui le font agir, s'il ne s'étoit appliqué à méditer toute l'étendue des devoirs auxquels il est lui-même appellé? — C'est une remarque assez singulière que parmi les médecins les plus célèbres, il s'en est trouvé beaucoup qui avoient commencé leur carrière littéraire par des études théologiques. Ne pourra-t-on pas dire, que leur première vocation les portant à s'appliquer à la science de la Morale, elle leur donna des lumières sur la nature de l'homme et le jeu de ses passions, sur l'influence réciproque du corps sur l'ame et de l'ame sur le corps, qui servirent à les éclairer sur un grand nombre de phénomènes, et sur les causes variées de beaucoup de maux, que l'humanité souffrante venoit de jour en jour offrir à leurs regards?

On a confondu beaucoup de principes qui appartiennent uniquement au droit positif, avec ceux du droit naturel, et ce qu'il falloit seulement traiter dans le droit de la nature et des gens, on l'a souvent fait entrer dans la philosophie pratique. En parcourant les ouvrages des plus célèbres auteurs qui ont écrit sur la philosophie morale, sur le droit des gens et le droit naturel, les limites de ces différentes sciences paroissent y être encore incertaines.

Nous voudrions, que dans un cours de Philosophie morale, le professeur s'attachât de préférence à développer toutes les causes du bien et du mal moral, à tracer dans une juste étendue tous les devoirs de la vie privée et sociale. Il devroit chercher en même tems, imitant l'exemple du célèbre GELLERT, à ani-

mer ses leçons de la chaleur du sentiment, à parler non seulement à l'esprit, mais aussi au cœur de ses auditeurs. C'est sur les vérités de la Théologie naturelle comme sur des bases inébranlables que doit s'élever l'édifice de la science des mœurs, et pour ne point s'égarer dans les conseils qu'elle dicte, elle doit être continuellement guidée par les lumières de la Psychologie.

5. *Histoire de la Philosophie.*

Il en fut du genre humain comme il en est des individus. Dans sa période de l'enfance, il étoit sous l'empire des sens et de l'imagination. Des siècles durent s'écouler, avant que les forces de la raison et de l'entendement commencèrent à se développer. Tous les peuples barbares, placés encore au plus bas degré de la culture, ne peuvent exprimer leurs pensées que par des images et des expressions figurées ; ils ne peuvent point s'élever jusqu'à des idées abstraites ; ils ne sont point capables de philosopher. La sagesse des Egyptiens n'est devenue respectable que par sa haute antiquité, et parcequ'on ne sait pas précisément en quoi elle consistoit. Mais la seule circonstance que les caractères dont ils se servirent étoient des hiéroglyphes, prouve suffisamment, que leurs connoissances devoient être circonscrites dans des limites fort étroites.

Les Grecs furent le premier peuple chez lequel la Philosophie fut véritablement cultivée. Il paroît que sous les auspices d'ORPHÉE et de MUSÉE elle sortit des forêts de la Thrace. Ils commencèrent les premiers à abstraire des règles, à poser des principes généraux et à ranger les vérités et les connoissances, qu'ils avoient

su acquérir, dans un ordre systématique. Ils furent les premiers géomètres, tandis que les Egyptiens restèrent des arpenteurs.

Ce furent les phénomènes et les merveilles du monde sensible qui d'abord durent frapper l'esprit de l'homme. L'origine des cieux et de la terre, ou la Cosmogonie devint donc le premier objet des recherches philosophiques. L'entreprise étoit hardie. Elle étoit au dessus des forces de l'âge encore trop jeune de la raison. L'imagination partageoit encore avec elle l'empire. On ne doit donc point s'étonner des hypothèses singulières et des fictions poëtiques de *l'Ecole Jonienne*. Celle de PYTHAGORE abandonna le langage figuré, et revêtit déjà ses rèves métaphysiques d'une terminologie subtile et abstraite. On s'apperçut bientôt que pour raisonner sur les causes, il falloit d'abord s'attacher à en étudier les effets, qu'on ne pouvoit franchir d'un seul pas l'intervalle immense qui se trouvoit entre les êtres crées et la force créatrice, et que sans la connoissance des uns, il n'étoit guères possible de se former une idée juste de l'autre. C'est pourquoi ce fut sur la nature même que les *Ecoles Eléatiques*, la seconde surtout dans laquelle enseignèrent ANAXAGORE et DÉMOCRITE, cherchèrent à fixer l'attention de leurs disciples.

La Physique de ces anciennes écoles n'est proprement qu'une métaphysique. On s'étoit haté de bâtir des systèmes, édifices frêles, que le souffle le plus léger étoit capable d'ébranler, parcequ'on ne les avoit point élevés sur les bases solides de l'expérience. Ils prêtèrent tant de côtés foibles, qu'ils ne purent tenir contre la dialectique de ZÉNON. Il lui fut facile de démontrer combien tant d'hypothèses qu'on avoit

adoptées tour à tour étoient purement arbitraires. Il paroît que ce philosophe ne vouloit faire servir ses raisonnemens, que pour sapper les fondemens des systèmes métaphysiques. Ses successeurs crurent trouver dans les règles de son art les moyens de prouver à l'égard de chaque chose le pour et le contre; ils le cultivèrent dans ce dessein comme une invention infiniment précieuse; c'est là ce qui donna naissance aux *Sophistes*. Ce nouveau genre d'escrime à l'aide duquel on savoit embarrasser son adversaire par des sophismes captieux et soutenir les paradoxes les plus étranges, avoit trop d'attraits pour la vanité pour ne pas l'éblouir, et ne pas faire pendant quelque tems au moins une certaine fortune. Mais il ne pouvoit jamais être qu'une affaire de mode. L'homme dut bientôt s'appercevoir, que cet art qui faisoit briller les talens de l'esprit ne pouvoit guères contribuer à satisfaire les besoins de son cœur, et qu'envelopper des nuages du doute les notions les plus simples, les vérités les plus claires, ébranler toutes ses convictions, ce n'étoit pas un moyen de le conduire à cette félicité qu'il cherchoit et désiroit.

Socrate en fixant de préférence l'attention de ses disciples sur la nature morale de l'homme sur ses devoirs et sa destination, en laissant de côté toutes les discussions physiques ou métaphysiques comme des questions trop rélevées ou trop oiseuses, porta par là même à la dialectique des Sophistes le coup le plus mortel. En réveillant et en développant dans les ames le sens intérieur du vrai et du juste, il sut rendre inutiles leurs armes, parcequ'ils ne pouvoient attaquer ses principes, sans révolter en même tems le sentiment moral et se faire abhorrer de tous les cœurs honnêtes et vertueux. Toute la Philosophie

changea alors de face et ses vérités furent considérées sous un point de vue différent. Dès que l'on commença à réfléchir sur la destination de l'homme, on apprit aussi à regarder les autres objets comme étant créés à son usage, comme devant contribuer à sa félicité et l'on s'étudia à les envisager sous ces nouveaux rapports.

Toutes les écoles qui prirent naissance après SOCRATE s'occupèrent surtout de l'homme et de sa destination. Elles cherchèrent à fixer la nature du souverain bien auquel il étoit appellé. Il n'y eut que celle de *Mégare* qui conserva l'esprit sceptique. La Physique continua d'être une Cosmologie métaphysique. On ne s'étoit point encore avisé de considérer le monde d'après ses fins morales, et une Théodicée manquoit entièrement aux anciens systèmes philosophiques.

Beaucoup de matériaux étoient cependant rassemblés. On avoit philosophé sur l'homme et sur tous les objets qui l'environnent. La doctrine qui concerne sa destination étoit déjà enseignée comme une science dans un ordre méthodique. ARISTOTE fit le premier essai de ramasser tous ces fragmens épars des connoissances humaines, de les enchaîner les uns aux autres et d'en former un système. Par ses efforts la Logique devint une science; la Physique fut purgée des erreurs les plus grossières qu'elle devoit à l'imagination des premiers âges; il assigna à la Métaphysique une place mieux convenable et lui apprit à faire de plus utiles recherches. Si après le laps d'un siècle un autre Aristote avoit vécu, si dans l'intervalle de cette période on avoit fait autant qu'on fit dans l'espace de tems qui s'écoula entre Socrate et lui, la Philo-

sophie auroit acquis sans doute le plus haut degré de la perfection. Il n'en arriva pas ainsi. Ce furent les *Pyrrhoniens* seuls qui entretinrent l'esprit de discussion et d'examen, et qui rabaissèrent souvent le ton trop dogmatique des autres écoles.

Les changemens qui arrivèrent dans la constitution des républiques grecques, influèrent en même tems sur le sort de la Philosophie. Elle alla chercher un asyle à Rome, elle n'y trouva qu'un hospice passager. Elle n'eut pas seulement le tems d'y répandre ses découvertes, bien loin d'y pouvoir en faire de nouvelles. C'étoit plutôt les mimes et les baladins, que les disciples du Lycée et de l'Académie qui pouvoient se promettre un accueil favorable dans des tems et sous un gouvernement, qui déshonoroit l'humanité. On voit par un passage d'AMMIEN MARCELLIN que trois mille danseuses étrangères se trouvèrent à Rome. On les y crut si nécessaires que dans un tems de disette elles eurent la permission d'y rester, tandis que l'on en fit sortir les philosophes, les rhéteurs et les instituteurs publics. Il n'y avoit que deux genres de philosophie qui purent alors fleurir. Les hommes mous et corrompus embrassèrent celle *d'Epicure*, les cœurs honnêtes et vertueux, les ames fières et généreuses crurent trouver une consolation et en même tems le remède à leurs maux dans la doctrine du *Portique*.

Il paroissoit que la Philosophie fixeroit son siége d'une manière plus stable à *Alexandrie*. Mais il semble que le sol Africain ne permet point à l'esprit humain de s'y garder de rêveries oiseuses et extravagantes, et qu'il lui communique le fanatisme comme un mal épidémique. Le Néo-Platonisme, le système des émanations, la théurgie, la démonologie, la vie

monacale, la théologie de St. Augustin, ce sont là autant de productions que nous lui devons. Le monde auroit pu fort bien s'en passer, et ne s'en seroit trouvé que mieux.

Les révolutions qu'essuya l'Empire Romain, les peuples barbares qui vinrent l'envahir de toutes parts, la forme du gouvernement qu'ils introduisirent, l'anarchie et les guerres continuelles qui en furent la suite furent aussi désavantageuses à la Philosophie qu'au reste des sciences. Elle se réfugia dans les couvents et se rendit esclave de l'ordre sacerdotal. Ces sépultures vivantes des hommes devinrent aussi le tombeau des sciences. Celles-ci ressemblèrent bientôt à des plantes qui privées de l'air et renfermées dans une chambre obscure et étroite commencent à languir et perdent l'éclat et le jeu varié de leurs couleurs. Il semble que les philosophes du moyen âge pouvoient aussi peu être sans despotes, que les pays qu'ils habitoient. Le sort en étoit jetté que tout devoit être asservi dans ces siècles malheureux. La raison se vit traitée comme un serf attaché à la glèbe et forcée de plier sous le joug de l'autorité. Mais de même que les souverains de ces tems furent souvent réduits à s'accommoder aux loix que leur dictèrent des vassaux puissans, Aristote, le monarque des écoles n'eut pas une plus heureuse destinée. On le travestit impunément, et il n'osa réclamer contre les impertinences que lui faisoient débiter ses serviles adorateurs. On a de la peine à concevoir, que l'esprit humain ait jamais été capable de s'abaisser à des puérilités semblables à celles qui firent les délices de tant de docteurs *Scolastiques*. Ils examinoient, dit Crevier, sérieusement et longuement, si un porc que l'on mène au marché pour le vendre, est tenu par l'homme ou par la corde qu'on

lui a passé au col; si celui qui a acheté la chape entière a acheté le capuce. Comme deux négations en latin valent une affirmation, ils jouoient sur les négations tellement multipliées dans les phrases, que l'on n'y entendoit plus rien, et que pour constater le nombre de ces négations et décider en conséquence si la proposition étoit affirmative ou négative, il falloit dans les disputes se servir de pois ou de petites fèves par le moyen desquels on les comptoit. Partant de l'idée de la toute-puissance de Dieu, ils se demandoient: s'il n'avoit pas dépendu également de lui de venir au monde sous la figure d'une concombre ou d'un melon? Ils étoient fort embarrassés de décider, ce qu'il falloit faire d'une souris qui auroit mangé une hostie consacrée, et si un baptême administré avec une autre matière que celle de l'eau et dans lequel, au lieu de se servir de la formule ordinaire, on auroit dit: je te baptise au nom de *bif*, *baf*, *buf* pouvoit être regardé comme valable. On peut trouver beaucoup de gentillesses de ce genre dans l'ouvrage de TRIBBECHOVIUS *sur les Docteurs Scolastiques*. La philosophie scolastique tint un pas égal avec la tyrannie ecclésiastique. On ne peut pas se dissimuler, qu'il n'y ait eu beaucoup parmi ces anciens docteurs qui avoient une très-grande pénétration d'esprit. Accoutumés à raisonner conséquemment, une première erreur les conduisit à d'autres, et ensuite l'entêtement, le désir de triompher, la honte de reculer les affermit dans leurs opinions, et les empêcha d'en appercevoir la fausseté et le ridicule. C'est dans le fond plutôt à leur siècle qu'à eux-mêmes qu'il faut imputer les inepties, et les subtilités inintelligibles dans lesquelles ils donnèrent à l'envi les uns des autres. La Philosophie alla se cacher parmi les Arabes, qui la traitèrent aussi bien que les circonstances des tems le permirent. Il

semble que leur despotisme politique enchaîna en même tems leur raison. Ils se contentèrent uniquement de répéter les décisions d'ARISTOTE, sans en faire l'objet d'une libre discussion.

Ce fut la renaissance des lettres, la facilité que donna l'imprimerie de se familiariser avec tous les bons ouvrages de l'antiquité, qui fit naître un esprit de recherches, le seul qui s'accorde avec la vraie philosophie, et qui porte les coups les plus funestes à l'autorité. Jusqu'ici on ne s'étoit occupé que de mots, et l'on s'étoit imaginé qu'il ne falloit qu'une certaine terminologie pour donner de tout une raison suffisante. On tourna maintenant son attention sur les choses. La Philosophie sortit des couvents. Les beaux-arts et les belles-lettres donnèrent à toutes les facultés de l'ame une impulsion nouvelle et lui firent éprouver des sentimens jusque là inconnus. La réformation affermit la liberté de penser. Le crédit des Scolastiques baissa. Un jour plus heureux commença à luire à la raison. De grands hommes préparèrent de loin dans l'ombre et le silence la lumière, qui peu à peu et par des degrés insensibles devoit éclairer les races futures.

L'illustre BACON mérite sans doute d'être placé à leur tête. Quand on se transporte par la pensée dans les tems où il vivoit, quand on se représente le triste état dans lequel se trouvoient encore les sciences philosophiques et naturelles, les anciens préjugés qui tenoient encore partout lieu de l'expérience, et que l'on médite ensuite son ouvrage *de la Dignité et de l'Accroissement des connoissances humaines* et son *nouvel Organe des sciences*, on est étonné de la beauté et de l'étendue de son génie. Il est pour le monde littéraire et

philosophique un autre *Colomb*, qui découvrit des terres jusque là entièrement inconnues. Sans recevoir aucun secours de ses prédecesseurs, entravé même par l'esprit de son siècle, il sut franchir tous les obstacles qu'il trouva en son chemin; il sut découvrir quelles étoient les sciences qui jusque là avoient été négligées, ce qu'elles devoient contenir; il changea la Philosophie, qui n'avoit été qu'un art de disputer, dans un instrument à l'aide du quel l'homme pouvoit s'assujettir la nature et apprendre par l'expérience et l'analyse à connoître ses secrets. Il enseigna le premier la méthode de l'induction et apprit à ses contemporains comment, pour parvenir à des connoissances sûres et solides, il falloit commencer par recueillir des faits isolés, comparer les uns avec les autres; que ce n'étoit qu'ainsi que l'on pouvoit remonter insensiblement à des propositions générales. Il appliqua lui-même les principes qu'il avoit donnés aux différentes sciences et laissa à ses successeurs dans ses écrits un modèle qu'ils devoient avoir continuellement devant les yeux. Depuis ces tems la Philosophie a été cultivée sous de plus favorables auspices. Son influence s'étendit sur toutes les sciences et leur communiqua les lumières dont elle sut elle même s'enrichir. Un système, il est vrai, — car il semble que l'esprit humain ne peut pas s'en passer, — succéda tour à tour à l'autre, et tandis que les disciples de DESCARTES et de MALLEBRANCHE, de LEIBNITZ et de WOLF crurent pouvoir dogmatiser à leur aise, ceux de BAYLE et de HUME s'attachèrent à montrer combien les connoissances de l'homme étoient encore enveloppées de nuages et d'incertitude. Quelques différentes d'ailleurs qu'aient été les hypothèses des philosophes modernes, l'esprit humain sut tirer son profit de toutes, et du choc de tant d'opinions diverses rejaillit une plus grande

grande masse de lumières. Si la Philosophie spéculative a été, au commencement de ce siècle, cultivée surtout en France et en Angleterre, c'est maintenant en Allemagne qu'elle semble avoir fixée de préférence son séjour Une nouvelle révolution vient de s'y opérer par les écrits de Mr. KANT, Professeur de Philosophie à *Königsberg.* Cet Aristote du dixhuitième siècle — car nous ne connoissons aucun philosophe parmi les anciens et les modernes auquel on puisse à plus juste titre le comparer — attaque dans sa *Critique de l'Entendement* toutes les notions métaphysiques qui ont regné jusqu'ici, et cherche à indiquer un nouveau chemin sur lequel nous puissions parvenir à des principes sûrs et évidens. Son but est de ramener la raison à la véritable connoissance d'elle même, d'examiner les droits sur lesquels elle fonde la prétendue possession de ses axiomes métaphysiques, de poser les limites au-delà desquelles ses spéculations ne sauroient se hazarder, à moins de se perdre dans le vaste champ d'idées creuses et d'hypothèses imaginaires.

Il nous manque encore une bonne Histoire Philosophique. Elle ne doit pas être une histoire de ceux qui ont pensé, mais une histoire critique et raisonnée de ce qu'on a pensé. Les détails de la vie des philosophes n'en sont qu'un simple accessoire, qu'il faut savoir subordonner à ce but principal. L'ouvrage de DESLANDES n'est qu'un roman philosophique, il est d'ailleurs rempli de fautes et n'offre rien de complet. BRUCKER est diffus; son plan est vicieux; ses biographies sont trop longues; il na pas toujours puisé dans les sources, il s'arrête à des bagatelles et mêle souvent dans ses récits et dans ses discussions un grand nombre de parties hétérogènes. L'auteur qui

dans le *Dictionnaire de l'Encyclopédie* a rédigé les articles qui concernent l'Histoire de la Philosophie à suivi ce dernier écrivain avec tant de fidélité qu'il en a traduit quelque fois jusqu'aux fautes d'impression. Un des meilleurs ouvrages qui embrasse une des périodes les plus intéressantes de la Philosophie est sans doute *l'Histoire de l'origine, du progrès et de la décadence des sciences en Grèce et à Rome* publiée par Mr. MEINERS, Professeur à *Göttingue.* Ce n'est pas seulement à ceux qui s'appliquent de préférence aux études philosophiques, c'est encore au théologien que l'Histoire de la Philosophie pourroit offrir des secours importans. Dès les premiers siècles du Christianisme jusqu'à nos jours la science qu'il professe a éprouvé continuellement l'influence des systèmes philosophiques; à mesure qu'ils ont changé ou qu'ils se succédèrent les uns aux autres, les dogmes de la foi en ont reçu des modifications différentes. Qui ne seroit d'ailleurs curieux de savoir, quels ont été dans les différens âges la marche et les progrès de la raison, les erreurs dont elle a été le jouet, les vérités qu'elle a su découvrir, de quelles ténèbres et de quelles lumières elle a été environnée tour à tour? Qui n'aimeroit à connoître les noms de tant de sages dont la lampe solitaire à éclairé l'univers, qu'on peut regarder comme les vrais amis du genre humain, qui par les lumières qu'ils ont servi à répandre, lui ont préparé les plus grands de tous les biens, en le délivrant du plus terrible de tous les fléaux, de celui de l'ignorance, du fanatisme et de la superstition.

6. *Histoire de l'Homme ou de la Société Civile.*

On n'a pas encore une connoissance parfaite de l'homme, lorsqu'on s'est contenté de savoir, quelles

sont ses facultés morales et intellectuelles, les opérations de son entendement, les notions générales qu'il est capable de former; quelle est la cause des sensations qu'il éprouve, et la nature des devoirs auxquels il est appellé. Les sciences qui traitent de ces différens objets nous donnent uniquement une théorie de l'homme considéré comme un être sensible et intelligent. Ce n'est pas assez. Il faut aussi l'envisager comme individu, voir comment dans les différentes périodes de la société, ces facultés dont il porte en son ame le germe se sont plus ou moins développées; quelle est l'influence qu'ont eue sur lui les siècles, les climats, les zones brûlantes ou glacées, le gouvernement, la religion, la liberté, l'esclavage; quelles sont les causes qui ont arrêté ou accéléré ses progrès, comment il a passé successivement de l'ignorance et de la barbarie à un plus haut degré de culture et de civilisation. Tel doit être le but d'une histoire de l'homme ou de la société civile. Qu'il nous soit permis de tracer seulement une esquisse légère et imparfaite des différentes matières sur lesquelles elle pourroit s'étendre. Vues générales sur les révolutions que la terre a éprouvées. Courte exposition des systèmes de LEIBNITZ, WHISTON, BURNET, WOODWARD, MAILLET, BUFFON, BAILLY. Révolutions occasionnées par les flots de l'océan et les feux souterrains. De l'homme en général. De la force de son naturel qui le rend capable de vivre sous toutes les zones. De la variété des races humaines. Du climat. De son influence sur la couleur, les cheveux, les traits du visage, les sens, la nourriture et en général sur toute la constitution physique et morale de l'homme. De l'influence d'un sol stérile ou fertile sur l'industrie humaine. De la différence que produisent entre les hommes les lieux de leur demeure, les

montagnes, les vallées, les îles, les côtes de la mer, l'intérieur des terres, le plus ou le moins de facilité qu'ils ont de commercer avec les autres peuples. De l'état de nature; de l'hypothèse de ROUSSEAU que l'etat de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé. De la destination de l'homme pour la vie sociale. De la première enfance du genre humain. Des peuples chasseurs et nomades; des mœurs, des coutumes, des vertus et des vices des nations sauvages. Des progrès successifs de la culture à l'aide de l'invention du feu et de l'art de se servir des métaux. Du développement des facultés intellectuelles de l'homme à mesure qu'il apprend à connoître les douceurs de la vie domestique, à cultiver la terre, que ses besoins se multiplient, qu'il commence à exister une propriété. De l'origine de la société civile. De ses progrès parmi les peuples de l'Orient. Des maitres et des esclaves. Du genre de commerce dans les premiers âges. Des arts et des métiers qui se perfectionnerent davantage et qui produisirent différens états dans la société, dès qu'on eut trouvé un signe représentatif des choses, et que les métaux servirent à faire de la monnoie. De la naissance et des causes du despotisme. De sa nature et de son influence sur les arts, les sciences, et le caractère du peuple. Des vices radicalement inhérens à un gouvernement despotique et des maux qui en sont inséparables. Des progrès lents de la sociabilité parmi les peuples de l'Occident. Des tems héroïques des Grecs. Pourquoi leur civilisation a été antérieure à celle des autres peuples de l'Europe. Vues générales sur leur religion, leurs mystères, leur poësie, leurs jeux, leurs assemblées nationales. De l'esprit des gouvernemens républicains. De l'éducation et du caractère des citoyens Grecs. De leurs vertus, de leurs vices.

Des progrès que firent parmi eux les arts, la philosophie. De l'abus des loix. Des causes qui hâtèrent la décadence de leurs républiques. Des Etrusques. Des Romains. Quelle a été sous leur empire la condition humaine. Du despotisme des empereurs. De l'influence de la religion chrétienne. De sa corruption. Des mœurs des peuples qui envahirent l'Occident. De l'ignorance qui de siècle en siècle le couvrit davantage de ses ténèbres et des maux qui en furent la suite. De la législation et du sort de l'humanité dans le moyen âge. De la nature du gouvernement féodal. Du progrès lent des arts et métiers. De l'empire des Arabes. De la chevalerie, des croisades, des Troubadours. De l'état des femmes dans les différentes périodes de la société. De la hiérarchie. Des vaines tentatives des conciles pour réformer les abus introduits dans l'église. Des mœurs corrompues du clergé et du despotisme sacré qu'il exerçoit sur les esprits. De l'imprimerie. De la maison de Médicis. De la réformation. De la découverte des deux Indes. Des progrès du commerce, de la littérature et des obstacles qui s'opposent encore à ceux d'une saine philosophie. De l'influence du fanatisme et des lumières sur la félicité publique. Des persécutions religieuses. De la révocation de l'Édit de Nantes. Des progrès de la sociabilité. De la marche lente de la vérité, des nuages qui partout interceptent encore ses rayons. Des restes de l'ancienne barbarie parmi le peuple et les grands.

Tels sont quelques uns des traits, propres à composer le grand et intéressant tableau de l'histoire de la société civile. C'est encore à l'esprit philosophique de notre siècle, que nous devons la culture de cette nouvelle branche des connoissances humaines ; les érudits des tems passés n'en avoient pas conçu l'idée.

ROBERTSON, HOME, FERGUSON, FALCONER, DUNBAR, STUART, MILLAR, parmi les Anglois, FORSTER, ISELIN, HERDER, parmi les Allemans, l'auteur de l'ouvrage sur la *Félicité publique* doivent être choisis pour guides, lorsqu'on voudra tracer le sort que l'humanité a éprouvé dans les différentes périodes de son existence.

7. *Histoire Littéraire.*

Nous aimerions à joindre à tous ces cours une Histoire littéraire ou une Histoire générale des arts et des sciences. On voit bien que pour se charger de cette partie de l'instruction, il faut avoir des connoissances étendues et variées. Mais quelque difficile que soit cette tâche, un bon littérateur ne laissera pas de s'en acquitter avec succès. Nous ne pouvons pas approuver la méthode d'après laquelle plusieurs érudits Allemans ont cru devoir enseigner jusqu'ici l'Histoire littéraire. Il est vrai, qu'elle est la plus aisée et la plus commode, que pour la suivre on n'a besoin ni de jugement, ni de critique, ni de raisonnement, qu'au défaut de la tête des mains laborieuses suffisent, et qu'elle n'exige d'autre talent que celui de savoir compiler. On y suit l'ordre chronologique le plus exact, on indique de siècle en siècle les noms de ceux qui ont appartenu de quelque manière que ce soit à la république des lettres; on a grand soin de n'en omettre aucun quand même il y auroit occupé les derniers rangs ; on ne fait aucune distinction entre la célébrité et l'obscurité des personnages ; pourvû qu'ils aient autre fois barbouillé du papier et ennuyé leurs contemporains, ce sont assez de titres pour être recommandés au souvenir de la postérité ; on marque avec soin le tems et le lieu

de leur naissance et de leur mort, la femme qu'ils ont prise, les livres qu'ils ont écrits, les places qu'ils ont occupées, les éditions qu'on a données de leurs ouvrages. Mais, de parler aussi du mérite littéraire de ces différens écrivains, de ce que les sciences ont gagné par leurs travaux, des lumières qu'on leur doit, de l'influence qu'ils ont eue sur leur siècle; de faire remarquer aux jeunes gens de préférence ceux qui font véritablement époque dans l'empire des sciences, de les familiariser avec leur esprit, leur génie et leur caractère, c'est-ce dont on ne s'avise jamais dans ces sortes d'histoires littéraires. On se contente uniquement de ranger dans un ordre chronologique ce qu'on trouve distribué dans les dictionnaires par ordre de l'alphabet. Il est moralement impossible qu'un jeune homme puisse retirer quelque profit d'une pareille instruction. En effet à quoi pourra lui servir la connoissance nominale de tous les auteurs qu'on a fait passer devant lui en revue? Doit-elle le guider dans le choix de ses lectures, et lui tracer le chemin que dans ses études il a à parcourir? Lui fera-t-elle connoître les progrès des arts et des sciences, les développemens successifs de l'esprit humain dans les différens âges, les systèmes, les découvertes, les inventions qui lui ont ouvert des routes nouvelles, et étendu la sphère de ses idées? Pourra-t-elle contribuer à exciter en lui les sentimens de l'amour et de l'admiration pour tous ces écrivains estimables qui ont vraiment éclairé leur siècle, le porter à fixer sur eux son attention et ses regards, et à méditer leurs ouvrages immortels? On voit bien que de courtes notices littéraires qui se bornent uniquement à présenter selon l'ordre des tems les noms des auteurs, les titres de leurs ouvrages et les différentes éditions qu'on en a données ne peu-

vent point conduire à ce but; que loin d'éclairer un jeune homme sur ce qu'il lui importe de savoir, elles ne serviront qu'à l'embrouiller; que cette nomenclature stérile et les détails secs et maigres dont elle est ordinairement accompagnée ne peuvent exciter en lui le moindre intérêt; que tous ces noms d'auteurs et les titres de leurs ouvrages glisseront légerement sur sa mémoire parcequ'ils ne disent rien ni à son esprit, ni à son cœur; que ce seroit bien pis s'il en arrivoit autrement et s'il venoit à s'imaginer, que c'est dans ce genre de connoissances que consiste le véritable esprit de la littérature; que quand même il les auroit retenus tous, il n'en seroit pas plus avancé qu'un médecin qui sauroit tous les noms des plantes, sans connoître néanmoins leurs vertus médicinales.

Une histoire littéraire ne doit pas seulement placer les jeunes gens sur le seuil du temple des sciences. Elle doit leur en ouvrir les portes, les introduire dans le sanctuaire, leur faire considérer de près les statues des grands hommes qui le décorent, et qui méritent les hommages de la postérité. Elle ne doit pas être une histoire des littérateurs et des savans, mais une histoire des lettres et des sciences, puisque les ouvrages des premiers ne peuvent avoir un prix réel, qu'autant qu'ils ont contribué aux progrès de celles-ci. Quand même on sauroit par cœur les titres de tous les écrits, ces notices bibliographiques ne seroient point encore capables de conduire l'esprit à des résultats intéressans. On ne peut devenir avec elles qu'un catalogue de librairie ambulant. Elles peuvent être utiles pour former le bibliothécaire, mais non pas le littérateur philosophe. On peut même remarquer que souvent ceux qui sont le plus versés dans ce genre de connoissances, s'extasient quelque fois sur un livre

qui n'a d'autre mérite que celui d'être rare et rongé de vers, et qu'ils dédaignent en même tems les écrits vraiment estimables, parcequ'ils sont également entre les mains du reste des savans; que tandis qu'ils connoissent les détails les plus minutieux qui concernent les différentes éditions d'un ouvrage, ils ne sont jamais allés au-delà du frontispice et de la préface et qu'ils seront incapables de dire, quelles sont les choses et les vérités utiles qu'il contient. Il faudroit traiter l'histoire littéraire comme l'histoire profane, la diviser en de grandes périodes, tracer d'une manière rapide quels ont été dans les différens âges les progrès de l'esprit humain, fixer l'attention des jeunes gens de préférence sur ceux d'entre les écrivains qui ont fait époque dans les sciences, et ne pas entrer dans des détails trop minutieux sur tout ce qui regarde uniquement les notices bibliographiques. Un jeune homme n'en sauroit que faire. C'est d'ailleurs dans les cours qui traitent de chaque science en particulier, qu'il doit puiser ces sortes de connoissances littéraires. Celles-ci n'ont plus qu'un intérêt relatif, tandis que le grand tableau des révolutions de l'esprit humain et des vicissitudes de la littérature est d'un intérêt général et absolu. C'est à ceux qui vivent dans un pays qu'il peut importer souvent d'en connoître jusqu'aux moindres villages; celui au contraire qui ne fait qu'y voyager, se contente de porter son attention sur les grandes villes, les établissemens et les édifices les plus remarquables qu'il renferme.

XIV.

Des Professeurs.

Les écoles doivent avoir des maîtres, les colléges ou les gymnases des régents, les académies ou les

universités des professeurs. Mais ce dernier nom a été prodigué tant de fois à des gens d'un savoir et d'un mérite inégal, que sa signification est devenue par là même très-équivoque. Il n'est pas jusqu'à des maîtres de danse qui ne l'aient usurpé, parcequ'ils s'imaginoient apparemment qu'instruire et éclairer les hommes n'étoit pas un ouvrage plus pénible et plus difficile, que celui de dresser leurs jambes.

En Allemagne le nom de Professeur équivaut à celui d'Académicien. Du moins on ne suppose point à l'un plus de science qu'à l'autre. En France l'académicien se croit ordinairement de beaucoup supérieur au simple professeur.

Les écoles de district n'offrent qu'un enseignement élémentaire et préparatoire. Elles s'arrêtent aux premiers linéamens de la science. Elles se contentent de jetter les bases sur lesquelles doit s'élever l'édifice des connoissances ultérieures. L'instruction académique doit sans doute présenter un enseignement plus complet. Il faudra donc que le Professeur soit parfaitement versé dans la science qui fera le sujet de ses leçons. Il doit en connoître l'histoire, les commencemens, les progrès, les différentes formes par lesquelles elle a passé, les méthodes qui dans la manière de la traiter ont été communément suivies, les erreurs et les vérités qui tour à tour l'ont obscurcies, ou y ont répandu de nouvelles lumières. Il doit parler d'abondance d'idées ; il doit pouvoir discuter, classer, juger, apprécier tout ce qui y a quelque rapport. Il ne doit point en avoir effleuré seulement la surface, ses connoissances ne doivent point être superficielles et puisées uniquement dans quelques abrégés. Tous les ouvrages des écrivains qui, dans la

partie qui lui est confiée, se sont acquis une juste célébrité, dont on cite encore les noms avec respect, qui, soit par leurs recherches laborieuses, par leurs méditations profondes, soit aussi par la hardiesse de leur esprit, impatient de marcher dans les routes usées et connues, ont su se frayer des chemins nouveaux ; toutes les tentatives, tous les écrits de ceux qui ont véritablement enrichi la masse des connoissances humaines, ou bien ont causé dans le monde littéraire une révolution importante, ne doivent point lui être inconnus. Et comme la science, la vérité ne sont point l'apanage exclusif d'un seul peuple, ses connoissances littéraires ne doivent pas se borner uniquement aux seuls ouvrages de sa nation; il doit aussi pouvoir s'enrichir des lumières que viennent à l'envi lui offrir les nations étrangères.

Il n'est sans doute guères possible de posséder la langue des Grecs et des Romains et d'être versé en même tems dans la plûpart des langues modernes de l'Europe : mais au moins un littérateur habile en doit-il connoître quelques unes, telles que l'Angloise, l'Italienne, l'Allemande. Ce sont en quelque sorte les sens du monde intellectuel, à l'aide desquels nous apprenons à découvrir d'autres terres, d'autres régions également riches et fertiles, et qui se dérobent pour jamais aux yeux du vulgaire des savants. Et que seroit-ce donc qu'un Professeur en Philosophie, dont les connoissances littéraires se borneroient uniquement aux ouvrages des DESCARTES, des CONDILLAC, des MALLEBRANCHE, et qui ignoreroit absolument tout ce que l'Angleterre et l'Allemagne ont produit d'écrivains illustres dans cette partie? Comment oseroit-on enseigner les Belles-Lettres et la Poëtique, si on étoit

incapable en même tems de lire dans leur langue originale les MILTON, les POPE, les TASSE, les ARIOSTE, les GESNER, les WIELAND? Ne seroit-ce point se priver par là même d'un des moyens les plus efficaces d'étendre les limites du règne du goût et de la vérité? Il n'y a que les ignorans qui puissent s'imaginer qu'arrivés à un certain point ils n'ont plus besoin d'en savoir davantage, et qui puissent mépriser tout ce qu'ils ignorent. Ce n'est pas ainsi que peuvent agir et juger des hommes véritablement éclairés. Plus ils auront de lumières, plus ils aimeront à les augmenter, et les productions littéraires des autres pays ne seront point regardées par eux d'un œil indifférent. C'est surtout à l'égard de l'empire des sciences, qu'on peut considérer tous ceux qui les cultivent comme ne composant qu'un seul peuple, une seule famille. Là s'évanouissent ces prétentions et ces intérêts qui divisent les nations; là les conquêtes sont permises et légitimes; là on peut s'enrichir des dépouilles des autres sans les appauvrir eux-mêmes; là disparoissent ces barrières que l'intérêt mercantil et des spéculations pécuniaires croient devoir élever entre les nations. Eh quoi donc? si le luxe et l'opulence parcourent toutes les régions pour qu'elles viennent leur payer le tribut de leurs richesses, la raison seroit-elle la seule qui ne chercheroit point a s'approprier les lumières de tous les peuples éclairés? Combien de fois ne consume-t-on pas son tems dans des recherches laborieuses: combien de fois ne s'imagine-t-on pas avoir découvert quelques vérités utiles et nouvelles, tandis qu'avec quelque teinture de littérature étrangère on auroit peut-être appris, que l'ouvrage auquel on travaille existe déjà, et qu'il n'y a plus rien à ajouter à la matière que souvent faute de ces connoissances on croit traiter le premier? L'illustre auteur de l'ou-

vrage sur la *Législation de Zoroastre*, *Confucius*, *Mahomet* auroit peut-être trouvé que pour développer encore aux lecteurs françois celle de *Moïse*, il suffiroit d'une traduction abrégée du *Droit Mosaïque* du célèbre MICHAÉLIS.

Mais ce n'est pas assez au Professeur d'être un excellent littérateur, il ne sera jamais qu'un pédant, s'il n'est doué en même tems d'un esprit philosophique. On peut regarder cet esprit comme le résultat des sciences comparées; aussi ne vient-il ordinairement qu'à leur suite. Ce n'est pas assez de charrier les matériaux qui doivent servir à la construction d'un édifice, il faut un architecte qui en ordonne le plan, il faut des mains habiles qui sachent mettre ces matériaux en œuvre. Ce n'est pas assez de savoir, il faut aussi apprécier ce que l'on sait, ne pas s'en laisser imposer par des noms, des autorités, par le préjugé de l'antiquité ou bien aussi de la nouveauté. Il faut laisser de côté, tout ce qui ne peut plus être d'une grande utilité. Il faut savoir trouver des rapports, des point de vue nouveaux, des résultats intéressants. La philosophie connoit et discute les vérités particulières, l'esprit philosophique les apprécie toutes. Dans l'histoire il rapproche les tems et les âges pour les comparer; dans les sciences spéculatives il sait non seulement quelles sont les vérités connues, mais aussi quel est leur usage, ce qui manque aux connoissances actuelles et ce qui peut y être ajouté, quelle est la force ou la foiblesse des preuves sur lesquelles s'appuyent les principes qu'on met en avant.

La vérité est pour les sciences, ce que la liberté est pour les peuples. Elles ne peuvent prospérer que

par elle. Or, il n'y a que les esprits philosophiques, il n'y a que ceux qui ont appris à penser, à douter, à raisonner qui soient capables de la découvrir. On peut regarder la Philosophie comme un flambeau propre à éclairer et à guider tous ceux qui marchent sous les différentes bannières des sciences. C'est par de bonnes études philosophiques que se développent et se fortifient les facultés intellectuelles de l'entendement : ce sont elles qui font mûrir insensiblement le jugement, la pénétration, la sagacité ; qui donnent à l'esprit plus de force, plus de vigueur, plus de ressort ; qui lui apprennent à secouer le joug de l'aveugle autorité, à voir, à connoître par lui-même, à ne pas déférer aveuglément aux décisions d'autrui, à ne rien adopter sans examen, sans preuves, à peser tout avec lenteur dans la balance de la raison. Que l'on parcoure les noms célèbres dans la république des lettres, on se convaincra facilement, que dans les différens genres de sciences, tous ceux qui y ont fait une révolution, qui les ont créés en quelque sorte de nouveau, tous ceux dont les écrits se recommandent par la clarté, la justesse, la précision de leurs raisonnements étoient doués en même tems d'un esprit philosophique. Il n'y a dans quelques pays que les théologiens qui ont cru pouvoir s'en passer ; aussi n'y a-t-il qu'eux qui sont restés barbares plus longtems. Un professeur non philosophe, quel que soit d'ailleurs l'enseignement qu'on voudra lui confier, ne sera jamais qu'un homme de routine, attaché scrupuleusement à ses cahiers ou à ses abrégés ; non seulement il ne fera rien pour le progrès de la science, il lui nuira en même tems ; il parlera avec dédain des nouvelles découvertes qui l'ont enrichie, des nouveaux changemens qu'elle a subis ; l'orgueil, la suffisance, des décisions dictatoires lui tiendront lieu

des connoissances qui lui manquent; il voudra enchaîner ses écoliers à la même inertie qui le domine lui-même; tous les talens supérieurs lui causeront de l'ombrage; son cœur sera rempli de toutes les petites jalousies de l'amour propre; bien loin d'aller en avant avec les lumières du siècle, de s'attacher à rendre son instruction plus parfaite et de profiter chaque jour des travaux utiles de ses contemporains, il s'en tiendra strictement à ce qui est couché dans ses cahiers, et ne se donnera guères la peine de les retoucher. Un esprit philosophique au contraire ne croira jamais avoir atteint le terme de sa carrière. Epris de l'amour d'une perfection idéale, ses efforts tendent sans cesse à l'atteindre. Il n'est jamais content de ce qu'il a fait, parcequ'il entrevoit toujours les moyens de faire encore mieux. Il ne se berce point dans une molle oisiveté; content que les autres aient pensé pour lui, il ne se retranche point dans les anciennes opinions de son école, il ne les transmet point à ses éléves comme un dépôt sacré auquel on n'oseroit toucher; mais il est continuellement occupé à changer, à réformer, à corriger tout ce que le système de la science qu'il enseigne peut encore avoir de défectueux. Le progrès de ses lumières observe une marche égale avec celles du siècle; il n'est aucune idée nouvelle, dès qu'il la reconnoit comme utile et vraie, qu'il n'accueille avec empressement, à laquelle il ne soit porté de sacrifier celles auxquelles il avoit adhéré jusqu'ici. C'est cet esprit philosophique qui a produit toutes les révolutions dans les sciences, qui les a purifiées de la rouille des siècles, qui les a rendues plus claires, plus intelligibles, qui de son souffle a dissipé tant de préjugés, tant d'opinions invétérées qui pour être anciennes n'en étoient pas plus raisonnables.

Cependant on peut être savant et être doué d'un esprit philosophique, et ne pas avoir le talent d'enseigner. C'est là sans doute une des qualités les plus essentielles du Professeur, sans laquelle toute sa science ne seroit guères aux écoliers d'une grande utilité. Ce n'est pas assez de possèder des lumières, il faut aussi savoir les communiquer. Le Professeur doit donc avoir une certaine facilité de s'exprimer, sa langue ne doit point être embarrassée; l'ordre, la clarté, la précision, la méthode, la liaison des idées, ce sont là tout autant de caractères nécessaires à un discours académique. On exige des écoliers de l'attention; mais cette attention ne doit pas être seulement un devoir, elle doit être en même tems pour eux un plaisir. Comment pourroit-on prétendre en effet que de jeunes gens, qui par la légèreté de leur âge ne sont que trop sujets aux distractions, suivent avec assiduité des leçons et y accourent avec empressement, tandis que celui qui enseigne ne seroit qu'un pédant froid et ennuyeux, qu'il seroit destitué du don de la parole, qu'au lieu d'être précis et clair, il seroit diffus et obscur, qu'au lieu de s'énoncer avec facilité, avec un certain agrément, il seroit sec et aride, lourd et pesant, et qu'en général il n'auroit aucune des qualités nécessaires, pour exciter l'intérêt et pour réveiller l'attention de ses auditeurs?

Le profit que les écoliers doivent surtout retirer des leçons d'un professeur, ce n'est pas seulement d'êtres mis par elles sur les limites de la science dont ils vont désormais parcourir la carrière: elles doivent servir en même tems à les initier dans ses mystères, être le résultat des études et des recherches laborieuses de leur maître, leur présenter en raccourci les meilleurs observations, par lesquelles elle s'est peu à peu

à peu enrichie, mais qui exigeroient trop de tems, trop de connoissances littéraires, qui sont répandues dans un trop grand nombre d'ouvrages, pour que, jeunes encore, ils pussent sans guide se hazarder dans les chemins qui doivent les conduire au terme de leur carrière. Elles doivent être comme un foyer où viennent se concentrer les lumières des principaux écrivains qui, par leurs veilles et leurs travaux, ont contribué à la perfection de la science. Alors, arrivés à la fin de leur course académique, abandonnés à leurs propres forces, connoissant en grande partie ce qui, dans leur science, a été fait et ce qui y reste encore à faire, familiarisés avec les noms et les ouvrages des auteurs les plus célèbres ; leurs lectures en deviendront d'autant plus choisies, d'autant plus judicieuses ; ils ne se trouveront plus dans un pays inconnu ; les idées neuves viendront s'associer avec facilité à celles qu'ils ont acquises ; tout se rangera avec plus d'ordre dans les différentes cases de leur mémoire ou de leur entendement ; ils embrasseront d'autant plus vite et d'un coup d'œil les différentes parties de leur science, et plus le nombre des objets qu'ils ont appris à connoître dans leur carrière académique est considérable, plus aussi s'accroîtra en eux le désir et le besoin d'étendre davantage la sphère de leurs connoissances.

XV.

De l'Élection des Professeurs.

Le choix des professeurs est sans doute d'une grande importance. C'est par eux que les erreurs et les vérités se répandent également. Leur génie, leur talent, leur esprit philosophique, leurs lumières

influent jusque sur les générations futures. Il ne faut qu'un homme célèbre dans une école pour lui donner une haute réputation et pour y faire affluer de toutes part les étrangers. On ne peut donc apporter une trop grande attention à leur élection.

On peut juger du mérite de ceux qui se présentent pour une chaire vacante, ou par leur réputation, ou par leurs ouvrages, ou par leurs réponses dans un concours. Les deux premiers moyens sont regardés comme insuffisans, dans le *Mémoire de la Société Royale de Médecine*; on y propose donc l'examen ou le concours, et tel est aussi le sentiment de l'auteur du *Rapport* fait à l'Assemblée nationale. Le Mémoire de la Société de Médecine entre sur cet objet dans le plus grand détail. La forme de l'examen consistera dans des questions par écrit, auxquelles les concurrens répondront de vive voix. Chaque concurrent répondra douze fois. Ces questions seront redigées de manière à embrasser toute l'étendue de la science qui sera le sujet de l'examen. Les concurrens répondront comme s'ils avoient une leçon à faire sur le sujet indiqué. On croit que c'est là le moyen le plus infaillible de faire remporter au mérite le prix et la couronne qui lui est due.

Nous ne pouvons le dissimuler que les inconvéniens que traînera après soi ce mode d'élection, nous paroissent être beaucoup plus considérables que tous les avantages qui pourroient y être attachés. Il est bien naturel d'examiner les jeunes gens lorsqu'il est question de leur conférer un grade ou une licence. Ce n'est pas assez qu'ils soient arrivés au terme de leur carrière académique, il faut aussi pouvoir se convaincre qu'ils ont réellement profité

des leçons qu'ils fréquentèrent, qu'ils possèdent les lumières et les connoissances qu'exige l'état auquel ils vont se consacrer. Il n'en est pas ainsi de celui qui est fait pour être appellé à une chaire vacante. Ce ne sera guères un jeune homme tout fraîchement sorti des écoles, mais un homme mûr qui, soit par des voyages littéraires, soit par des études de cabinet aura fait des progrès plus considérables dans l'empire de la science. Une certaine réputation le précédera déjà parmi ses concitoyens. Plus d'une fois il aura eu occasion de faire connoître son génie, ses talens. L'opinion publique, le jugemement des gens de l'art, le désignera d'avance comme celui qui sera capable de remplir telle ou telle chaire vacante avec le plus d'honneur et de distinction. Quelque modeste qu'il soit, il ne pourra se dissimuler à soi-même son propre mérite. Pénétré du sentiment intime de son prix, de sa dignité, se trouvant dans un âge et ayant des connoissances qui l'appellent à examiner et à instruire les autres, ne pouvant voir dans les Docteurs et les Professeurs publics, que ses égaux, des hommes avec lesquels, à l'égard du savoir, il peut aller de pair ; ce ne sera certainement qu'avec une extrème répugnance qu'il pourra se résoudre, à comparoître devant ceux que souvent, et non sans raison, il croira surpasser en mérite, à soumettre son talent et sa réputation aux décisions de leur tribunal, à courir le risque d'être déclaré publiquement comme le moins habile des concurrens. Sa fierté, — et il en est une sans doute qui est digne de l'homme de lettres, et qu'il faut se garder de confondre avec une morgue ridicule et un sot orgueil, — en sera nécessairement choquée; et ce ne sera jamais que dans l'extrème besoin, et pressé par la nécessité impérieuse des circonstances, qu'il pourra se déterminer à subir l'humiliation d'un examen.

Un homme d'un véritable mérite est ordinairement modeste, il est très-souvent timide ; c'est un défaut qu'on peut surtout reprocher aux gens de cabinet. Il est donc bien clair qu'un examen tel qu'on le propose ne sera rien moins qu'un moyen infaillible de démêler toujours le véritable talent, et de le distinguer de celui qui n'en a que l'apparence et la superficie. Bien des fois il arrivera, que celui qui n'a que du savoir et de la modestie sera embarrassé lors même qu'il s'agira d'un objet qu'il connoîtra le mieux, tandis qu'un autre rempli d'amour propre et de suffisance n'hésitera jamais, qu'il éblouira, qu'il étourdira souvent les auditeurs et qu'il leur fera confondre le don de la parole avec celui de la science. On seroit certainement très sujet à se tromper, si l'on vouloit regarder un pareil concours comme l'épreuve la moins équivoque du mérite littéraire de chacun des individus, qui viendront s'y présenter. On peut demeurer court pour la première fois que l'on monte en chaire, et devenir néanmoins par la suite du tems un excellent prédicateur; la mémoire d'un autre au contraire sera beaucoup plus fidèle, et il n'en restera pas moins un bavard ennuyeux. L'assurance avec laquelle il débute, son air, son ton, son maintien, sa figure, la facilité de sa diction, sa phraséologie abondante en paroles quoique vuide de sens, le fera regarder par le vulgaire comme un homme de génie; peut-être en imposera-t-il même aux gens d'esprit ; ce sera un engouement universel: mais bientôt sa nullité, sa médiocrité viendra à percer, et cette gloire si subitement acquise sera pour toujours évanouie. Lorsqu'il est question d'obtenir une place à laquelle on aspiroit depuis longtems, à laquelle on attache le bonheur futur de sa vie, qui est la seule que, dans l'état qu'on a embrassé, on puisse ambitionner ; la crainte, l'espé-

rance, mille mouvemens confus et divers ne doivent-ils pas alors agiter l'ame? et est-ce bien dans une pareille situation, où tous les regards sont fixés sur vous, où le présent et l'avenir font naître un mélange indicible d'idées, de pensées, de sentimens, qu'on aura toujours l'esprit assez libre et dégagé pour répondre avec précision à toutes les questions, ou pour faire un discours suivi et raisonné sur un sujet quelconque qui sera proposé? Combien de fois la timidité ne fera-t-elle pas échouer des talens véritables, tandis que la médiocrité hardie obtiendra tous les avantages?

Et que prouvera après tout un pareil discours ou examen en faveur de celui qui y a réussi le mieux? Tout ce qu'on en peut raisonnablement déduire c'est qu'un tel homme a plus de présence d'esprit que les autres, et qu'il possède à un degré plus éminent le talent d'improviser. Mais est-ce donc le talent d'improvisateur que vous devez rechercher de préférence dans un professeur? Sont-ce là les traits caractéristiques auxquels il faut démêler le véritable mérite? Ne pourriez-vous pas bien des fois vous y méprendre et, en réglant votre jugement sur ces apparences extérieures, préférer au vrai savant un empirique littéraire? Est-ce donc que la chaire que vous allez conférer exige un homme qui, semblable à ces prêtresses de l'antiquité, puisse s'asseoir à chaque instant sur le trépied sacré et delà prononcer ses oracles avec un ton d'inspiré? Ne veut-elle pas au contraire, que ses discours, que ses leçons soient réfléchies, et puissent toujours être regardées comme le fruit d'une longue et mûre méditation. N'auroit-on pas plutôt de justes sujets de craindre que plus un homme a la facilité de parler *ex abrupto* sur tous les objets qu'on lui propose, plus aussi il sera porté à s'épargner la peine et le travail, plus il se

fiera à son génie, et négligera de faire des progrès ultérieurs dans la science dont l'enseignement lui sera confié.

Il s'en faut donc de beaucoup que le concours puisse être regardé comme le meilleur moyen de reconnoître le talent. Combien de fois d'ailleurs une certaine connivence ne pourra-t-elle pas avoir lieu entre les examinateurs et les candidats? Combien de fois ne semblera-t-il pas, que c'est plutôt le hazard, qu'une délibération lente et sensée qui ait présidé à ces sortes d'élections? Car enfin celui dont vous jugez qu'il a mieux répondu ou mieux discouru que les autres, auroit peut-être été embarrassé également, si une des autres questions lui eut été donnée à résoudre. Ce n'est pas son savoir, c'est la faveur du sort, c'est une circonstance accidentelle, qui lui a fait remporter la victoire. Il en sera d'un pareil concours, comme des disputes et des discussions qui s'engagent dans les conversations ordinaires de la vie. Là ce ne sont pas toujours les véritables savans mais les charlatans littéraires, ce ne sont pas toujours ceux qui pensent, qui hésitent, qui doutent, mais bien plus ceux qui bavardent, qui se hâtent de décider, qui à les voir, à les entendre semblent n'ignorer rien parcequ'ils parlent de tout, qui en imposent souvent par un mérite mensonger. Ce n'est point à ces traits que le vrai mérite se fait connoître communément. Il a une sorte de pudeur, il fuit le grand jour, il hait tout ce qui n'a qu'un faux éclat, tout ce qui n'est qu'une simple parade, il sait vivre dans l'obscurité et ne vient point se produire sur un théatre pour s'y engager dans un combat savant devant une foule de spectateurs oisifs et curieux; il n'éblouit point au premier moment, ce n'est point un éclair qui brille

et qui n'a qu'une lueur passagère, mais une lumière douce et durable dont l'influence bienfaisante vivifie et féconde insensiblement la terre; il ne croit point qu'une heure ou deux, que telle ou telle question sur laquelle le caprice, la faveur ou la défaveur d'un juge examinateur, ou bien aussi le tirage du sort aveugle lui ordonnent d'improviser, soient des balances justes pour y peser le savoir et les talens; il croit qu'il n'y a que les charlatans qui puissent dire: faites des questions, proposez des difficultés, nous leverons les unes et nous répondrons aux autres sans hésiter un instant; — il ne paroîtra point à un concours. Tout Professeur doit être designé d'avance par l'opinion publique et le jugement des gens de l'art; et nous plaignons les écoles qui n'auroient d'autre moyen de reconnoître le mérite que celui, que l'on croit devoir proposer comme le moins illusoire et le plus infaillible.

Une preuve bien sensible qu'un tel concours ou examen n'est rien moins que nécessaire, c'est que dans les autres pays de l'Europe on n'emploie point ce moyen lorsqu'il est question de remplir une chaire vacante. On ne pourra disconvenir que les universités d'Allemagne n'aient un grand nombre de Professeurs célèbres. Les écoles de Göttingue, de Halle, de Jena, de Leipsic sont dans l'état le plus florissant. Les HEYNÉ, les PLATNER, les EBERHARD, les KANT, les EICHHORN, les FEDER, les PÜTTER et tant d'autres dont les noms et les ouvrages sont connus aux littérateurs instruits, pourroient aller de pair avec les savans et les philosophes les plus distingués de la France; et néanmoins aucun d'eux n'a été choisi au concours. Il est donc prouvé par l'expérience que ce n'est pas au moins le concours seul qui fasse

connoître le mérite. Épargnons à l'homme de lettres des démarches qui doivent nécessairement blesser sa délicatesse, et si nous ne pouvons pas toujours le récompenser, évitons au moins de l'humilier.

Ceux qui peuvent concourir pour une chaire vacante sont ou des concitoyens qui, vivant avec nous, nous ont fourni des occasions suffisantes de les connoître, ou bien aussi des gens de lettres qui appartiennent à des nations étrangères ou à d'autres départemens. Pour appeller ceux-ci de préférence, il faut sans doute qu'ils se soient déjà fait une réputation par leurs ouvrages. La célébrité de leur nom doit être leur principale lettre de créance; il ne sera guères croyable que les ouvrages dont ils passent pour être les auteurs ne leur appartiennent point: car quel est le savant qui soit porté de céder si facilement à un autre la gloire qu'il espère recueillir de ses veilles laborieuses. On doit sentir en même tems que des hommes qui se sont déjà illustrés dans la république littéraire, qui ont donné des preuves si parlantes de leur savoir, ne seront guères tentés de s'assujettir de nouveau à un examen. Il ne peut pas en être question. On est bien plus dans le cas de les prier, de les solliciter, et on doit se féliciter lorsqu'ils veulent bien accepter les propositions qu'on pourra leur faire. Un des moyens les plus simples et les plus efficaces à l'aide duquel les écoles littéraires de l'Allemagne cherchent à se donner plus de relief, c'est d'attirer dans leur sein, par l'attrait de plus grands avantages, de plus grandes recompenses, un homme célèbre, dont le nom est généralement connu et qui a déjà enseigné dans une autre école avec distinction. Elles se regardent comme heureuses, lorsqu'elles peuvent faire une pareille acquisition, et elles ne s'avisent point

de lui proposer de nouveau le concours; elles regarderoient une pareille proposition comme une insulte gratuite et une véritable dérision.

Que si le Professeur nouveau doit être tiré du milieu de ses concitoyens, on a eu certainement mille moyens de le connoître et de porter sur lui un jugement juste et équitable. Il est sans doute des réputations usurpées. Ce sont ordinairement celles qu'un seul moment, une seule circonstance favorable fait naître, telles que les réputations de concours. Mais il est aussi une opinion publique qui ne trompe guères, dès qu'elle est l'ouvrage lent du tems et qu'elle s'est formée insensiblement.

Dans les universités d'Allemagne on a coutume d'aggréger aux différentes facultés les jeunes gens de lettres, qui ont pris le grade de Docteur. La carrière de l'enseignement public leur est ouverte également. S'ils se distinguent par leur savoir et leur talent leurs cours sont bientôt fréquentés par les étudians avec une assiduité marquée; et c'est là sans doute un moyen beaucoup moins équivoque de porter sur leur mérite un jugement sûr que celui de l'examen ou du concours. Ce n'est pas alors une épreuve de quelques heures, mais une épreuve de plusieurs années qu'ils ont subi; il n'a guères été possible de se faire illusion à leur égard, et de s'en laisser imposer par quelques apparences trompeuses. La réputation qu'ils ont su s'acquérir, le témoignage du public littéraire, n'est plus l'ouvrage du moment où mille circonstances peuvent si facilement éblouir les hommes mêmes les plus sensés, les plus froids, les plus calmes; cette réputation repose sur une opinion que le tems et les années ont conduit à sa maturité et à sa perfection.

Mais quel est donc le mode d'élection qu'il faudra enfin adopter ? Il paroît d'abord que c'est toute l'assemblée des Professeurs qui doit avoir dans ce choix la plus grande influence. Ils sont en quelque sorte les juges nés et les meilleurs experts; ils ont le plus grand intérêt, pour que l'école à laquelle ils sont attachés fleurisse et que par conséquent les chaires vacantes soient bien remplies. Ce n'est pas que la jalousie, l'amour propre, la haine ou la faveur ne puissent influer quelque fois sur le suffrage d'un Professeur et lui imprimer la tache d'une partialité trop marquée; mais on ne peut pas raisonnablement présumer que tous se laissent gouverner si facilement par les passions d'un ou de deux individus. Tout Docteur public doit non seulement posséder la partie qu'il est appellé à professer, il doit être en même tems un habile littérateur. Il n'appartient donc qu'à un corps littéraire de juger à quel degré ces qualités se trouvent réunies dans les sujets qui viennent se présenter.

Nous proposerions de faire présider cette assemblée électorale littéraire par des membres tirés aù nombre de huit des différens corps administratifs, savoir deux du département, deux du district, deux de la municipalité, et deux du conseil de la commune. Dans une élection de ce genre, il faudroit bien se garder de procéder uniquement par la voie du scrutin, sans aucune discussion préalable sur le mérite des candidats. Celle-ci est d'une nécessité indispensable pour guider les électeurs dans le choix qu'ils vont faire, et pour leur donner toutes lés lumières, tous les renseignemens nécessaires. Lorsqu'on s'attachera à recueillir les opinions motivées de tous les gens de lettres qui président à une école, que chacun pourra

ouvrir son avis avec franchise; le mérite des concurrens doit être mis par un tel moyen dans son plus grand jour, il est presque moralement impossible qu'on puisse encore se tromper à leur égard, et il est à présumer que le scrutin sera fait alors avec une parfaite connoissance de cause, et avec sagesse.

On pourra néanmoins avoir été sujet à se tromper. Il est aussi possible qu'un Professeur après avoir débuté dans sa carrière d'une manière brillante, se néglige par la suite du tems, et ne montre plus le même zèle, la même application. C'est sans doute cette crainte prévoyante qui a fait proposer à des époques fixes une rénovation de Professeurs. Il seroit certainement à souhaiter que tous ceux qui par leurs travaux littéraires ne répondent plus à l'attente publique, qui remplissent avec peu de fruit les chaires qui leur ont été confiées, pussent en être éloignés, et qu'ils fussent obligés de céder leur place à des sujets capables et distingués; mais nous ne pouvons disconvenir, que le remède nous semble encore pire que le mal. Dans tous les projets à former et à exécuter il ne peut jamais être question uniquement de la plus grande perfection qu'il y auroit à désirer; une telle perfection n'est que dans l'idée, elle n'a jamais lieu dans la réalité; il faut fixer surtout son attention sur les inconvéniens inséparablement attachés à la condition des choses humaines, et choisir parmi les différens plans de préférence ceux, qui semblent en présenter le moins. Il est bien sûr que lorsqu'on ne verra plus dans ces places un établissement fixe, souhait si naturel à tout homme et chose si nécessaire pour la tranquillité et le bonheur de sa vie, on ne sera guères tenté de se destiner désormais à la carrière académique. Un Professeur doit avoir une biblio-

thèque. Elle fait presque la seule fortune des gens de lettres; ils sacrifient assez volontiers à l'envie de savoir, tous les autres plaisirs de la vie. Plus ils seront animés de l'esprit de leur science, moins ils auront de l'aptitude ou du penchant pour un autre genre d'occupations. La science à laquelle ils ont consacré leurs veilles et leurs travaux, doit aussi leur assurer les moyens de vivre, sinon dans l'abondance, du moins dans une heureuse médiocrité. Pour qu'ils puissent travailler avec succès, avec zèle, il faut que leur esprit soit tranquille, que leur cœur ne soit point agité par la crainte; qu'ils ne puissent point entrevoir dans l'avenir une révolution totale de leur fortune. Peut-on vouloir sérieusement, qu'un homme après avoir cultivé uniquement quelques branches des connoissances humaines, après avoir consumé dans ce travail ses forces, sa santé, aille embrasser de nouveau un autre genre de vie et ne sera-ce pas l'exposer bien souvent à la misère et à l'indigence? Qu'on ne dise point qu'un homme vraiment estimable ne courra jamais un pareil risque, que les déplacemens seront soumis à des formalités, qui ne seront jamais redoutables au mérite; car ne sait-on pas, combien la haine, la faveur, la prévention, l'intrigue, mille circonstances accidentelles influent quelquefois sur les actions humaines? qu'y a-t-il de plus inconstant que les jugemens du public? cet Athénien ne s'ennuya-t-il pas d'entendre toujours appeller *Aristide* un homme juste, et est-ce donc une chose si rare de voir le charlatanisme préféré au savoir et au talent? Sans doute l'instruction publique gagneroit, si par des rénovations périodiques on pouvoit en éloigner la médiocrité; mais ne feroit-elle pas une perte beaucoup plus considérable, si ceux-mêmes qui y pourroient travailler avec le plus de fruit et de

la manière la plus distinguée, incertains si la science qu'ils professent leur procurera une aisance honnète pour le reste de leurs jours, ignorant quelles seront les destinées que leur cache encore le voile de l'avenir, forcés par la nécessité impérieuse des circonstances à se ménager d'avance d'autres ressources, étoient obligés en quelque sorte de regarder l'enseignement auquel on les appelle, comme une occupation uniquement passagère. Cette idée, — mes travaux, mes veilles, mes peines, mes recherches ne seront-elles point infructueuses par la suite du tems; ces livres, ces instrumens que j'achète au dépens de ma fortune; ces cours, ces leçons auxquelles je m'attache, par des lectures et des recherches continuelles, à donner un plus haut degré de perfection, me seront-ils encore dans quelques années de quelque utilité? — cette idée ne viendra-t-elle pas malgré eux les interrompre, les troubler dans leurs méditations, et refroidir un zèle qui avec une perspective agréable se seroit continuellement soutenu?

Il n'y a qu'une seule manière de réparer un mauvais choix qu'on auroit eu le malheur de faire; c'est de laisser végéter tranquillement un Professeur qui montre peu de capacité ou qui ne jouit point de la confiance des élèves et de lui donner un suppléant qui puisse remplir sa place avec plus de distinction. — Il est d'ailleurs juste que ceux qui ont vieilli avec honneur dans la carrière académique et qu'il faut regarder comme émérites, continuent d'obtenir jusqu'à la fin de leurs jours le traitement dont ils ont joui. La considération de leurs concitoyens, l'aisance et un répos honorable doivent être le prix et le terme de leurs services.

XVI.

Des Examens.

Il importe sans doute qu'un jeune homme, après avoir achevé ses études, donne des preuves publiques de sa capacité, qu'il subisse un examen avant de pouvoir professer l'état auquel il s'est destiné. Pour qu'il lui soit permis de remplir les fonctions de juge, de médecin, de ministre de la religion, il est nécessaire, qu'une patente de science et d'habileté atteste qu'il en a les qualités requises, que des places avec lesquelles le bien public est si intimément lié, peuvent lui être confiées. Ce seroit encourager la légèreté déjà si ordinaire au jeune âge, fomenter la paresse et l'insouciance, si à cet égard on vouloit se montrer trop indulgent. Si ce n'est pas toujours l'amour du bien, il faut au moins que ce soit la crainte de la honte et de la confusion qui vienne l'aiguillonner de tems en tems, et qui le fasse sortir de son indifférence. Il s'ensuit de là même, qu'un examen pour produire un pareil effet, ne doit pas se réduire à une pure formalité; qu'une trop grande facilité à conférer les grades peut être regardée en quelque sorte comme un crime de lèze-humanité; que ce seroit donner par là même au médecin ignorant un brevet d'homicide, et au théologien inepte une plénière liberté de propager dorénavant *cum permissu superiorum* la superstition et le fanatisme.

L'Auteur du *Rapport* se persuade, que pour remédier à cet inconvénient, la présence du public est nécessaire dans les examens ; car le public écarte l'ineptie par la honte et rend impossibles les fraudes et

les préférences. Mais le public écartera-t-il donc l'orgueil, l'amour propre, la suffisance? Peut-on dire réellement que le public soit un juge compétent? A-t-il les connoissances requises pour apprécier le mérite littéraire et une érudition solide? L'expérience de tous les jours ne le prouve-t-elle pas suffisamment, que celui qui parle le plus est aussi, à son sens, celui qui parle le mieux? Il est vrai qu'il juge de tout, mais on doit nous pardonner, si nous doutons encore qu'il s'y entende. Ne dépendra-t-il pas d'ailleurs du candidat, d'appeller à ce nouveau genre de représentations les spectateurs sur la faveur desquels il croira pouvoir compter? Ceux-ci n'interrompront-ils pas à tout moment le professeur ou l'examinateur par leurs *bravo* et leurs applaudissemens? Deux mains bien versées à cet exercice ne communiqueront-elles pas les mêmes mouvemens à celles des autres? Quoi? vous voulez rassembler la multitude pour rendre impossibles la faveur, les préférences, comme si ce n'étoit pas sur elle que les mouvemens passionnés exercent leur plus grande influence, comme s'il ne suffisoit pas souvent d'un mot ou de la décision hardie d'un seul homme pour les lui imprimer, comme si elle n'étoit pas accoutumée à se régler dans ses jugemens sur l'autorité de ceux qui ont su obtenir ou usurper sa confiance? Que si ce public a une fois déclaré sa volonté, quelque précipitée et peu fondée qu'elle soit, le Professeur osera-t-il bien en appeller à un tribunal plus éclairé, et hazarder un sentiment contraire à celui du grand nombre? Pourra-t-on bien dire alors, comme le croit Mr. TALLEYRAND, que les hommes n'ont plus été bercés avec des paroles, qu'on a enfin obtenu des réalités et qu'elles ont été garanties par des moyens infaillibles? Nous ne doutons pas un instant que, dans ce genre de lutte, un homme

n'ayant que des connoissances superficielles, mais payant de suffisance et de hardiesse, possédant l'art de noyer dans un torrent de paroles l'attention des auditeurs, ne leur laissant aucun tems de réfléchir sur la solidité de ses réponses, ne remporte aisément la palme : tandis que le mérite timide et modeste, ne descendant qu'en tremblant dans une pareille arène, peu accoutumé à voir se tourner sur lui les regards curieux d'une foule oisive, aura souvent l'air embarrassé et pourra aisément être déconcerté. Les professeurs examinateurs seront génés de même. Ils ne voudront pas exposer un jeune homme dont ils connoissent d'ailleurs le mérite, ils craindront de hazarder toute espèce de demandes difficiles, de peur de le compromettre, ils n'oseront jamais entamer sur un objet quelconque une libre discussion. L'examen ne doit plus être une vaine formalité, et pour éviter cet inconvénient on le change en une affaire de parade.

Ce n'est pas assez d'un examen public; on veut encore que le candidat soit interrogé et pressé non seulement par les professeurs, mais aussi par les étudians. On croit trouver dans ce mode un moyen puissant d'émulation. Un tel examen commanderoit des études solides au récipiendaire; il ranimeroit l'ardeur de ses collègues obligés d'être ses compétiteurs; le mérite s'ouvriroit ainsi de lui-même les chemins de la fortune : car celui qui auroit été montré au public par ses propres rivaux comme le plus capable, jouiroit bientôt de tous les avantages de sa confiance. Mais que seroit-ce donc si entre les élèves appellés à s'examiner réciproquement il naissoit une espèce de coalition, s'ils trouvoient qu'il est bon de se ménager dans ces sortes d'occasions, que ce seroit agir contre la prudence que de vouloir trop presser un

un adversaire qui pourroit à son tour leur rendre la pareille, s'ils se communiquoient d'avance les demandes, comme beaucoup d'entre eux ont coutume de se communiquer les argumens lorsqu'il s'agit de soutenir une thèse; obtiendroit-on alors le but que l'on a intenté? Mais quand même il en arriveroit autrement, ce mode ne laisseroit pas de présenter les plus sensibles inconvéniens. On se trompe, si l'on s'imagine, que bien examiner soit une chose si facile. Pour proposer les questions d'une manière claire et distincte, pour qu'elles puissent être saisies facilement par le candidat, il faut être versé dans l'art de l'enseignement, et avoir médité longtems sur sa science. C'est un talent qu'on ne peut point encore attendre des élèves. Souvent au lieu d'éclaircir la matière ils ne serviront qu'à l'embrouiller; ils ne sauront point s'exprimer en termes précis, ils manqueront souvent le véritable point de la question; il en naîtra des disputes ridicules entre les deux partis; il en résultera en général une disparate choquante, car il doit répugner naturellement à tout homme de se voir examiné par celui qu'il est en droit de regarder en tout sens comme son égal; l'examinateur ayant toujours l'air d'un maître, d'un supérieur, il aura de la peine à se familiariser avec ces nouveaux rapports qu'auront vis-à-vis de lui ses commilitons. S'ils sont d'ailleurs ses rivaux, s'ils aspirent aux mêmes places, si leur cœur est rempli des petites jalousies de l'amour propre, s'il a eu le malheur de leur déplaire, ne chercheront-ils pas à le chicaner en mille et mille manières, et à l'embarrasser par des questions captieuses? Rien de plus facile que de faire des questions, rien de plus difficile que d'en faire de bonnes qui viennent d'elles mêmes aider l'esprit à développer ses forces, qui le mettent en quelque sorte à son aise, et lui préparent les

moyens de montrer les connoissances qu'il a su acquérir. On peut questionner d'une manière si vague, si obscure, si confuse qu'il est impossible de répondre, et un jeune homme seroit bien à plaindre si sa réputation devoit dépendre de l'impéritie de ses examinateurs.

Nous nous en appercevons bien ; on croit, en faisant adopter ce nouveau mode d'examen, parer à d'autres inconvéniens. On veut empêcher par là, que la faveur ou la haine, la nonchalance ou l'intérêt personnel des professeurs n'ait plus tant d'influence sur la distribution des grades. Que l'on nous permette de hazarder ici une réflexion. Lorsqu'on médite les principes de la Constitution, ils semblent tous partir de la supposition, que les hommes sont bons, justes ; qu'inaccessibles à l'intrigue et à la cabale, se dirigeant uniquement par les mouvemens de leur conscience, ils ne connoissent de devoir plus saint que celui de contribuer autant qu'il dépend de chacun d'eux au bien général. On a donc cru, par le nouveau mode d'élections, pouvoir confier la félicité publique aux mains du peuple comme un dépôt sacré. Que si l'on considère ensuite tant de projets de loix particulières, c'est absolument le revers de la médaille, et il semble qu'on y envisage les hommes sous un point de vue entièrement différent. Est-il question des professeurs en général, on en fera l'éloge le plus magnifique ; il ne faudra choisir que ceux qui par leurs qualités morales, par leurs talens, leur mérite ont su se concilier l'estime universelle ; dévouant à la fois et leur tems et leurs facultés au difficile emploi de former des hommes utiles, des citoyens vertueux, ils ont des droits au respect et à la reconnoissance de la nation. Et quelle est donc la manière, dont la nation

doit leur prouver son respect et sa reconnoissance? Elle leur dira : oui, nous aimons à croire à vos talens, à vos vertus, à votre application ; si nous n'en avions pas été convaincus, nous nous serions bien gardés de vous appeller aux places que nous vous confions : mais n'allez point vous fâcher que, malgré ce témoignage éclatant que nous rendons à votre mérite, nous conservions encore de justes méfiances que, par la suite du tems, votre zèle et l'amour du bien qui vous animent maintenant ne viennent à s'affoiblir. Nous croyons bien à votre vertu passée, mais nous ne croyons point à votre vertu future. Vous êtes libres, nous employerons néanmoins pour vous aiguillonner davantage le motif avec lequel on fait aller les esclaves, celui de la crainte : vos places seront amovibles ; le danger continuel où vous serez de les perdre et de vous voir réduits à la misère, vous portera d'autant plus à une noble émulation et remplira votre cœur de sentimens généreux. Permettez-nous de prendre de semblables précautions à l'égard des examens, auxquels votre place vous appelle à présider. Vous pourriez fort bien être sujets à la corruption ; il faut rendre impossibles les fraudes et les préférences ; il est donc nécessaire que le public vous environne et fixe sur vous des regards attentifs. — Quelle étrange contradiction ! d'un côté on veut relever la dignité des instituteurs publics, on voudroit les venger de ce dédain superbe et protecteur dont ils furent si longtems outragés, tandis que de l'autre côté on projette des loix, qui semblent en quelque sorte les accuser d'avance des fautes qu'ils pourront commettre, et qui viennent les environner des soupçons les plus injurieux. Toutes ces loix seront inutiles ou superflues, dès que l'on sera sévère dans le choix des professeurs, que l'on ne confiera l'instruction publique

qu'à des gens d'un mérite généralement reconnu. Il est peut-être des facultés en France qui n'ont donné d'autre signe de vie de leur existence littéraire, que par le privilège de créer des docteurs, dont elles n'ont jamais laissé d'user ou d'abuser. Mais nous ne croyons point que l'on soit fondé de faire ce reproche aux écoles florissantes, qui ont à leur tête des instituteurs éclairés et véritablement animés de l'esprit de leur science. Cependant des loix bizarres les ont souvent obligé malgré eux de se relâcher de la sévérité des règles. C'est ainsi qu'une de ces loix toutes récentes encore enjoignoit aux chirurgiens-majors de prendre le grade de docteur. Or il étoit impossible d'exiger d'un homme qui déjà avoit peut-être trente années de service, de fréquenter de nouveau tous les cours de médecine, et d'acquérir les connoissances qu'on est en droit d'attendre des élèves, qui ont fait des études regulières. Il n'auroit fallu appliquer la loi qu'aux jeunes chirurgiens et en dispenser ceux qui étoient d'un âge avancé.

Les thèses ont été regardées jusqu'ici comme une des épreuves légales et nécessaires, et c'est avec elles que se terminoit ordinairement la carrière académique. Si ces thèses se réduisent à quelques propositions générales et isolées, nous ne voyons point quelle est l'utilité qui en puisse résulter. Ce n'est qu'une pure formalité, propre uniquement à causer des frais aux élèves et de l'ennui aux auditeurs. Il n'en est pas de même lorsqu'elles sont écrites dans le genre académique, qu'une matière quelconque y est développée dans une juste étendue, et qu'elles contiennent des recherches et des discussions intéressantes. Elles offrent alors l'occasion à un jeune littérateur de se faire connoître avantageusement dans la république des

lettres. Il existe un grand nombre de ces dissertations soutenues à l'université de Strasbourg, annoncées avec éloge dans les principaux journaux littéraires, et qui pourroient figurer très-bien dans une collection de mémoires académiques. Il est vrai les thèses ordinaires sont souvent d'une main étrangère, mais on peut s'en appercevoir aisément: écrites uniquement pour remplir une vaine formalité, tout y est traité d'une manière légère et superficielle. Il n'en est pas de même de celles qui sont faites avec soin, qui sont le fruit de veilles savantes et laborieuses, et le titre qui annonce le nom de leur auteur est rarement mensonger.

Nous sommes donc bien éloignés de vouloir proscrire absolument les thèses, mais nous ne voudrions pas non plus dicter indistinctement à tous les élèves la loi d'en soutenir. Il seroit à souhaiter que l'on pût en faire pour eux une affaire d'honneur. Que l'on en dispense les esprits médiocres qui, regardant la science comme un métier, ne subissent la dure condition d'apprendre que parcequ'ils y voient un moyen de vivre; que pourroit-on attendre de tous ces artisans et de tous ces manœuvres de la république des lettres, dont le cœur n'a jamais tressailli à la découverte d'une vérité nouvelle; qui, insensibles à ses attraits, animés d'un intérêt sordide, ne calculent uniquement les avantages de connoître que d'après des vues basses et mercenaires? Mais que ceux qui, après avoir fourni leur carrière académique, veulent la terminer d'une manière glorieuse, trouvent encore l'occasion de se distinguer du vulgaire des savans, qu'en traitant heureusement un sujet scientifique ou littéraire conforme à leur génie et à leurs talens, ils attirent de bonne heure sur eux l'attention

des gens de l'art, et qu'ils cherchent à mériter leur estime. Le jugement avantageux que ceux-ci porteront sur leur compte, doit être regardé par eux comme une ample récompense de leurs travaux; il servira à les environner d'une bonne réputation, et à déterminer à leur égard l'opinion de leurs concitoyens.

XVII.

Des Commissaires et Inspecteurs.

Si le plan de Mr. Talleyrand étoit exécuté, la république des lettres présenteroit bientôt la forme d'un gouvernement aristocratique. C'est de l'Institut National que doivent émaner, comme d'un foyer de lumières et de sagesse exclusive, les loix qui seront dictées aux autres établissemens littéraires. Il sera pour la raison des gens de lettres, ce qu'est l'église pour la foi des fidèles, et ils devront se soumettre de même à l'infaillibilité de ses jugemens. On propose d'établir à cet effet des Commissaires de l'instruction publique, pour réunir en un centre commun et répandre dans tout l'empire tous les moyens d'instruction propres à maintenir *l'unité des principes*. Les sciences, comme il en fut autrefois du tabac, auront désormais une régie et une administration centrale. Ces Commissaires seront au nombre de six; sous chacun d'eux sera établi un Inspecteur; ce sera le Roi qui les nommera; ils se partageront entre eux les divers objets de l'instruction publique, et ils auront la surveillance sur tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Comme tant d'objets commis à leurs soins exigent en quelque sorte un génie universel, une activité et des connoissances infiniment supé-

rieures à celles des simples professeurs, leur traitement sera de 138,000 livres, c'est-à-dire qu'ils coûteront autant ou plus à entretenir qu'une université entière.

Nous avouons que nous ne concevons pas trop bien en quoi doit consister cette *unité de principes* qu'il s'agit de maintenir. Cela veut-il dire, que partout on suivra une seule et unique méthode, qu'il n'y aura qu'une seule manière d'envisager les objets, de juger du vrai, de sentir le beau; que ce qui aura été approuvé comme tel par l'administration centrale, sera rédigé en forme de décret et accepté par tous ceux qui président à l'instruction publique comme un loi, contre la quelle il ne sera plus permis de réclamer? Il y auroit donc aussi dans la république des lettres des vérités constitutionnelles, desquelles on n'oseroit s'écarter; le despotisme littéraire de cette commission générale régleroit, décideroit tout, et tous les instituteurs publics qui croiroient devoir suivre de préférence leurs propres lumières seroient regardés comme autant de nonconformisres, et se verroient frappés de ses anathèmes. L'unité peut sans doute être un principe de vie et de mouvement dans les ressorts du gouvernement politique, mais elle est un germe de mort dans la république littéraire qui ne peut prospérer, q'autant que les individus qui la composent osent se dégager de toutes les entraves de l'autorité, pour prendre un essor hardi et libre et pour s'abandonner uniquement aux impulsions de leur propre génie. Les effets de l'unité ou de l'uniformité à la quelle on voudroit les astreindre, aboutiroient à paralyser leurs forces et feroient un tort irréparable au progrès des lumières et à l'avancement des sciences. Les siècles les plus barbares sont précisé-

ment ceux, où l'on s'attacha le plus à maintenir l'unité des principes; et où en serions-nous s'il avoit existé alors une administration centrale, qui eût veillé continuellement, pour que les systêmes une fois adoptés fussent suivis de tous avec la plus aveugle soumission?

Quoiqu'il soit à désirer que pour faciliter les moyens d'instruction on invente de bonnes méthodes, et que l'on travaille à les perfectionner, il est néanmoins inutile, il est même impossible de projetter à cet égard des loix et de vouloir ensuite que tous les instituteurs soient obligés de s'y conformer. Il faut ici se borner uniquement à présenter des vues utiles et à donner des conseils. La meilleure des méthodes feroit plus de tort que de bien, si elle pouvoit empiéter sur cette variété et cette liberté qui font l'ame de la république littéraire. Un Professeur habile ne doit point être gêné dans sa manière d'enseigner; plus il a du savoir, plus il possède des connoissances solides et étendues, plus il s'est pénétré de l'esprit de sa science, plus il a un génie qui est à lui: plus aussi il aura de la peine à s'accommoder aux idées d'autrui, et à marcher constamment dans les routes qu'on lui a prescrites. La plus excellente des méthodes au contraire manquera son but entre les mains d'un esprit commun et médiocre. Car on doit s'appercevoir que la méthode elle-même ne donne pas encore l'art de s'en servir, et que tout dépend du zèle et des talens de celui qui doit la suivre et l'appliquer. La seule manière d'enseigner que nous souhaiterions de voir entièrement proscrite des écoles, c'est celle de dicter des cahiers, et de répéter ensuite en forme de commentaire ce que l'on vient de dicter. On pourroit l'appeller la méthode de la paresse; et

si elle est extrêmement commode pour le professeur, on ne peut pas dire au moins qu'elle soit très instructive pour les jeunes gens. Aux universités d'Allemagne la plûpart des professeurs écrivent des *compends* ou abrégés, et il en existe un grand nombre d'excellens. C'est sur ces ouvrages, dont le but est de servir aux jeunes gens de fil, qu'ils font des discours suivis; quoiqu'ils les rédigent ordinairement par écrit, ils se gardent bien de les lire ou de les dicter d'une manière lente et ennuyeuse, ils cherchent à se pénétrer l'esprit des objets qu'ils traitent, ils semblent parler uniquement d'abondance d'idées; leurs leçons en sont d'autant plus animées, l'attention de leurs auditeurs est continuellement tenue en haleine et ne trouve jamais l'occasion de se rallentir.

Sans doute, on peut mettre au rang des bienfaits publics les bons livres élémentaires sur toutes les connoissances humaines, les méthodes propres à aggrandir et à perfectionner les facultés principales de l'homme, les procédés bien éprouvés, destinés à faciliter l'application des principes dans la pratique des arts; toutes les découvertes soit dans les arts, soit dans les sciences, et particulièrement les ouvrages de tout genre qui serviront le mieux la morale. Mais nous ne voyons pas pourquoi le corps législatif doit recommander de préférence à l'Institut national de mettre en usage tous ses moyens pour arriver à ces grands résultats ; il est inutile qu'il ordonne aux commissaires de l'instruction, de faire parvenir sans délai aux départemens tout ce que, sur ces divers objets, l'Institut aura, par un suffrage solemnel, recommandé à la confiance publique. Toutes les recherches, toutes les veilles, tous les travaux des gens de lettres ne viennent-ils pas aboutir, et n'ont-ils pas

abouti dans tous les tems à ces fins différentes? Ne diroit-on pas que nous vivons dans les siècles de la barbarie, que jusqu'ici rien n'a été fait et que tout reste encore à faire? Que c'est du centre de l'Institut que doit se lever enfin l'aurore des lumières, que doivent partir les premiers rayons pour dissiper les ténèbres qui couvrent encore la surface de l'empire des François; que ce n'est que par lui et par ses forces créatrices qu'un nouvel ordre de choses va sortir de l'ancien chaos dans lequel tout est encore plongé; que l'homme n'étoit jusqu'ici qu'ébauché et que c'est de lui qu'il doit attendre son organisation parfaite? Et qu'est-il besoin, pour faire parvenir aux départemens les découvertes nouvelles faites dans les arts et les sciences, de commissaires particuliers de l'instruction? Les journaux n'ont-ils pas rempli jusqu'ici cette fonction? Est-il quelque invention, quelque livre vraiment utile qui ne soit jamais parvenu à la connoissance de ceux qui ont vécu dans les provinces? Que sera-ce donc après tout que ce suffrage solemnel de l'institut? Cela veut-il dire, que tous les autres gens de lettres dès qu'il en seront avertis, doivent d'abord se sentir pénétrés d'un saint respect et adopter aveuglément toutes ses décisions? Ce suffrage doit-il être regardé par eux comme l'arrêt d'un tribunal suprême en matière de goût, de philosophie, de sciences? Peut-il être autre chose que la simple opinion d'une école particulière? Les autres n'ont-ils pas de même leur raison, leurs lumières, ou peut-être la raison des gens de lettres qui vivent sur les bords du Rhin, ne pourra-t-elle jamais être mise en parallèle avec la raison qui habite les rives de la Seine? Ce n'est certainement pas le suffrage de l'Institut national, c'est le tems seul, c'est le jugement réuni des connoisseurs et des gens de l'art qui peuvent décider irrévocable-

ment, quelles sont les découvertes utiles et les ouvrages vraiment estimables.

XVIII.

Des Bourses.

LES principes sur les fondations sont connus, dit Mr. TALLEYRAND. Ce qui a été donné pour un établissement public, a été remis à la Nation, qui en est devenue la vraie dispensatrice, la vraie propriétaire, sous la condition d'accorder en tout tems l'intention du donateur avec l'utilité générale. — Il faut que les bourses existantes à Paris soient appliquées à Paris, non seulement parceque c'est le vœu des fondateurs, mais parceque les fonds sur lesquels sont établies ces bourses existent presque tous dans la ville même de Paris. — La plûpart ont été fondées pour des provinces qui n'existent plus, pour des classes privilégiées qui n'existent pas davantage. Cette intention littérale ne peut donc être remplie. Mais elles l'ont été toutes pour l'encouragement du talent, pour le soulagement de l'infortune, et en dernier résultat pour le bien public. Or cette intention, la seule qui doit survivre à tout, sera parfaitement acquittée, lorsqu'il aura été décidé, qu'elles seront reparties proportionnellement entre tous les départemens, et que chacun d'entre eux aura le droit de nommer et d'envoyer à Paris, pour jouir de ce bienfait, le nombre de sujets qui lui seront désignés par ce partage. — On propose ensuite, de fixer dans chaque département un certain nombre de bourses, qui seront acquittées et appliquées là, et dont la distribution dans les différentes écoles, sera confiée aux

diverses administrations. On aime à croire, que ce moyen ne tardera pas à s'étendre, à s'aggrandir, qu'il se fortifiera surtout par de nombreuses souscriptions volontaires, que les mouvemens spontanés des peuples libres, vont porter les hommes vers cette multitude d'établissemens nouveaux, où tous les vœux d'une bienfaisance éclairée trouveront à se satisfaire.

Il ne nous appartient pas de contester le premier principe avancé par Mr. TALLEYRAND; en le révoquant en doute, nous craindrions d'attirer sur nous une trop grande défaveur. Mais il nous semble que rien ne doit être plus sacré que l'intention du donateur; en la violant on risqueroit d'extirper jusque dans leur germe toutes les espérances d'établissemens futurs. Rien de plus précaire, rien de plus arbitraire que de dire, que l'on a néanmoins le droit de l'accorder avec *l'utilité générale.* Car qui ne voit, que sous ce prétexte d'utilité générale, on peut changer et détruire tout, et que l'intention du donateur se réduira uniquement à une intention qui certainement n'étoit pas la sienne, à celle de permettre aux autres d'interpréter sa volonté particulière, conçue ordinairement dans des termes si clairs qu'ils n'ont besoin d'aucune explication, d'en agir à leur gré, d'altérer ses dispositions et de statuer de nouveau à leur égard tout ce qui leur semblera bon? Et qu'est-ce donc que cette utilité générale? Consiste-t-elle à donner aux uns, ce que vous êtes obligé en même tems de soustraire aux autres? Le nombre des heureux en est-il par là augmenté? En résulte-t-il par là une plus grande masse de bien, ou ne pourroit-on pas dire que ces projets philantropiques aboutissent uniquement à produire un certain équilibre de maux,

à distribuer les privations d'une manière un peu plus égale sur la surface de l'empire? Il n'est certainement aucune fondation pieuse dont les revenus suffisent pour soulager cette partie de l'humanité souffrante, au bien de laquelle ils furent destinés primitivement. Qu'arrivera-t-il donc dès que vous voulez les affecter à tous indistinctement? Si par ce moyen il y aura dans tel ou tel endroit quelques malheureux de moins, n'y aura-t-il pas nécessairement dans le lieu même, qui offroit un asyle à l'indigence, quelques uns de plus? S'il faut que *les bourses existantes à Paris soient appliquées à Paris*, *puisque c'est là le vœu des fondateurs*, *et que les fonds sur lesquels elles sont établies existent dans la capitale*, ne peut-on pas dire, qu'il en est précisément de même des autres villes du royaume? C'est ainsi que le vœu des fondateurs des bourses, que possède l'université de Strasbourg, n'étoit certainement point qu'elles fussent affectées également aux autres départemens, puisqu'elles datent d'un tems où cette ville ne faisoit point encore partie de l'empire des François. Il est impossible de se tromper sur l'intention des donateurs, et on ne voit pas non plus comment l'utilité générale en souffrira, si le Strasbourgeois continue de jouir des bienfaits que lui ont assuré ses ancêtres. S'il est des bourses qui ont été fondées pour *des provinces qui n'existent plus*, il n'en est pas ainsi de celles qui ont été fondées pour des villes qui existent encore. On peut donc remplir très-bien cette *intention littérale. Toutes l'ont été*, et nous en convenons volontiers, *pour l'encouragement du talent*, *pour le soulagement de l'infortune et en dernier résultat pour le bien public.* Mais il ne falloit pas oublier d'ajouter qu'elles l'ont été pour encourager le talent et pour soulager l'infortune de ceux qui, ayant avec les fondateurs dans

le sens le plus strict du terme une patrie commune, furent en quelque sorte regardés par eux comme appartenant de plus près à leur famille. Il s'ensuit de là, que *cette intention ne sera rien moins que parfaitement acquittée, lorsqu'il aura été décidé que toutes les bourses seront reparties proportionnellement entre tous les départemens*, et l'on ne voit pas trop bien, pourquoi par exemple le Strasbourgeois doit recevoir par la suite du tems une partie de ce qu'il possédoit, comme par une espèce de faveur, tandis qu'il peut requérir aux plus justes titres le tout comme un droit. Les habitans de chaque ville où il existe des fondations charitables, peuvent les regarder comme l'héritage de leurs ancêtres, et vouloir en former une masse commune, pour pouvoir appliquer ces bienfaits indistinctement à tous, c'est introduire à l'égard de ces établissemens le système malfaisant des loix agraires, c'est en dépouiller ceux qui en doivent être regardés comme les seuls possesseurs légitimes. *L'utilité générale*, *le bien public* ne peuvent jamais avoir véritablement lieu, qu'autant qu'ils s'accordent avec la justice et l'équité.

Nous sommes encore bien éloignés de croire que de semblables dispositions porteront d'autant plus vivement les citoyens à de *nombreuses souscriptions volontaires*, soit pour favoriser, soit pour créer des *établissemens nouveaux*. Ne nous faisons point des illusions, n'exigeons point de l'homme une perfection qui n'appartient qu'à la divinité. Elle seule, pour qui toutes les idées ne sont qu'une seule idée, comme tous les cieux un seul point, et tous les tems un seul moment, embrasse toutes les créatures du même amour, les environne toutes de sa bonté infinie et fait descendre sur toutes également ses riches bénédictions.

Mais l'homme ne peut donner à ses sentimens de bienveillance la même extension. La nature a voulu qu'il aimât de préférence ses proches, ses amis, ses concitoyens, ceux qui ont avec lui une commune patrie, et avec lesquels il se trouve placé de plus près dans toutes sortes de relations sociales. Le récit d'une misère lointaine ne peut point le toucher d'une manière aussi vive, que celle qui frappe immédiatement ses yeux. Sans doute nous devons embrasser tout le genre humain de notre bienveillance; mais si on veut descendre dans son cœur, on aura lieu de s'appercevoir que cette bienveillance universelle se réduit uniquement à un sentiment vague et indéterminé, qu'elle se borne à des vœux, à des souhaits, et que le plus souvent elle n'est point assez forte, pour porter la volonté à des actions capables de soulager réellement la souffrante humanité. Les gens qui aiment tout le monde sont précisément ceux qui n'aiment personne; et ce n'est pas au moins à des vertus cosmopolites, que nous devons tant d'établissemens charitables. Il est des degrés d'affection que la nature a elle-même subordonnés les uns aux autres: et qu'on ne dise point que le vrai patriotisme doit élever les ames à une hauteur de sentimens, qui fasse disparoître à leurs yeux tout intérêt local et particulier. De tels sentimens ne résident que sur les lèvres de quelques déclamateurs, ils ne sont point dans les cœurs. Malheur à celui qui pourroit dire; le talent que je vois abandonné, l'indigence dont les sons plaintifs viennent frapper mon oreille, ne produisent point en mon ame des mouvemens différens de ceux qu'elle éprouve au récit de malheurs éloignés; je ne tiens pas plus au sol qui m'a vû naître, qu'à des contrées qui me sont étrangères; je ne désire pas plus vivement le bien de la patrie qui m'a prodigué

ses premiers soins, que le bien général. Un pareil langage n'est dans le fond que celui de l'égoïsme. Et qu'est-ce donc que le bien général? N'est-il pas le produit du bien particulier? Comment peut-on croire, que celui qui demeure froid et indifférent pour l'un, fera néanmoins tous ses efforts pour opérer l'autre? Sans doute il est du devoir des législateurs de subordonner le bien-être des membres particuliers de la société au bien-être de tous, mais ce n'est pas ainsi que se déterminent et agissent ceux-ci. Les mouvemens spontanés de la charité et de la bienfaisance comme toutes les autres passions ne peuvent naître dans leurs cœurs, qu'autant qu'ils se portent sur des objets individuels. Plus vous voudrez donner à leurs sentimens d'étendue, plus ils perdront de leur intension et seront trop foibles pour donner une impulsion à la volonté. C'est la raison qui fait les loix; comme elle n'a rien de commun avec les affections du cœur, elle peut donc embrasser le tout; mais ce n'est pas elle seule qui a donné naissance aux fondations pieuses. Ce sont précisément ces affections particulières et individuelles qui nous font aimer de préférence notre terre natale, qui nous font souhaiter que les descendans de ceux qui ont vécu avec nous se réjouissent encore de nos bienfaits, par lesquelles nous croyons tenir de plus près aux hommes qui ont fixé auprès de nous le lieu de leur demeure; ce sont ces affections qui ont ouvert autrefois tant d'asyles à l'indigence, et qui donnent assez à connoître quelle étoit la vraie intention des fondateurs. Ces sentimens partiels, la nature elle-même les a gravés profondément dans les cœurs; la philosophie de nos jours, qui n'est pas toujours celle de la nature, ne réussira jamais à les en bannir et à les faire absorber en quelque sorte par l'idée du bien général, qui dans

la

la plûpart des hommes ne peut jamais être qu'une idée vague et destituée de tout principe de vie. On a donc lieu de présumer, que plus la nation croira avoir le droit de disposer à son gré des fondations publiques, et d'interpréter à cet égard l'intention des donateurs, plus aussi on sera longtems à attendre les *souscriptions nombreuses* pour de nouveaux établissemens utiles, qu'il y auroit encore à former.

XIX.

De l'Université de Strasbourg.

STRASBOURG eut au seizième siècle un Gymnase fondé en 1538 par les soins de Jean STURM. Le magistrat le fit venir, à cet effet, de Paris où il avoit été honoré de la charge de professeur royal. Cet homme justement célèbre, non moins recommandable par sa vertu et par son habileté dans les affaires, que par ses vastes connoissances littéraires peut être regardé comme un des principaux restaurateurs de l'éloquence et des belles-lettres en Allemagne. Il étoit connu et estimé de tous les souverains, aimé et chéri des savans les plus distingués de son tems. Son traité, *de Ludis Litterarum recte aperiendis*, fut le premier ouvrage qui présenta des vues nouvelles sur l'éducation littéraire de la jeunesse, et qui contribua à chasser la barbarie qui jusque là avoit regné dans les écoles. Ce fut dans l'année 1566. qu'aux sollicitations de STURM l'empereur MAXIMILIEN II. changea le gymnase en Académie, en lui conférant le pouvoir de créer des *Bacheliers* et des *Maîtres ès arts.* On sent bien qu'une école présidée par un maître qui jouissoit de la plus haute réputation, devoit naturellement

fleurir. Aussi comptoit-on en 1578 trois princes, vingt-quatre comtes et deux-cens gentilshommes qui, de toutes les parties de l'Allemagne, étoient venus assister à ses leçons. En 1621 FERDINAND II. érigea enfin l'Académie en Université.

Le Magistrat croyant que les biens ecclésiastiques devoient être employés de préférence à l'instruction publique, et que c'étoit là leur véritable et principale destination, appliqua à ce but ceux qui avoient été sécularisés. C'est ainsi que les biens et les revenus de la collégiale de St. Thomas, dont les chanoines lors du changement de religion dans le seizième siècle avoient embrassé la réforme, furent consacrés à l'entretien des écoles publiques. Par la règle de l'année normale ou décrétoire, ils devinrent une vraie propriété de la communauté protestante. Treize prébendes de cette ancienne collégiale servent encore à salarier autant de professeurs de l'université; trois autres sont assignées aux pasteurs des paroisses de St. Thomas, de St. Aurélie et de St. Nicolas. La capitulation accordée en 1681 à la ville de Strasbourg confirma toutes les dispositions prises dans des tems où elle étoit encore une république; elle maintient expressément les Protestans dans la jouissance paisible des biens qu'ils tiennent en vertu des transactions anciennes et des traités les plus solemnels. Ce n'est pas que, par des ordonnances ministérielles et arbitraires, ils ne se virent plus d'une fois lésés dans leurs droits. Ils perdirent successivement Toussaints et St. Etienne. Les Jésuites cherchèrent longtems à envahir de même St. Thomas. Ils crurent sans doute, qu'en s'appropriant les biens profanes des hérétiques, c'étoit le meilleur moyen de les sanctifier.

Tous les autres fonds que possèdent les Protestans pour fournir aux frais qu'exige l'instruction religieuse se réduisent à peu de chose, et le traitement fixé à leurs ministres et à leurs instituteurs publics dans les siècles passés, n'ayant jamais été augmenté par la suite du tems, n'est plus en aucune proportion avec les besoins de nos jours. S'il en est qui semblent jouir d'une aisance honnête, ils en sont redevables en grande partie aux dons gratuits qui leur sont offerts par des concitoyens généreux et reconnoissans. Ce manque de ressources entraîne encore un grand nombre d'autres inconvéniens. Un des plus sensibles, c'est qu'on ne trouve presqu'aucun moyen d'assurer un repos honorable à ceux, qui après avoir consumé leurs forces et leur santé à remplir avec zèle les fonctions qui leur ont été confiées, touchent enfin au terme de leur carrière. Lors même que la vieillesse a appésanti sur eux sa main glaçante et qu'ils sont courbés sous le poids de l'âge, ils se voient forcés par la nécessité des circonstances de vaquer encore aux mêmes travaux, et ce n'est qu'en descendant dans la tombe, qu'ils peuvent espérer de s'en reposer.

La fondation successive d'une Académie et d'une Université, ne fit pas abolir cependant le Gymnase. Il subsiste encore et est divisé en sept classes. L'enseignement qu'on y donne ressemble à celui des colléges et sert à préparer les jeunes gens aux études académiques.

Il faut compter encore au nombre des biens que possèdent les Protestans plusieurs bourses fondées par leurs ancêtres. Ces hommes généreux crurent qu'il ne suffisoit pas d'avoir pourvu en général à l'instruction publique, mais qu'il falloit étendre encore

ses soins charitables sur ceux, qui privés des biens de la fortune, nés dans le sein de l'indigence et n'ayant que des talens, sembloient attendre une main secourable qui voulût les soutenir. Animés d'un véritable patriotisme, ayant encore des mœurs simples et austères, ils purent porter sur les autels de la bienfaisance des offrandes, qu'absorbent et que consument maintenant le luxe et les désirs effrénés.

La plus considérable de ces bourses est celle qui est connue sous le nom de *Séminaire* ou *Collège de St. Guillaume.* C'est une espèce de pensionnat où de jeunes étudians en Théologie, au nombre de vingt-deux, sont nourris et logés gratuitement. Ce séminaire n'a dans sa discipline intérieure rien de commun avec ceux de l'église catholique. L'Esprit du Protestantisme a toujours été un esprit de liberté; il n'a jamais pu s'accommoder avec celui des institutions claustrales. Le séminaire de St. Guillaume offre à ceux qui se destinent au ministère ecclésiastique une retraite paisible, il les met à l'abri des premiers besoins; mais il n'élève point une barrière entre eux et la société, ils donnent des leçons en ville, ils fréquentent les cours des professeurs; les loix auxquelles ils sont assujettis n'ont rien de monacal ou d'arbitraire; elles se bornent uniquement à ce qui est indispensablement nécessaire pour le bien des études et pour faire regner dans la maison un ordre convenable et une certaine régularité.

Différens établissemens ont contribué jusqu'ici à favoriser à Strasbourg l'étude des sciences. La Bibliothèque publique, à laquelle a été réunie celle de feu Mr. SCHÖPFLIN, est riche en ouvrages précieux et offre surtout beaucoup de secours pour les recherches

historiques. On y a placé en même tems un cabinet d'antiquités et de médailles. Le Théatre Anatomique a toujours attiré beaucoup d'étrangers, à cause du grand nombre de cadavres que lui fournit l'hôpital bourgeois. Une salle d'accouchement, des salles cliniques et chirurgicales offrent aux jeunes élèves en médecine tous les moyens de parcourir avec succès leur carrière. La Pharmacie de l'hôpital appelle la Chymie à y établir son laboratoire. Le Jardin botanique a eu depuis longtems le bonheur d'être dirigé par des savans distingués. L'Astronomie a un observatoire. Les cabinets d'Histoire naturelle et de Physique expérimentale doivent uniquement leur existence au zèle et au désintéressement des Professeurs chargés de l'enseignement de ces différentes parties. Il est beaucoup de cabinets entretenus aux frais publics qui néanmoins ne sauroient leur être comparés. Nous en appellons au témoignage de ceux, qui ont eu l'occasion de s'en convaincre par leurs yeux, et nous ne craignons point qu'ils puissent nous accuser à cet égard d'aucune jactance.

Nous l'avons déjà dit, il n'est que treize professeurs, qui à l'aide des biens que possède la Commune protestante jouissent d'un traitement. Les autres vivent d'espérance, jusqu'à ce que leur tour de succéder aux anciens arrive. Malheureusement pour eux, il tarde souvent très longtems d'arriver, et s'ils n'ont pas précisément une partie assez intéressante pour leur attirer une grande fréquence d'auditeurs, ou qu'ils ne trouvent point d'autres moyens de subsister, ils ont en attendant tout le loisir de mourir de faim, plaints sans doute, comme il est juste, de leurs concitoyens, qui sont bien éloignés de leur refuser des regrets stériles. Quelque dis-

gracieuse que soit cette condition, quelque peu proportionnés qu'aient été jusqu'ici les encouragemens publics à l'étendue des sciences, dont les différentes branches se sont multipliées d'année en année, les instituteurs, ayant une érudition et des connoissances solides, n'ont jamais manqué à Strasbourg. Ils sont entrés avec courage dans une carrière, où il falloit commencer par se résoudre au sacrifice d'une partie de leur fortune, et qui ne leur en offroit que dans une perspective lointaine quelques foibles dédommagemens. C'est dans le silence de leurs cabinets, dans les plaisirs que venoit leur offrir la méditation ou la découverte d'une vérité nouvelle, dans le témoignage que leur rendoit leur conscience, dans le sein de l'amitié, qu'ils ont cherché la récompense de peines et de travaux que le public regardoit d'un œil froid et indifférent. On doit s'étonner, comment avec cette pénurie de moyens la plûpart des littérateurs Strasbourgeois ont su néanmoins se former des bibliothèques riches et considérables On doit le dire que presque tous les cours, dont nous avons fait mention, ont été donnés par un petit nombre de professeurs. Placés sur une terre ingrate, ils l'ont, comme des colons industrieux, forcée à devenir fertile, et à produire les fruits qu'ils y ont cultivés.

L'Université est composée de quatre facultés. Les grades que d'après les anciens usages académiques elle a coutume de conférer, sont regardés comme valables dans l'Empire et dans tous les autres pays du Nord. Son régime particulier est confié au Recteur, et aux quatre Doyens des facultés qui sont renouvellés de six mois en six mois. Les causes qui se plaidoient devant leur tribunal étoient discutées et décidées sommairement et sans formes judiciaires.

C'étoit ou sur quelques étourderies, ou sur des dettes contractées par la légèreté qu'il s'agissoit ordinairement de prononcer. Les jeunes gens regardant leur juge en même tems comme leur maître, ayant pour lui des sentimens de respect et d'estime, se soumettoient volontiers à ses décisions, et le plus souvent il suffisoit d'une exhortation amicale pour applanir d'abord les difficultés et pour appaiser les différends. On a regardé cette jurisdiction comme un privilége dont jouissoient les universités, qui ne pourroit plus se concilier avec le système des loix nouvelles; mais ce prétendu privilège étoit très onéreux pour celui que ses fonctions appelloient à l'exercer; sous ce point de vue il ne devoit guères être ambitionné par les professeurs. Peut-être auroit-on pu le considérer comme une espèce d'inspection paternelle, propre à maintenir davantage l'ordre et la décence qui doivent règner parmi les membres d'une république littéraire, à resserrer les liens par lesquels les élèves doivent tenir à leurs instituteurs, et à retenir souvent les jeunes gens dans le devoir par la seule crainte d'encourir la repréhension de ceux, dont ils cherchoient à mériter l'estime et l'amitié. Le changement introduit à cet égard par la révolution aura pour l'université de Strasbourg un désavantage de plus; il éloignera les étrangers, qui imbus de l'esprit d'après le quel se gouvernent les universités allemandes, n'aimeront pas s'exposer à se voir traduits devant les tribunaux ordinaires. Personne n'y gagnera, et le tort qui en résultera pour les professeurs et leurs concitoyens sera réel et effectif.

Comme l'université est un établissement de la commune, ses assemblées étoient présidées autrefois par un chancelier et deux scolarques tirés, dans les

tems passés, du corps de la magistrature. C'est maintenant le chef de la Municipalité avec deux de ses membres, qui remplissent ces fonctions de curateurs ou de conservateurs. Tout ce qui concerne les intérêts de l'université est discuté et reglé dans ces assemblées. On y fait de même les élections à toutes les chaires vacantes. En fait de science, le mérite d'un homme ne peut être apprécié au juste que par ses pairs. Il ne peut raisonnablement appartenir qu'à un corps littéraire de juger, si dans ceux qui à cet effet se présentent, se trouvent réunies toutes les qualités d'un habile littérateur. Il a d'ailleurs un intérêt évident de ne s'aggréger que des sujets propres à lui donner du relief et à soutenir sa réputation. C'est précisement à ce mode d'élection qu'on doit attribuer la célébrité, dont l'université a joui sans interruption depuis sa naissance.

Il faut bien se garder de confondre l'université de Strasbourg avec la plûpart de ses sœurs ainées, établies dans l'intérieur de la France. Il règne entre elles une aussi grande diversité, que l'est celle, qui se trouve entre le Catholicisme et le Protestantisme, entre l'ordre hiérarchique et presbytérien. L'autorité, dont le cortège est formé par la routine, les préjugés, l'adhésion aveugle et tenace aux opinions anciennes, fait la base de l'un; la liberté qui seule répand les lumières et fait prospérer les sciences, celle de l'autre. Si les universités françoises ont besoin, comme on semble le croire, d'être entièrement refondues, il n'en est pas de même de celle de Strasbourg; ses professeurs familiarisés avec la littérature de deux grands empires, profitant constamment des découvertes nouvelles, tenant une marche égale avec le progrès des connoissances humaines, ont su recréé

sans cesse la science dont l'enseignement leur a été confié. Peut-être *le mieux* que l'on donnera aux autres, n'egalera-t-il pas *le bien* qu'ils possèdent déjà; peut-être cette réforme que l'on croit si indispensablement nécessaire aux autres instituts littéraires, a-t-elle sa source dans des vices qui leur sont radicalement inhérens, mais qui n'ont eu jamais lieu dans les établissemens des protestans. L'Esprit qui anime ceux-ci, amène chaque année des changemens et des réformes dans leur méthode d'enseigner ; comme ils ne tiennent à aucun système qui soit muni d'un sceau sacré, rien ne les empêche de faire des amendemens successifs, et c'est ainsi qu'ils se sont toujours trouvés au niveau des besoins du siècle. Ce ne sont ni les lumières, ni les bonnes méthodes, ce sont uniquement les moyens de pouvoir offrir un traitement honnête à un plus grand nombre de professeurs qu'exige l'étendue des sciences, et des ressources pour perfectionner les différens établissemens qu'elle possède, qui ont manqué jusqu'ici à l'université de Strasbourg.

On ne voit à l'université protestante de Strasbourg ni les professeurs, ni les élèves enchaînés par la discipline des colléges. Les cours que donnent les premiers ne sont pas regardés comme une espèce de monopole; les chaires qui leur sont assignées ne leur donnent point, pour de certaines parties de l'enseignement, un privilége exclusif. Leurs collégues peuvent encore tenter la même carrière, et il est libre aux étudians de fréquenter de préférence ceux dans lesquels ils mettent davantage leur confiance. C'est ainsi qu'on a vu souvent des professeurs en Théologie donner en même tems des lèçons de belles-lettres, d'éloquence et de philosopie morale et spéculative.

Si cette liberté plénière, à l'aide de laquelle chacun peut essayer ses forces en plus d'un genre et devenir par conséquent d'autant plus utile à la chose publique, excite dans les petites ames les mouvemens de l'envie, elle devient pour celles qu'animent des sentimens désintéressés et généreux la source d'une noble émulation. Il n'y a que la médiocrité qui puisse regarder d'un œil jaloux le mérite d'autrui et qui, si elle en avoit le pouvoir, feroit tous ses efforts pour l'opprimer; le vrai talent aime tout ce qui est vraiment estimable; il se réjouit de la perfection, il ne désire que les progrès des sciences et des arts; loin de vouloir rabaisser ses émules, il est toujours prêt à leur rendre la justice qui leur est due; il veut uniquement que le bien se fasse et ne croit point qu'à cet égard il puisse exister des droits exclusifs.

Les étrangers ont été jusqu'ici dans l'habitude de fréquenter l'université de Strasbourg. La position avantageuse de cette ville sur les limites de deux grands empires, ses relations commerciales, les agrémens multipliés qu'elle offre sous différens rapports, l'abondance des denrées, la bonté du climat, l'exercice public de trois cultes chrétiens, la facilité d'étudier les sciences militaires, des maîtres habiles dans tous les genres d'instruction, l'usage de la langue allemande et françoise que l'on y parle également; ce sont là autant de causes accessoires qui déterminèrent de tout tems un grand nombre d'étrangers, à la préférer à ses autres rivales. Les jeunes seigneurs qui y affluoient surtout de l'Allemagne et des pays du Nord venoient y étudier le droit public, l'histoire, la politique, la statistique, les antiquités, les belles-lettres, les sciences naturelles, les mathématiques et l'art de fortifier les places.

Les Russes, les Suédois allioient ordinairement à ces études celle de la langue Allemande, tandis que les Livoniens, les Courlandois, et ceux qui venoient des différens pays de l'Allemagne cherchoient, pour continuer avec d'autant plus de succès leur voyage dans l'intérieur du royaume, à se familiariser davantage avec la langue françoise. De toutes les autres sciences, c'est surtout la médecine, qui a attiré constamment le plus grand nombre d'écoliers. Une bourse a même été fondée en Russie en faveur de plusieurs élèves qui feroient leurs études en médecine à l'Université de Strasbourg, et qui y prendroient le grade.

Lors de l'établissement de l'Université, le Magistrat crut avec raison, qu'il ne suffisoit pas d'avoir pourvu aux besoins de l'esprit, qu'il falloit encore s'occuper de ceux du corps; que l'art de l'équitation utile à tous, étoit en même tems indispensablement nécessaire aux jeunes gens d'une certaine condition; qu'un tel insitut seroit un des moyens les plus infaillibles d'attirer ceux d'entre les étrangers que leur état engage à des dépenses considérables, et d'augmenter par là même le bien-être des citoyens. Il établit donc un manège et en confia l'inspection aux curateurs de l'université. Il ne se trompa point dans son attente. Cette école auroit conservé sa célébrité, si malheureusement en 1754 l'idée n'étoit venue au Marquis *de Voyer*, directeur des haras du royaume, de transférer dans la ville celui de la province. Il ne s'agissoit d'abord que de joindre le haras à l'école de manège, mais ce n'étoit qu'un prétexte spécieux pour pouvoir s'emparer du terrain et des bâtimens qui venoient d'être construits, et qui avoient couté à la ville audelà de cent mille livres. Le Magistrat prévoyant les inconvéniens qui en résulteroient, eut la plus grande

répugnance de se prêter aux propositions faites, à cet effet, et appuyées par le ministre de la guerre. Il fallut néanmoins céder. Le gouvernement s'engagea en termes exprès d'y soutenir toujours une école bien montée; elle le fut si bien, que le plus souvent il n'y avoit point de chevaux, et que jamais il n'y eut des écuyers ou des sous-écuyers au moins, capables d'enseigner l'art de l'équitation d'après les principes adoptés en Allemagne, et dans les pays du Nord. C'est là ce qui a détourné beaucoup de jeunes seigneurs étrangers de fréquenter l'Université de Strasbourg. Toutes les plaintes du Magistrat sur l'inexécution des engagemens pris par le gouvernement furent infructueuses. On se contenta de répondre que le service du Roi n'étoit plus intéressé à la conservation du manège, et l'on garda les bâtimens, qui n'avoient été cédés que sous des conditions, que jamais on ne s'étoit soucié de remplir.

On se tromperoit si on vouloit croire que dans le fond il est peu important, qu'il y ait dans une ville quelques étrangers de plus ou de moins. Un gouvernement vraiment paternel ne peut point être indifférent à tout ce qui peut contribuer à une plus grande aisance des citoyens, puisque c'est sur elle que repose la richesse et la prospérité de l'état. Sans vouloir remonter à une époque éloignée, ils est a peine cinq ou six ans que les jeunes étrangers de distinction qui étudioient à l'université, dépensoient annuellement au-delà d'un million; somme qui a reflué sur toutes les classes des habitans et qui a vivifié en mille et mille manières les bras de l'industrie. Peut-être bien des personnes trouveront-elles ce calcul exagéré, mais il n'en est pas moins fondé dans la plus exacte vérité.

Mais ce n'est pas seulement sous ces différens points de vue que nous venons d'indiquer, qu'il faut envisager l'Université de Strasbourg; il est une autre considération qui nous paroît beaucoup plus importante, qui tient encore de plus près à son local. Sa position la met en possession d'un avantage qui lui est unique et particulier, et qui doit lui assurer nécessairement une certaine supériorité sur ses autres sœurs ainées, établies ou à établir dans l'intérieur du royaume. Familiarisés dès leur première jeunesse avec deux langues modernes, les Savans de Strasbourg peuvent allier à la littérature françoise, non seulement la connoissance de la littérature si riche et si intéressante de l'Allemagne, mais en même tems de celle de la plûpart des autres pays de l'Europe; puisqu'il ne paroit guères un ouvrage important écrit en Anglois, en Italien, en Suédois, en Hollandois et même en Russe qui ne soit d'abord traduit en Allemand. Strasbourg ne semble-t-il point destiné par là même à servir de point de réunion à toutes ces différentes littératures? Ne seroit-ce point aller contre le gré de la nature et méconnoître de propos délibéré les avantages qu'elle offre, que de n'y avoir aucun égard? Un plus grand établissement littéraire que l'on voudra former dans cette ville, ne doit-il pas avoir par cette raison un caractère qui lui soit propre, et qui le distingue d'une manière particulière? Faudra-t-il l'abandonner au hazard que les instituteurs qui présideront à ce *Lycée* futur possèdent parfaitement l'idiome allemand, ou devra-t-on jamais le permettre qu'ils puissent l'ignorer impunément? S'il en étoit ainsi, si la connoissance parfaite de la littérature françoise et allemande n'étoit pas une des conditions requises dans ceux, qui voudront un jour y aspirer à une chaire vacante, n'est-il pas évident

que tous les avantages précieux et uniques que la France littéraire pourroit retirer d'un pareil établissement seront perdus pour elle en même tems? Car enfin à quoi pourra lui servir, à quoi pourra même servir à la chose publique un Lycée réjetté sur les frontières de l'empire, dans une position entièrement excentrique, dont les professeurs seroient au moins dispensés de posséder l'allemand, parcequ'on ne regarderoit cette connoissance que comme une qualité tout au plus accessoire et jamais comme essentiellement nécessaire? Seroit-ce pour attirer les étrangers? Mais ces étrangers sont venus jusqu'ici de la Suisse, de l'Allemagne et des pays du Nord; ils n'entendent pas assez le françois, pour pouvoir fréquenter des cours que l'on donneroit dans cette langue: dès qu'on abolira d'ailleurs le nom d'Université, et que l'on ne conservera plus les différentes facultés, les grades que l'on voudra conférer ne seront plus regardés chez eux comme valables, et ce préjugé leur fera déserter l'école de Strasbourg. Son régime, ses formes, et sa manière d'enseigner une fois changés, il est plus que probable qu'elle ne restera plus dans ses anciens rapports avec les nations étrangères. Seroit-ce pour procurer à tout l'empire une extension de lumières? Ce nouveau Lycée sera-t-il en quelque sorte le canal à l'aide duquel les connoissances et les découvertes d'une nation voisine et éclairée seront transmises aux autres instituts littéraires? Mais, si ce ne sera plus une des qualités absolument requises dans un savant de Strasbourg de posséder l'allemand, ne doit-on pas voir que par la suite du tems on pourroit bien courir le risque de manquer un but si utile? Seroit-ce enfin pour offrir aux jeunes voyageurs littéraires qui viendroient de l'intérieur du royaume, une occasion favorable de se familiariser

avec le genre d'érudition, avec le génie et l'esprit des littérateurs allemands, de connoître leurs méthodes variées, de voir comment les mêmes objets dans les pays divers sont traités d'une manière et envisagés sous des points de vue différens? Mais on semble vouloir que dans la république des lettres, comme dans le gouvernement politique, il règne la même uniformité; il est donc évident que plus le nouveau Lycée de Strasbourg aura une organisation parfaitement semblable à celle des autres instituts littéraires, plus ses professeurs pourront être choisis indistinctement entre tous les gens de lettres du royaume, moins on croira nécessaire d'avoir aucun égard à ceux qui possèdent également la littérature étrangère; plus aussi cet établissement pour les hautes sciences, ne présentant qu'une simple répétition des autres, perdra l'intérêt et le caractère distinctif que devoit et que peut si facilement lui donner son local.

Ce ne seroit guères la peine de voyager, si la nature offroit par tout les mêmes productions. C'est précisément cette admirable variété par laquelle elle a su diversifier ses ouvrages, qui donne à l'activité humaine une nouvelle impulsion, qui réveille l'ame de sa léthargie, qui excite la curiosité et qui sert a étendre la sphère de nos idées et de nos connoissances. Elle n'a point voulu jetter les hommes dans un même moule, elle n'a point tracé à leur esprit des routes uniques et invariables, elle leur a donné des mœurs, des passions, des caractères, des traits et une physionomie différente. Les législateurs comme les artistes doivent la prendre pour modèle, ils doivent imiter la nature; et si l'unité est nécessaire pour mettre facilement en jeu les ressorts de la grande machine politique, le local de chaque endroit deman-

dera en même tems, à l'égard des établissements particuliers, une certaine variété. La vérité sans doute n'est qu'une, mais il est beaucoup de chemins qui y mènent. Sur chacun de ces chemins l'œil rencontre des objets, qu'il n'auroit point trouvé sur l'autre, et ce n'est qu'en tentant ces différens chemins et en se communiquant mutuellement ses découvertes, que la sphère des connoissances humaines peut s'étendre et s'agrandir.

Une Université Allemande placée sur les frontières de la France, destinée par sa position à devenir l'entrepôt des trésors littéraires de deux nations éclairées, renfermant dans son sein des gens de lettres qui à la connoissance des langues savantes ont su joindre celle de plusieurs langues modernes, dont l'érudition, le génie et le caractère d'esprit semblent tenir davantage à la nature du sol germanique, qui dans leurs études, dans leur manière de traiter et d'envisager les objets scientifiques ont suivi jusqu'ici les méthodes usitées dans les plus célèbres écoles de l'Allemagne, présente dans son enseignement une variété qui ne peut qu'être infiniment utile au progrès des lumières. Loin de regarder cette diversité des méthodes et de l'enseignement, qu'a offerte jusqu'ici l'université protestante, comme un inconvénient, auquel il faille chercher enfin d'apporter un remède, il faudroit plutôt la considérer comme un avantage précieux. Au lieu d'y appeller des regnicoles qui n'auroient aucune connoissance de la littérature étrangère, il faudroit s'attacher plutôt à y attirer quelques uns des savans allemans dont la réputation est déjà bien établie. La célébrité de l'université égaleroit depuis longtems celle de Göttingue, si elle avoit eu assez de moyens pour doter les chaires et pour en

en créer de nouvelles. Plus son organisation ressemblera à celle des établissemens littéraires de l'Allemagne, plus aussi les étrangers viendront y affluer. Ce n'est même que par là qu'elle peut avoir un véritable intérêt pour le jeune François avide d'étendre et de diversifier ses connoissances; car si on vouloit la rendre parfaitement conforme aux autres instituts de hautes sciences et l'identifier en quelque sorte avec eux, si le même esprit doit les animer et vivifier tous: par quel motif raisonnable iroit-il chercher sur les bords du Rhin, ce qu'il pourroit trouver également sur les rives de la Seine ou de la Loire?

Nous ne savons point quels sont les projets du Comité d'instruction; mais quels qu'ils soient, dès qu'on voudra les appliquer à Strasbourg, et à l'ancienne Alsace en général, la différence du culte qui a lieu entre ses habitans exigera nécessairement des modifications particulières.

Il est un grand nombre de connoissances humaines, même entre celles qui ne semblent avoir rien de commun avec la religion, sur lesquelles les idées religieuses exercent d'une manière plus ou moins sensible leur influence. Elles sont comme l'air que l'on respire, de la salubrité du quel dépend la santé et la force du corps; comme un principe de vie, qui selon qu'il est foible ou puissant imprime aux individus un degré d'activité particulière; on pourroit les comparer aux effets de la lumière qui font paroître les objets sous toutes sortes de teintes et de nuances différentes. Leur empire commence déjà dès le bas âge et le plus souvent elles étendent leur pouvoir sur toute la marche qu'observe, dans les tems successifs, l'esprit de celui qui en a été imbu.

Les voyageurs instruits ont observé plus d'une fois, que dans les pays protestants de l'Allemagne il y a en général plus de lumières, plus d'industrie qu'on n'en trouve dans ceux où domine la religion catholique. On diroit que les divers objets, qui se rapportent uniquement à l'industrie et à des sciences purement humaines, n'ont rien de commun avec la religion, mais il n'en est pas moins vrai que cet esprit de liberté qu'inspire le Protestantisme, en se portant sur toutes les branches des connoissances humaines, a travaillé constamment à en élaguer ce qu'il y avoit de défectueux, et ne s'est jamais lassé de chercher par des essais nouveaux et continuels à les perfectionner. Comme il est directement opposé au principe de l'autorité, il doit être en même tems l'ennemi de la routine et dédaigner de marcher toujours dans les chemins frayés. Ebranlant les colonnes de ces édifices gothiques que le sacerdoce aidé de l'ignorance et de la superstition avoit élevés, et sous les sombres voutes desquels il tenoit captive et enchaînée la raison, il sembloit d'abord qu'épuisé par tant d'efforts il resteroit en quelque sorte enséveli sous leurs ruines; mais enfin sortant de ces débris qui tenoient encore affaissées ses forces, il a su prendre un essor plus hardi, il a osé pénétrer jusque dans le sanctuaire de la vérité et y allumer de nouveau son flambeau à demi éteint. C'est à lui que l'Allemagne doit une religion, une morale, une philosophie épurée; c'est à lui qu'il faut attribuer en grande partie la réforme totale que viennent d'essuyer chez nos voisins les anciens systèmes d'éducation, tant de changemens heureux, tant d'ouvrages instructifs, tant de projets sages, tant de lumières utiles qui se rapportent à cet objet si important.

Les Protestans éclairés, qui savent apprécier ces divers avantages qu'ils possèdent, ne pourroient voir sans une profonde douleur la première éducation de leur jeunesse confondue avec celle de leurs concitoyens catholiques. Respectant les convictions particulières de leurs frères, ils ont sans doute le droit d'attendre et d'exiger qu'on respecte en même tems les leurs. Lors même qu'il n'est point question de matières de religion, il ne peut point leur paroître indifférent quel est le culte que professe le maître d'une école; parceque l'expérience journalière le prouve suffisamment combien les principes religieux influent sur l'homme en général, combien c'est à travers ce prisme que sans s'en appercevoir lui-même, il envisage la plûpart des objets. Sans doute, il est des philosophes, qui ont su dégager leur esprit de tous les préjugés religieux, mais leur classe ne sera jamais fort nombreuse, et nous n'y comptons pas ceux, qui croient ne pouvoir se sauver de la superstition qu'en se jettant dans les bras de l'incrédulité. Dans les basses écoles, on ne pourra séparer l'instruction religieuse des autres parties de l'enseignement sans de grands inconvéniens. Cette instruction doit d'ailleurs se donner dans la langue du pays, si l'on veut que les enfans y comprennent quelque chose. Or la plûpart des catholiques, peu familiarisés avec les bons écrivains classiques de l'Allemagne, ne parlent et ne s'expriment que dans un allemand corrompu et barbare. Il faudra le pardonner aux Protestans, s'ils ne voudront pas confier leurs enfans à de pareils maîtres. On peut dire que le système total de leur instruction tient, par des fils plus ou moins visibles, à l'esprit des principes religieux auxquels ils adhèrent, qui pour être souvent imperceptibles, n'en existent pas moins et sont apperçus par

des yeux exercés à voir plus loin que ceux du vulgaire. Ce seroit dont violenter leurs consciences, si, sous le prétexcte que ce ne sont là qu'autant de préjugés, on vouloit détruire ce qu'ils possèdent, et les forcer à adopter ce que peut-être ils trouveroient ne leur être point du tout convenable.

On dira peut-être, car, que ne dit-on point? que la réforme qu'attend l'éducation et les loix nouvelles qui seront dictées à cet égard, puisées dans les principes d'une saine philosophie, remédieront à tous ces inconvéniens; qu'il en sera comme de l'approche de la lumière, qui chasse devant elle les ténèbres de la nuit; que les préjugés et les préventions, qui à travers la longue suite des siècles avoient su s'emparer des esprits, disparoîtront dès que les législateurs prononceront leurs décrets, et que bientôt on cherchera en vain les traces de l'ancienne barbarie. Mais que l'on nous permette de remarquer, qu'il existe une différence très essentielle entre les loix qui regardent uniquement le civil et les actions extérieures, et celles qui ont rapport au système moral de l'homme. Les premières peuvent préscrire et régler tous les détails; il suffit uniquement de la lettre de la loi et de la volonté de ceux qui doivent l'exécuter; qu'elle soit claire et précise, que par les avantages sensibles qu'elle présente on ait lieu de se convaincre de son utilité: tous les obstacles, toutes les difficultes sont applanies en même tems. Mais il n'en est pas ainsi de celles qui concernent l'organisation intellectuelle. Là il faut se borner à des principes, à des règles générales; il faut l'abandonner aux lumières individuelles de ceux qui doivent s'y conformer à les rendre fécondes et bienfaisantes par la sagesse, l'intelligence avec laquelle ils sauront les appliquer; les effets

qu'elles doivent produire ne viennent point d'abord frapper les yeux ; la persuasion de leur utilité étant plutôt une affaire de raisonnement que de fait, on doit s'attendre naturellement que la différence originaire des idées et des principes qui caractérisent les individus produira à leur égard une très-grande diversité dans les jugemens, et qu'elles subiront autant de modifications qu'il y aura de mains entre lesquelles on remettra leur exécution. Rien de plus facile que de changer les anciennes formes, d'en introduire de nouvelles, mais on se tromperoit, si on vouloit croire, que déjà on a réussi à changer les hommes. Ce n'est point avec des décrets qu'on réforme subitement les préjugés profondément enracinés, et qu'on fait tenir à l'esprit humain une route inverse à celle qu'il a suivi jusqu'ici. Une telle révolution ne peut être que l'ouvrage lent du tems et des lumières successives. Le germe que vous confiez aujourd'hui au sein de la terre n'est point demain un arbre chargé de fruits et dont l'ombre vous offre un abri contre les chaleurs du jour. Quelque parfait et excellent que puisse être le nouveau système d'éducation, quelques vrais que puissent être les principes qu'il mettra en avant, il n'y aura que les esprits philosophiques qui sauront en faire un usage heureux et convenable, et ce n'est point d'un jour à l'autre que naissent ceux-ci. Peut-être faudroit-il commencer par fonder des écoles pour y former les instituteurs futurs. Un pareil établissement sera surtout nécessaire, si l'on veut donner par la suite du tems aux écoles de campagne des maîtres un peu mieux instruits.

L'Université de Strasbourg a été jusqu'ici entièrement Protestante. Il est vrai que le Droit, la Médecine,

les Mathématiques, les Sciences naturelles n'appartiennent à aucune religion, mais il n'en est pas de même de la Théologie et des différentes branches de la Philosophie. On s'apperçoit aisément en lisant une histoire moderne, si elle est écrite par une plume protestante ou catholique. La Philosophie spéculative et morale, telle qu'elle est enseignée dans les écoles protestantes, n'a rien de commun avec celle des collèges et des séminaires. Parvenue à l'âge mûr, elle a quitté depuis longtems les langes de l'enfance et a su se débarrasser des anciennes formules scolastiques. Comme les Protestans aiment que leur religion soit épurée et qu'ils sont persuadés qu'on ne peut parvenir à une fin si rélevée que par une érudition solide et variée, ils exigent de ceux qui se destinent au ministère ecclésiastique des études plus étendues que n'en demande Mr. TALLEYRAND à ses Séminaristes; deux Professeurs en Théologie que Mr. T. destine à ceux-ci, nė peuvent en aucune manière leur suffire. Tout le système de leur éducation tient immédiatement au genre et à la nature des principes qu'on a soin d'inculquer aux jeunes ames dans les classes inférieures; les écoles philosophiques partent de ces vérités et s'attachent à les développer dans une plus grande étendue; il en naît un ensemble qui imprime à leur caractère moral une physionomie particulière. C'est un tout, dont on ne peut séparer les parties sans leur causer en même tems des plaies sensibles et profondes.

Que l'on nous permette d'ajouter une seule réflexion. L'Allemand est proprement la langue maternelle des Strasbourgeois protestans. Ce n'est point par l'usage, c'est par l'étude qu'ils apprennent le françois. Beaucoup d'entre eux ne se trouvent point

dans des circonstances assez favorables pour apprendre à l'écrire et à le parler dans la plus grande perfection. Il est donc évident qu'ils ne pourront jamais concourir avec succès pour les places vacantes dans les autres établissemens littéraires du royaume. D'ailleurs le manque d'occasion de pouvoir y vaquer aux exercices de leur culte ne leur en inspirera guères le désir. Que si tous indistinctement peuvent aspirer aux chaires qu'ils ont possédées jusqu'ici, ne doit-on pas voir que, dans une partie si inégale, il ne peut en résulter pour eux que du désavantage?

STRASBOURG,

Chez PH. JAC. DANNBACH, Impr. de la Municipalité.


X III 87





